

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN LETTRES

PAR
MARIA JULIANA VÉLEZ RUEDA

LE CORPS INTIME ET LE SOI INTIME DANS LES RÉCITS DE TÉMOIGNAGE
D'ENLÈVEMENT. LE CAS DES TÉMOIGNAGES
DES OTAGES POLITIQUES DES FARC-EP EN COLOMBIE

AVRIL 2018

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

Cette thèse a été dirigée par :

Jacques Paquin
Directeur de recherche, Ph. D.

Université du Québec à Trois-Rivières
Institution à laquelle se rattache l'évaluateur

Jury d'évaluation de la thèse :

Manon Brunet, Ph. D.
Prénom et nom, grade

Université du Québec à Trois-Rivières
Institution à laquelle se rattache l'évaluateur

Anne Martine Parent, Ph. D.
Prénom et nom, grade

Université du Québec à Chicoutimi
Institution à laquelle se rattache l'évaluateur

Diana Rodriguez Quevedo, Ph. D.
Prénom et nom, grade

University of Evansville
Institution à laquelle se rattache l'évaluateur

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à mon directeur Jacques Paquin qui n'a cessé pendant ces années de me manifester sa confiance et de m'inspirer avec sa générosité, son ouverture et son amour pour la recherche. Cela a été un vrai plaisir de parcourir ces années avec toi, Jacques, et je te serai toujours reconnaissante pour tout ce que tu m'as permis d'apprendre, sur la littérature et sur moi-même.

Je tiens également à remercier le professeur Jason Luckerhoff, qui m'accompagné aussi pendant les premières années de recherche. Merci, Jason, pour tes conseils toujours pertinents et pour la confiance que tu as eus en moi.

Je veux également remercier ma famille en Colombie et en Italie, pour le soutien et l'appui qu'ils ont toujours su m'offrir. Un merci du fond de cœur à ma famille au Québec, Andrea et Bianca, pour leur patience inépuisable, ainsi qu'à Karine, Jocelyne, Micheline et Marie-Pier, pour leur soutien et leur disponibilité à toute épreuve. Merci à mes précieux amis qui ont su m'encourager et m'accompagner.

Enfin, je remercie le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) dont l'appui financier m'a permis de mener à terme cette recherche.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
LISTE DES FIGURES.....	viii
INTRODUCTION.....	1
1. Le corps intime, le soi intime et le témoignage.....	2
2. Le cas des témoignages des otages politiques des FARC-EP.....	4
3. Le corps intime et le soi intime dans les récits de témoignage d'enlèvement.....	10
PREMIÈRE PARTIE	
CONTEXTE DE PRODUCTION ET CONTEXTE D'ANALYSE.....	15
CHAPITRE I	
LE CONTEXTE COLOMBIEN.....	16
1. Le conflit armé colombien et les origines des FARC-EP.....	16
2. Les FARC-EP et le recours aux enlèvements.....	21
3. Le groupe des <i>canjeables</i>	25
4. Les pourparlers de paix.....	28
CHAPITRE II	
CORPUS DE RECHERCHE.....	31
1. Les ouvrages formant notre corpus.....	31
1.1. <i>El trapecista</i> de Fernando Araújo.....	31
1.2. <i>Même le silence a une fin</i> d'Ingrid Betancourt.....	33
1.3. <i>¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro</i> de Jorge Eduardo Géchem Turbay.....	39
1.4. <i>Out of captivity : surviving 1967 days in the colombian jungle</i> de Marc Gonsalves, Thomas Howes et Keith Stansell.....	41
1.5. <i>El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro</i> d'Alan Jara.....	42
1.6. <i>Años en silencio</i> d'Oscar Tulio Lizcano.....	43
1.7. <i>7 años secuestrado por las FARC</i> de Luis Eladio Pérez.....	44
1.8. <i>Mi fuga hacia la libertad</i> de John Pinchao.....	44
1.9. <i>Cautiva</i> de Clara Rojas.....	45
2. La langue, le temps et l'écriture dans notre corpus de recherche.....	46

CHAPITRE III	
LE RÉCIT TESTIMONIAL.....	55
1. Expérience extrême, trauma et témoignage.....	55
2. L'ère du témoin.....	59
3. Récits de témoignage, autobiographie et écritures du moi.....	64
3.1 Pacte référentiel et contrat de vérité des récits de témoignage.....	69
4. Le temps et l'espace du récit de témoignage.....	71
5. Le témoignage en Amérique latine : des origines à son institutionnalisation.....	73
6. Les années 1980 et 1990.....	79
7. L'intime et le témoignage en Colombie dans les années 2000.....	81
CHAPITRE IV	
LE CORPS INTIME ET LE SOI INTIME.....	88
1. Intimité, corps et discours.....	88
2. Le privé et le public.....	92
2.1 La naissance du corps intime.....	94
3. Le corps intime et le soi à l'ère des médias.....	97
4. Le soi intime.....	101
5. Les liens entre le corps intime et le soi intime : mêmeté, ipséité et narrativité.....	105
6. La survie et la permanence dans le temps.....	111
DEUXIÈME PARTIE	
RÉPRÉSENTATIONS DU CORPS INTIME ENLEVÉ.....	113
CHAPITRE V	
LE CORPS INTIME ENLEVÉ.....	114
1. Les marqueurs de l'enlèvement dans le corps dénudé.....	115
2. Les marqueurs de l'enlèvement dans le corps paré.....	123
3. Les marqueurs sanitaires du corps enlevé.....	126
4. L'intimité et la surintimité dans l'espace de captivité.....	130
5. Entrer en intimité.....	135
6. La confession et le partage de l'intimité.....	137
CHAPITRE VI	
LA CONSTRUCTION DU SOI INTIME.....	142
1. Le corps intime et le soi intime : passé, présent et futur.....	142
2. Identité et synthèse temporelle.....	146
3. La crise d'identité.....	152
4. La mêmeté en captivité.....	155
5. La quête du soi-même et la dignité.....	160

6. Le soi intime et le miroir des autres.....	166
---	-----

CHAPITRE VII

LA CRISE EXISTENTIELLE DU SOI.....	173
------------------------------------	-----

1. Le soi intime et les objets.....	173
2. Le détachement.....	180
3. L'absence et le silence.....	184
4. Néant, crise existentielle et foi	190
5. La place de la lecture et l'écriture.....	196
6. La transcendance	201

CHAPITRE VIII

LE SOI ET LA SURVIE.....	206
--------------------------	-----

1. Le temps et le paradoxe de la survie.....	206
2. La permanence dans le temps : faire preuve de survie.....	210
3. La survie physique et la survie identitaire.....	214
4. La survie et l'intimité.....	218
5. La survie collective.....	222

CHAPITRE IX

LA MÊMETÉ, L'IPSÉITÉ ET LA DIMENSION NARRATIVE.....	225
---	-----

1. La survie, la mêmeté et l'ipséité.....	225
2. Les promesses et les pactes comme garants de l'identité.....	231
3. La dimension narrative et la constitution du soi.....	234
4. Le temps et la mise en intrigue.....	236
5. Le naturel, le surnaturel et la mise en intrigue d'un témoignage.....	246

CHAPITRE X

DISPOSITIFS DE LA MISE À DISTANCE.....	251
--	-----

1. La distance pour raconter et se raconter.....	251
1.1 <i>El trapezista</i> de Fernando Araújo : le double narrateur.....	253
1.2 <i>Même le silence a une fin</i> d'Ingrid Betancourt : la triple distance.....	254
1.3 <i>¡Desviaron el vuelo ! Viacrucis de mi secuestro</i> de Jorge Géchem : la distance avec le soi statutaire privé.....	255
1.4 <i>Out of captivity : surviving 1967 days in the colombian jungle</i> de Thomas Howes, Keith Stansell, Marc Gonsalves et Gary Brozek : le médiateur lettré et la distance identitaire.....	258
1.5 <i>El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro</i> d'Alan Jara : l'humour pour mettre de distance avec sa propre souffrance.....	262
1.6 <i>Años en silencio</i> d'Oscar Tulio Lizcano : la distance avec la logique de la guerre.....	264

1.7 <i>7 años secuestrado por las FARC</i> de Luis Eladio Pérez : la distance avec le processus d'écriture et avec la rhétorique du récit écrit.....	265
1.8 <i>Mi fuga hacia la libertad</i> de John Pinchao et <i>Cautiva</i> de Clara Rojas: l'insaisissable médiateur lettré.....	266
CONCLUSION.....	271
1. La distance, le corps intime, le soi intime et la puissance d'un témoignage.....	272
2. La question de la distance.....	274
3. La reconstruction du soi intime et de l'identité nationale.....	278
BIBLIOGRAPHIE.....	280
1. Corpus analysé.....	281
2. Corpus théorique.....	282
3. Corpus littéraire.....	285
4. Sources médiatiques.....	287
5. Sites Web.....	291
6. Corpus complémentaire.....	291

LISTE DE TABLEAUX

Tableau 1.	
Recours à la forme diaristique dans <i>Même le silence a une fin</i>	238

LISTE DE FIGURES

Figure 1.	
Structure thématique de la thèse.....	9

INTRODUCTION

1. Le corps intime, le soi intime et le témoignage

À l'origine de tout témoignage, il y a le corps, cette « configuration matérielle et sensible, susceptible de conserver, au titre de la mémoire figurative, les traces et empreintes de ses interactions sensorielles avec d'autres corps¹ » et avec l'espace. À l'origine de tout témoignage il y a aussi les expériences vécues, « inaccessible[s] à la perception directe² », mais bien ancrées dans le corps du témoin. C'est ce corps qui se trouve inscrit dans le récit testimonial; c'est lui qui décide d'aller à la rencontre de l'autre et de réinscrire sa propre expérience en construisant et en partageant son récit. Le corps du témoin, devenu paroles, génère la sympathie, dans le sens du partage des plaisirs et des douleurs des autres, et fait un appel à l'empathie et à la compassion. En devenant sujet d'énonciation, il décrit plus ou moins en profondeur ce qu'il a perçu, ressenti et pensé. Mais c'est aussi lui qui, à partir de sa position actuelle d'énonciateur, se remémore ce qu'il fut, ce qu'il aurait pu être et ce qu'il est devenu.

Bien que le corps soit présent, d'une façon d'une autre, dans toutes sortes de récits et de discours, son efficacité persuasive est particulièrement sollicitée dans les récits testimoniaux. Comme l'écrit Fontanille, « le corps en tant qu'enveloppe et

¹ Jacques Fontanille, « Ethos, pathos, et persuasion : le corps dans l'argumentation. Le cas du témoignage », *Semiotica*, n° 163, 2007, p. 95.

² *Ibid.*

surface d'inscription; en tant que chair et motricité, en tant que référence déictique, en tant que contenant "habité" de récits et de scènes impressives³» permet de rendre compte de toute la complexité de l'expérience vécue par le témoin et rapproche l'énonciataire du pathos de l'énonciateur qui doit aussi accomplir quelques caractéristiques particulières : « [Il doit] avoir été présent physiquement au moment et sur les lieux de l'événement; [il doit] avoir vu, entendu, senti et éprouvé cet événement; [il doit] être en mesure de restituer, au moment de l'énonciation du témoignage, l'ensemble de ces expériences sensibles⁴. »

Dans le récit testimonial, le corps est un double médiateur. Premièrement, il est le corps du témoin et constitue à ce titre « la médiation existentielle entre [le] soi et le monde⁵ »; il incarne alors à lui seul l'expérience vécue, devenue inaccessible au présent de l'énonciataire, mais pourtant profondément intégrée au soi de l'énonciateur. C'est le corps qui remet encore en relation le soi du témoin et son vécu – au passé – avec le monde qui l'entoure – au présent. Deuxièmement, nous pouvons dire que c'est lui qui met en discours l'expérience incorporée tout en la transformant en « une présence construite dans l'énonciation⁶ ». La mise en forme de l'expérience vécue dans un récit implique de la part du témoin une volonté de redonner forme à son expérience incorporée et de construire un récit qui doit nécessairement s'ajuster à certains critères narratifs afin d'être partagé avec ceux qui n'ont pas éprouvé la même expérience. Nous

³ *Ibid.*, p. 86.

⁴ *Ibid.*, p. 93.

⁵ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 178.

⁶ Jacques Fontanille, « Ethos, pathos, et persuasion », *art. cit.*, p. 93

pouvons en conséquence affirmer que c'est le corps qui donne naissance à une troisième médiation : le récit testimonial en soi-même.

2. Le cas des témoignages des otages politiques des FARC-EP⁷

Au début des années 2000, le marché éditorial colombien a connu une augmentation inattendue du nombre de témoignages écrits et publiés par des ex-séquestrés. Douze témoignages, rédigés en espagnol, en anglais et en français, ont été publiés par des maisons éditoriales généralistes⁸; quatre d'entre eux⁹ ont bénéficié des traductions, dont celui d'Ingrid Betancourt, qui a été traduit en sept langues. Parmi ces douze témoignages, dix¹⁰ ont été écrits par des victimes d'enlèvement qui faisaient

⁷ Cette section reprend en partie notre article « L'écriture d'un témoignage. Le cas des témoignages d'enlèvement en Colombie entre 1990 et 2010 », paru dans Louis Serge Gill et David Laporte (éd.) et Hervé Guay et Jacques Paquin (dir.), *Voix nouvelles, voix plurielles. Marginalités, positions critiques et horizons d'attente*. Actes du 6^e colloque biennal (Université du Québec à Trois-Rivières, 12-13 avril 2013) des programmes conjoints de la maîtrise et du doctorat en lettres UQAC/UQAR/UQTR, Rimouski, *Tangence éditeur*, p. 103-110.

⁸ Fernando Araújo, *El trapecista*, Bogotá, Editorial Planeta Colombiana, 2008; Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010; Angela María Cuellar Trujillo, *Cautiverio y liberación*, Neiva, Bibliografía Regional, 2005; Jorge Gechem, *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro*, Bogotá, Oveja Negra, 2008; Thomas Howes, Keith Stansell et Marc Gonsalves, *Out of Captivity. Surviving 1967 Days in the Colombian Jungle*, New York, Harper Collins, 2009; Alan Jara Urzola, *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2010; Oscar Tulio Lizcano, *Años en silencio*, Bogotá, Editorial Planeta, 2009; Raimundo Malagón, *Las cadenas de la infamia*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2009; Luis Eladio Pérez, *7 años secuestrado por las FARC*, Bogotá, Aguilar, 2008; John Frank Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, Bogotá, Editorial Planeta, 2008; Clara Rojas, *Cautiva*, Bogotá, Editorial Norma, 2009; Pedro Salvatierra, *Confesiones de un secuestrado : crónicas del Sumapaz*, Bogotá, Intermedio, 2001.

⁹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op.cit.*; Thomas Howes, Keith Stansell, Marc Gonsalves et Gary Brozek, *Out of Captivity*, *op.cit.*; John Frank Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, *op.cit.*; Clara Rojas, *Cautiva*, *op.cit.*

¹⁰ Fernando Araújo, *El trapecista*, *op.cit.*; Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op.cit.*; Jorge Gechem, *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro*, *op.cit.*; Thomas Howes, Keith Stansell et Marc Gonsalves, *Out of Captivity*, *op.cit.*; Alan Jara Urzola, *El mundo al revés*, *op.cit.*; Oscar Tulio Lizcano, *Años en silencio*, *op.cit.*; Raimundo Malagón, *Las cadenas de la infamia*, *op.cit.*; Luis Eladio Pérez, 7

partie de ce que la guérilla des FARC-EP¹¹ (Forces Armées Révolutionnaires de la Colombie-Armée du Peuple) appelait les *canjeables* (échangeables), c'est-à-dire un groupe de politiciens, policiers et militaires que cette guérilla avait kidnappé pour exercer une pression politique sur les gouvernements de la Colombie et des États-Unis.

En dépit de leur pertinence sociale, la critique a donné un accueil tiède à la plupart de ces textes, qui ont été vite classés comme des *instant books*¹², c'est à dire « des livres avec une durée de vie très courte dans les étagères des librairies et dans la mémoire collective, qui portent sur des sujets très actuels, au point de se confondre avec des reportages journalistiques, et qui sont surtout des produits dérivés du discours des médias¹³ ». Pourtant, les *instants books* ne sont pas un phénomène éditorial récent en Colombie. En effet, depuis les années 1980 et après chacune des multiples tragédies et violences qui ont secoué le pays, des dizaines de livres qui racontaient, à leur tour,

años secuestrado por las FARC, *op.cit.*; John Frank Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, *op.cit.*; Clara Rojas, *Cautiva*, *op.cit.*

¹¹ En espagnol : Fuerzas Armadas Revolucionarias de Colombia-Ejército del Pueblo.

¹² Nous avons décidé d'utiliser les termes en anglais, puisque ce sont eux, et non leur traduction en espagnol, qui ont été utilisés en Colombie.

¹³ Notre traduction de : « La de los instant books, como se los conoce en el mundo editorial : libros que tienen una vida muy corta en las estanterías y en la memoria colectiva, que tratan temas de tanta actualidad, que a veces se confunden con reportajes periodísticos, aunque son subproductos de lo que aparece en los medios » ([Anonyme], « El libro de ocasión », *Revista Semana* [En ligne], 6 mars 2010, consulté le 17 janvier 2017, URL : <http://www.semana.com/cultura/articulo/el-libro-ocasion/113971-3>).

la prise du palais de justice à Bogotá¹⁴, le procès 8000¹⁵, la guerre des cartels de trafic de la drogue – entre autres sujets d’actualité – ont envahi les kiosques et les étagères des librairies, pour ensuite disparaître complètement après quelques mois¹⁶. Mais, à différence des *instant books* précédents, les témoignages d’enlèvement ont été un phénomène de vente inédit et ce, non seulement en Colombie, mais aussi à l’étranger. La vente de *7 años secuestrado por las FARC*, de Luis Eladio Pérez, s’élève à « plus de 22000 copies en Colombie, 10000 aux États-Unis et 25000 au Mexique, Argentine, Chili, Équateur, Panama, Venezuela et Pérou (*El Clarín*, 2008). *Mi fuga hacia la libertad* (2008), publié par le policier John Pinchao, a été écoulé à 15 000 exemplaires pendant les premiers trois mois [...] (*Semana*, 2010) et 35 000 copies pour le mois de

¹⁴ Le 5 novembre 1985, la guérilla du M-19 (Movimiento 19 de Abril) s’empare du palais de justice de Bogotá. Elle a pris en otage 350 personnes, dont onze juges de la cour suprême de justice. Le jour suivant, l’armée colombienne reprend le bâtiment par la force, faisant plus de 100 morts, dont seulement 68 ont été identifiés. Le rôle de l’armée colombienne dans les événements a toujours été controversé, notamment lorsque plusieurs témoins ont révélé que certains otages disparus durant les combats n’avaient probablement pas été abattus par la guérilla, mais par l’armée. À ce propos, voir Adriana Echeverry et Ana María Hansen, *Holocausto en el Silencio*, Bogotá, Planeta, 2007; Olga Behar, *Noches de humo*, Bogotá, Editorial Planeta, 1988 et Juan David Laverde Palma, « Testimonio inédito del Palacio de Justicia », *Revista Semana* [En ligne], 20 juin 2015, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/judicial/testimonio-inedito-del-palacio-de-justicia-articulo-67461>.

¹⁵ Nom donné au procès judiciaire intenté contre Ernesto Samper Pizano, président de la Colombie de 1994 à 1998, accusé d’avoir reçu de l’argent en provenance du cartel de trafic de la drogue de Cali. Des dizaines des politiciens, des journalistes, des personnalités du show-business colombien et des sportifs ont été impliqués dans le procès, qui a révélé au grand jour l’insidieuse présence du trafic des drogues dans toute la société. Les accusations portées contre Samper Pizano et plusieurs membres du Parti Libéral ont poussé Ingrid Betancourt, alors congressiste de ce parti, à renoncer et à créer son propre regroupement politique, Oxígeno Verde. À ce propos, voir [Anonyme], « El proceso 8000 », *Revista Semana* [En ligne], 23 juin 1997, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.semana.com/especiales/articulo/el-proceso-8000/32798-3>.

¹⁶ Le phénomène est tellement marquant que les seuls endroits à Bogotá où il a été possible de nous procurer certains de ces textes ont été les librairies de l’aéroport international El Dorado. Apparemment, seuls les étrangers qui visitent la Colombie ont conservé de l’intérêt pour ces récits après quelques années de publication.

février 2009¹⁷ ». Après une vingtaine de jours en librairie, *Même le silence a une fin* d'Ingrid Betancourt s'est classé meilleur vendeur de l'année aux États-Unis¹⁸.

Bien que, par définition, les *instant books* aient une durée de vie très courte (ce qui a été le cas de *Mi fuga hacia la libertad* et de *7 años secuestrado por las FARC*, dont les ventes deux ans après leur publication étaient de moins de 100 livres par année dans toute la Colombie¹⁹), le cas de *Même le silence a une fin* fait figure d'exception. Traditionnellement, le succès d'un *instant book* dépend plus de la notoriété de son auteur ou du sujet abordé que des qualités littéraires du texte. On évalue à « plus de 32 000 exemplaires » les ventes de *Cautiva* de Clara Rojas « pendant les premiers huit mois²⁰ »; très mal perçu par la critique, ces ventes seraient surtout attribuables à la notoriété de l'auteure de même qu'aux multiples rumeurs qui ont entouré son amitié avec Betancourt, dont elle était la directrice de campagne à la présidence. En ce qui a trait au récit de Betancourt, otage la plus célèbre de ce groupe, la force du témoignage qu'il renferme ne réside pas dans la notoriété de l'auteure que dans la puissance de l'écriture; en effet, *Même le silence a une fin* est considéré par plusieurs critiques,

¹⁷ Notre traduction de : « *7 años secuestrado por las farc* (2008), que narra las vivencias del cautiverio del ex congresista Luis Eladio Pérez, tan sólo tres meses después de su publicación "vendió 22.000 copias en Colombia, 10.000 en Estados Unidos y 25.000 en México, Argentina, Chile, Ecuador, Panamá, Venezuela y Perú" (*El Clarín*, 2008) 17. *Mi fuga hacia la libertad* (2008) del policía John Pinchao, vendió cerca de 15.000 ejemplares en los primeros tres meses de estar en el mercado (*Semana*, 2010) y para febrero de 2009 había vendido 35.000 copias » (Jorge Eduardo Suárez Gómez, « La literatura testimonial de las guerras en Colombia : entre la memoria, la cultura, las violencias y la literatura », *Universitas Humanística*, n° 72, juillet-décembre 2011, p. 293).

¹⁸ [Anonyme], « El libro de Ingrid Betancourt sobre su secuestro es el más vendido en EU », *Expansión en alianza con CNN* [En ligne], 7 octobre 2010, consulté le 17 janvier 2017, URL : <http://expansion.mx/mundo/2010/10/07/el-libro-de-ingrid-betancourt-sobre-su-secuestro-es-el-mas-vendido-en-eu>.

¹⁹ [Anonyme], « El libro de ocasión », *art. cit.*

²⁰ *Ibid.*

colombiens ou étrangers, comme un livre « remarquablement bien écrit », « touché par la grâce [et qui mérite] sa place dans ce qu'on a appelé la littérature concentrationnaire²¹ ».

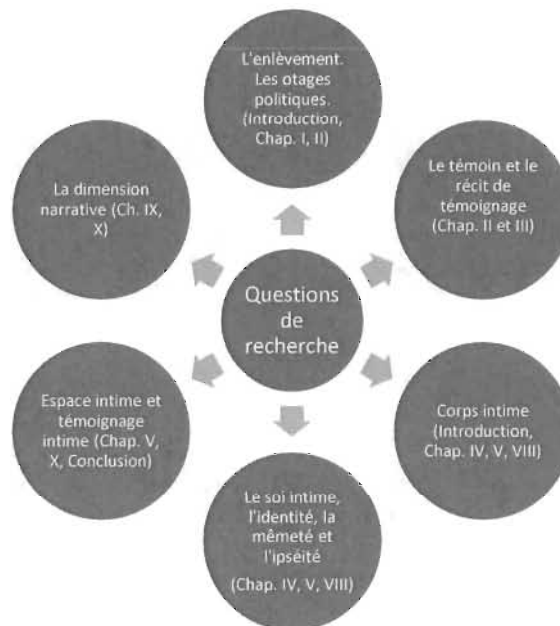
Ce statut conféré à l'ouvrage, en dépit de ses différences qu'il entretient en regard des autres textes appartenant au même genre, nous oblige ainsi à repenser les récits d'enlèvement en Colombie. Par comparaison avec la fugacité des nouvelles circulant dans les médias, ces témoignages offrent une approche singulière : bien qu'ils n'approfondissent pas l'analyse politique ou sociologique des faits racontés, ils plongent le lecteur dans l'expérience vécue. Dans ce cas-ci, l'enlèvement n'est pas présenté comme un fait d'actualité relaté par un journaliste ou un autre médiateur lettré, mais comme une expérience vécue et racontée avec les mots mêmes de la victime, qui parle toujours à la première personne.

Malgré leur qualité parfois inégale, tous ces récits manifestent la présence d'une dimension plus intime des événements vécus. Le *je* qui signe en tant l'auteur est aussi le *je* qui a vécu ces souffrances, qui doit se les remémorer et les mettre en paroles, ce qui permet de réduire la distance entre le vécu des victimes et le monde du lecteur. Nos questions de recherche découlent de ce constat : comment l'expérience incorporée de l'enlèvement se transforme-t-elle en récit testimonial? Ensuite, comment le récit testimonial devient-il une médiation existentielle entre le corps, le soi et le monde?

²¹ Mohammed Aissaoui, « Même le silence a une fin d'Ingrid Betancourt », *Le Figaro*[En ligne], 21 février 2012, consulté le 17 janvier 2017, URL : <http://www.lefigaro.fr/livres/2012/02/21/03005-20120221ARTFIG00641--meme-le-silence-a-une-fin-d-ingrid-betancourt.php>

Nous avons voulu présenter tous ces éléments d'analyse dans une structure en étoile, où chaque concept clé est élaboré à travers plusieurs chapitres, tout en convergeant et en éclairant le cœur de la problématique (voir Figure 1).

Figure 1. Structure thématique de la thèse



Parmi les douze récits de témoignage mentionnés plus haut, nous en avons conservé dix, écrits par des victimes qui faisaient partie du groupe des *canjeables*. Parce qu'ils partagent ces circonstances similaires, ils permettent de mieux les situer dans le cadre de l'histoire récente de la Colombie :

- tous les auteurs ont été enlevés dans un but politique et aucune rançon n'était demandée en échange de leur liberté;
- ils avaient été pris en otage pendant les années 1990 et 2000;
- leurs récits ont tous été publiés entre 2008 et 2010;

- à l’exception de Fernando Araújo et Oscar Tulio Lizcano, tous ces otages ont partagé le même espace de captivité;
- enfin, ils sont restés en captivité pour une période supérieure à cinq ans.

Bien que nous ayons prévu inclure aussi le récit de Raimundo Malagón, *Las cadenas de la infamia*²², ce texte est resté introuvable et nous avons finalement décidé de l’exclure de nos analyses.

3. Le corps intime et le soi intime dans les récits de témoignage d’enlèvement

De même que tous les récits testimoniaux, les témoignages de notre corpus nous racontent le vécu d’une situation extrême, inscrite dans un contexte historique et socio-politique particulier. En amont de cette prise de parole au moyen de l’écriture, nous pouvons situer les enjeux idéologiques qui ont causé l’expérience extrême :

En aval de l’écriture, un certain contexte de réception, une politique de la mémoire, un climat social qui infléchissent l’accueil réservé au texte; en d’autres termes, une forme d’idéologie de la commémoration. La prise de parole du *témoin* se développe entre deux forces discursives extérieures et contraignantes, entre deux *autres* discursifs. Écrits pour relater l’expérience vécue d’un système idéologique d’oppression, les récits des rescapés et l’acte d’écriture qui en est le moteur doivent être situés au sein des enjeux politico-idéologiques que soulève la production de tout discours²³.

Dans le cas d’un corpus comme le nôtre, cette contextualisation implique la compréhension des processus sociaux et historiques qui ont conduit à la formation

²² Raimundo Malagón, *Las cadenas de la infamia*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2009.

²³ Marie Bornand, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 33. Les italiques sont de l’auteur.

d'une guérilla telle celle des FARC-EP en Colombie, ainsi qu'à l'utilisation de l'enlèvement comme un recours économique et, surtout, comme moyen d'exercer une pression politique. Ce corpus impose en outre au lecteur de comprendre le rôle de chacun des auteurs dans le cadre complexe du conflit armé colombien et de se questionner sur les liens entre leur figure, en Colombie et à l'étranger, et l'accueil que le grand public et les critiques littéraires ont donné à leur récit.

Cela dit, la réception critique des récits de notre corpus dépend aussi de leur rapport avec d'autres corpus testimoniaux, avec les paradigmes de construction de la mémoire et avec les études en littérature testimoniale qui en découlent. Or,

si Auschwitz est devenu la métonymie du mal absolu, la mémoire de la Shoah est devenue, quant à elle, pour le meilleur ou pour le pire, le modèle de la construction de la mémoire, le paradigme auquel on se réfère ici ou là, pour analyser hier ou tenter d'installer au cœur même d'un événement historique qui se déroule sous nos yeux, comme récemment en Bosnie, et qui n'est pas encore devenu histoire, les bases du récit historique futur²⁴.

Bien que nous ne puissions pas ignorer l'importance de la littérature testimoniale de la Shoah et des courants d'analyse littéraire qui en découlent, nous considérons aussi que le contexte historique et géographique colombien nous oblige à placer les récits étudiés dans le cadre général du corpus testimonial latino-américain, sans pour autant perdre de vue l'étendue et l'importance des témoignages de la Shoah. C'est grâce à l'accueil donné à ces témoignages au cœur de démarches judiciaires entreprises contre les principaux responsables du Troisième Reich et du génocide du peuple juif que l'acte de témoigner est devenu un devoir de mémoire dans nos sociétés contemporaines.

²⁴ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 15-16.

De même que tous les récits testimoniaux, les témoignages de notre corpus mettent de l'avant la dimension intime de l'histoire. Le témoin ne nous raconte pas une suite d'événements, mais son propre vécu de ces événements. Afin de décrire cette expérience traumatique, il doit chercher les traces de ses souvenirs dans son corps intime, pour ensuite construire un récit avec tout ce qu'il a pu retrouver. C'est cette mise en intrigue qui va permettre au lecteur de partager l'expérience des anciens otages et de comprendre comment ces hommes et ces femmes ont réussi à survivre et à préserver leur identité, leur *mêmeté*²⁵ et leur *ipséité*²⁶, en dépit des circonstances.

Dans le cas de notre corpus, la question de l'intimité prend aussi un autre tournant. En effet, pendant des longues années, ces anciens otages ont vécu dans un monde dans lequel les normes et rôles sociaux, l'appropriation de l'espace et les habitudes de la vie quotidienne ont été complètement bouleversés. Pour cette raison, après avoir contextualisé notre corpus du point de vue historique, socio-politique et théorique, notre recherche embrassera la question du corps intime et du soi intime enlevés. Nous considérons que les traces de l'enlèvement dans le corps se rendent visibles dans le récit par l'énonciation de marqueurs de l'enlèvement dans le corps dénudé et dans le corps paré, ainsi que de marqueurs sanitaires du corps enlevé. En outre, la situation de surintimité forcée intrinsèque à l'enlèvement oblige les otages à

²⁵ « Ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. » La *mêmeté* comprend ainsi l'identité numérique et qualitative, la continuité ininterrompue, la permanence dans le temps et le caractère, qui « désigne de façon emblématique la *mêmeté* de la personne. » Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 144.

²⁶ Nous nous attachons à la définition de l'*ipséité* comme « ce qui fait qu'un être est lui-même et non pas une autre chose ». Dictionnaire de français Larousse, consulté le 19 avril 2017, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ips%C3%A9it%C3%A9/44209>. À ce propos, voir Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 155. « Aussi semblable à lui-même que demeure un corps - encore n'est-ce pas le cas: il suffit de comparer entre eux les autoportraits de Rembrandt —, ce n'est pas sa *mêmeté* qui constitue son *ipséité*, mais son appartenance à quelqu'un capable de se désigner lui-même comme celui qui a son corps. »

construire de nouveaux codes sociaux et de nouvelles façons de se rapprocher des autres.

Nous considérons que les récits de notre corpus, un peu à la manière de tous les textes rétrospectifs, sont construits autour des regrets. Le passé hante le présent de ces anciens otages et cette hantise se fait évidente dans la mise en intrigue du récit. Puisque le temps de l'enlèvement est circulaire, répétitif et dénué de sens et de points de repère, la mise en récit permet de couper cette circularité, de synthétiser le vécu et de lui redonner un sens. En racontant leur vécu intime de l'expérience traumatique, les anciens otages vont aussi comprendre comment ils ont pu survivre, tout en demeurant eux-mêmes en dépit des changements abrupts occasionnés par la captivité.

De même que dans la littérature de la Shoah, la question du silence est une constante dans les récits de notre corpus. Nous avons décidé d'actualiser cette question en la mettant en rapport avec la crise existentielle que tous les otages vivent pendant leur captivité, plutôt qu'en mettant l'accent sur l'indicibilité de l'expérience concentrationnaire. Nous reconnaissons certes l'impossibilité du langage à rendre compte d'une expérience si traumatique; néanmoins, nous considérons que, dans le contexte colombien actuel, mettre de l'avant l'indicibilité de l'expérience traumatique s'avérerait dangereux en regard du dévoilement des processus de vérité, de justice et de réparation que le pays doit entreprendre et ce, spécifiquement face aux accords de paix signés en 2016 entre le gouvernement colombien et les FARC-EP.

Nous croyons également que les récits de notre corpus sont construits sur ce que nous appelons le *paradoxe de la survie* : si, d'un côté, tous les auteurs tentent de montrer qu'ils sont restés les mêmes en dépit des années de souffrances, ils racontent néanmoins les blessures, les traces et les changements de leur soi intime qu'ils ont été

contraints d'accepter. Ce paradoxe met ainsi en évidence les différences entre la survie physique et identitaire, d'une part, et les pactes et les promesses qui se mettent en marche pour préserver la mêmeté et l'ipséité, de l'autre.

Avec Anne-Martine Parent, nous posons que l'écriture d'un témoignage implique une immersion dans la blessure traumatique²⁷. Nous proposons ainsi le corps intime comme lieu de cette immersion, dans lequel les témoins puisent leurs souvenirs et les traces de l'expérience traumatique vécue : en misant sur le vécu intime, le récit testimonial raconte non seulement les événements vécus, mais les transformations que le soi intime a dû subir pour arriver à survivre à l'expérience traumatique. En prenant l'engagement de raconter leur vécu, les anciens otages passent du statut de victime à celui de témoin. C'est cette transformation qui nous est délivrée dans leur récit.

Néanmoins, la mise en récit de cette immersion et de cette transformation implique aussi de mettre à distance l'expérience traumatique afin d'adopter sur le vécu intime une perspective permettant de dégager un point de vue et de se situer en tant que narrateur de sa propre vie. L'analyse des processus inhérents à cette mise en distance dans d'autres corpus pourrait nous permettre, dans un travail ultérieur, d'enrichir la compréhension du récit testimonial colombien et de mieux comprendre les mécanismes rhétoriques que ce type de texte met en marche.

Nous espérons que nos travaux permettront de mettre en valeur, spécialement dans le cadre de la recherche francophone, l'importance de l'écriture testimoniale dans la reconstruction de l'identité nationale et du corps social colombiens.

²⁷ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit : la dérouté du sens », *Protée*, vol. 34, n^{os} 2-3, p. 113-125.

PREMIÈRE PARTIE
CONTEXTE DE PRODUCTION
ET CONTEXTE D'ANALYSE

CHAPITRE I

LE CONTEXTE COLOMBIEN

1. Le conflit armé colombien et les origines des FARC-EP

Bien que les textes de notre corpus s'inscrivent dans le contexte socio-politique de la Colombie contemporaine, ils prennent aussi racine dans une longue histoire d'inégalités, de guerres et de violences. Pour pouvoir avoir une compréhension juste de ces récits testimoniaux, nous devons aussi saisir le contexte socio-politique qui a donné naissance aux situations extrêmes vécues par leurs auteurs, de même que les contextes de production et de réception dans lesquels ces textes ont été rédigés et diffusés.

La Colombie a presque toujours été un pays en guerre. Suite à la violence inouïe de la Conquête espagnole, le pays n'a pu trouver son indépendance que par la voie des armes, sans que cela ne conduise pour autant à la construction d'un pays plus pacifique. Les confrontations se sont prolongées pendant le premier siècle d'existence de la République de la Colombie, avec plus de soixante-dix guerres civiles partielles et de nombreux soulèvements¹.

Or, les origines des conflits armés contemporains se trouvent surtout dans ce que les historiens ont nommé la *Violencia* : vingt ans de violence politique paysanne

¹ Rafael Pardo Rueda, *La Historia de las Guerras*, Bogotá, Penguin Random House, 2004, p. 24.

(entre 1946 et 1966) qui, étant donné son intensité, auraient pu être classée comme une guerre civile². Selon les historiens et selon le récit fondateur que les FARC-EP ont promu eux-mêmes, la *Violencia* serait aussi à l'origine de cette guérilla d'extrême-gauche. Ses causes prennent racine dans les années 1930 : la Colombie est à l'époque, et demeure encore, un pays agricole dans lequel la plupart des terres cultivables appartiennent à quelques grands propriétaires. Les profondes inégalités entre ces derniers et les paysans qui travaillaient à leur service, dans des conditions souvent pénibles, ont provoqué la naissance des mouvements paysans qui espéraient une réforme agraire, ce qui a conduit à la mainmise par ces paysans eux-mêmes sur un certain nombre de grandes propriétés agricoles dans les départements de Cundinamarca et de Tolima, ainsi qu'à la création des zones d'autodéfense paysanne. La défense de ces terres a été ponctuée par de violentes luttes et des répressions, étalées sur plusieurs décennies³. À cela s'ajoute, le 9 avril 1948, l'assassinat de la figure extrêmement populaire du candidat à la présidence du Parti Libéral Jorge Eliécer Gaitán, dont les idées politiques pourraient être considérées comme proches de la gauche. Son homicide a déclenché plusieurs jours d'émeutes à Bogotá, auxquels on donnera le nom d'*El Bogotazo*⁴.

En plus d'avoir causé la mort de centaines de personnes, cet événement a donné lieu à d'innombrables dommages économiques, mais, surtout, il est à l'origine de la

² *Ibid.*

³ À ce propos, voir Gonzalo Sánchez et Donny Meertens, *Bandoleros, gamonales y campesinos. El caso de la Violencia en Colombia*, Bogotá, El Áncora, 1983.

⁴ À ce sujet on consultera avec profit Gonzalo Sánchez (dir.), *Grandes potencias, el 9 de Abril y la Violencia*, Bogotá, Editorial Planeta, 2000; Herbert Brawn, *Mataron a Gaitán. Vida pública y violencia urbana en Colombia*, Bogotá, Editorial Norma, 2005; et Arturo Alape, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, La Habana, Casa de las Américas, 1983.

profonde scission qui a nourri la *Violencia*. Après l'assassinat de Gaitán, le seul candidat à se présenter aux élections a été Laureano Gómez, puisque le libéral Darío Echandía a décidé de retirer sa candidature après les multiples assassinats de personnalités publiques, dont celui de son propre frère. Dans un processus profondément contestable, Gómez, candidat du Parti Conservateur, a été élu président de la Colombie pour la période de 1950-1954. Avec son arrivée à la présidence le 7 août 1950, les répressions issues du *Bogotazo* se sont intensifiées. L'affrontement entre libéraux et conservateurs se transforme en cette guerre civile non déclarée que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Violencia* et qui oppose la droite catholique du Parti Conservateur à la gauche libérale et radicalisée du Parti Libéral⁵.

Cette période a en outre été marquée par une persécution soutenue des libéraux et des militants de gauche par des bandes de paysans armés et alliés au gouvernement de Gómez. Connues dans les milieux ruraux sous le nom de *Chulavitas*, elles recevaient aussi l'aide des *Pájaros*, des mercenaires payés par les latifundistes afin d'éliminer des figures politiques de l'opposition. En guise de représailles, des guérillas libérales connues sous le surnom de *Cachiporros* ont commencé à répondre aux actions des *Chulavitas* en utilisant des méthodes similaires, bien qu'en plus faible proportion.

En 1953, quand la popularité de Laureano Gómez est tombée au point le plus bas, le général Gustavo Rojas Pinilla a pris le pouvoir par un coup d'État. Son entrée en scène a favorisé un arrêt progressif de la violence ainsi que le retour de certaines institutions de la démocratie qui avaient été abolies par Gómez. En 1957, il est renversé

⁵ James D. Henderson, *La modernización en Colombia : los años de Laureano Gómez, 1889-1965*, Bogotá, Clío/Universidad de Antioquia, 2006.

et les membres du Parti Conservateur et du Parti libéral mettent en place le *Frente Nacional*, une coalition par laquelle ils se sont partagé équitablement le pouvoir pendant vingt ans, en se succédant pendant des périodes présidentielles de quatre ans sans qu'aucun autre parti ne puisse se présenter aux élections. Le *Frente Nacional*, mis en place entre les années 1958 et 1978, a permis de stabiliser le pays, mais il a bloqué l'accès au pouvoir et aux institutions à d'autres franges de la société. Parmi elles se trouvaient, par exemple, certaines guérillas libérales qui, suite à la montée au pouvoir de Rojas Pinilla, se sont rapprochées du communisme et qui, en conséquence, ne se sentaient représentées ni par les libéraux ni par les conservateurs. Le *Frente Nacional* a ainsi justifié et favorisé la contestation non institutionnelle et violente qui a donné son soutien aux guérillas, comme celle des FARC-EP :

Selon le récit fondateur que [les FARC] ont élaboré et qui est devenu une sorte de vulgate en Colombie, les FARC sont nées en réponse à l'attaque lancée en 1964 contre Marquetalia, l'une des zones d'autodéfense paysanne constituées sous l'égide du parti communiste au sortir de la *Violencia*. Cette attaque s'est inscrite dans l'horizon de la guerre froide : des aviateurs américains y ont participé dans le cadre des programmes antissubversifs du Pentagone. Avant cette attaque, le parti communiste colombien, par ailleurs assez faible, avait innové en adoptant dès 1961 comme ligne la « combinaison de toutes les formes de lutte ». En 1964, un « Bloc Sud » de guérilla avait vu le jour. Deux ans plus tard, et sous l'égide du parti, le regroupement des noyaux d'autodéfense donne officiellement naissance aux FARC. [...] Au moment de leur naissance, les FARC élaborent du reste des revendications de réforme agraire qui n'ont rien de révolutionnaire : elles visent avant tout à permettre l'accès à la terre de ceux qui en sont privés; dans beaucoup de régions les *latifundia* n'ont cessé de s'étendre, au détriment de la paysannerie, par faveur politique ou par voies de fait⁶.

⁶ Daniel Pécaut, « Les Farc : longévité, puissance militaire, carences politiques », *Hérodote*, vol. 4, n° 123, 2006, p. 12. L'auteur mentionne les études suivantes : Pizarro Leóngomez, *Las FARC (1949-1966). De la autodéfensa a la combinación de todas las formas de lucha*, Bogotá, Tercer Mundo Editores -IEPRI, 1991 et Arturo Alape, « Report on Chiapas & Colombia. The Possibilities for Peace », *NACLA Report on the Americas*, vol. 31, n° 5, 1998, p. 36-37.

Bien que les FARC-EP considèrent le 27 mai 1964 comme le jour de leur fondation, ce n'est qu'en 1966, lors de leur deuxième conférence, qu'elles reçoivent leur nom. L'abréviation EP, qui désigne l'*Ejército del Pueblo* (Armée du Peuple), n'est ajoutée qu'en 1982.

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, les FARC ont subi beaucoup de pertes, tant du point de vue militaire que politique. En 1967, elles

ne rassemblent que quelque 700 ou 800 combattants dont beaucoup à mi-temps [et elles] disposent d'un armement des plus rudimentaires acquis à travers l'attaque de postes de police. En 1975, elles envisagent même leur démobilisation. En somme, le destin des guérillas colombiennes ne paraît pas très différent de celui des autres guérillas latino-américaines, alors même qu'elles n'ont pas eu à affronter une dictature⁷.

En même temps, le Parti Communiste, parce qu'il considère que les conditions ne sont pas propres à prendre le pouvoir par les armes, commence à se distancier des FARC. En outre, la lutte armée des guérillas empêche ce parti de se positionner en tant qu'option viable pour les électeurs.

Néanmoins, au début des années 1980, le panorama change pour toutes les guérillas. Les FARC ont réussi à doubler le nombre de leurs fronts et à s'installer dans d'autres régions. De même que d'autres groupes hors la loi, elles commencent à gérer des grandes quantités d'argent provenant principalement de la culture de la coca, mais aussi des enlèvements et d'extorsions.

⁷ Daniel Pécaut, « Les Farc », *art. cit.*, p. 13.

2. Les FARC-EP et le recours aux enlèvements

Malgré leur renforcement, les FARC-EP, ainsi que d'autres guérillas, s'engagent dans un processus de négociation avec le gouvernement de Belisario Betancur, processus qui aboutira à un cessez-le-feu et à la création du Parti Union Patriotique. Cependant, ce cessez-le-feu est rompu en 1987, quand la Colombie entre dans une période de recrudescence de la violence. Les membres de ce parti seront systématiquement assassinés, ce qui éloignera encore plus les FARC-EP d'une éventuelle négociation. L'entrée du trafic des drogues transformera en profondeur les rapports entre les guérillas de gauche, les groupes paramilitaires d'extrême droite, le gouvernement et la société civile. La majeure partie de la population, qui ne s'identifie pas à un camp, se trouve au milieu d'un conflit extrêmement complexe qui, pourtant, ne peut pas être classé comme une guerre civile.

À partir de 1980, le recours aux enlèvements – qui, jusque-là, constituaient une pratique exceptionnelle – devient systématique, tant de la part des FARC-EP et des autres guérillas que de celle des narcotrafiquants et des groupes paramilitaires, « [m]ais ce sont les FARC qui en détiennent le plus souvent le record annuel »; en effet, « [e]ntre 1998 et 2003, on leur en attribue chaque année entre un et deux milliers. À ceux qu'elles réalisent directement s'ajoutent ceux qu'elles sous-traitent auprès de bandes de délinquants urbains⁸. »

En 1991, plusieurs guérillas (le M-19, l'EPL, le Movimiento Armado Quintín Lame) s'inscrivent dans un processus de paix qui conduira à leur démobilisation et à la

⁸ *Ibid.*, p. 25.

rédaction d'une nouvelle constitution. À la différence de ces guérillas, les FARC-EP se sont inscrites plus que jamais dans la lutte armée : tout au long des années 90, elles ont développé une énorme puissance militaire qui leur permettra de prendre la place de l'État et de l'armée colombienne dans plusieurs régions isolées de la Colombie. Entre 1995 et 1998, elles ont pu attaquer des villages et des bases militaires en assassinant et en prenant comme otages des centaines de militaires et de policiers. À ces actions s'est ajouté la pratique de l'enlèvement par d'autres acteurs du conflit, tels que les paramilitaires, les délinquants de droit commun et les narcotrafiquants. Ainsi, en 2000, la Colombie est tristement célèbre pour être le pays comptant le plus grand nombre de séquestrés au monde, à raison d'une moyenne de huit cas par jour⁹. Néanmoins, pendant longtemps, le phénomène n'a pas suscité l'intérêt de la communauté internationale, sauf en ce qui concerne l'accueil réservé donné au *Journal d'un enlèvement* (*Noticia de un Secuestro*) du prix Nobel de littérature Gabriel García Márquez¹⁰.

En 1998, dans le cadre des pourparlers de paix avec les FARC-EP, le président Andrés Pastrana leur concède une zone démilitarisée de 42 000 km² dans les départements du Meta et du Caquetá. Peu de progrès ont été faits durant ces pourparlers, qui se sont prolongés pendant un peu plus de trois ans et qui ont été rompus

⁹ Verdad Abierta, « Estadísticas secuestros », *VerdadAbierta.com* [En ligne], 5 février 2012, consulté le 27 avril 2013, URL : <http://www.verdadabierta.com/component/content/article/173-estadisticas/3827-secuestros-y-desapariciones-forzadas>.

¹⁰ Gabriel García Márquez, *Noticia de un secuestro*, Barcelona, Mondadori, 1996. Dans ce texte, plus proche du journalisme pratiqué par García Márquez au début de sa carrière que du récit réaliste magique qui l'a rendu célèbre, l'auteur raconte l'enlèvement de plusieurs personnalités publiques et journalistes de la main des *Extraditables* (les « Passibles d'extradition »), organisation créée par plusieurs narcotrafiquants (dont le plus connu est Pablo Escobar Gaviria) afin d'empêcher les traités d'extradition avec les États Unis.

abruptement après l'enlèvement du sénateur Jorge Géchem Turbay, le 20 février 2002. En revanche, les FARC-EP ont profité de cette zone démilitarisée pour se renforcer et s'emparer des régions à proximité. Ainsi, en 2002, le Bloc Oriental des FARC-EP comptait à lui seul plus de 7000 hommes armés¹¹. Le renforcement de l'armée colombienne et spécialement de l'aviation, en partie grâce au *Plan Colombia*¹², aura toutefois réduit l'ampleur des attaques des FARC-EP.

Ce n'est qu'après le 23 février 2002, date à laquelle Ingrid Betancourt et Clara Rojas sont enlevées, que la communauté internationale tourne son regard vers la situation de la Colombie et celle des otages. Betancourt, citoyenne colombo-française, était au moment de son enlèvement candidate à la présidence de la Colombie; quant à Clara Rojas, elle était chef de débat de sa campagne. Dominique de Villepin, à l'époque ministre des Affaires étrangères sous la présidence de Jacques Chirac, met en priorité la libération de Betancourt. Cette cause sera reprise par le gouvernement de Nicolas Sarkozy, ce qui a assuré la médiatisation du cas de Betancourt et de sa figure.

Ces événements auront définitivement inscrit le conflit armé colombien, dont les FARC-EP sont l'un des acteurs le plus importants, dans le cadre des *nouvelles guerres*. Celles-ci se caractérisent par leur présence dans

un État reconnu, avec des relations internationales normales et même avec des gouvernements démocratiques. Pourtant, en dépit de l'existence formelle d'un État, les nouvelles guerres prolifèrent dans son ombre. Les groupes en conflit ne confrontent [pas

¹¹ Verdad Abierta, « Así planearon las FARC tomarse el país en los años noventa », *VerdadAbierta.com* [En ligne], 02 octobre 2013, consulté le 31 janvier 2017, URL : <http://www.verdadabierta.com/justicia-y-paz/imputaciones/4923-asi-planearon-las-farc-tomarse-el-pais-en-los-anos-90>.

¹² Accord bilatéral entre les gouvernements des États-Unis et de la Colombie, signé en 1999 par les présidents Bill Clinton et Andrés Pastrana, afin de s'attaquer au trafic des drogues et au conflit armé en Colombie. En février 2016, Barack Obama et Juan Manuel Santos ont signé un nouvel accord intitulé *Paz Colombia*, dont la portée est aujourd'hui mise en doute avec l'arrivée de Donald Trump à la Maison Blanche.

seulement] l'État, mais ils existent et grandissent grâce à sa faiblesse¹³.

Les profondes inégalités de la société colombienne favorisent ces *nouvelles guerres*, qui prolifèrent toujours dans des régions isolées, mais se trouvent

connectées au monde par la commercialisation des recours. Les diamants, le pétrole, l'or, le bois, la cocaïne, l'héroïne, sont des produits qui se vendent dans le marché mondialisé. Leur prix sont fixés par ce marché, mais leur production, leur contrôle, leur transport, leur entreposage et leur expédition vers l'étranger se font dans le cadre des *nouvelles guerres*¹⁴.

De même que tous les autres acteurs du conflit armé colombien, les FARC-EP sont entrées dans une de ces *nouvelles guerres* qui, en se déclinant désormais sous un jour économique, ont obscurci leurs objectifs politiques aux yeux de l'opinion publique colombienne. En outre, l'entrée dans l'ère de la médiatisation ajoute une autre dimension au conflit armé qui, dès lors, ne se joue plus seulement dans les régions isolées de la Colombie, mais dans les salons de tous les téléspectateurs.

¹³ Notre traduction de : « Estos fenómenos de las llamadas *nuevas guerras* se caracterizan por ocurrir dentro de un Estado reconocido, con relaciones internacionales normales, incluso con gobiernos democráticos. Pero, a pesar de la existencia formal de un Estado, las nuevas guerras proliferan a su sombra. Los contendientes no se enfrentan al Estado, sino que existen y crecen por su debilidad » (Rafael Pardo Rueda, *La Historia*, *op.cit.*, p. 46).

¹⁴ Notre traduction de : « Las nuevas guerras se dan en una situación dual en la que conviven la modernidad y el atraso, el aislamiento y la globalización. Modernidad en el tipo de armas y en las tácticas; atraso en las condiciones generales de vida y en la organización social y política. Proliferan en regiones sin control, aisladas físicamente del resto del país, pero con conexión al mundo global por la comercialización de los recursos. Diamantes, petróleo, oro, maderas, cocaína, heroína, son productos que se venden en el mercado global de mercancías; sus precios son fijados en el mercado global, pero su producción, control, transporte, almacenamiento y envío al exterior hacen parte de las *nuevas guerras* » (*Ibid.*).

3. Le groupe des *canjeables*

Avec l'arrivée en 2002 d'Alvaro Uribe Vélez à la présidence et la mise en marche de sa politique de sécurité démocratique, la Colombie vise à vaincre militairement les FARC-EP. Pendant les deux périodes à la présidence d'Uribe Vélez (2002-2010), les FARC-EP se sont affaiblies considérablement; en revanche, ces huit années ont été marquées par des niveaux de violence dramatiques. De plus, entre 1998 et 2006, les paramilitaires ont réussi à tisser des liens avec de nombreux politiciens et à influencer énormément les résultats des élections de 2002¹⁵, ce qui a affaibli encore plus la confiance de la société civile dans l'État et ses institutions.

Álvaro Uribe Vélez doit aussi faire face à la question de l'*échange humanitaire*. En septembre 2002, un mois seulement après son arrivée au pouvoir, le gouvernement informe l'opinion publique que toutes les questions liées à la libération des otages seraient traitées exclusivement par le gouvernement. Par le même moyen, Uribe Vélez a interdit toute médiation, nationale ou étrangère, dont l'objectif n'était pas la quête des accords qui pouvaient mener à l'abandon définitif du recours à l'enlèvement¹⁶. En plus des nombreux otages militaires et policiers que les FARC-EP gardaient déjà en

¹⁵ Plus de 30% des parlementaires élus en 2002 ont été condamnés en raison de leurs liens avec des groupes de paramilitaires. Au total, quarante-deux parlementaires se sont retrouvés en prison. Bien que le plus grand groupe paramilitaire, les AUC (Autodefensas Unidas de Colombia), se soit démobilisé officiellement en 2006, le phénomène paramilitaire est encore actif en Colombie, sous l'égide de bandes criminelles émergentes ou *Bacrim* (*bandas criminales emergentes*). À ce propos, voir [Anonyme], « El informe que indica que la parapolítica no es cosa del pasado », *Revista Semana* [En ligne], 17 avril 2016, consulté le 24 janvier 2016, URL : <http://www.semana.com/nacion/articulo/procuraduria-adelanta-519-investigaciones-por-parapolitica-y-bacrimpolitica/470010>.

¹⁶ Fundación Seguridad y Democracia, « Un vistazo al intercambio humanitario durante el gobierno de Álvaro Uribe », *Revista Semana* [En ligne], 23 août 2007, consulté le 24 janvier 2016, URL : <http://www.semana.com/on-line/articulo/un-vistazo-intercambio-humanitario-durante-gobierno-alvaro-uribe/87778-3>.

captivité, entre 2001 et 2003, celles-ci ont enlevé vingt-quatre politiciens¹⁷, ainsi que trois sous-traitants états-uniens¹⁸ qui étaient au service du département de la Défense des États-Unis. Ces otages ont été vite classés par les FARC-EP comme des prisonniers politiques dont la liberté était conditionnelle à la libération des guérilleros emprisonnés en Colombie et aux États-Unis. C'est à ce groupe d'otages, mieux connu sous la dénomination *canjeables* (échangeables), qu'appartiennent les auteurs des récits de témoignage de notre corpus.

Pendant ses huit années de gouvernement, Uribe Vélez est resté fermé à la possibilité de l'*échange humanitaire*. Ses positions se sont occasionnellement adoucies sous la pression des familles des otages et de la communauté internationale (particulièrement celles en provenance de la France, avec le président Nicolas Sarkozy en tête, et du Venezuela, avec le président Hugo Chávez), mais son gouvernement a clairement priorisé les opérations de sauvetage militaire – ponctuées par des succès aussi spectaculaires que la fuite de Fernando Araújo¹⁹ et l'Opération Jaque²⁰ –, mais

¹⁷ Luis Eladio Pérez, enlevé le 10 juin 2001; Alan Jara, enlevé le 15 juillet 2001; Orlando Beltrán Cuéllar, enlevé le 28 août 2001; Consuelo González Perdomo, enlevé le 10 septembre 2001; Jorge Géchem Turbay, enlevé le 20 février 2002; Ingrid Betancourt et Clara Rojas, enlevées le 23 février 2002; Guillermo Gaviria et Gilberto Echeverri, enlevés le 21 avril 2002; Héctor Arismendy, Carlos Barragán, Carlos Charry, Ramiro Echeverry, Francisco Giraldo, Javier Hoyos Salcedo, Sigifredo López, Juan Carlos Narváez, Nacianceno Orozco, Edinson Pérez, Alberto Quintero et Rufino Varela, enlevés le 11 avril 2002.

¹⁸ Marc Gonsalves, Tom Howes et Keith Stansell, enlevés le 12 février 2003.

¹⁹ Le 31 décembre 2006, Fernando Araújo, enlevé par les FARC-EP le 4 décembre 2000, réussit à s'évader au cours d'une attaque menée par des troupes d'infanterie de la marine et de l'armée colombienne et destinée à le libérer. Araújo a marché dans la jungle pendant cinq jours, jusqu'à ce qu'il trouve de l'aide.

²⁰ Après avoir infiltré les FARC-EP pendant presque six mois et avoir localisé l'emplacement où étaient gardés plusieurs de leurs otages politiques, l'armée colombienne a réussi à faire croire aux FARC-EP qu'une mission humanitaire était en cours pour réunir les otages et les conduire vers le commandant-chef Alfonso Cano. Quinze otages faisant partie du groupe des *canjeables* (José Miguel Arteaga, Ingrid Betancourt, Juan Carlos Bermeo, Julio Buitrago, Armando Castellanos, Jhon Jairo Durán, Armando Flórez, Marc Gonsalves, Thomas Howes, Raimundo Malagón, José Ricardo Marulanda, William Pérez, Vaney Rodríguez, Erasmo Romero et Keith Stansell), ainsi que le chef guérillero Gerardo Aguilar (alias

également par des épisodes aussi douloureux que l'assassinat des huit otages militaires, de Guillermo Gaviria et Gilberto Echeverri²¹ et des onze députés de la Vallée del Cauca²². Le nombre des otages politiques *échangeables* des FARC-EP s'est réduit tout au long des années 2000, grâce aux libérations unilatérales²³, aux évasions, comme celles d'Oscar Tulio Lizcano²⁴, Jhon Pinchao et Fernando Araújo, et aux opérations de

César) et son lieutenant Alexander Farfán (alias Gafas) sont montés à bord d'un hélicoptère de l'armée colombienne, peint en blanc et avec une insigne semblable à celle de la Croix Rouge Internationale. Les deux guérilleros ont été rapidement neutralisés par une dizaine de militaires déguisés qui prenaient place dans cet hélicoptère. En dépit du succès de cette opération de sauvetage, elle a suscité beaucoup de polémique, étant donné l'utilisation illégale du logo de la Croix Rouge Internationale pour tromper les FARC-EP. À ce propos, voir [Anonyme], « Jaque mate : la operación perfecta », *Revista Semana* [En ligne], 28 juin 2008, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.semana.com/nacion/articulo/jaque-mate-operacion-perfecta/93666-3>.

²¹ Guillermo Gaviria Correa et Gilberto Echeverri Mejía ont été séquestrés le 21 avril 2002, alors qu'ils participaient à une manifestation en faveur de la non-violence. Gaviria était gouverneur du département d'Antioquia au moment de son enlèvement; Echeverri Mejía avait été gouverneur du même département entre 1990 et 1991, ainsi que ministre du Développement et ministre de la Défense, en 1978 et en 1997. Il était conseiller pour la Paix du gouvernement de Gaviria au moment de son enlèvement. Gaviria, figure de proue de la non-violence en Colombie, a été proposé pour le prix Nobel de la Paix en 2003. Gaviria, Echeverri et huit otages militaires ont été assassinés par leurs ravisseurs le 5 mai 2003, pendant un affrontement entre les FARC-EP et les forces armées colombiennes qui menaient un sauvetage militaire. Il est important de noter que, même si Gilberto Echeverri Mejía était citoyen colombo-français (son père était originaire du pays basque français), son cas et sa figure n'ont jamais été aussi importants pour le gouvernement français que ceux d'Ingrid Betancourt. Le journal intime de Guillermo Gaviria, écrit pendant sa captivité et retrouvé par l'armée colombienne, a été publié sous le titre *Diario de un gobernador secuestrado* (Bogotá, Revista Número Ediciones, 2005).

²² Le 11 avril 2002, douze députés du département de la Vallée de Cauca ont été séquestrés dans les installations de l'Assemblée départementale. Après plus de cinq ans d'enlèvement, les FARC ont annoncé publiquement que onze des députés avaient été fusillés lors d'affrontements avec un groupe non identifié. Le gouvernement colombien a toujours nié la mise en oeuvre d'un sauvetage militaire. Selon des informations dénichées par les services d'intelligence militaire, les ravisseurs des députés auraient eu un affrontement avec un groupe paramilitaire qui prétendait réaliser un sauvetage militaire, avec l'aide probable d'un secteur du gouvernement colombien.

²³ C'est le cas de Clara Rojas et Consuelo González de Perdomo, libérés le 10 janvier 2008; d'Orlando Beltrán Cuéllar, Jorge Gechem, Luis Eladio Pérez et Gloria Polanco, libérés le 28 février 2008; d'Alan Jara, libéré le 3 février 2009; de Sigifredo López, libéré le 5 février 2009; de Josué Calvo, libéré le 28 mars 2010 et de Pablo Emilio Moncayo, libéré le 30 mars 2010.

²⁴ Avec l'aide de son géolier, Isaza, Oscar Tulio Lizcano a réussi à s'évader le 26 octobre 2008, après plus de huit ans de séquestration.

sauvetage militaire, comme celles des 13 et 14 juin 2010²⁵, de même qu'à l'Opération Jaque.

Le recours à l'enlèvement et le drame vécu par les otages et leurs familles ont rendu les FARC-EP très impopulaires parmi la société civile. Ce rejet s'est fait évident le 4 février 2008, quand près de deux millions de colombiens ont pris part à une manifestation contre les actions des FARC-EP et la prise des otages. Cette marche historique peut être considérée comme la première manifestation réalisée simultanément dans plusieurs continents (193 villes du monde) et convoquée exclusivement par le biais des réseaux sociaux. L'entrée du conflit armé colombien dans la logique des *nouvelles guerres* marque aussi le début de la protestation sociale mondialisée²⁶.

4. Les pourparlers de paix

Le 7 août 2010, Juan Manuel Santos arrive à la présidence de la Colombie. Pendant les deux premières années de son gouvernement, Santos a continué à combattre militairement les FARC-EP tout en ouvrant la possibilité d'entreprendre des pourparlers de paix. Le 14 novembre 2011, après la mort au combat d'Alfonso Cano, Rodrigo Londoño, alias Timoleón Jiménez ou Timochenko, devient le commandant en chef des FARC-EP. Le 26 novembre 2011, au cours des opérations militaires, quatre

²⁵ Quatre militaires ont été libérés au cours de cette opération de sauvetage : le major Luis Mendieta, les colonels Enrique Murillo et William Donato, de même que le sergent major Arbey Delgado.

²⁶ À ce propos, voir : Redacción El Tiempo, « Marcha contra las Farc, mayor movilización en la historia del país », *El Tiempo* [En ligne], 4 février 2008, consulté le 25 janvier 2017, URL : <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-3945957>.

otages militaires²⁷ ont été assassinés par la guérilla. L'épisode a secoué à nouveau l'opinion publique : parmi les otages se trouvait le sergent Libio José Martínez, le plus ancien otage des FARC-EP, enlevé depuis plus de quatorze ans. Le policier Luis Alberto Erazo parvient quant à lui à se cacher dans la jungle pendant les combats, où il est retrouvé ultérieurement par l'armée colombienne.

Les offensives militaires se succèdent en 2012, mais c'est l'enlèvement du journaliste français Roméo Langlois, le 28 avril 2012, qui attirera à nouveau le regard de la France et de la communauté internationale sur le conflit colombien. Les FARC-EP ont libéré Langlois le 30 mai 2012.

En septembre 2012, le gouvernement colombien et les FARC-EP amorcent des pourparlers de paix. Les FARC-EP s'engagent à ne plus avoir recours aux enlèvements et annoncent en décembre 2014 un cessez-le-feu unilatéral et permanent. En septembre 2016, les FARC-EP demandent pardon au peuple colombien pour toutes les souffrances que le recours à l'enlèvement a causé aux familles²⁸.

Après quatre ans de négociations, un premier accord entre les FARC-EP et le gouvernement a été soumis sous forme d'un référendum le 2 octobre 2016. En contradiction avec tous les sondages et les prévisions, l'accord a été rejeté de justesse, avec 50,23% des votes. Paradoxalement, ce sont les régions les moins frappées par la violence qui se sont majoritairement opposées à l'accord. Le « oui » a gagné dans la

²⁷ Le colonel Edgar Duarte, le sergent Libio José Martínez, le major Elkin Hernández Rivas et le policier Álvaro Moreno. À ce sujet on consultera : Alfonso Rico Torres, « Libio José Martínez esperó 14 años su libertad », *El Espectador* [En ligne], 26 novembre 2011, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/paz/articulo136226-libio-jose-martinez-sera-el-canjeable-mas-antiguo-de-farc>.

²⁸ Redacción Paz, « Farc reconocen daño causado por el secuestro », *El Espectador* [En ligne], mis en ligne le 11 septembre 2016, consulté le 26 janvier 2017, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/paz/farc-reconocen-dano-causado-el-secuestro-articulo-654277>.

plupart des zones de conflit, pourtant moins peuplées, ainsi qu'à Bogotá²⁹. Cependant, malgré cette défaite initiale, le président Juan Manuel Santos et le commandant en chef Rodrigo Londoño se sont engagés à maintenir le cessez-le-feu et à écouter les objections et critiques en provenance des secteurs qui ont rejeté l'accord, avec, en tête, l'ancien président Álvaro Uribe Vélez. Un deuxième accord a été soumis à l'opinion publique le 12 novembre 2016, puis approuvé par le Congrès le 30 novembre de la même année. Le 10 décembre, le président Juan Manuel Santos a reçu le prix Nobel de la Paix en reconnaissance des efforts de son gouvernement pour en finir avec un conflit armé de plus d'un demi-siècle.

La Colombie entre maintenant dans une phase de post-conflit, dans laquelle le pays devra non seulement mettre en application les accords qui permettront aux membres des FARC-EP de se réinsérer, mais faire justice, réparer le tort fait aux victimes et se reconstruire comme société. Les récits de notre corpus racontent les années qui ont précédé les pourparlers de paix, d'après la perspective de ces victimes d'enlèvement. Ils constituent un élément clé dans la reconstruction de la mémoire du conflit armé et dans le processus de justice et réparation auquel la Colombie se prépare à faire face.

²⁹ À ce propos voir: « Las víctimas votaron por el Sí », *Revista Semana* [En ligne], 2 octobre 2016, consulté le 2 octobre 2016, URL: <http://www.semana.com/nacion/articulo/plebiscito-por-la-paz-victimas-del-conflicto-votaron-por-el-si/496571>.

CHAPITRE II

CORPUS DE RECHERCHE

Les récits de notre corpus racontent les événements arrivés dans la fenêtre temporelle de la vie de leur auteur. Néanmoins, afin de mieux comprendre chacun de ces témoignages, nous devons les placer dans le cadre de toute une vie. En outre, puisque les auteurs concernés ont été enlevés en tant qu'otages politiques, nous tenons à comprendre le rôle de chacun dans la société colombienne au moment de son enlèvement, ainsi que le rôle qu'il ou elle a joué après avoir retrouvé la liberté.

1. Les ouvrages formant notre corpus

1.1. *El trapecista* de Fernando Araújo

Fernando Araújo Perdomo est un politicien colombien, membre du Parti Conservateur et originaire de la ville de Carthagène. Ingénieur de formation, il a été ministre du Développement entre les années 1998 et 2000, sous la présidence d'Andrés Pastrana. Il a dû abandonner ce poste après avoir été impliqué dans un scandale de corruption et d'abus de pouvoir : à l'instar d'autres politiciens de son parti, il était accusé d'avoir profité de sa position pour s'approprier des terrains de Chambacú, une île dans la banlieue de Carthagène occupée depuis le début du XX^e siècle par des familles afro-colombiennes.

Le 4 décembre 2000, au moment de rentrer de son jogging quotidien, il a été enlevé par un commando des FARC-EP. Pendant les premiers mois de sa captivité, la guérilla rendait sa libération conditionnelle au versement d'une rançon; néanmoins, peu de temps après, son nom a été ajouté à la liste des *canjeables*. Il a été enlevé pendant six ans, sans possibilité de partager l'espace de captivité avec d'autres otages, et étroitement surveillé, bien que libre de ses mouvements à l'intérieur de l'enceinte où il restait captif. Le 31 décembre 2006, il a réussi à s'évader, en profitant de la confusion semée chez ses ravisseurs par les troupes de l'infanterie de la marine et des hélicoptères de l'armée colombienne qui essayaient de le sauver. Pendant cinq jours, Araújo a marché dans la jungle jusqu'à arriver à San Agustín, un village hors du contrôle des FARC-EP où il a pu recevoir de l'aide des militaires colombiens.

Le titre *El trapecista* (*Le trapéziste*) est un hommage d'Araújo au récit homonyme de Franz Kafka. Dans ce récit, qu'Araújo a pu lire pendant sa captivité, Kafka raconte l'histoire d'un trapéziste, qui avait décidé de passer ses jours et ses nuits dans son trapèze. Araújo a vite comparé la vie de ce personnage avec lui-même, vu qu'il passait ces jours et ces nuits couché dans son hamac¹. Dans son témoignage, en plus de raconter en détails son enlèvement et son évasion, Araújo cherche à montrer son innocence dans le scandale de Chambacú en se présentant comme un ingénieur engagé dans le développement social de sa ville d'origine et de sa région et en prenant ses distances face à son rôle de politicien. Il essaie aussi de comprendre les raisons qui ont poussé son ex-épouse, Monica Yamhure Gossain, à décider de refaire sa vie sentimentale et de ne plus attendre son retour.

¹ Fernando Araújo, *El trapecista*, Bogotá, Planeta, 2008, p. 259.

Après sa libération, Araújo a brièvement repris sa vie politique comme ministre des Affaires étrangères, sous la présidence d'Álvaro Uribe Vélez. Toutes les charges contre lui, liées au scandale de Chambacú, ont prescrit pendant son enlèvement.

1.2. *Même le silence a une fin* d'Ingrid Betancourt

Ingrid Betancourt est née en Colombie le 25 décembre 1961. Elle est la fille cadette de Gabriel Betancourt, politicien et diplomate colombien, membre du Parti Conservateur, et de Yolanda Pulecio, ancienne reine de beauté, future membre du Parti Libéral, fondatrice des auberges pour les enfants défavorisés, députée, sénatrice et diplomate. Grâce aux postes occupés par son père en tant que sous-directeur général de l'UNESCO et ambassadeur de la Colombie en France, Ingrid Betancourt a passé le plus clair de son enfance en France, où elle a côtoyé des grandes personnalités de la politique, de l'art et de la culture, tant de la Colombie que de l'Amérique latine. Selon ses propres paroles, sa vocation politique est née précisément au début des années soixante-dix quand, enfant, elle se cachait sous le piano à queue de leur appartement à Paris pour suivre les conversations de ces adultes « soucieux pour l'avenir de la Colombie² ». Néanmoins, ce n'est pas seulement sa vocation politique qui s'est construite pendant ces années, mais aussi son rapport avec l'écriture, comme elle le suggère elle-même dans cette anecdote :

De tous ces invités, le seul avec qui je noue une relation d'une tendresse inouïe, c'est Pablo Neruda. Il vit alors plus à Paris qu'au Chili et notre porte lui est ouverte. D'ailleurs, il passe souvent sans s'être annoncé. Peu d'adultes savent trouver les mots justes pour partager une émotion avec un enfant. Lui le sait, il a cette grâce.

² Ingrid Betancourt et Lionel Duroy, *La rage au cœur*, Paris, XO Éditions, 2001, p. 30.

Comme j'ai compris qu'il était poète, sans mesurer son immensité, et sans savoir bien sûr qu'il vient de recevoir le prix Nobel, je lui dis un jour :

— Tu sais, moi aussi j'écris des vers.

— C'est vrai? Eh bien, échangeons, tu veux bien? La prochaine fois, tu me réciteras une de tes poésies, et moi je te dirai une des miennes.

Ainsi, cela devient un rite entre nous, et aussitôt qu'il apparaîtrait, je saute dans ses bras et nous échangeons le meilleur de notre œuvre. Moi, en tout cas. « *Ella es mi colega* », disait-il à mon père³.

La figure et l'œuvre de Neruda seront cités à plusieurs reprises tant dans *La rage au cœur*, son premier texte autobiographique, que dans *Même le silence a une fin*, son récit testimonial.

Quelques années plus tard, la famille Betancourt Pulecio retourne en Colombie, où Ingrid Betancourt finira sa scolarité secondaire; elle y vivra en outre le divorce de ses parents et l'interdiction de voir et de visiter sa mère. Après le départ de Yolanda Pulecio à Paris, Betancourt part aussi en France, où elle fait des études supérieures à Sciences Po. Elle y a épousé le diplomate français Fabrice Delloye, père de ses deux enfants. En 1990, après avoir vécu plusieurs années aux États-Unis, aux Seychelles et en Équateur, Betancourt et Delloye se sont divorcés. Elle décide alors de revenir en Colombie et, grâce aux connaissances familiales et à sa formation, elle commence à travailler auprès de plusieurs ministères. Ce n'est qu'en 1994 qu'elle lance sa candidature au Congrès, sous l'égide du Parti Libéral et en compagnie de Clara Rojas. Au contraire de cette dernière, qui n'a pas réussi à accumuler le nombre de votes nécessaires, elle obtient aisément un siège en tant que députée de la ville de Bogotá.

³ *Ibid.*, p. 31.

Pendant son passage au Capitole, la figure de Betancourt a été très médiatisée. C'est elle qui a révélé le scandale de corruption lié à l'achat au gouvernement d'Israël de tout un lot d'armes considérées pourtant comme obsolètes et inadaptées au climat tropical colombien. Elle a également participé au débat parlementaire autour du procès 8000, intenté contre le président Ernesto Samper Pizano, à la tête du gouvernement entre 1994 et 1998. Afin de dénoncer la corruption de ses collègues parlementaires, Betancourt engage une grève de la faim de dix jours, qui a aussi fait la une dans les médias internationaux. Pendant cette période, plusieurs témoins clés du procès 8000 ont été assassinés et Betancourt a dû affronter des procédures judiciaires et des campagnes de médisance dans les médias. Elle a en outre subi un attentat dont elle est sortie indemne grâce à l'habileté de son chauffeur. Cependant, ses enfants, menacés de mort, ont dû partir vivre avec leur père en Nouvelle-Zélande. Suite à ces événements, Betancourt a créé son propre parti, Oxígeno Verde, avec lequel elle a obtenu un siège comme sénatrice.

C'est pendant cette période que Betancourt publie son premier livre, *Si sabía*⁴, une enquête sur le financement des mafias dans la campagne électorale de Samper Pizano. Écrit en espagnol, il est signé de ses deux patronymes, comme cela est habituel de le faire dans les pays ibéro-américains, auxquels il était destiné. Toutefois, *Si sabía* n'a connu qu'un maigre succès : il n'a été vendu qu'à 5000 exemplaires⁵. À l'époque, la perception de Betancourt par les Colombiens oscillait entre l'admiration pour sa lutte

⁴ Ingrid Betancourt Pulecio, *Si sabía. Viaje a través del expediente de Ernesto Samper (Grandes temas)*, Bogotá, Ediciones Temas de hoy, 1996.

⁵ [Anonyme], « Symbole. Ingrid Betancourt, une nouvelle Jeanne d'Arc pour les français », *Courrier international* [En ligne], 10 mars 2004, consulté le 13 avril 2017, URL : <http://www.courrierinternational.com/article/2004/03/04/ingrid-betancourt-une-nouvelle-jeanne-d-arc-pour-les-francais>.

contre la corruption et le rejet de sa façon d'attirer le regard des médias et de se donner en spectacle.

Selon le *Courrier international*, qui cite la revue colombienne *Semana*, au moment de la publication de *Si sabía*, son auteure cherchait déjà à « écrire son autobiographie »; mais, poursuit-on, « aucun éditeur n'a été séduit. C'est ce qui l'a poussée à publier *La rage au cœur* en France, en février 2001⁶. » Ce dernier titre désigne un ouvrage qui est en même temps un récit autobiographique, un manifeste contre la corruption et une justification de son choix de rester en Colombie – en dépit des menaces – et de se séparer de ses enfants afin de les protéger du danger.

De la même manière qu'en Colombie, la réputation de Betancourt en France a été construite, tout d'abord, grâce à la médiatisation de sa figure et à quelques contacts de haut niveau :

Dominique de Villepin, qui l'avait connue sur les bancs de Sciences-Po et était devenu l'un de ses meilleurs amis, s'est chargé de la mettre en contact avec des personnalités remarquées de la presse française. [...] Les recommandations de Villepin et d'autres contacts de haut niveau ont permis à Ingrid d'être invitée à l'émission de télévision *Des racines et des ailes*, dans laquelle elle a montré les meilleurs aspects de sa personnalité et conquis le public français. Sa parfaite maîtrise de la langue, qu'elle parle sans aucune trace d'accent, et le récit convaincant de sa lutte solitaire contre [...] la corruption l'ont catapultée en haut du firmament médiatique⁷.

Au milieu de cette lune de miel avec l'opinion publique française, Betancourt lance sa campagne à la présidence de la Colombie avec son propre parti. Cependant, en dépit de sa popularité hors de la Colombie, elle restait à la queue des sondages; aussi, vers le

⁶ *Ibid.*

⁷ [Anonyme], « Symbole. Ingrid Betancourt », *art. cit.*

mois de février, la plupart de ses collaborateurs l'avaient-ils abandonnée pour travailler auprès du candidat Álvaro Uribe Vélez.

Le 20 février 2002, les FARC-EP ont enlevé le politicien Jorge Eduardo Géchem Turbay, ce qui a causé la rupture définitive des pourparlers de paix entre le gouvernement d'Andrés Pastrana Arango et cette guérilla. Le jour même, Pastrana Arango annonçait le retour des forces armées colombiennes et la reconquête du territoire de 42 000 km² où avaient eu lieu ces négociations. Selon ce qu'elle affirme dans son récit testimonial, Betancourt avait prévu, depuis le début de sa campagne, de se rendre le 23 février 2002 à San Vicente del Caguán⁸, une petite ville au cœur de la zone des pourparlers où elle avait l'appui d'une bonne partie de la population. Quand cette date est arrivée, Pastrana décide de se rendre lui aussi dans cette ville, afin de prouver la réussite de la reprise du territoire par les forces armées colombiennes. Dans une décision très contestable, qui ne peut se justifier que par leurs différends personnels et politiques, Pastrana a retiré à Betancourt les gardes du corps qui lui avaient été assignés et lui a refusé l'accès au voyage par voie aérienne. Mais en dépit de ces opérations visant à fragiliser sa sécurité, Betancourt décide de se rendre à San Vicente del Caguán par voie terrestre, accompagnée uniquement d'Adair Lamprea, son chef de la logistique, Clara Rojas et le photographe français Alain Keler. Moins d'une heure plus tard, leur voiture est arrêtée par un commando des FARC-EP; Betancourt et Rojas sont prises en otage.

Tout au long de la période de son enlèvement, la figure de Betancourt est restée très présente dans les médias colombiens et internationaux, grâce aux efforts de sa

⁸ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 48.

mère, Yolanda Pulecio, de son ex-époux, Fabrice Delloye, de ses enfants, Mélanie et Lorenzo Delloye-Betancourt, et de son époux, Juan Carlos Lecompte. Dominique de Villepin et, par la suite, Nicolas Sarkozy, ont fait de cet enlèvement une cause nationale. Sa lettre de survie, écrite à l'origine en espagnol et destinée à sa mère ainsi qu'aux membres de sa famille, a été traduite et publiée en français quelques mois avant sa libération, accompagnée d'une préface d'Élie Wiesel⁹.

Betancourt a été libérée, de même que quinze autres otages politiques, au cours de l'Opération Jaque. Deux ans après sa libération, elle a publié son troisième livre, le récit testimonial *Même le silence a une fin*, dans lequel elle raconte ses années de captivité aux mains des FARC-EP. En 2011, elle entame un doctorat en théologie au Harris Manchester College d'Oxford. Son premier roman, *La ligne bleue*¹⁰, a été publié en 2014. Pendant sa captivité, sa mère a publié en France le livre *Ingrid ma fille, mon amour*¹¹. Encore suite à cette libération, l'époux de Betancourt au moment de l'enlèvement a publié *Ingrid et moi. Une liberté douce-amère*¹².

⁹ Ingrid Betancourt, Mélanie et Lorenzo Delloye-Betancourt (co.), *Lettres à maman. Par-delà l'enfer*, Paris, Seuil, 2008.

¹⁰ Ingrid Betancourt, *La ligne bleue*, Paris, Gallimard, 2014.

¹¹ Yolanda Pulecio Betancourt, *Ingrid ma fille, mon amour*, trad. Christiane Rance, Paris, Robert Laffont, 2006.

¹² Juan Carlos Lecompte, *Ingrid et moi. Une liberté douce-amère*, Paris, Alphée, 2010. Le livre a été publié simultanément en espagnol, sous le titre de *Ingrid y yo. Una libertad dulce y amarga*, Bogotá, Planeta, 2010.

1.3. *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro de Jorge Eduardo*

Géchem Turbay

Jorge Eduardo Géchem Turbay est un politicien colombien, membre du Parti Libéral et issu d'une famille traditionnellement liée à la politique : sa mère avait milité dans les rangs du même parti et son oncle, Julio César Turbay Ayala, avait été président de la Colombie entre 1978 et 1982. Le 20 février 2002, le vol dans lequel voyageait Géchem Turbay est détourné par des guérilleros des FARC-EP. Tous les passagers et l'équipage de l'avion sont libérés, sauf Géchem. Son enlèvement a causé la rupture définitive des pourparlers de paix entre les FARC-EP et le gouvernement d'Andrés Pastrana. Le 28 février 2008, après six ans de captivité et grâce à la médiation du président vénézuélien Hugo Chávez et de la sénatrice colombienne Piedad Córdoba, Géchem est libéré en compagnie de trois autres otages politiques : Luis Eladio Pérez, Gloria Polanco et Orlando Cuéllar Beltrán. Son récit testimonial, *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro* (*Vol détourné! L'épreuve de mon enlèvement*), est publié par la maison d'édition Oveja Negra huit mois après sa libération.

Dans son catalogue, Oveja Negra classe le récit dans le genre de l'essai¹³, probablement parce qu'il a été publié accompagné par un texte de nature factuelle sur l'enlèvement en Colombie, co-écrit par Ricardo Mosquera Mesa et Jorge Elías Guebelly, avec l'aide de Sandra Patricia González et d'Helga Dworaczek¹⁴. En plus de

¹³ À ce propos, voir le catalogue complet de la maison d'édition Oveja Negra, s. d., consulté le 29 mars 2017 à l'URL <http://www.editorialovejanegra.com/mcatalogo.html>.

¹⁴ Ricardo Mosquera Mesa et Jorge Elías Guebelly, assistés de Sandra Patricia González et Helga Dworaczek, « Análisis del secuestro en Colombia », dans Jorge Eduardo Géchem Turbay, *¡Desviaron el vuelo!*, op. cit., p. 153.

cet essai, le livre comprend des entretiens avec les ex-présidents de la Colombie César Gaviria Trujillo et Ernesto Samper Pizano, ainsi qu'avec l'ancien maire de Bogotá, Luis Eduardo Garzón, au sujet de l'enlèvement en Colombie. *¡Desviaron el vuelo!* s'accompagne aussi de deux préfaces, une signée par l'ex-président Álvaro Uribe Vélez, et l'autre par le politicien Alfonso López Caballero. Même si, en longueur, le texte de Géchem Turbay surpasse les préfaces, l'essai et les entretiens qui l'accompagnent, apparemment la maison d'édition a décidé de mettre de l'avant ces documents au lieu du récit de Géchem Turbay.

Bien qu'à sa publication ce texte ait été perçu par les médias comme un témoignage¹⁵, dans la préface d'Alfonso López Caballero il est qualifié de « chronique¹⁶ ». À la différence du témoignage, la chronique journalistique ne met pas de l'avant le vécu intime et personnel d'un événement; elle mise plutôt sur la description des actions et des circonstances dans lesquelles elles ont eu lieu. En dépit de ces circonstances, nous avons décidé d'inclure le récit de Géchem dans notre corpus, afin de mieux comprendre sa réception critique. En 2010, Jorge Eduardo Géchem est réélu sénateur au sein du Parti de la U. De même que d'autres auteurs de notre corpus, Géchem a divorcé de son épouse, Lucy Artunduaga, peu de temps après sa libération. Cette dernière a aussi publié un livre, *Los amores que el secuestro mata*¹⁷ (*Les amours que l'enlèvement tue*).

¹⁵ À ce propos, voir l'entretien de Géchem avec Gustavo Gómez, « Tener algo con Gloria Polanco no está ni en la agenda de ella ni en la mía », *Revista Semana* [En ligne], mis en ligne le 18 octobre 2008, consulté le 29 mars 2017, URL : <http://www.semana.com/politica/articulo/tener-algo-gloria-polanco-no-esta-ni-agenda-ella-ni-mia/96406-3>.

¹⁶ Alfonso López Caballero, « Presentación », dans Jorge Eduardo Géchem Turbay, *¡Desviaron el vuelo!*, *op. cit.*, p. 13.

¹⁷ Lucy Artunduaga, *Los amores que el secuestro mata*, Bogotá, Intermedio Editores, 2008.

1.4. *Out of captivity. Surviving 1967 days in the colombian jungle* de Marc Gonsalves, Thomas Howes et Keith Stansell

Thomas Howes, Keith Stansell et Marc Gonsalves travaillaient en Colombie comme sous-traitants au service du département de la Défense des États-Unis, dans le cadre de la lutte contre le trafic des drogues; ils étaient responsables de la localisation des cultures de coca dans les zones contrôlées par les FARC-EP. Ils ont été enlevés après que l'avion dans lequel ils se déplaçaient en compagnie du pilote américain Tom Janis et du sergent colombien Luis Alcedes Cruz, s'est écrasé dans la jungle. Janis et Cruz ont été exécutés par les FARC-EP.

Gonsalves, Howes et Stansell ont été libérés au cours de l'Opération Jaque. Leur récit testimonial co-écrit avec Gary Brozek, *Out of captivity. Surviving 1967 days in the colombian jungle*, a été publié un an plus tard et traduit en français sous le titre *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*¹⁸. Gonsalves, Howes et Stansell sont retournés aux États-Unis après leur libération; tous trois ont également dû vivre la fin de leurs relations amoureuses, qui n'ont pas résisté aux années de captivité. Pour sa part, Keith Stansell a décidé de se marier avec Patricia Medina, qu'il avait connue peu avant son enlèvement. Leur relation a eu un certain retentissement dans les médias colombiens, puisque l'agente de bord, tombée enceinte peu avant que Stansell ne soit enlevé et, en dépit des adversités, a gardé contact avec lui (au moyen des ondes radio); Stansell consacre une bonne partie de son propre récit à ces événements. Pour sa part,

¹⁸ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009.

Gonsalves raconte avec force détails le lien affectif qui s'est créé, pendant leur captivité, entre Ingrid Betancourt et lui-même.

1.5. *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro d'Alan Jara*

Alan Jara est un homme politique colombien, membre du Parti Libéral. Le 15 juillet 2001, quand il se déplaçait dans une voiture de l'ONU dans le cadre de ses fonctions en tant que gouverneur du département de Meta, il a été enlevé par les FARC-EP. Son enlèvement a été considéré par Kofi Anan, alors secrétaire général des Nations Unies, comme un viol de l'immunité diplomatique et du droit international humanitaire¹⁹.

Dans un premier temps, l'enlèvement de Jara a été présenté par les FARC-EP comme une capture visant à le soumettre à un procès politique, le commandant Manuel Marulanda Vélez l'ayant accusé de complicité avec les paramilitaires et ayant annoncé qu'une décision serait prise avant trois mois. Néanmoins, ce procès politique n'a jamais eu lieu²⁰.

Jara a été libéré de façon unilatérale par les FARC-EP le 3 février 2009. Son récit testimonial *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro* est publié en 2010.

¹⁹ À ce sujet on consultera: Redacción El Tiempo, « Repudio por las acusaciones », *El Tiempo* [En ligne], mis en ligne le 24 juillet 2001, consulté le 14 avril 2017, URL : <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-446431>.

²⁰ « Il y avait une autre chose qui m'inquiétait: la question du *procès politique*. Manuel Marulanda m'accusait de paramilitarisme, et il disait qu'ils allaient prendre une décision à ce sujet dans les prochains trois mois. Ce délai serait atteint en octobre, et je portais ce poids sur moi. Le temps s'écoulait et ils n'avaient rien décidé »; notre traduction de : « Yo seguía con una preocupación adicional : el tema del famoso *juicio político*. Manuel Marulanda se había pronunciado acerca de la acusación de paramilitarismo que me habían hecho, diciendo que tomarían una decisión en los siguientes tres meses. Estos se cumplirían en octubre y yo sentía esa espada sobre mi cabeza. El tiempo seguía pasando y no resolvían nada » (Alan Jara, *El mundo al revés*, Bogotá, Editorial Norma, 2010, p. 62).

Dans ce témoignage, Jara mise sur les moyens que ses compagnons de captivité, pour la plupart du temps des policiers et des militaires, et lui-même ont déployé pour survivre à l'enlèvement, tant du point de vue physique que psychique. En 2011, Jara est réélu gouverneur du département de Meta. En juin 2016, il est nommé directeur de l'Unité d'attention aux victimes du conflit armé en Colombie, poste qu'il occupe toujours aujourd'hui.

1.6. *Años en silencio* d'Oscar Tulio Lizcano

Oscar Tulio Lizcano est un politicien colombien, membre du Parti Conservateur. Le 5 août 2006, il a été enlevé par les FARC-EP. Même si son enlèvement avait été présenté au départ comme un enlèvement extorsif, Lizcano a été vite considéré comme un otage politique. Alors qu'il était aux mains des FARC-EP, son fils Juan Carlos Lizcano a également été enlevé par la guérilla du ELN. Oscar Tulio Lizcano est resté en captivité pendant plus de huit ans, isolé des autres otages et laissé dans un état de santé très précaire. En octobre 2008, Isaza, l'un de ses géoliers, lui propose une évasion commune; le 26 de ce mois, ils réussissent à atteindre un petit village protégé par les militaires colombiens. En 2009, Lizcano publie son récit testimonial *Años en silencio*, dans lequel il raconte sa captivité et son évasion, ainsi que les histoires personnelles de plusieurs guérilleros qu'il a croisés pendant sa captivité et qu'il a pu rencontrer après leur desertion.

1.7. *7 años secuestrado por las FARC* de Luis Eladio Pérez

Luis Eladio Pérez est un homme politique colombien, membre du Parti Libéral. Le 10 juin 2001, Pérez, qui à l'époque était sénateur, a été enlevé par les FARC-EP au cours d'un voyage dans le département de Nariño, dont il est originaire. Resté captif pendant six ans et demi, il a été libéré de façon unilatérale le 28 mai 2008 en compagnie de Jorge Géchem, Gloria Polanco et Orlando Beltrán. La même année, il a publié *7 años secuestrado por las FARC*, co-écrit avec le journaliste colombien Darío Arizmendi. Dans son récit, Pérez raconte les premiers années de son enlèvement, passées sous l'ordre de garder le silence et en complet isolement. Après avoir été installé avec les autres politiciens, il est devenu très proche d'Ingrid Betancourt, à qui il dédie une longue section de son récit testimonial. Après sa libération, Pérez a occupé le poste d'ambassadeur de la Colombie en Équateur.

1.8. *Mi fuga hacia la libertad* de John Pinchao

John Pinchao est un membre de la Police colombienne. Le 1^{er} novembre 1998, après le siège de la ville de Mitú, Pinchao, de même que plus de 50 autres policiers, a été enlevé par les FARC-EP. La plupart d'entre eux, sauf Pinchao et cinq de ses compagnons, ont été libérés pendant les négociations de paix entre le gouvernement de Pastrana et les FARC-EP. Dans son récit testimonial, Pinchao raconte le vécu de son enlèvement, tout en faisant des liens avec sa vie de famille et sa carrière dans la Police avant d'être pris en otage. Après avoir été déplacé dans le même groupe qu'Ingrid Betancourt, il se lie d'amitié avec elle. Au début de l'année 2007, Pinchao, Betancourt

et Pérez préparaient une évasion qui n'a cependant pas pu être exécutée en raison des problèmes de santé de Pérez. Le 28 avril 2007, profitant d'un relâchement dans la surveillance, Pérez réussit à s'évader tout seul. Après dix-huit jours de marche dans la jungle, il est arrivé à un petit village où se trouvait un poste de police.

Le récit testimonial de Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, est publié en 2008; il sera traduit en français la même année, puis publié sous le titre *Évadé de l'enfer*²¹. Tant la version originale que sa traduction sont dédiées à Ingrid Betancourt.

1.9. *Cautiva* de Clara Rojas

Clara Rojas est une avocate et femme politique colombienne. Elle se lie d'amitié avec Ingrid Betancourt en 1992, alors qu'elles travaillent toutes deux au ministère du Commerce extérieur. Comme Betancourt le signale dans son récit autobiographique *La rage au coeur*, Rojas a aussi lancé sa candidature lorsque Betancourt s'est présentée pour la première fois au Congrès, sous l'égide du Parti Libéral²². Elle a également été sa collaboratrice proche pendant les procès de corruption menés contre le gouvernement d'Ernesto Samper Pizano²³. Quand Betancourt décide de lancer sa candidature à la présidence à l'enseigne d'Oxígeno Verde, Rojas deviendra sa directrice de campagne et vice-présidente du parti²⁴. Bien qu'elle ait été signalée à

²¹ John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, trad. Christine Renaudat et Vincent Taillefumier, Paris, Florent Massot, 2008.

²² Ingrid Betancourt, *La rage au cœur*, *op. cit.*, p. 90.

²³ *Ibid.*, p. 176.

²⁴ Clara Rojas, *Cautiva*, Bogotá, Editorial Norma, 2009, p. 64.

plusieurs reprises comme étant la candidate à la vice-présidence d'Ingrid Betancourt, ce poste ne lui a été accordé par la famille Betancourt Pulecio qu'après qu'elles aient été enlevées, le 23 avril 2002, alors en route pour San Vicente del Caguán. L'amitié entre les deux femmes s'est profondément détériorée pendant leur captivité, situation dont toutes les deux rendent compte dans leur témoignage.

Le 16 avril 2004, Rojas donne naissance à son fils Emmanuel, conçu en captivité et dont le père n'est connu que de Betancourt; les FARC-EP la sépareront de son enfant huit mois après sa naissance. Grâce à la médiation du président vénézuélien Hugo Chávez, en décembre 2007, la guérilla annonce leur libération, ainsi que celle de la sénatrice Consuelo González. À la surprise des Colombiens et de la communauté internationale, Emmanuel est retrouvé, quelques jours avant la date de libération prévue, dans un foyer d'accueil de l'Instituto Colombiano de Bienestar Familiar. Clara Rojas et Consuelo González sont libérées le 10 janvier 2008. En octobre 2009, Rojas publie son récit testimonial *Cautiva*, écrit avec la collaboration d'Isabel García-Zarza. Au contraire de ce à quoi le grand public s'attendait, son récit ne contient pas de grandes révélations autour de son fils ni de la figure de Betancourt. Le texte sera publié en français la même année sous le titre de *Captive*²⁵.

2. La langue, le temps et l'écriture dans notre corpus de recherche

La plupart des textes de notre corpus ont été rédigés en espagnol, sauf le récit de Betancourt, écrit en français, et celui de Howes, Stansell et Gonsalves, en anglais.

²⁵ Clara Rojas, *Captive*, trad. Carole Hanna, Paris, Plon, 2009.

Dans le cas de Betancourt, le choix du français n'obéit pas à une question de connaissance de la langue, puisque l'auteure maîtrise parfaitement l'espagnol et le français, mais à une démarche de décalage par rapport aux situations vécues en espagnol, telle qu'elle le signale dans l'épilogue de son livre :

Lorsque je me suis installée pour écrire, je ne savais pas si je le ferais en espagnol ou en français. En évoquant la question avec mon éditeur, j'avais prévu que la plupart du temps les souvenirs prendraient forme spontanément en espagnol, mais qu'à certains moments je pourrais me sentir plus à l'aise en français.

Or, dès la première phrase, le français s'imposa. Je crus tout d'abord que le fait d'avoir suivi toutes mes études dans cette langue en faisait pour moi un instrument d'expression plus précis.

Aujourd'hui je comprends que la véritable raison était tout autre. Ce livre m'obligeait à plonger profondément et de façon intense en moi-même et dans mon passé, pour faire remonter du fond abyssal de mes souvenirs un flot d'émotions incontrôlables. Le français me donna la distance et la maîtrise nécessaires pour communiquer ce que je sentais et ce que j'avais vécu²⁶.

Le choix du français comme langue d'écriture lui permet donc de se placer à distance des événements afin de mieux les raconter :

Il ne s'agit pas seulement de savoir dans quelle langue le témoin est le mieux à même de s'exprimer, comment il est capable d'aller au plus profond de sa mémoire, comme pourrait le faire croire le débat qui anime sur ce point les diverses organisations qui se fixent aujourd'hui comme objectif les collectes systématiques de témoignages et qui sont toutes, à des degrés divers, influencées par la psychanalyse. La question de la langue est au cœur de la [...] question [...] : d'où témoigne-t-on²⁷?

Cette question se pose aussi dans le cas de Howes, Stansell et Gonsalves. Même si Stansell et Gonsalves étaient sûrement plus à l'aise avec la langue anglaise – ils

²⁶ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op.cit., p. 691.

²⁷ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 53.

n'ont appris l'espagnol que pendant leur séjour en captivité –, il apparaît évident, tout au long du témoignage, que le récit est construit à partir de leur vision du monde en tant qu'États-Uniens et que le texte est destiné principalement à un public à qui on n'attribuerait pas d'emblée une connaissance approfondie du contexte social et politique de la Colombie. Le choix de la langue révèle ainsi le lieu à partir duquel les témoins écrivent, en encadrant aussi l'ethos de leur discours.

Or, ce n'est pas seulement la question de la langue qui distingue le témoignage de Betancourt des autres récits de notre corpus. Dans la plupart d'entre eux, l'écart temporel entre « le vécu, le dire, l'écrire et le lire ²⁸ » est réduit au minimum. Seuls les récits d'Alan Jara et d'Ingrid Betancourt ont paru avec un délai supérieur à une année suivant leur libération. Il n'en demeure pas moins que l'exception la plus remarquable à cette tendance reste celui de Betancourt, publié deux ans après sa libération.

Cela dit, l'écart temporel modifie en profondeur l'intention du témoin et la fonction de son récit. S'appuyant sur l'analyse des témoignages des rescapés de la Shoah, Wieviorka constate que, lors des premiers moments qui suivent la libération, l'écriture obéit principalement « à la pulsion de se libérer de certains éléments de [leur] expérience et de ressaisir, grâce à [leurs] notations, [leur] identité même ²⁹ ». Le passage du temps altère donc la fonction du témoignage, dont « la finalité s'enchaîne dans le discours politique ambiant ³⁰ ». De même que tout autre discours, le témoignage est « [u]ne parole saisie à un moment bien précis, instrumentalisée parfois dans un contexte

²⁸ Marie Bornand, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 127.

²⁹ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin, op.cit.*, p. 67.

³⁰ *Ibid.*, p. 173-174.

politique et idéologique destinés, comme tous les contextes politiques, à évoluer³¹ ». Dans le cas de notre corpus, le récit de Betancourt serait le seul à avoir été écrit et publié selon un double écart : écart linguistique avec les événements vécus et écart temporel avec le moment de la libération.

Betancourt est aussi la seule à avoir publié un livre à caractère autobiographique, *La rage au cœur*, avant la diffusion de son récit de témoignage. Bien que ce récit ait été écrit avec l'aide d'un rédacteur, nous pouvons reconnaître certains éléments en commun avec *Même le silence a une fin*. À titre d'exemple, l'auteure cite quelques vers de Pablo Neruda dans la première de couverture de *La rage au coeur* qui permettent de jeter un pont entre ce premier récit autobiographique et son témoignage d'enlèvement³². Tant *La rage au cœur* que *Même le silence a une fin* s'ouvrent sur le récit d'une évasion : le premier, sa fuite en Nouvelle-Zélande avec ses enfants, alors qu'elle tentait de les éloigner des menaces de mort qui pesaient sur eux; le deuxième, sa quatrième tentative d'évasion lorsqu'elle était prise en otage. Dans les deux textes, elle revient, suite à ces premiers chapitres chargés d'action, à ses souvenirs de famille, qu'elle relie, sous le mode des mémoires, à son rôle de politicienne.

Comme Betancourt le raconte dans un entretien donné à l'écrivain et critique colombien Héctor Abad Faciolince³³, *La rage au coeur* avait été écrit avec l'aide de

³¹ *Ibid.*, p. 172-173.

³² « Plus que la colère, / plus que le mépris, / plus que le sanglot... », traduction de trois vers de la dernière strophe du poème « Canto a las madres de los milicianos muertos » (« Chant aux mères des miliciens morts ») de Pablo Neruda. Le titre *Même le silence a une fin* est aussi un vers du poème « Para todos » (« Pour tous ») de Neruda.

³³ Héctor Abad Faciolince, « Del cielo al infierno y del infierno al cielo », *El Espectador* [En ligne], 9 septembre 2010, consulté le 22 septembre 2010, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/actualidad/articulo-225040-del-cielo-al-infierno-y-del-infierno-al-cielo?page=0,0h>.

Lionel Duroy. Betancourt racontait son histoire, alors que Duroy s'occupait de la rédaction. Après la libération de l'auteure, son ancien éditeur, Bernard Fixot, lui propose d'employer la même stratégie en vue de produire un témoignage « plein d'action » qui pourrait se voir publié très rapidement. En dépit de commentaires méfiants de Fixot, qui pensait que Betancourt n'était pas capable d'écrire, l'auteure décide de prendre le temps nécessaire pour recréer l'expérience vécue pendant toutes ces années de captivité au milieu de la forêt tropicale et de composer elle-même son récit.

Selon Faciolince, ce qui, dans d'autres témoignages, se résume à « aventure anecdotique », devient de la « grande littérature » dans le récit de Betancourt, parce que la catharsis ne peut pas se produire avec la médiation d'un rédacteur³⁴. Or, notre corpus compte d'autres témoignages qui se sont dispensés de l'aide d'un rédacteur (ceux de Fernando Araújo, d'Oscar Tulio Lizcano et d'Alan Jara), sans que cela ne constitue une garantie de sa condition d'œuvre littéraire et d'objet esthétique. En fait, seuls trois témoignages de notre corpus sont clairement présentés comme étant co-écrits : Thomas Howes, Keith Stansell et Marc Gonsalves l'ont co-écrit avec Gary Brozek; Luis Eladio Pérez avec le journaliste Dario Arizmendi; Clara Rojas, avec Isabel García-Zarza.

Néanmoins, le contrat d'écriture entre les anciens otages et leurs éventuels collaborateurs n'est pas toujours clair pour le lecteur. Ainsi, par exemple, dans l'épilogue de la traduction française de *Mi fuga hacia la libertad*, John Frank Pinchao remercie son amie Sandra Milena Gómez pour « son aide précieuse et son soutien sans

³⁴ *Ibid.*

faillie pour écrire ce livre³⁵ »; pourtant, il n'y a aucune référence à Gómez dans l'édition du récit en espagnol que nous possédons (soit la treizième édition). Cependant, il est à penser que ces remerciements étaient présents aussi dans la première édition, puisque dans un article publié le 16 juillet 2008, peu de temps après que cette première édition ait été publiée, la journaliste María Teresa Herrán affirme que, même si nous ne savons pas de quelle manière Sandra Milena Gómez a pu contribuer à consigner le témoignage de John Pinchao, son aide a dû lui être essentielle³⁶. Les raisons pour avoir éliminé le nom de Sandra Milena Gómez des éditions ultérieures ne sont jamais présentées aux lecteurs.

À la différence de celui de Pinchao, le témoignage de Clara Rojas est présenté dans l'édition originale en espagnol comme ayant été écrit avec la collaboration d'Isabel García-Zarza; toutefois, bien que ce nom n'apparaisse pas sur la première de couverture, l'édition française la mentionne dans les remerciements³⁷. Une situation semblable se produit dans l'ouvrage de Gonsalves, Howes et Stansell : Gary Brozek est mentionné dans la première de couverture de la version originale en anglais mais, dans la traduction en français, il se voit nommé seulement à l'intérieur du livre, en tant que collaborateur. Le rapport entre otage et collaborateur apparaît plus clairement dans le cas du témoignage d'Oscar Eladio Pérez puisque, dès la première de couverture, le lecteur sait que le récit qu'il a entre les mains est présenté tel qu'il a été donné à Darío

³⁵ John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, trad. Christine Renaudat et Vincent Taillefumier, Mesnil-sur l'Estrée, Florent Massot, p. 327.

³⁶ « No se sabe cómo ayudó a Pinchao la persona a quien agradece al fin del libro (Sandra Milena Gómez), pero debió ser esencial » (María Teresa Herrán, « Escarbando », *Revista Semana* [En ligne], 16 juillet 2008, consulté le 3 avril 2017, URL : <http://www.elspectador.com/opinion/escarbando-columna-26515>).

³⁷ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 6.

Arizmendi – « Testimonio dado a Dario Arizmendi » –, ce qui identifie officiellement Arizmendi, réputé journaliste colombien, en tant que rédacteur. Quant au témoignage de Jorge Eduardo Gechem Turbay, il a publié accompagné d'un essai écrit par Ricardo Mosquera et Jorge Elías Guebelly; néanmoins le rôle de ces deux collaborateurs dans l'écriture du témoignage de Gechem Turbay n'est pas mis en évidence.

En ce qui a trait à la relation avec la maison d'édition et aux circonstances qui ont entouré l'écriture du récit testimonial, il faut signaler en outre que Betancourt a été la seule à recevoir une avance monétaire pour l'écriture de son témoignage. La somme de près de sept millions de dollars américains qu'elle obtient pour les droits de publication en dix langues la place au même rang que des auteurs aussi réputés que Gabriel García Márquez, dont l'avance pour son autobiographie *Vivir para contarla* se serait élevée à un million de dollars américains³⁸.

Bien que plusieurs aspects rapprochent notre corpus d'autres récits testimoniaux tels que ceux des victimes de la Shoah ou des rescapés du Goulag, nous considérons que l'expérience de captivité des otages politiques des FARC-EP ne peut pas être comparée ni assimilée à celle d'une déportation commise sur la base de critères raciaux ou en tant que punition par un régime totalitaire. Chacun de ces épisodes douloureux de l'histoire a eu lieu dans un contexte particulier et, en conséquence, sa retranscription doit être analysée comme un ensemble distinct et selon des perspectives différentes.

³⁸ Lina Vargas, « ¿Quién da más? », *Revista Arcadia* [En ligne], mis en ligne le 21 septembre 2010, consulté le 21 septembre 2010, URL : <http://www.revistaarcadia.com/impres/ articulo/quien-da-mas/23101>.

À différence des témoignages sur la Shoah, les témoignages colombiens sont rarement pris comme un objet d'intérêt littéraire. En dépit de la rareté des études sur le sujet, nous considérons que le cas colombien mérite toute notre attention « non seulement en raison de la quantité et de la variété des formes testimoniales qui ont surgi dans ce pays », pour reprendre les mots qu'emploie Lucía Ortiz dans son étude sur « [l]a femme comme sujet subalterne dans la littérature testimoniale colombienne »,

mais aussi parce que les histoires de vie qu'on peut entendre et lire attestent de la situation de désespoir qui y est vécue. Les voix de personnes qui, dans bien des cas, demeurent invisibles nous offrent l'opportunité de mieux saisir les vicissitudes que subit un peuple incompris et méconnu par la communauté internationale³⁹.

Au cours de cinquante années de conflits armés, la Colombie a vécu dans une certaine « routinisation de la guerre et de l'oubli⁴⁰ », favorisée par l'absence de mécanismes efficaces de recherche de la vérité, de la justice et de la réparation envers les victimes. Bien que ces questions soient au cœur de l'accord de paix signé récemment entre le gouvernement colombien et les FARC-EP, les récits de témoignage qui devront être recueillis dans cette phase du post-conflit ne nous racontent pas nécessairement l'histoire du conflit armé colombien. En revanche, ils nous permettent d'accéder à la *mémoire intime* de cet épisode de l'histoire colombienne, en nous plongeant dans le vécu des témoins et dans leur rapport avec le contexte social, politique et idéologique de leur expérience. Nous croyons que ces liens particuliers entre le conflit armé, la mémoire, l'oubli, l'intime et le témoignage en Colombie

³⁹ Lucía Ortiz, « La femme comme sujet subalterne dans la littérature testimoniale colombienne. Approximations critiques et théoriques », dans Sabine Forero Mendoza (dir.), *Art, littérature et témoignage en Colombie. La part des femmes*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2011, p. 11.

⁴⁰ Jorge Eduardo Suárez Gómez, « La literatura testimonial de las guerras en Colombia », *art. cit.*, p. 276.

constituent l'une des particularités de notre corpus d'analyse et qu'ils déterminent notre approche théorique.

CHAPITRE III

LE RÉCIT TESTIMONIAL

1. Expérience extrême, trauma et témoignage

En amont des récits de témoignage de notre corpus se trouve l'enlèvement, cette expérience de rupture et d'isolement extrême dans laquelle les victimes perdent leur unicité et leur humanité pour entrer dans un temps et un espace illimités, infinis et indéfinis. La vie des otages de notre corpus s'écoule sous la voûte verte de la jungle, dans un enfer sombre et humide qui semble ne jamais s'achever et dans lequel la logique du monde urbain devient rapidement obsolète. Aucun repère ne permettra aux otages de notre corpus de savoir jusqu'à quand ce temps suspendu de l'enlèvement se prolongera ni comment ils pourront s'en sauver. La seule certitude qui les accompagnera sera celle d'être devenus des pièces d'échange.

Face à la difficulté intrinsèque à la tentative même de saisir une expérience si extrême et traumatisante, le récit devient « tout à la fois une nécessité pour celui qui a vécu cette expérience, car seul le récit peut permettre l'intégration du trauma par le sujet, et une forme apparemment en contradiction avec l'ordre même du trauma, qui est précisément ce qui ne se laisse pas appréhender¹ ». Ainsi, par son récit, chacun des

¹ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit : la déroute du sens », *Protée*, vol. 34, n^{os} 2-3, p. 113.

otages essaie de définir et de donner des limites à ce temps et à cet espace insaisissables, dans lesquels ils ont été enfermés des années durant.

« Cette impossibilité de dire et de saisir [écrit Anne-Martine Parent] va au-delà de l'inadéquation fondamentale entre le mot et la chose qu'il désigne telle que nous l'enseigne la linguistique; elle est liée au caractère "extraordinaire" de la réalité concentrationnaire² » et, dans notre cas, de la situation exceptionnelle de l'enlèvement. Le langage sera toujours inadéquat pour raconter une expérience si limite, mais il reste le seul moyen pour la revivre et l'intégrer et, en conséquence, pour essayer de surmonter sa hantise.

D'un point de vue pragmatique, le témoignage peut être défini comme un

acte de parole qui se trouve [...] au confluent des exigences fondamentales actuelles de notre société : un sujet *je* parle de ce qu'il a vécu, vu ou entendu en première position [...]. Son expérience personnelle, douloureuse, est un bouleversement qui concerne ses semblables car la dignité humaine est en jeu, d'où une prise de parole publique³.

Selon Bornand, la condition préliminaire de cette prise de parole est la crédibilité du témoin, condition nécessaire à la croyance, par le lecteur, en l'authenticité du récit : sans elle, il ne peut se laisser affecter par l'expérience traumatique racontée; sans elle ne peut se réaliser la transmission de la souffrance vécue par le témoin, qui est au cœur de la situation de communication se produisant entre l'auteur d'un récit de témoignage

² Anne-Martine Parent, « Transmettre malgré tout : ratages et faillites de la transmission chez Charlotte Delbo », *Protée*, vol. 37, n° 2, 2009, p. 68.

³ Marie Bornand, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 8.

et son lecteur. Bornand pousse cette figure jusqu'au point d'affirmer que la lecture d'un témoignage, en tant qu'acte performatif, « transforme [...] le lecteur en témoin⁴ ».

Or, bien que la lecture des témoignages de notre corpus nous permette d'entrer dans le vécu des otages, nous croyons que seulement ceux qui ont subi l'enlèvement de façon directe peuvent être considérés comme des témoins de cette expérience. Dans un pays présentant un conflit armé si long et si complexe, tous les habitants ont été, à un moment donné, touchés par des souffrances liées à ce crime : ce sont tous les Colombiens qui peuvent éventuellement témoigner de leur douleur, sans que cela implique qu'ils soient forcément des victimes directes. Un exemple très parlant de ce phénomène est celui des récits de témoignage écrits par les ex-conjoints des otages⁵ et d'autres membres de leurs familles⁶, dans lesquels est décrite la douleur de l'attente et de la perte : après que ces anciens partenaires aient retrouvé la liberté, ils ont été incapables de vivre en couple. Ces histoires montrent la manière dont les proches des otages vivent une autre sorte de captivité, très douloureuse elle aussi, mais qui a eu lieu dans le temps et l'espace de la liberté. Ils sont des témoins de l'enlèvement, mais selon une autre perspective, ce qui classerait leurs récits dans un corpus de recherche différent du nôtre.

En racontant son expérience, le témoin décide de défier l'oubli. Dans le témoignage,

⁴ *Ibid.*, p. 225.

⁵ À ce propos, voir : Lucy Artunduaga, *Los amores que el secuestro mata*, Bogotá, Intermedio Editores, 2008 et Juan Carlos Lecompte, *Ingrid et moi. Une liberté douce-amère*, Paris, Alphée, 2010, trad. de *Ingrid y yo. Una libertad dulce y amarga*, Bogotá, Planeta, 2010.

⁶ On se référera à : Yolanda Pulecio Betancourt, *Ingrid ma fille, mon amour*, trad. Christiane Rance, Paris, Robert Laffont, 2006.

[l]a mémoire est [...] convoquée essentiellement pour requérir l'autre, pour affecter celui qui écoute, pour en appeler à une communauté. Témoigner, en ce sens, [...] implique tout à la fois un « j'appelle » et un « je dis vrai ». Témoigner, ce n'est donc pas seulement raconter, mais s'engager et engager son récit devant les autres; se faire responsable – par sa parole – de l'histoire ou de la vérité d'un événement, de quelque chose qui, par essence, excède ce qui est personnel, possède une validité et des conséquences générales⁷.

Cet engagement gagne en répercussions grâce à l'écriture. Si, en consignait leur récit, les victimes des expériences extrêmes s'assurent de la survie de leurs paroles au-delà de leur propre disparition, c'est en acceptant de les publier qu'ils garantissent leur divulgation à une plus grande échelle et qu'ils s'engagent à ne pas permettre que leur vécu tombe dans l'oubli.

« Témoigner [précise encore Anne-Martine Parent] reviendrait ainsi à payer un tribut aux victimes, à faire en sorte qu'elles ne soient pas décédées pour rien⁸. » Cela explique pourquoi plusieurs otages de notre corpus consacrent une partie de leur récit à raconter comment ils ont appris les nouvelles des assassinats des huit otages militaires, de Gilberto Echeverri Mendoza et Guillermo Gaviria et des onze députés de la Vallée del Cauca⁹. Dans un même objectif, Howes, Stansell et Gonsalves dédient leur livre au pilote de leur avion, décédé dans l'accident qui les a fait tomber au milieu

⁷ Shoshana Felman, « À l'âge du témoignage », dans Michel Deguy, *Au sujet de Shoah. Le film de Claude Lanzmann*, Paris, Belin, 1990, p. 55-56.

⁸ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit », *art. cit.*, p. 120.

⁹ À ce propos voir Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 232 et 622; Alan Jara, *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro*, *op.cit.*, p. 119-120; Oscar Tulio Lizcano, *Años en silencio*, *op.cit.*, p. 67.

de la jungle, ainsi qu'au policier colombien qui les accompagnait dans leur mission et aux milliers des personnes enlevés, en Colombie et ailleurs dans le monde¹⁰.

2. L'ère du témoin

Bien que, dans le monde occidental du début du XXI^e siècle, il puisse paraître évident de vouloir raconter et rendre public le vécu d'une expérience extrême au moyen d'un récit de témoignage, cela n'a pas toujours été le cas. Le rythme de parution des récits de témoignage après la Première et la Deuxième Guerre mondiale a suivi une courbe qui, apparemment, ne ressemble en rien à celle des récits de notre corpus.

Une première vague des récits et des romans qui racontaient les événements de la Première Guerre se dessine entre 1915 et 1922, avant la fin même du conflit¹¹. Par la suite, le rythme des publications ralentit, car « [l]es éditeurs jugent le public las des récits de guerre¹² ». Cinq ans plus tard, les choses changent à nouveau; aussi entre 1927 et 1928 apparaît une « seconde floraison de livres de guerre¹³ ». Certains récits ont été publiés juste après la fin de la Deuxième Guerre, en 1945, mais ce n'est qu'à

la fin des années cinquante, [que] l'intérêt pour le génocide semble émerger. Ce sont, en France par exemple, la publication de

¹⁰ « À Tommy Janis, qui fit le sacrifice ultime : votre habileté et votre courage sous le feu ennemi nous a sauvés. Vos actes vous honorent, et rejaillissent sur votre famille et votre pays. / Au sergent Luis Alcedes Cruz, qui n'a pas survécu. À nos familles, qui nous [*sic.*] attendaient à notre retour de la jungle. / Aux milliers de personnes retenues en captivité, en Colombie et ailleurs. Nous ne vous oublions pas. » Marc Gonsalves, Keith Stansell, Tom Howes, Gary Brozek, *Otages, op. cit.*, p. 7.

¹¹ Bien que le conflit militaire de la Première Guerre soit considéré comme fini en 1918, les conflits diplomatiques qui y étaient reliés se sont prolongés jusqu'en 1923, quand le dernier des pays engagés a signé le traité de Lausanne.

¹² Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française, 1914-1939* (1977); cité par Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 132.

¹³ *Ibid.*

plusieurs ouvrages dont le succès ne se démentira pas : *La Nuit* d'Élie Wiesel, en 1958, *Le Dernier des justes* d'André Schwarz-Bart qui obtient le prix Goncourt en 1959; *Les Bagages de sable* d'Anna Langfus, autre prix Goncourt en 1961. C'est aussi la reprise, timide, de la publication de témoignages de rescapés des camps de concentration nazis, Juifs ou non. Il se pourrait qu'en ce domaine le facteur décisif soit tout banalement le passage du temps qui métabolise en quelque sorte l'expérience vécue et permet de la transformer en objet littéraire¹⁴.

À la lassitude du public, que les éditeurs avaient déjà reconnus après la Première Guerre Mondiale, s'ajoutaient, à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, la volonté des survivants et de leurs proches d'oublier pour pouvoir reprendre une vie normale. Après des années d'essais infructueux, plusieurs se sont trouvés « devant un dilemme que partagent nombre de rescapés : écrire et en mourir, ou ne pas écrire et ne pas pouvoir continuer à vivre¹⁵ ». Ce temps a permis aux rescapés de se rendre compte que l'oubli n'est pas une possibilité et qu'ils ne pourront pas redevenir ceux qu'ils étaient avant la déportation. Le seul moyen qui leur reste pour se reconstruire est le partage de leur vécu.

C'est le procès Eichmann qui a donné une nouvelle tournure à cette situation. Adolf Eichmann, responsable de la logistique de la solution finale sous le Troisième Reich, avait réussi à échapper à la justice et au procès Nuremberg en se cachant en Argentine, où il débarque en 1950 avec des faux documents. Il a été capturé, séquestré et exfiltré par le Mossad le 20 mai 1969, dans un épisode contestable de violation de la souveraineté argentine. En avril 1961, Eichmann a comparu à Jérusalem pour des accusations de crimes de guerre, de crimes contre le peuple juif, de crimes contre

¹⁴ *Ibid.*, p. 86.

¹⁵ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit », *art. cit.*, p. 118.

l'humanité et de participation à une organisation hostile. Le procès Eichmann attira deux fois plus de journalistes que le procès Nuremberg et fut presque intégralement filmé et retransmis par la voie médiatique. Les spectateurs du monde entier ont pu voir l'accusé assister, dans une cage de verre, aux témoignages et aux descriptions de son rôle dans le transport des victimes de la Shoah jusqu'aux camps de concentration et d'extermination. Le poids donné à la parole des témoins, dans un espace doté d'une dimension politique et sociale, leur a permis « pour la première fois depuis la fin de la guerre, [d'avoir] le sentiment d'être réellement entendu[s]¹⁶ ». Après le procès Eichmann, « [c]e n'est plus la nécessité interne seule, même si elle existe toujours, qui pousse le survivant de la déportation à raconter son histoire [...], c'est un véritable impératif social qui fait du témoin un apôtre et un prophète¹⁷ ».

Le procès Eichmann marque ainsi l'entrée dans ce que Wieviorka nomme « l'ère du témoin¹⁸ ». La perception sociale des rescapés, de leurs vécus et de leurs récits change radicalement. Ils acquièrent la fonction de

porteur[s] d'histoire : [ils] atteste[nt] que le passé a véritablement été, qu'il est toujours présent. [...] La figure du rescapé – ou du survivant – se fond dans celle du témoin : les trois termes désignent celui qui est revenu de l'expérience extrême des camps et qui fait le lien entre ceux qui en sont morts et ceux qui n'en ont pas eu l'expérience¹⁹.

¹⁶ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, op. cit., p. 113.

¹⁷ *Ibid.*, p. 171.

¹⁸ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹ Marie Bornand, *Témoignage et fiction*, op. cit., p. 52.

Ce statut social du témoin pourrait justifier, à lui seul, le nombre de témoignages d'enlèvement qui ont été publiés en Colombie au début des années 2000. En cette ère du témoin dans laquelle nous sommes censés nous inscrire, les anciens otages portent en eux le devoir de raconter leur histoire, de montrer que cet épisode douloureux de l'histoire colombienne a existé et de rendre hommage à tous ceux qui n'ont pas réussi à y survivre. Nous pouvons affirmer que le peu d'écart qui existe entre la libération des otages en Colombie et la publication de leurs récits influe sur les différences notées dans la perception sociale des témoins.

Même si nous avons signalé dans le chapitre précédent que le récit de témoignage d'Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, avait bénéficié d'un écart de temps supérieur entre la fin de l'enlèvement et sa publication, ce laps de deux ans est encore très court comparé à ceux qui ont présidé à la rédaction des textes classiques de la littérature concentrationnaire. Il n'y a que Primo Lévi qui ait publié *Se questo é un uomo*²⁰ avec un écart semblable. *Le Grand Voyage*²¹ de Jorge Semprún a été publié en 1963, presque vingt ans après sa libération. *La nuit*²² d'Élie Wiesel a vu le jour en 1958, environ douze ans après la libération de son auteur. *Aucun de nous ne reviendra*²³, de Charlotte Delbo, n'a été publié qu'en 1965, même si l'auteure l'avait écrit peu de temps après sa libération. Par comparaison avec les autres récits ayant pour cadre la Deuxième Guerre, *Se questo é un uomo* a été publié avec un écart extrêmement

²⁰ Primo Lévi, *Se questo é un uomo* suivi de *La tregua*, 23ème édition, Torino, Einaudi, 1999.

²¹ Jorge Semprún, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1963.

²² Élie Wiesel, *La nuit*, Paris, Les éditions de minuit, 1958.

²³ Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra. Auschwitz et après, Tome I*, Paris, Les éditions de Minuit, 1970.

court après la libération de l’auteur. En revanche, ce même écart de deux ans est perçu comme exceptionnellement long dans le contexte de notre corpus. Tandis qu’aux lendemains de la Première et de la Deuxième Guerre, les proches des rescapés et la société en général voulaient oublier les atrocités de la guerre, dans le monde contemporain, c’est l’oubli qui n’est plus une option. L’expérience extrême doit être partagée afin d’être assimilée et surmontée.

Néanmoins, d’autres changements sociaux peuvent aussi expliquer le mince écart temporel entre la libération, l’écriture et la publication des récits des otages. Avec l’instauration des médias de masse dans la deuxième moitié du XX^e siècle et la généralisation d’Internet et des réseaux sociaux au XXI^e, les frontières entre les espaces privés, les espaces intimes et l’espace public ont été altérées en profondeur. La mise en avant d’« une partie de sa vie intime, autant physique que psychique²⁴ » devient non seulement acceptable mais souhaitable, si l’on veut créer une intimité plus riche. Ainsi, les témoignages des otages peuvent aussi être guidés par ce désir personnel de se reconstruire d’après le partage avec le public de certains aspects du vécu intime.

Or, nous ne pouvons pas encore savoir si le rythme de publication des témoignages d’enlèvement en Colombie va suivre une courbe proche de celle qui a suivi chacune des deux Guerres mondiales. Il est encore trop tôt pour savoir si, en quelques années seulement, une deuxième vague de récits va succéder à la première, dont les textes de notre corpus font partie. Le phénomène risque aussi d’être influencé par les processus de vérité, de justice et de réparation, qui feront partie du post-conflit et qui pourront agir en tant que catalyseurs, comme ce fut le cas avec le procès

²⁴ Serge Tisseron, *L’intimité surexposée*, Paris, Hachette, 2002, p. 52.

Eichmann pour les témoignages de la Shoah. Il est fort probable que surgissent, parallèlement aux témoignages d'enlèvement des otages politiques des FARC-EP, des récits qui raconteront le conflit armé d'après la perspective des victimes d'autres crimes et d'autres acteurs. Cependant, ces analyses ne pourront être reprises qu'avec un certain recul temporel dont, pour l'instant, nous ne pouvons bénéficier.

3. Récits de témoignage, autobiographie et écritures du moi

Avec l'entrée dans l'ère du témoin et l'acquisition d'un statut social de témoin, les textes des rescapés s'avèrent « au cœur d'un débat éthique [...], ils constituent un objet d'étude pour diverses disciplines des sciences humaines (histoire, sociologie, anthropologie politique, littérature, théologie, etc.) et les critères d'appréciation entrent parfois en conflit²⁵ », même à l'intérieur d'une seule discipline.

Dans le cas des études littéraires sur le témoignage, et tout particulièrement sur les témoignages de la Shoah, plusieurs courants d'analyse se sont développés :

[D]ans l'immédiat après-guerre, les dimensions de l'engagement et de la conscience en littérature telles que théorisées par Sartre sont prédominantes au point d'étouffer l'aspect esthétique de l'écriture littéraire. En réaction se développent, de façon complémentaire : la critique de Barthes, qui opère la séparation entre création et analyse, tente une approche des liens entre littérature et réalité fondée sur le texte comme objet en soi, dont le choix formel indique le type de rapport que l'auteur entretient avec l'actualité historique, sociale et politique; et le courant du Nouveau Roman qui suscite une littérature toute préoccupée par la forme esthétique et peu par l'implication du sujet écrivant dans l'actualité historique²⁶.

²⁵ Marie Bornand, *Témoignage et fiction*, op. cit., p. 10.

²⁶ *Ibid.*, p. 26-27.

Face à cet antagonisme, Georges Perec propose une conception de l'engagement fondée sur l'expérience esthétique du lecteur. Chez Perec, l'auteur doit transformer l'expérience qu'il a vécue en « expérience pour le lecteur²⁷ ». Pérec jette ainsi un pont entre l'engagement préconisé par Sartre et l'esthétisme barthesien, en exigeant de la part de l'auteur d'un témoignage une réflexion autour de l'acte de réception. La dimension pragmatique du témoignage est mise de l'avant et permet de surmonter les limites d'une confrontation entre la fonction dénonciatrice du témoignage et sa lecture purement formaliste.

Aux États-Unis, surtout à partir des années 1990, « on constate la présence en force d'une éthique de la critique²⁸ » dont Shoshana Felman est une des représentantes les plus connues. En France, sous la plume d'auteurs tels Paul Ricoeur, Julia Kristeva et Tzvetan Todorov, ce courant se présente de façon plus « atténu[é]e par rapport au militantisme américain²⁹ ». Avec le regain des récits autobiographiques et, surtout, de l'autofiction, nous assistons « aux États-Unis comme en Europe, à un développement des études interdisciplinaires (*cultural studies*, sociologie de la littérature, histoire et littérature, géopolitique de la littérature) qui cherche de réinscrire la littérature [testimoniale] dans la circulation des idées³⁰ ».

En France encore, c'est surtout grâce au travail de Philippe Lejeune que le témoignage a commencé à être étudié en tant que genre proche de l'autobiographie. Chez Lejeune, l'autobiographie se présente comme un « récit rétrospectif en prose

²⁷ *Ibid.*, p. 29.

²⁸ *Ibid.*, p. 26.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité³¹ ». Nous pouvons voir que cette définition exige l'accomplissement de quatre catégories : du point de vue de la *forme du langage*, l'autobiographie doit être un récit écrit en prose, avec une perspective rétrospective, dont le *sujet traité* ne peut être autre que la vie individuelle et/ou l'histoire de la personnalité de l'*auteur*. En outre, l'identité de l'*auteur* doit correspondre à celle du *narrateur* et du personnage principal.

Nous pouvons affirmer que les catégories dégagées par Lejeune s'accomplissent partiellement dans le cas des témoignages. En ce qui concerne la *forme du langage*, nous trouvons des récits rétrospectifs écrits la plupart du temps en prose, au moins dans le cas de notre corpus (néanmoins, nous n'excluons pas l'existence possible d'autres récits de témoignage écrits en vers). De même que dans l'autobiographie, l'identité de l'*auteur* correspond toujours à celle du narrateur, ce qui garantit l'authenticité du témoignage et « exclut la possibilité de la fiction, [car] si le récit est, historiquement, complètement faux, il sera de l'ordre du mensonge (qui est une catégorie "autobiographique") et non de la fiction³² ».

En revanche, la *position du narrateur* dans le témoignage peut être plus difficile à saisir que dans l'autobiographie : un témoin peut raconter des faits qu'il a vécus sans pour autant en être le protagoniste; néanmoins, son expérience doit se trouver au cœur du récit. Nous croyons donc que, pour qu'un récit de témoignage puisse être considéré

³¹ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, éd. Gérard Genette et Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1975, p. 14.

³² *Ibid.*, p. 30.

comme tel, il doit absolument être construit autour du vécu du témoin et ne pas se limiter à une narration chronologique des événements.

Le témoignage se trouve ainsi dans la confluence des deux mondes narratifs : il raconte une intrigue, puisque sa raison d'être est l'événement dont l'auteur a été témoin, mais l'utilisation de la première personne ancre aussi ce récit dans la subjectivité : « [C]'est à partir d'elle que pourra s'inscrire dans l'énoncé tout ce qui renvoie à la conscience de soi, à l'intériorité, à la singularité et à la spontanéité du *moi*, tout ce qui échappe à l'universalité et à la stricte observation du monde. C'est à partir d'elle que les connotations, les marqueurs de subjectivité, les évaluatifs et tous les partis pris axiologiques prendront leurs sens³³. » Avec Hubier, nous osons affirmer qu'« [u]n choix narratif [est] toujours, en quelque manière, [un choix] idéologique³⁴ »; en conséquence, quand un témoin décide de raconter son expérience à la première personne, il le fait surtout pour partager une partie de son monde intime avec ses lecteurs éventuels.

De ce point de vue, les témoignages peuvent aussi être considérés appartenir à la classe de récits que Gusdorf et Hubier nomment les *écritures du moi*, qui comprennent « sans discrimination tous les textes où le sujet écrivant se prend lui-même pour objet³⁵ », peu importe qu'elles reprennent ou non la forme d'un récit de vie. En dépit de leurs différences génériques, toutes les écritures du moi permettent au lecteur de se mettre en jeu dans le texte : ce *je* qui se raconte, « c'est toujours un peu

³³ Sébastien Hubier, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 17-18.

³⁴ *Ibid.*, p. 11.

³⁵ Georges Gusdorf, *Les écritures du moi. Lignes de vie I*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1991, p. 123.

moi-même, qui l'actualise en le lisant, qui désire et expérimente par lui³⁶. » Toutes les écritures du moi « nécessitent à la fois que leurs auteurs aient pleine conscience de leur singularité et jugent avoir été "un exemplaire assez complet" de l'humanité pour intéresser autrui³⁷ ». Néanmoins, les raisons pour lesquels le *moi* acquiert un intérêt littéraire varient d'un genre à l'autre. Par exemple,

tandis que l'autobiographie est centrée sur l'existence même de celui qui l'écrit, les mémoires sont consacrés aux bouleversements historiques auxquels l'écrivain a assisté, ou pris part – ou encore aux relations privilégiées qu'il a pu entretenir avec les grands de ce monde qui ont, peu ou prou, déterminé lesdits bouleversements. Dans le premier cas, il s'agit avant tout pour l'écrivain d'écrire à partir de ce qu'il a été, dans le second, principalement à partir de ce qu'il a fait, ou vu³⁸.

À la différence des auteurs des autobiographies et des mémoires, l'auteur d'un témoignage ne se perçoit pas nécessairement comme un être d'exception, mais comme le porteur d'une expérience qu'il s'engage à transmettre par son récit. Le témoin n'écrit pas poussé par une vocation autobiographique, mais par la hantise des événements traumatiques qu'il a vécus. Le nom propre de la première de couverture d'un témoignage se veut davantage un gage d'authenticité auquel le témoin est obligé d'avoir recours qu'un référent à sa figure comme auteur. Cependant, cela n'exclut pas que l'écriture d'un témoignage permette au témoin de se découvrir une vocation d'écrivain, comme cela a été le cas avec Primo Levi³⁹.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Sébastien Hubier, *Littératures intimes*, op. cit., p. 37.

³⁸ *Ibid.*, p. 53.

³⁹ À ce propos voir Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 285-286. « Levi est un apprenti résistant lorsqu'on l'arrête, en Italie; mais c'est en tant que juif qu'il est envoyé à Auschwitz, où il reste un peu plus d'un an, avant d'être libéré par l'armée soviétique. À son retour chez lui, il rédige son premier livre de méditations sur l'univers concentrationnaire, *Si c'est un homme* (1947), qui reste aujourd'hui encore le chef-d'œuvre de cette littérature. Il a raconté lui-même, plus tard,

3.1. Pacte référentiel et contrat de vérité des récits de témoignage

De la même manière que les biographies, les autobiographies, les genres journalistiques, le discours scientifique et le discours historique, les récits de témoignage prennent appui sur une réalité extérieure au texte, qui peut être soumise par la suite à une épreuve de vérification. Le but de ces textes et discours « n'est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non "l'effet du réel", mais l'image du réel⁴⁰ ». Lejeune considère en outre que tous ces textes sont guidés par un « "pacte référentiel", implicite ou explicite, dans lequel sont inclus une définition du champ du réel visé et un énoncé des modalités et du degré de ressemblance auxquels le texte prétend⁴¹ ».

Ainsi, l'auteur d'un témoignage s'engage à raconter *sa propre vérité* sur l'expérience traumatique vécue. Cette nuance est très importante, puisque d'autres genres, comme le discours historique ou journalistique, cherchent aussi à raconter une vérité par rapport à un ensemble d'événements. La vérité qui cherche le témoin se

comment il avait abouti à ce texte. Au début, il est poussé à l'écriture par un besoin intérieur qu'il ne maîtrise pas et où se mêlent devoir de témoigner, désir de vengeance, espoir d'évacuer les souvenirs insupportables et appel à la sympathie des contemporains. Il écrit dans la fièvre mais ces pages ne forment pas encore le livre qu'on connaît; il veut "redevenir un homme, un homme comme les autres" [...] mais n'y parvient pas tout à fait. Puis un événement se produit, dans son présent même : il rencontre la femme qui deviendra son épouse. Le fait d'être aimé le transforme et le libère de l'emprise du passé : reconnu par le regard et le désir d'autrui, il est confirmé dans son humanité; il peut enfin se distinguer de son ancien personnage et le voir aussi de l'extérieur. "Mon écriture même devint une aventure différente, non plus l'itinéraire douloureux d'un convalescent, d'un homme qui mendie de la pitié et des visages amis, mais une construction lucide, qui avait cessé d'être solitaire" ([...]. Les atrocités du passé ne sont pas oubliées; mais elles forment maintenant la matière d'une réflexion communicable, à laquelle sont conviés des non-survivants comme nous. L'écrivain Primo Levi est né.»

⁴⁰ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, op. cit., p. 36.

⁴¹ *Ibid.*

trouve dans sa mémoire et ses souvenirs. Elle possède aussi une temporalité limitée; toute référence aux expériences antérieures ou ultérieures aux événements traumatiques se justifie uniquement si elle contribue à mieux comprendre comment le témoin a vécu l'expérience dont il est question dans le témoignage.

En plus d'être guidé par ce pacte référentiel, « le témoignage résulte [...] d'un contrat de vérité en vertu duquel même l'invraisemblable, même l'inimaginable, même l'indicible, sont présentés comme des faits d'expérience, de sorte que le lecteur doit pouvoir se dire à chaque page que le narrateur a bien vu, qu'il était sur place, et parfois acteur autant qu'auteur⁴² ». Ce contrat de vérité partage certains éléments avec la notion de pacte autobiographique de Lejeune. Grâce au paratexte éditorial (le titre, le sous-titre, les résumés et les notices en quatrième de couverture), le lecteur d'une autobiographie et/ou d'un témoignage peut connaître l'identité biographique de l'auteur, son rapport avec le mode d'énonciation et la voix narrative avant même d'entamer la lecture. À l'intérieur du texte, des notes, des explications et des documents annexes agissent comme des preuves de l'authenticité, soit de l'autobiographie ou du récit de témoignage. Mais, « [a]lors que le pacte autobiographique définit un genre littéraire et repose sur l'identité auteur-narrateur-personnage, le nom propre et la personnalité qu'il recouvre constituant l'objet de l'histoire, le contrat de vérité du témoignage définit la position discursive adoptée et mise en forme par l'auteur⁴³ ».

Par le contrat de vérité, l'auteur prend en charge son témoignage et s'engage à raconter sa vérité, sans pour autant avoir recours à la fiction : « C'est dans ce creuset

⁴² Michael Riffaterre, « Le témoignage littéraire », *Les Cahiers de la Villa Gilet*, n° 3, novembre 1995, p. 34.

⁴³ Marie Bornand, *Témoignage et fiction*, *op. cit.*, p. 64.

que l'apparente contradiction entre les exigences éthiques du témoignage et les libertés créatrices revendiquées par la littérature sont transmuées en une dialectique féconde⁴⁴. » La vérité du témoin est reconstruite afin de toucher le lecteur et le transporter non seulement dans le temps et l'espace des événements traumatiques, mais dans le temps et l'espace tels qu'ils ont été vécus par le témoin.

4. Le temps et l'espace du récit de témoignage

En reconstruisant leur vécu au moyen du récit, les témoins cherchent à donner du sens et une certaine cohérence aux expériences hétérogènes qu'ils ont subies. Par l'articulation narrative du vécu traumatique, ils trouvent « des lignes de sens unificatrices⁴⁵ » qui permettent de replacer ces événements dans l'unité de leur vie. Le récit aide ainsi à faire face aux inquiétudes, aux soucis : « En un sens, il ne raconte que le souci⁴⁶. »

Afin d'affronter le vécu traumatique et de le transformer en écriture, le témoin doit entamer un processus rétrospectif et prospectif d'articulation narrative. Il doit d'abord prendre ses distances par rapport à soi-même et se rendre « conscient[t] des alternances, vicissitudes et contradictions de [sa] ligne de vie⁴⁷ ». Dans cet examen de soi, le témoin met au jour sa propre intimité. Il franchit le seuil de sa compréhension et

⁴⁴ *Ibid.*, p. 63.

⁴⁵ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit », *art. cit.*, p. 113.

⁴⁶ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 193.

⁴⁷ Georges Gusdorf, *Les écritures du moi*, *op. cit.*, p. 42.

cherche à trouver des paroles pour décrire et raconter ce qui reste d'inconnaissable et d'incompréhensible dans l'expérience traumatique qu'il a vécue. Ce faisant, le témoin crée un nouvel espace dans lequel il s'engage à surmonter la hantise et à trouver les moyens pour rendre son vécu intelligible et partageable avec ses lecteurs. La lecture du récit nous permet d'accéder à cet espace, que nous qualifierons d'*intime*, par opposition, d'un côté, à l'espace *privé* et secret du trauma et, de l'autre, à l'espace hautement codifié et impersonnel de la *vie publique*.

Nous considérons que la puissance d'un récit testimonial se trouve précisément dans la capacité du témoin de construire cet *espace intime* avec le lecteur. Or, l'*espace intime* du témoignage est profondément corrélé à sa dimension temporelle. Avec Ricœur, nous croyons que « le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative » et que, « en retour[,] le récit est significatif dans la mesure où il dessine les traits de l'expérience temporelle⁴⁸ ». Ainsi, on n'accède à l'espace intime du récit testimonial que par le monde temporel que celui-ci déploie. Dans la foulée d'autres écritures du moi, les récits testimoniaux « jouent invariablement du temps qui passe et se constituent sur la distance douloureuse qui existe toujours de soi à soi⁴⁹ ».

La dimension temporelle du récit testimonial conjugue le passé, le présent et le futur du témoin autour de l'expérience traumatique vécue. Les souvenirs doivent se décanter, s'amortir, afin de devenir le matériel d'un récit intelligible et partageable. Le passé de l'expérience traumatique, dont il ne reste que des traces dans la mémoire et

⁴⁸ Paul Ricœur, *Temps et récit. Tome I. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 17.

⁴⁹ Sébastien Hubier, *Littératures intimes*, op. cit., p. 12.

dans le corps du témoin, s'est figé dans l'écriture. Le « récit déjà fait [...] dev[ient] la mémoire même⁵⁰ » du témoin. Dorénavant, les souvenirs ne seront tissés qu'à partir de la trame déployée dans le récit testimonial.

5. Le témoignage en Amérique latine : des origines à son institutionnalisation

En plus des liens existant entre notre corpus, les témoignages de la Shoah et le contexte de réception caractéristique de cette ère du témoin, ces récits testimoniaux s'inscrivent aussi dans une longue tradition latino-américaine, dont les origines remontent aux chroniques de la conquête et de la colonisation espagnoles. Ces chroniques, écrites par des soldats, des conquérants, des colonisateurs et des religieux,

avaient pour mission d'informer par écrit les instances officielles d'Espagne sur tout ce qu'ils avaient vu et/ou entendu et dont ils avaient été des témoins directs ou indirects. Ces discours historiographiques de l'époque se présentaient donc comme des narrations "vraies" de faits ayant réellement eu lieu et s'adressaient à un récepteur (supérieur hiérarchique représentant la Couronne) qu'il fallait à la fois informer et convaincre du bien-fondé de leurs actions⁵¹.

Évidemment, ces *crónicas de Indias* n'étaient pas écrites par des hommes de lettres, mais « leur structure narrative les rendaient efficaces du point de vue bureaucratique, artistique et rhétorique⁵² ». Quelques-unes d'entre elles, comme la *Brevísima relación*

⁵⁰ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, op. cit., p. 102.

⁵¹ Monique Sarfati-Arnaud, « Préface », dans Monique Sarfati-Arnaud (dir.), *Marche ou crève. Voix migrantes de l'Amérique latine*, Québec, Presses Université Laval, 2008, p. xi.

⁵² Notre traduction de : « Despite their pragmatic aims, relaciones were not devoid of aesthetic content, and their narrative structure made them bureaucratically efficacious as well as artistically and rhetorically successful » (Patricio Boyer, « Framing the visual tableaux in the *Brevísima Relación de la Destrucción de las Indias* », *Colonial Latin American Review*, vol. 18, n° 3, 2009, p. 368).

de la destrucción de las Indias du frère Bartolomé de las Casas et les *Cartas de relación* d'Hernán Cortés, sont lues aujourd'hui comme des documents historiques et littéraires d'une grande valeur, dans lesquels s'entremêlent l'expérimentation narrative, le souci de fidélité à la réalité et le désir de la rendre intelligible pour les autres.

Jara et Vidal⁵³ considèrent que le témoignage latino-américain doit aussi beaucoup à la littérature épique classique et à la littérature picaresque, dont *El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*⁵⁴ de Miguel de Cervantes Saavedra et *La vida de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades*⁵⁵ restent aujourd'hui les ouvrages les plus connus en langue espagnole. Néanmoins, le témoignage latino-américain, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'apparaît que « vers la fin des années soixante, en

⁵³ René Jara et Hernán Vidal (dir.), *Testimonio y literatura*, Minneapolis-Minnesota, Institute for the Study of Ideologies and Literature, 1986, cités par Lucía Ortiz, «La femme comme sujet subalterne dans la littérature testimoniale colombienne. Approximations critiques et théoriques », dans Sabine Forero Mendoza, *Art, littérature et témoignage en Colombie : la part des femmes*, coll. Le Cahier d'Artes, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011.

⁵⁴ Au sujet de la richesse et la complexité de ce roman fondateur, on consultera avec profit l'édition commémorative publiée par la Royale Académie de la langue espagnole; Miguel de Cervantes, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha. Edición conmemorativa*, ed. Darío Villanueva, Madrid, Real Academia Española y Asociación de Academias de la Lengua Española, 2004.

⁵⁵ Ce récit anonyme, publié pour la première fois en 1554, est considéré comme le premier roman de la tradition picaresque espagnole, ainsi que le premier ouvrage dans la littérature occidentale à présenter le récit de la vie quotidienne, écrit à la première personne, d'un personnage du peuple. Il étonne par la cohérence entre ce qui est raconté et l'image qu'un personnage comme le narrateur pourrait avoir de lui-même, ainsi que par l'attention aux détails de la vie quotidienne. À ce sujet voir Francisco Rico (dir.), *Lazarillo de Tormes*, Madrid et Barcelone, Real Academia Española, Galaxia Gutenberg et Círculo de Lectores, 2011.

parallèle au boom littéraire⁵⁶ et en opposition au "nouveau roman"⁵⁷ ». Plusieurs facteurs vont favoriser le surgissement des récits de témoignage en Amérique latine : l'intérêt grandissant pour les récits ethnographiques, l'impact de la Révolution cubaine, la réception favorable du point de vue politique et littéraire des écrits d'Ernesto Che Guevara et d'autres guérilleros, ainsi que l'émergence de « plusieurs identités sociales [qui] remetta[ient] en question certains schémas occidentaux de compréhension et de domination du monde⁵⁸ ». Dans ce contexte, les récits de témoignage deviendront

une forme d'expression recherchée se nourrissant essentiellement d'éléments de la réalité environnante et dont l'objectif principal sera de faire connaître au grand jour la version occultée de l'histoire officielle, et ce, non pas à partir des archives ou annales traditionnellement consultées, mais bien à partir de sources "vivantes", en mesure de transmettre une histoire immédiate⁵⁹.

On considère aujourd'hui la *Biografía de un cimarrón* de Miguel Barnet⁶⁰ comme un récit « pionnier du genre dans la mesure où il reconstitue une histoire de vie à partir de la transcription d'un témoignage oral ⁶¹ ». En suivant ce modèle, des journalistes, des écrivains et des professionnels latino-américains en provenance des sciences sociales

⁵⁶ Le boom littéraire ou boom latino-américain est un mouvement littéraire qui mettait en valeur la dimension imaginaire et la narrative populaire. Les œuvres des écrivains appartenant à ce mouvement ont connu une grande diffusion dans le monde entier. Des auteurs aussi reconnus que Jorge Amado, Armando Benedetti, Alfredo Bryce Echenique, Guillermo Cabrera Infante, Alejo Carpentier, Julio Cortázar, José Donoso, Carlos Fuentes, Gabriel García Márquez, Juan Carlos Onetti, Juan Rulfo, Ernesto Sábato et Mario Vargas Llosa appartiennent à la première génération du boom latino-américain. D'autres auteurs comme Isabel Allende, Roberto Bolaño, Tomás Eloy Martínez, Laura Esquivel, Fernando del Paso et Antonio Skarmeta, entre autres, sont considérés comme emboîtant le pas au mouvement, sans pour autant en avoir fait partie de sa première génération.

⁵⁷ Lucía Ortiz, « La femme comme sujet subalterne », *art. cit.*, p. 12.

⁵⁸ Monique Sarfati-Arnaud, « Préface », *art. cit.*, p. xii.

⁵⁹ *Ibid.*, p. xiii.

⁶⁰ Miguel Barnet, *Biografía de un cimarrón*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1968.

⁶¹ Lucía Ortiz, « La femme comme sujet subalterne », *art. cit.*, p. 12.

et humaines « publieront à leur tour des récits testimoniaux dans le but de donner la parole à des individus et/ou à des groupes jusque-là exclus des circuits de production d'écriture⁶² ». Ces témoignages, qui ont fini par constituer toute une tradition régionale, révélaient une intention spécifiquement politique, ainsi que l'objectif de mettre en lumière les voix que le discours hégémonique faisait taire. Les récits testimoniaux ont permis de revendiquer les différences, d'inverser certains schémas d'oppression et de réécrire l'histoire latino-américaine. Son existence en marge de la littérature officielle garantissait, jusque-là, son statut subversif.

Néanmoins, la situation change en 1970. Le prestigieux prix Casa de las Américas, dont le siège se trouve à La Havane, inclut le témoignage dans la liste de genres à récompenser. Cette décision a rendu les récits testimoniaux de plus en plus populaires. Si, au début, les témoignages cubains attiraient davantage l'attention du public et de la critique, pendant les années soixante-dix et quatre-vingt, l'intérêt se déplace surtout vers les témoignages de l'Amérique centrale, dont *Me llamo Rigoberta Menchú y así me nació la conciencia* (publié en français sous le titre *Moi, Rigoberta Menchu*) reste le plus connu du grand public⁶³. Indigènes, paysans et activistes, rappelle Lucia Ortiz, « cessent ainsi d'être les acteurs invisibles des conflits et, par le biais de leurs témoignages, deviennent les narrateurs et les protagonistes de leurs propres histoires⁶⁴ ».

⁶² Monique Sarfati-Arnaud, « Préface », *art. cit.*, p. xiii.

⁶³ Ce témoignage, rédigé par la vénézuélienne Elizabeth Burgos, suivait le modèle prédominant à l'époque et qui voulait qu'un médiateur lettré agisse en tant que rédacteur, à partir du récit oral du témoin. Ce texte a rendu publique la lutte des peuples autochtones au Guatemala; néanmoins, la véracité de quelques éléments de ce récit ont fait de controverse, sans pour autant mettre en doute les souffrances vécues par Menchú et son peuple. Rigoberta Menchú a reçu le Nobel de la Paix en 1992. Voir Elizabeth Burgos, *Moi, Rigoberta Menchu*, trad. Michèle Goldstein, Paris, Gallimard, 1999.

⁶⁴ Lucía Ortiz, « La femme comme sujet subalterne », *art. cit.*, p. 13.

Bien qu'à première vue cette décision de la part du jury de ce prix littéraire puisse paraître surtout guidée par le positionnement des témoignages en tant que discours engagés, d'autres raisons peuvent aussi avoir favorisé cette ouverture : près de huit ans avaient passé depuis la fin du procès Eichmann; nous sommes en pleine période d'effervescence testimoniale. La publication des récits de rescapés de la Shoah et des régimes totalitaires s'est déjà amplement consolidée. Ce contexte favorisera la révision des critères esthétiques face au pouvoir de dénonciation d'un texte : « Dans cette perspective, la littérature testimoniale représenterait une voix qui conteste l'ordre institutionnel discursif et le pousse à la reterritorialisation⁶⁵. » Face à la littérature du boom latino-américain, très centrée sur les notions d'auteur et de style, le témoignage met au cœur du récit des êtres humains réels, porteurs d'une expérience concrète et profondément liés aux problèmes sociaux, politiques, économiques et culturels.

En choisissant de récompenser les récits testimoniaux, le prix Casa de las Américas va certes permettre la consolidation de la figure du témoin en Amérique latine; mais, surtout, il va ouvrir les portes à l'institutionnalisation du genre, ce qui a partiellement neutralisé sa fonction idéologique. Des écrivains renommés tels Gabriel

⁶⁵ Monique Sarfati-Arnaud, « Tous ces secrets », dans Monique Sarfati-Arnaud (dir.), *Marche ou crève*, *op. cit.*, p. 4.

García Márquez⁶⁶ et Mario Vargas Llosa⁶⁷, entre autres, ont fini par s'approprier le récit testimonial, rendant ainsi encore plus difficile « toute tentative pour délimiter les frontières de ce genre hybride situé au carrefour de pratiques discursives telles que le reportage journalistique, la chronique, la lettre de relation, l'histoire, l'autobiographie [et] les mémoires⁶⁸ ».

Pendant cette période, outre Gabriel García Márquez, d'autres auteurs colombiens tels que Alba Lucía Ángel, dans *Estaba la pájara pinta sentada en un verde limón*⁶⁹, et Gustavo Álvarez Gardeazábal, dans *Cóndores no entierran todos los días*⁷⁰, reprennent la logique testimoniale pour raconter la période de la *Violencia*. En dépit de la véracité du cadre historique alimenté par les faits racontés dans ces deux ouvrages, ils restent plus proches de la fiction que du récit testimonial, tout en rendant compte du dialogue qui s'est instauré pendant cette période entre la fonction dénonciatrice du

⁶⁶ En dépit du réalisme magique auquel l'œuvre de García Márquez est couramment mise en relation, son travail reste profondément influencé par ce qui l'auteur lui-même considérait comme étant sa vraie profession : le journalisme écrit. Des œuvres de fiction comme *Chronique d'une mort annoncée* et *L'assaut* reprennent des éléments de l'écriture testimoniale; néanmoins, c'est dans *Récit d'un naufragé* et dans *Journal d'un enlèvement* que ce rapprochement se fait plus évident. Le premier a été publié pour la première fois dans le journal *El Espectador* de Bogotá, où il apparaissait signé par son narrateur, Luis Alejandro Velasco, seul survivant du naufrage d'un navire appartenant à la marine colombienne. Ce n'est qu'en 1970 que le récit est publié pour la première fois sous la paternité littéraire de García Márquez qui, sans pour autant changer le contenu des faits racontés, a doté le récit oral de Velasco d'une nouvelle vie littéraire. Voir : Gabriel García Márquez, *Crónica de una muerte anunciada*, Bogotá, Oveja Negra, 1981; *El asalto*, Managua, Editorial Nueva Nicaragua, 1983; *Relato de un naufragio*, Barcelona, Tusquets, 1970; *Noticia de un secuestro*, Madrid, Mondadori, 1996.

⁶⁷ À ce propos, on consultera avec profit Mario Vargas Llosa, *Historia de Mayta*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1984.

⁶⁸ Monique Sarfati-Arnaud, « Préface », *art. cit.*, p. xv.

⁶⁹ Alba Lucía Ángel, *Estaba la pájara pinta sentada en un verde limón*, Bogotá, Biblioteca colombiana de cultura, 1975. À ce propos, voir aussi : Dick Gerdes, « Estaba la pájara pinta sentada en el verde limón : Novela testimonial/documental de "La Violencia" en Colombia », *Revista de estudios colombianos*, n° 2, 1987, p. 21-26.

⁷⁰ Gustavo Álvarez Gardeazábal, *Condores no entierran todos los días*, Barcelona, Mondadori, 1971.

témoignage, le souci de fidélité à la réalité et la quête d'un renouvellement esthétique dans la littérature colombienne et latino-américaine.

6. Les années 1980 et 1990

Pendant les années 1980 et 1990 paraissent en Colombie plusieurs ouvrages dont la structure ressemble fort à celle des témoignages centroaméricains des années 70, mais

les histoires racontées manquent de visée politique et, dans bien des cas, ne contiennent pas de dénonciations spécifiques. Les compilations de Victor Gaviria et d'Alonso Salazar qui forment les ouvrages *El Pelaito que no duró nada* (1991) et *No nacimos pa' semilla* (1990) ont pour thème la vie des sicaires ou tueurs à gages engagés par des membres du Cartel de Medellín pendant les années quatre-vingt, à la pire époque du narcoterrorisme en Colombie. Aujourd'hui, ces compilations peuvent se lire comme des témoignages de la décadence sociale dont ont souffert les grandes villes colombiennes, exposées toujours davantage aux conséquences d'une violence et d'une criminalité déchaînée⁷¹.

Par ailleurs, nous pouvons y ajouter une bonne partie de l'œuvre du sociologue colombien Alfredo Molano⁷². Quoique son travail suive les règles de la production académique, ses écrits

confrontent le lecteur à une série de problèmes caractéristiques de la difficile situation vécue dans les zones rurales colombiennes: le déplacement des indigènes dépossédés de leurs terres et leur déchéance causée par la drogue et l'alcool, l'exploitation des travailleurs par les nouveaux propriétaires terriens, le crime sans distinction, la destruction de l'environnement, le féodalisme imposé par les chefs de la guérilla, la tromperie des gouvernants,

⁷¹ Lucía Ortiz, « La femme comme sujet subalterne », *art.cit.*, p. 17.

⁷² Voir Alfredo Molano, *Los años del tropel. Relatos de la violencia*, Bogotá, Fondo Editorial Cerec et Cinep, 1985; *Siguiendo el corte: relatos de guerras y de tierras*, Bogotá, Editorial Punto de lectura, 1989; *Trochas y fusiles*, Bogotá, Editorial Punto de lectura, 1984.

les actions des militaires et paramilitaires, l'introduction et l'extension de la culture de la marijuana et de la cocaïne. Les ouvrages de Molano effacent les frontières entre discours littéraire, sociologique, journalistique et historique pour proposer une nouvelle approche de la réalité colombienne par le biais du témoignage⁷³.

En dépit de l'apparente opposition du point de vue de l'intention politique entre les témoignages recueillis par Victor Gaviria et Alonso Salazar, d'un côté, et ceux d'Alfredo Molano, de l'autre, tous ces textes ont utilisé le même modèle d'écriture : le médiateur lettré. Des journalistes, des académiciens, des écrivains reprennent le discours des victimes et des acteurs de la *Violencia* pour le retravailler et le transformer en œuvre écrite, ce qui implique une certaine dénaturalisation d'un récit qui, à l'origine, appartenait à l'oralité.

D'autres travaux proches du genre journalistique, tels que *Noches de humo* d'Olga Behar⁷⁴, *La bruja, coca, política y demonio* de Germán Castro Caycedo⁷⁵ et *Noticias de un secuestro (Journal d'un enlèvement)* de Gabriel García Márquez⁷⁶, racontent la violence qui secouait le pays d'après une autre perspective. Même si ces ouvrages n'utilisent pas la narration à la première personne, ils reprennent les témoignages directs de sujets impliqués afin de reconstruire et de dénoncer la violence qui secouait le pays. Nous pouvons en outre y constater l'existence de

ressemblances entre les travaux de certains auteurs colombiens de cette période et d'autres de la tradition latino-américaine fondée par Barnet, [mais] il y a aussi des différences. Dû aux dimensions et aux complexités du conflit armé et de la violence [en Colombie] à la fin du XX^e siècle, ce ne sont pas seulement les secteurs

⁷³ Lucía Ortiz, « La femme comme sujet subalterne », *art.cit.*, p. 17-18.

⁷⁴ Olga Behar, *Noches de humo*, Bogotá, Editorial Planeta, 1988.

⁷⁵ Germán Castro Caycedo, *La bruja, coca, política y demonio*, Bogotá, Editorial Planeta, 1994.

⁷⁶ Gabriel García Márquez, *Noticia de un secuestro*, *op. cit.*

populaires qui subissent des violences et qui racontent leur vécu. Des victimes en provenance des classes moyennes et des classes hautes prennent aussi la parole en tant que témoins⁷⁷.

Une situation semblable se produit au Cône Sud, avec la fin des dictatures militaires en Argentine (en 1983) et au Chili (en 1990). Parmi les textes de ce corpus, l'œuvre d'Alicia Partnoy, *The Little School. Tales of Disappearance and Survival*⁷⁸, mérite qu'on s'y attarde un peu. De même qu'Ingrid Betancourt, Partnoy a choisi d'écrire son récit testimonial dans une langue autre que l'espagnol. Les raisons qui ont conduit l'auteure à faire ce choix peuvent différer de celles de Betancourt – étant donné que Partnoy écrivait dès l'exil et pour un public anglophone –, mais toutes deux se rejoignent dans la profondeur des émotions décrites et jettent un regard aigu sur l'intériorité de chaque personnage.

7. L'intime et le témoignage en Colombie dans les années 2000⁷⁹

Plusieurs témoignages écrits en Colombie au début du XXI^e siècle mettent de l'avant une approche intime de l'expérience vécue. Deux textes très pertinents à ce

⁷⁷ Nous traduisons : « Aunque hay un aire de familia entre algunos autores colombianos de este período y otros de la tradición latinoamericana iniciada por Barnet, existen diferencias. Debido a las dimensiones y complejidades del conflicto armado y la violencia a finales de siglo xx, los sectores populares no monopolizan la condición de protagonista de las violencias. Sectores medios y altos hacen también presencia en la narrativa testimonial asociada a las guerras » (Jorge Eduardo Suárez Gómez, « La literatura testimonial de las guerras en Colombia », *art.cit.*, p. 290).

⁷⁸ Alicia Partnoy, *The Little School. Tales of Disappearance and Survival* [1986], préf. Julia Álvarez, San Francisco, Midnight Editions, 1998, 2e éd.

⁷⁹ Cette section reprend en partie notre article « L'écriture d'un témoignage. Le cas des témoignages d'enlèvement en Colombie entre 1990 et 2010 », paru dans Louis Serge Gill et David Laporte (éd.) et Hervé Guay et Jacques Paquin (dir.), *Voix nouvelles, voix plurielles. Marginalités, positions critiques et horizons d'attente*. Actes du 6^e colloque biennal (Université du Québec à Trois-Rivières, 12-13 avril 2013) des programmes conjoints de la maîtrise et du doctorat en lettres UQAC/UQAR/UQTR, Rimouski, *Tangence éditeur*, p. 103-110.

sujet sont *Razones de vida*⁸⁰ de Vera Grabe et *Escrito para no morir. Bitácora de una militancia*⁸¹ de María Eugenia Vásquez Perdomo. Dans ces témoignages, les auteures, qui sont deux anciennes guérilleras du M-19, racontent leur expérience en misant sur leur condition de femmes et en montrant les absurdités de la guerre. L'œuvre de Vásquez Perdomo se démarque par la description explicite et audacieuse de la sexualité et de l'intimité à l'intérieur de la guérilla, un sujet très peu abordé dans les textes de notre corpus et dans la plupart des témoignages de la violence en Colombie.

À l'instar de Grabe et Vásquez Perdomo, Leonor Esguerra publie, avec l'aide à la rédaction d'Inés Claux Carriquiri, *La búsqueda*⁸², son témoignage en tant qu'ancienne guérillera de l'Armée de Libération Nationale (ELN). Esguerra, ancienne sœur de la communauté de religieuses du Sacré-Cœur de Marie, raconte le parcours qui l'a conduite à devenir une guérillera engagée et la partenaire amoureuse du commandant Fabio Vásquez. Selon Esguerra, bien que son livre fût prêt depuis plus de vingt ans, elle attendait le moment politique propice pour le publier⁸³. On est en droit de se demander si ce que l'auteure considère comme « le moment politique propice » est lié non seulement aux circonstances purement politiques et sociales de la Colombie, mais aussi à un horizon de réception plus ouvert à l'écriture testimoniale.

⁸⁰ Vera Grabe, *Razones de vida*, Bogotá, Planeta Editorial Colombiana, 2000.

⁸¹ María Eugenia Vásquez Perdomo, *Escrito para no morir. Bitácora de una militancia*, Bogotá, Panamericana Formas e Impresos, 2000. Cette œuvre a remporté en 2000 le Premio Nacional de Testimonio, décerné par le ministerio de la Culture.

⁸² Leonor Esguerra et Inés Claux Carriquiri, *La búsqueda. Del convento a la revolución armada: testimonio de Leonor Esguerra*, Bogotá, Aguilar, 2011.

⁸³ María Jimena Duzán, « Sigo siendo marxista », *Revista Semana* [En ligne], mis en ligne le 1^{er} octobre 2011, consulté le 5 octobre 2011, URL : <http://www.semana.com/nacion/sigo-siendo-marxista/165083-3.aspx>.

Dans une lignée complètement différente des témoignages de la *Violencia* et de la guerre, en 2013, l'écrivaine colombienne Piedad Bonnett publie *Lo que no tiene nombre*⁸⁴ avec l'intention de se prononcer sur la schizophrénie, maladie mentale dont était atteint son fils, et avec l'idée de comprendre, en tant que mère et intellectuelle, les événements imprévisibles qui ont précédé son suicide⁸⁵. Son témoignage livre une réflexion riche sur l'intime et sur le pouvoir de l'écriture du deuil, tout en représentant la première entrée dans ce genre pour une écrivaine déjà consacrée dans la fiction, la poésie et la critique.

Nous voulons aussi souligner le phénomène littéraire qu'a représenté la publication de *Memoria por correspondencia*⁸⁶, témoignage de l'artiste colombienne Emma Reyes transmis par voie épistolaire. En 1969, Reyes, qui habitait Paris à l'époque, envoie la première de vingt-trois lettres à son ami Germán Arciniegas, historien colombien qui l'incitait depuis quelques années à raconter sa vie. Ces textes reconstruisent une vie turbulente : Reyes avait passé toute son enfance maltraitée par une gardienne (dont ni l'auteure ni les lecteurs ne sont jamais sûrs si c'était sa mère), pour ensuite être placée dans un couvent où elle a appris l'art de la broderie⁸⁷. Bien que les lettres soient écrites alors que Reyes est âgée de 50 ans, elles conservent l'authenticité d'une petite fille émerveillée, capable de raconter son drame intime sans

⁸⁴ Piedad Bonnet, *Lo que no tiene nombre*, Bogotá, Alfaguara, 2013.

⁸⁵ Giuseppe Caputo, « El 8 de marzo llega a las librerías "Lo que no tiene nombre" », *Revista Arcadia* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2013, consulté le 28 février 2013, URL : <http://www.revistaarcadia.com/impresaportada/articulo/narrar-duelo/31174>.

⁸⁶ Emma Reyes, *Memoria por correspondencia*, Bogotá, Laguna Libros et Fundación Arte Vivo Otero Herrera, 2012.

⁸⁷ Jorge Iván Salazar, « Los ojos de la infancia », *Revista Arcadia* [En ligne], mis en ligne le 17 avril 2012, consulté le 17 avril 2012, URL : <http://www.revistaarcadia.com/especiales/feria-internacional-del-libro-de-bogota-2012/articulo/los-ojos-infancia/28174>.

aucune trace d'auto-compassion. L'auteure réussit à aller au-delà de l'anecdote, en dénonçant la mesquinerie de l'Église catholique et de la haute bourgeoisie colombienne⁸⁸, ce qui nous permet assurément de rapprocher cet échange épistolaire du genre testimonial.

À cette liste non exhaustive des témoignages intimes écrits par des femmes colombiennes, ajoutons deux ouvrages parmi les plus reconnus de l'écrivain colombien Héctor Abad Faciolince : *El olvido que seremos* (*L'oubli que nous deviendrons*) et *Traiciones de la memoria* (*Trahisons de la mémoire*)⁸⁹. Dans le premier, l'auteur livre un témoignage filial à la mémoire de son père Héctor Abad Gómez, médecin réputé, essayiste et défenseur des droits humains, assassiné en 1987 après avoir reçu des menaces pour avoir révélé des liens entre les groupes paramilitaires et les assassinats des membres du parti Unión Patriótica. Selon Mario Vargas Llosa,

[c]e livre est aussi une saisissante immersion dans l'enfer de la violence politique colombienne, dans la vie et l'âme de la ville de Medellín, dans les rites, les petits détails intimes et la grandeur d'une famille, un témoignage délicat et subtil de l'amour filial, une histoire vraie qui peut être lue, en même temps, comme une superbe fiction par la façon dans laquelle elle est écrite et construite, et comme une des plus éloquentes plaidoiries écrites dans notre temps, et dans tous les temps, contre la terreur comme instrument de l'action politique⁹⁰.

⁸⁸ [Anonyme], « El libro que todos recomiendan, *Revista Arcadia* [en ligne], mis en ligne le 10 mai 2012, consulté le 10 mars 2013, URL : <http://www.revistaarcadia.com/libros/articulo/el-libro-todos-recomiendan/29791>.

⁸⁹ Héctor Abad Faciolince, *El olvido que seremos*, España, Grupo Editorial Planeta, 2006 et *Traiciones de la memoria*, Bogotá, Editorial Alfaguara, 2009.

⁹⁰ Notre traduction de : « [E]l libro es, también, una sobrecogedora inmersión en el infierno de la violencia política colombiana, en la vida y el alma de la ciudad de Medellín, en los ritos, pequeñeces, intimidaciones y grandezas de una familia, un testimonio delicado y sutil del amor filial, una historia verdadera que es asimismo una soberbia ficción por la manera como está escrita y construida, y uno de los más elocuentes alegatos que se hayan escrito en nuestro tiempo y en todos los tiempos contra el terror como instrumento de la acción política » (Mario Vargas Llosa, « La amistad y los libros », *El País* [En ligne], mis en ligne le 7 février 2010, consulté le 5 mars 2017, URL : http://elpais.com/diario/2010/02/07/opinion/1265497213_850215.html).

Dans *Traiciones de la memoria*, Abad Faciolince tisse des liens encore plus serrés entre témoignage et littérature intime. Ce livre est composé de trois histoires autobiographiques, accompagnées de photos des archives personnelles de l'auteur. La première de ces histoires, intitulée *Un poema en el bolsillo* (*Un poème dans la poche*), peut être lue presque comme un

complément indispensable à *El olvido que seremos*. Dans la poche de son père assassiné [...], le jeune Abad Faciolince a trouvé un poème manuscrit qui commence avec le vers "Nous sommes déjà l'oubli que nous serons". Dès le début, Abad Faciolince a cru que ce vers appartenait à Borges, mais confirmer cette paternité a été pour l'auteur une aventure de plusieurs années, construite à partir des voyages, des retrouvailles, des rencontres, des recherches bibliographiques, d'entrevues et de fausses pistes⁹¹.

Ce qui, au début, ne se voulait ni plus ni moins qu'une façon de rendre hommage à la mémoire de son père, devient peu à peu une enquête littéraire sur « la relation existant entre les jugements sur la qualité artistique d'un texte et le nom et le prestige de son auteur. [...] Le texte est fascinant, surtout parce que le lecteur a la sensation que, même si tout ce qu'Abad Faciolince raconte est vrai, son histoire s'est transformée, grâce à la magie de la narration, en une belle fiction⁹². »

⁹¹ Notre traduction de: « Son tres historias autobiográficas, acompañadas de fotografías de lugares, objetos y personas que ilustran y completan el relato. La primera, *Un poema en el bolsillo*, es de lejos la mejor y la más larga, y, en cierta forma, un complemento indispensable a *El olvido que seremos*. En el bolsillo del padre asesinado en Medellín, el joven Abad Faciolince encontró un poema manuscrito que comienza con el verso: "Ya somos el olvido que seremos". De entrada, le pareció de Borges. Confirmar la exacta identidad de su autor le costó una aventura de varios años, hecha de viajes, encuentros, rastreos bibliográficos, entrevistas, andar y desandar por pistas falsas, peripecia verdaderamente borgeana de erudición y juego, una pesquisa que se diría no vivida sino fantaseada por un escritor "podrido de literatura", de buen humor, picardía y abundantes alardes de imaginación » (*Ibid.*).

⁹² Nous traduisons : « Esta averiguación parece al principio un empeño personal y privado, una manera más para el hijo destrozado por la muerte terrible del padre, de conservar viva y muy próxima su memoria, de testimoniarle su amor. Pero, poco a poco, a medida que la investigación va cotejando opiniones de profesores, críticos, escritores, amigos, y el narrador se encuentra vacilante y aturdido entre las versiones contradictorias, aquella búsqueda saca a la luz temas más permanentes: la identidad de la obra literaria, sobre todo, y la relación que existe, a la hora de juzgar la calidad artística de un texto,

Outre l'œuvre d'Abad Faciolince, la logique testimoniale influence énormément celle d'autres écrivains colombiens, tels que Mary Daza Orozco, dans son roman *Los muertos no se cuentan así*⁹³ (*On ne compte pas les morts comme ça*), et Juan Gabriel Vásquez, dans *El ruido de las cosas al caer*⁹⁴ (*Le bruit des choses qui tombent*). En paraphrasant Vargas Llosa, nous osons affirmer qu'en parcourant ces deux romans écrits à la première personne, le lecteur a l'impression de lire un témoignage et ce, même s'il sait que ces deux textes appartiennent à l'univers de la fiction, ce sentiment étant dû à la puissance des descriptions et à la profondeur des personnages, encadrés par des faits réels de l'histoire colombienne.

* * *

Nous voulons centrer nos analyses autour de ce lien entre le témoignage, l'intime et le soi. Nous considérons que tous ces témoignages écrits après l'année 2000 en Colombie, dont notre corpus fait partie, conservent les traces de l'engagement et du ton dénonciateur qui a défini le témoignage latino-américain depuis ses origines. Néanmoins, ces nouveaux témoignages racontent le conflit colombien d'après une autre perspective : celle de ce qui semble être la fin de la guerre ou, au moins, de cette guerre. Nous reprenons ici les paroles du critique littéraire mexicain Fernando García

entre ésta y el nombre y el prestigio del autor. Respetables académicos y especialistas demuestran desdeñosos que el poema no es más que una burda imitación y, de pronto, una circunstancia inesperada, un súbito intruso, pone patas arriba todas las certezas que se creían alcanzadas, hasta que las pruebas llegan a ser rotundas e inequívocas: el poema es de Borges, en efecto. Pero su valencia literaria ha ido modificándose, elevándose o cayendo en originalidad e importancia, a medida que en la cacería aumentara o disminuyera la posibilidad de que Borges fuera su autor. El texto se lee con fascinación, sobre todo cuando se tiene la sensación de que, aunque todo lo que se cuenta sea cierto, aquello es, o más bien se ha vuelto, gracias a la magia con que está contado, una bella ficción » (*Ibid.*).

⁹³ Mary Daza Orozco, *Los muertos no se cuentan así*, Bogotá, Editorial Plaza y Janés, 1991.

⁹⁴ Juan Gabriel Vásquez, *El ruido de las cosas al caer*, España, Editorial Alfaguara, 2011. Ce roman a reçu le prix Alfaguara du roman en 2011.

Ramírez au sujet de l'œuvre de Juan Gabriel Vásquez, parce que nous croyons qu'elles s'appliquent aussi aux témoignages du XXI^e siècle qui constituent notre corpus : « Parce qu'il semble que tout est déjà fini. Que la guerre est terminée. Mais la peur et ses séquelles ne s'effacent pas. Ce sont des cicatrices indélébiles sur le corps colombien⁹⁵. »

C'est précisément à partir de ce corps et de ces stigmates que nous entamerons nos analyses.

⁹⁵ Nous traduisons : « Porque parece que ya todo terminó. Que la guerra se acabó. Pero el miedo y sus secuelas no se borran. Una cicatriz indeleble sobre el cuerpo colombiano. Ese miedo que con mano maestra describe Juan Gabriel Vásquez » (Fernando García Ramírez, « El ruido de las cosas al caer de Juan Gabriel Vásquez », *Letras libres* [En ligne], 31 juillet 2011, consulté le 5 mars 2017, URL : <http://www.letraslibres.com/mexico-espana/libros/el-ruido-las-cosas-al-caer-juan-gabriel-vasquez>).

CHAPITRE IV

LE CORPS INTIME ET LE SOI INTIME

1. Intimité, corps et discours

Les témoignages de notre corpus nous racontent un épisode de l'histoire colombienne et latino-américaine, tout en mettant de l'avant le vécu intime de ses protagonistes. Une piste de recherche s'ouvre ainsi à nous et nous permet de formuler une première hypothèse : ce qui permet de relier le *récit testimonial*, le *corps*, le *soi* et le *monde*, c'est l'*intime*. Il importe alors de définir ce que nous entendons par *intime*.

Une certaine démesure apparaît déjà dans les origines superlatives du mot *intime*, dont l'étymologie ne se trouve pas seulement dans l'*intus*, mais aussi dans l'*intimus*, le plus intérieur, cette dimension profonde et imprévisible qui échappe à la perception et au vécu superficiels.

Nous employons le mot *intime* pour parler des différents aspects de cette dimension profonde. Nous l'utilisons, d'un côté, pour faire référence aux questions les plus secrètes de notre vie, aux sujets voilés par la pudeur et cachés aux yeux des autres, aux expériences incommunicables, aux traits singuliers de tous les êtres humains et aux objets qui leur appartiennent. Nous l'employons aussi pour parler de la vie spirituelle et des abîmes du moi, de la sexualité et des pratiques corporelles interdites au regard d'autrui, de même que pour faire référence à la construction de la subjectivité et aux rapports profonds avec quelques personnes significatives.

Toutes ces facettes de l'intimité sont liées entre elles par le biais du corps. C'est le corps qui assigne la frontière entre l'intériorité et l'extériorité, délimitant ainsi ce qui appartient à la dimension la plus cachée de l'être humain. De fait, c'est le corps et les sensations qu'il éprouve qui nous permettent de séparer l'*intime*, chargé de résonances affectives et psychologiques, de l'*interne*, l'*intrinsèque*, l'*intestin*. C'est le corps qui représente un lien transversal entre « la verticalité concentrée de l'intériorité¹ » et l'approfondissement vers les sources de l'individualité, ainsi que son expansion dans « l'horizontalité rayonnante des liens électifs² ». C'est encore lui qui instaure une certaine dialectique de l'aveu dans les espaces et les contextes dits *de l'intimité*. C'est enfin au moyen du corps que se construisent et se dessinent les limites entre le soi et l'autre, entre l'espace privé et l'espace public, entre la vie intime et la vie sociale.

Les débordements de l'intimité, au moyen du corps, obéissent la plupart du temps aux situations et aux contextes chargés de sens par la culture. Ces situations ritualisées permettent de se montrer, de se révéler à l'autre, sans pour autant courir le risque de tomber dans l'exhibitionnisme ou l'agression. C'est le rôle, par exemple, des certaines techniques et pratiques en arts dans lesquelles le corps agit comme médiateur entre l'artiste et son public³. Mais c'est le cas aussi de certaines pratiques qui

¹ Daniel Madélenat, *L'intimisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 26.

² *Ibid.*

³ Pensons par exemple aux pratiques d'improvisation en arts scéniques, telle que l'improvisation contact, dans laquelle les danseurs utilisent les rapports physiques et visuels avec d'autres danseurs et avec l'environnement pour explorer le mouvement. Pensons encore les pratiques d'improvisation théâtrale, popularisées au Québec par Robert Gravel sous la forme de matchs reprenant la structure du hockey sur glace, ou aux performances artistiques issues de l'art conceptuel, en particulier le travail dérivé des propositions du groupe Fluxus aux États-Unis, de Joseph Beuys en Allemagne et, plus récemment, de Marina Abramovic.

permettent de matérialiser le vécu en paroles, comme c'est l'usage dans la confession religieuse, la psychothérapie ou l'écriture d'un journal intime.

Dans le monde contemporain, ce lien entre le corps et l'intimité nous semble parfois avoir été banalisé. Nous vivons dans un monde dans lequel le corps est omniprésent. Tant les sociologues que les essayistes affirment et critiquent son pouvoir dans une société perçue de plus en plus comme le royaume de l'hyperindividualisme et du narcissisme. Au cours des années soixante-dix, bien avant l'arrivée d'Internet et des réseaux sociaux, le sociologue Richard Sennett, figure de proue du pragmatisme américain, signalait dans *Les tyrannies de l'intimité*⁴ le rôle paradoxal que les communications de masse ont joué dans la constitution de cette société narcissique. Bien qu'ils aient été inventés pour répondre aux soi-disant besoins de l'humanité, ces besoins, selon Sennett, représenteraient « les impulsions culturelles qui se sont formées depuis cent-cinquante ans, et qui tendent à réduire les interactions sociales au bénéfice de l'expérience et du savoir personnels⁵ ». Le corps se trouve donc au cœur d'une grande contradiction : quoiqu'il soit très exposé, il est en même temps isolé et protégé du contact direct avec les autres, puisque la plupart du temps, ce n'est pas le corps en soi-même qui s'expose, mais les médiations construites autour et avec lui.

Le contact réel avec les autres et avec leur corps se voit ainsi réduit à l'espace privé de l'intimité. Face aux macrocosmes sociaux et politiques, caractérisés par la violence et la peur de l'autre, les microcosmes de l'intimité se nourrissent de la quête

⁴ Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, trad. Antoine Berman et Rebecca Folkman, Paris, Éditions du Seuil, 1979.

⁵ *Ibid.*, p. 220.

de l'épanouissement du moi, du couple et de la vie de famille, tout en passant par l'épanouissement du corps. Le succès contemporain de toutes les techniques d'éducation corporelle fondées sur une approche somatique, tels que la technique Alexander⁶, le Pilates⁷ ou la méthode Feldenkrais⁸, ainsi que le retour des techniques anciennes de travail du soi par les moyens du corps, tels que le yoga ou la méditation, témoignent du rôle crucial octroyé au corps intime dans nos sociétés contemporaines.

En même temps qu'il se voit replié dans l'intimité et sollicité en tant que moyen de connaissance de soi-même, le corps suscite la circulation de discours et de témoignages de plus en plus nombreux et se voulant de plus en plus réalistes, puisqu'ils « prétend[ent] "dévoiler" du caché, esquisser des interprétations sous-jacentes, dire de l'émotion, de l'affect⁹ ». Le corps d'aujourd'hui est devenu différent, non seulement parce que son apparence, ses parures ou les codes sociaux qui l'entourent sont modifiés, mais aussi parce que nous en parlons différemment. Ce nouveau contexte est propice à l'acceptation, mais aussi à la reconnaissance et à l'appréciation de ces discours et témoignages.

Bien que la compréhension de cette dynamique contemporaine face au corps, à l'intimité et aux discours qui y font référence soit une tâche qui, par son ampleur,

⁶ Technique de rééducation corporelle dont les principes ont été formulés par le comédien australien Frederick Matthias Alexander, qui cherchait à se défaire des mauvaises habitudes d'utilisation du corps dans la vie quotidienne.

⁷ Système d'entraînement physique développé au début du XX^e siècle par Joseph Pilates. Il mise sur le renforcement du centre du corps et des muscles profonds, raison pour laquelle il a été d'abord très utilisé par les danseurs, avant de devenir populaire auprès du grand public.

⁸ Méthode d'auto-éducation corporelle qui vise la prise de conscience du mouvement dans l'espace et dans l'environnement. Elle a été créée en France par Moshe Feldenkrais.

⁹ Georges Vigarello, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2014, p. 7.

échappe aux limites de cette thèse, il nous apparaît opportun d'effectuer un survol historique des liens entre intimité, corps et discours. Ce survol nous permettra de mieux situer notre corpus, ainsi que son contexte d'écriture et de réception.

2. Le privé et le public

Bien que le corps ait joué un rôle capital dans la civilisation gréco-latine¹⁰, dans les périodes qui ont précédé la Renaissance, le lien entre corps et intimité demeure relativement faible. Règle générale, l'intimité est « marginale dans la cité et exclue de la sphère du sérieux¹¹ », et les discours qui y font référence restent assez rares. Ce n'est qu'au XIII^e siècle, quand le privé et le public commencent à se délimiter réciproquement, que les liens entre le corps et l'intimité se dessinent plus clairement. Face à un État de plus en plus fort, les espaces privés (la chambre, la salle de bain, le confessionnal) s'accroissent et « attestent une prise de conscience : c'est dans l'intimité du corps ou de l'âme que l'individu trouve son ipséité, sa consistance, sa chaleur, en face d'un pouvoir froid¹² ».

Cependant, le corps et l'intimité ne sont pas encore des sujets dont on parle ou sur lesquels on écrit. Plusieurs événements de cette période auraient pu favoriser un développement du discours sur le corps et sur l'intimité : le théocentrisme avait fait place à un anthropocentrisme humaniste, les controverses et guerres religieuses avaient

¹⁰ À ce propos voir les actes du Colloque *Penser et Représenter le corps dans l'Antiquité*, ouvrage dirigé par Francis Prost et Jérôme Wilgaux, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006.

¹¹ Daniel Madélenat, *L'intimisme*, *op. cit.*, p. 36.

¹² Daniel Madélenat, *L'intimisme*, *op. cit.*, p. 38-39.

réduit notablement l'influence de l'Église catholique dans la vie quotidienne et, grâce aux grandes découvertes scientifiques, les horizons culturels se sont élargis. Néanmoins, des conceptions stéréotypées et hiérarchisées de l'art et de la littérature empêchent la naissance d'un discours sur le corps et l'intimité. De fait, ce n'est qu'au moyen du comique et du grotesque que le corps et l'intimité accèdent au discours. Ce procédé est particulièrement remarquable dans le roman picaresque espagnol du XVI^e siècle, dont *La vie de Lazarillo de Tormes* reste la référence incontournable, mais il est aussi manifeste dans des œuvres françaises comme l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, d'Alain René Lesage. Quoique le corps et l'intimité soient abordés dans ces œuvres, ils entretiennent souvent un rapport caricatural avec la réalité.

Pendant la Renaissance, l'extrême codification du corps, dictée par les usages de la société de cour, favorisera encore plus la séparation entre le public et le privé. À l'abri des contraintes du monde public, l'intimité va s'épanouir et l'intérêt porté à la manifestation corporelle des passions qui agitent l'âme sera un sujet littéraire récurrent : que l'on parle de *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette, des *Mémoires* du cardinal de Retz, des *Lettres* de Mme de Sevigné ou du *Britannicus* de Racine, des nombreux traités sur les passions ou la physiognomonie, des manuels de civilité, des ouvrages de rhétorique et des textes portant sur le jeu du comédien, sur la danse et sur la poétique. Tous « reposent sur un même postulat : les passions entraînent nécessairement une transformation du visage et du corps, de la voix et du discours. Dès lors, il devient possible, pour quiconque sait lire, de retrouver une âme à travers les replis du corps¹³ ».

¹³ Lucie Desjardins, *Le corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 11.

Ces connaissances suscitent un double intérêt : d'un côté, elles permettent d'accéder à l'intimité de l'autre en lisant les signes de son corps, mais, de l'autre, elles permettent aussi de contrefaire avec précision ces mêmes passions et de les utiliser comme outil persuasif. Or, tous les aspects troublants de l'intimité, les malaises, les désordres, les confusions, restent encore sous silence. Il faudra attendre jusqu'au Siècle des Lumières pour nous trouver face au point tournant de la réflexion sur l'intimité.

2.1 La naissance du corps intime

Des facteurs de changement qu'on considère comme latents et récessifs pendant la Renaissance entrent en synergie au XVIII^e siècle et facilitent l'expression personnelle du corps et de l'intimité dans le discours. L'entreprise encyclopédique fut l'un des catalyseurs importants de ce phénomène.

À titre d'exemple, afin de décrire les « arts et [les] métiers » présentés dans l'*Encyclopédie*, Diderot demandait aux travailleurs eux-mêmes de définir et de décrire leur ouvrage et la manière dont ils l'accomplissaient. Cependant, il s'est vite trouvé face à une grande contrainte : les gens montraient un grand savoir-faire, mais étaient incapables de l'expliquer avec des mots. Une limite fondamentale de l'humanité apparut ainsi aux yeux de l'auteur : « [L]e langage n'est pas un miroir des mouvements physiques du corps humain¹⁴. » En dépit de cela, Diderot et ses collaborateurs

¹⁴ Nous traduisons partiellement le passage suivant : « Here is a, perhaps *the*, fundamental human limit : language is not an adequate "mirror-tool" for the physical movements of the human body. And yet I am writing and you are reading a book about physical practice; Diderot and his collaborators compiled a set of volumes nearly six feet thick on this subject » (Richard Sennett, *The Craftsman*, New Haven, Yale University Press, 2008, p. 95).

réussirent à percer cette difficulté et à publier dix-sept volumes, en accompagnés de onze volumes de planches.

Avec cet ensemble de textes et d'images, Diderot et ses collaborateurs ont déplacé le regard vers le corps de la vie quotidienne, participant ainsi à un mouvement des Lumières ayant consisté à :

renouvel[er] en profondeur le « ressenti » du corps. Elles l'ont lié à l'identité. Elles ont promu des notions inédites, le « sentiment de l'existence », l'« homme sensible », le « soi », soulignant leur versant physique, leur présence persistante. Elles se sont, du coup, éloignées d'une référence à l'âme pour favoriser la référence à une intériorité plus « trouble » : une présence croisant davantage le physique et le moral. Elles ont découvert des manières nouvelles de vivre et de s'éprouver¹⁵.

À cet être nouveau s'ajoute, à la fin du XVIII^e siècle, la *découverte* d'un soi plus profond, ignoré jusque-là. Grâce aux réflexions sur le somnambulisme ou le sommeil provoqué, le discours sur le corps prend finalement ses distances avec les références religieuses tout en se penchant sur l'expérience de l'intimité et de l'individualité.

Cette démarche se poursuit en se diversifiant au début du XIX^e siècle. D'un côté, nous assistons à la naissance d'une psychologie des profondeurs, dont l'objectif était l'exploration de la dimension la plus secrète de l'être humain; de l'autre, l'étude de la physiologie nerveuse dévoilera divers types de mécanismes intimes, encore méconnus ou ignorés¹⁶. Les rêves et l'inconscient deviendront objet d'étude, dans l'objectif ultime d'« éclairer les fonctionnements mentaux [et de] mieux cerner leurs possibles sources corporelles¹⁷ ». Le corps commence à être perçu comme une totalité dans laquelle se

¹⁵ Georges Vigarello, *Le sentiment de soi, op. cit.*, p. 101.

¹⁶ *Ibid.*, p. 101-102.

¹⁷ *Ibid.*, p. 140.

distinguent l'intérieur et l'extérieur. La sensibilité interne émerge en tant qu'espace intime, particulier, objectivé et spécifique à chaque être humain. L'intimité est désormais liée non seulement aux espaces privés mais aussi au corps, à ses habitudes et aux expériences qui la véhiculent. Nous donnons le nom de *corps intime* à cette nouvelle entité qui rattache profondément le corps au vécu de l'intimité.

Le *corps intime* marque significativement les discours et la littérature de cette période. Les descriptions des expériences du corps intime deviennent de plus en plus précises et « [e]lles semblent surtout, plus qu'auparavant, emporter le corps tout entier¹⁸ ». Les discours sur le corps intime s'épanouissent aussi avec l'invention du journal intime comme genre littéraire, au début du XIX^e siècle.

Les pages écrites dans le but de mieux s'éprouver, et, plus encore, de mieux se connaître, par Benjamin Constant, Maine de Biran, Stendhal, Étienne de Senancour ou Maurice de Guérin, au tout début du XIX^e siècle, illustrent le plus clairement un tel projet. Non plus simplement « ressentir », ou jouir de soi, comme le XV^e siècle a pu en tracer la voie, mais s'évaluer, se mesurer, s'« appréhender », à partir de cette profondeur sensible supposée, comme notre propre modernité en développera la visée. Le journal est fait pour l'auteur et pour lui seul, privilégiant toute occurrence sensible, toute surprise, sans censure ni parti. Une seule exigence : se livrer sans masque, laisser surgir le dedans en toute spontanéité¹⁹.

C'est à ce moment-là que le substantif *intimisme* apparaît. Le goût pour la vie intérieure et le recueillement marque cette période et favorise l'apparition d'une esthétique qui cherche l'expression de l'intimité dans une ambiance feutrée et discrète. Cette naissante esthétique valorise les liens de l'artiste avec sa vie quotidienne et les « composition[s]

¹⁸ *Ibid.*, p. 183.

¹⁹ *Ibid.*, p. 118.

intentionnelle[s] organisé[s] en vue d'un effet sur le lecteur²⁰ ». Néanmoins, cette valorisation préfigure un intimisme problématique, dans lequel les pratiques du discours sur le corps, tel que le journal intime, impliquent aussi la quête d'une identité et d'une personnalité structurées tout au long du temps. La scission entre le dedans, précieux et menacé par le monde extérieur, et le dehors, aliéné par la vie mondaine, préfigure déjà le rapport complexe au monde contemporain entre le corps intime, sa représentation dans les discours et l'identité et les lecteurs.

3. Le corps intime et le soi à l'ère des médias

Pour comprendre le contexte de production et de réception de notre corpus, et son rapport avec le corps et le soi, il faut tourner notre regard vers le début du XX^e siècle. Suite à la Révolution industrielle et aux crises sociales subséquentes, la famille et l'espace privé se sont consolidés comme refuges face à un domaine public perçu comme agressif et moralement inférieur : « La vie de famille fut idéalisée comme une vie dans laquelle l'ordre et l'autorité demeuraient incontestés, dans laquelle la sécurité de l'existence matérielle pouvait s'accompagner d'un véritable amour conjugal et dans laquelle, enfin, les relations entre les différents membres ne toléraient aucune ingérence extérieure²¹. »

C'est dans ce monde scindé que les médias de masses font leur apparition. Les discours unilatéraux, linéaires et indifférenciés des médias traditionnels (radio,

²⁰ Daniel Madélenat, *L'intimisme*, op. cit., p. 21

²¹ Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, op. cit., p. 29.

télévision, presse écrite) vont s'introduire dans les espaces privés et changer les rapports entre ces deux domaines. L'intimité des personnages publics est maintenant exhibée dans l'espace privé et intime de la famille. Elle est aussi un facteur déterminant dans des choix si différents que l'achat d'un produit de consommation ou le vote pour un candidat politique. Cette surexposition moderne de l'intimité à l'ère des médias peut être lue de façons très différentes. Pour plusieurs auteurs, le bilan est plutôt négatif. Par exemple, selon Sennett, cette surexposition a causé « une confusion entre la vie publique et la vie privée; [raison pour laquelle] les gens traitent en termes de sentiments personnels des affaires qui relèvent en réalité de codes de signification impersonnels²² ». La place de la vie publique devient ainsi ambiguë, puisque « les conduites ou les questions impersonnelles ne suscitent notre intérêt que lorsque nous les envisageons [...] sous un angle personnalisé²³ ».

En outre, l'exhibition généralisée de l'intimité s'accompagne de la standardisation d'une certaine esthétique de la confiance, qui n'est pas nécessairement liée à l'objectivité. Ceci est encore plus fort dans les nouvelles technologies et plus particulièrement dans les réseaux sociaux, où l'interactivité accrue, la logique sélective de diffusion et l'accès facile à différents procédés de transformation des contenus rendent difficile la distinction entre la fiction construite et la réalité exhibée.

Or, d'autres auteurs comme Serge Tisseron croient que cette surexposition de l'intimité est plutôt le signe d'un bouleversement de son contenu et des règles qui la délimitent; selon lui, ce qui est en train de changer aujourd'hui, ce sont « les cadres qui

²² *Ibid.*, p. 14.

²³ *Ibid.*, p. 15.

servent de repères à l'intimité²⁴ ». Tandis qu'elle était auparavant étroitement liée à certains espaces (la chambre à coucher, la salle de bain, les toilettes), elle constituerait aujourd'hui davantage une question d'intention qu'une affaire d'espaces socialement signifiés. L'usage des nouvelles technologies permet, par exemple, de communiquer toute sorte d'informations à des milliers d'inconnus et, avec l'usage généralisé des téléphones portables, tous les espaces sont propices aux conversations intimes. Cela dit, bien que de plus en plus de gens soient prêts à dévoiler leur intimité, Tisseron considère que leur intérêt ne réside pas forcément dans l'exhibition de leur vie privée, mais dans l'extériorisation de « certains éléments de [leur] vie, afin de se les approprier en les intériorisant sur un autre mode grâce aux échanges qu'ils suscitent avec les proches²⁵ ». L'auteur donne ainsi le nom d'*extimité* à cette expression du soi qui est « à la fois au service de la création d'une intimité plus riche, et de liens nouveaux²⁶ ». Ce désir de construire un soi plus riche « a toujours existé, mais il a longtemps été étouffé par les conventions. Ce qui est nouveau, [à l'ère des médias,] ce n'est pas son existence, c'est sa revendication²⁷. »

Dans le monde contemporain, la construction du soi au moyen du corps intime est devenue un nouvel objet psychologique. La rupture classique entre l'âme et le corps a été remplacée par la séparation entre l'extériorité et une intériorité psychologique,

²⁴ Serge Tisseron, « Du désir d'intimité à celui d'extimité et de leur protection respective », dans Lila Ibrahim-Lamrous et Séverine Muller (dir.), *L'intimité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 272.

²⁵ *Ibid.*, p. 274.

²⁶ *Ibid.*, p. 274.

²⁷ *Ibid.*, p. 274.

plus obscure et « où le corps, dans son versant toujours subjectif, voire "ingénieux", en devient une des composantes²⁸ ». C'est par le moyen du corps intime que nous aurions accès à cette intériorité, d'où le succès des techniques corporelles, toutes origines confondues, qui travaillent le mouvement et la conscience. Il ne s'agirait pas nécessairement, à travers elles, de connaître le monde par le travail corporel, mais de se connaître soi-même²⁹.

Tandis que la littérature intimiste du XIX^e siècle favorisait l'expression calme et discrète de l'intimité en vue d'un effet intentionnel sur le lecteur, à l'ère des médias, l'accent semble être mis sur l'expression ouverte de l'intimité et de son vécu dans le corps intime. Prenons, par exemple, le cas du *Journal d'un corps*³⁰ de Daniel Pennac. Dans ce roman, Pennac raconte la vie d'un homme d'après la description minutieuse de tous les états de son corps et ce, durant 74 ans. Succès de ventes en France, l'ouvrage est demeuré en tête du palmarès pendant plus de trois mois après sa sortie³¹. Bien que Pennac soit un auteur très populaire dans le grand public, le succès de cette œuvre, au sujet pourtant si pointu, ne se justifie pas seulement par l'image favorable de son auteur, mais par sa parution dans une société qui a peaufiné les moyens de description du corps et de l'expérience corporelle et qui, par-là, reconnaît la valeur de ce type de représentation.

²⁸ Georges Vigarello, *Le sentiment de soi*, op. cit., p. 205.

²⁹ Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*, op. cit., p. 12.

³⁰ Daniel Pennac, *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2012.

³¹ Josée Lapointe, « Daniel Pennac : ceci est mon corps », *La Presse* [En ligne], 21 mai 2012, consulté le 11 décembre 2015, URL : <http://www.lapresse.ca/arts/livres/romans/201205/21/01-4527131-daniel-pennac-ceci-est-mon-corps.php>.

Nous considérons que ce contexte de production affecte profondément la façon d'écrire dans le monde contemporain et que les textes de notre corpus n'échappent pas à cette tendance. De la même manière que tous les récits de captivité, les témoignages d'enlèvement de notre corpus touchent ouvertement la question de l'intimité, puisqu'il s'agit là de l'un des aspects de la vie quotidienne des otages qui se voit complètement bouleversé. Selon notre perspective, l'un des moyens qu'il faut déployer dans la lecture des textes de notre corpus afin de reconstruire l'intimité est de tenter de saisir la façon dont les anciens otages font état de leur vécu par le biais de leur corps intime.

4. Le soi intime

Sous l'influence de la psychanalyse, le corps intime est perçu aussi comme un moyen d'accès aux profondeurs du soi, aux abîmes de l'âme qui échappent à la logique et qui donnent la clé d'accès à la vérité de chaque être humain. La psychanalyse freudienne et kleinienne emploie *Ich* pour désigner cette instance qui permet de satisfaire les pulsions tout en tenant compte des exigences du réel et en faisant la transition entre le conscient, le préconscient et l'inconscient. En français, le terme a été traduit par « Moi », bien que sa traduction la plus littérale soit « Je », puisque le terme allemand est aussi utilisé à titre de première personne du singulier. En dépit de son apparente simplicité, le *Ich* est une notion difficile à traduire et son passage aux différentes langues a induit de multiples connotations.

Dans le cadre de l'analyse d'un corpus multilingue comme le nôtre, l'utilisation du vocable « Moi » peut prêter à d'importantes confusions. En outre, en raison de la portée socio-politique des témoignages envisagés, nous souhaitons nous approcher de

cette profondeur de l'âme en la définissant d'après ses rapports avec les autres et la société en général. Nous préférons donc reprendre les travaux du philosophe Paul Ricœur³² et du psychologue et sociologue François de Singly³³ pour donner le nom de *soi intime* à cette dimension la plus profonde de l'être.

Chez Singly, le soi intime « ne se construit que par le détour de la communication extérieure avec des individus proches, des autrui significatifs [...]. Progressivement, le contenu de leurs regards, de leurs jugements, ou de leurs demandes, se sépare de ceux, de celles qui les ont émis³⁴. » Dans son for intérieur, l'individu finit par s'identifier avec ces « autrui significatifs », avec certains aspects de leurs discours et avec la société à laquelle ils appartiennent. Le soi intime se construira donc par assimilation de ces discours qui permettront aussi d'opérer le passage entre « autrui significatifs » (membres de la famille, par exemple) et « autrui généralisé ».

Le premier lieu de construction du soi intime, tant chez l'adulte que chez l'enfant, est l'espace familial, « [p]arce que c'est un lieu dans lequel s'articulent à la fois la quête de soi et le souci d'autrui, la quête de soi dans le souci d'autrui, la quête d'autrui dans le souci de soi³⁵ ». Bien que la famille soit perçue comme le berceau de l'intimité, elle permet aussi d'articuler la quête de soi à « d'autres enjeux de l'existence – des plus quotidiens (trouver les moyens de vivre), des plus sociaux

³² Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., 1990.

³³ François de Singly, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, L'Harmattan, 1996.

³⁴ *Ibid.*, p. 12.

³⁵ *Ibid.*, p. 215.

(trouver les moyens de réussir) aux plus culturels, politiques, moraux³⁶ ». Cette question reste cruciale dans l'analyse de notre corpus, puisque tous les otages ont été privés de cet espace primordial à la construction du soi intime. Or, la famille et les « autrui significatifs » contribuent aussi « à donner une impression d'unité et de permanence de soi, remplissant en quelque sorte la fonction de colle pour assembler les dimensions de l'identité [...], et constituant par sa présence la preuve de l'existence d'un soi durable³⁷ », capable d'offrir un sentiment de plénitude relative. L'analyse de notre corpus nous permettra donc de déceler les mécanismes mis en marche par les otages afin de garantir la permanence et l'unité du soi en dépit des circonstances extrêmes et des changements abrupts qu'ils ont vécus.

En reprenant Ricœur³⁸, Singly considère que l'identité personnelle relie le soi intime au soi statutaire. Pour comprendre l'identité d'un individu, il faut non seulement se tourner vers les profondeurs de son âme, mais aussi vers ses rôles dans la société : « Être soi-même a [ici] deux sens, celui qui privilégie la continuité de soi dans son caractère, dans sa profondeur supposée [...], et celui qui privilégie la continuité de soi dans le temps, dans ses promesses³⁹. » Chez Ricœur, le soi est aussi constitué par l'« ensemble des *identifications acquises* par lesquelles de l'autre entre dans la composition du même⁴⁰ ». L'auteur considère que, en grande partie, « l'identité d'une personne, d'une communauté, est faite de ces *identifications-à* des valeurs, des normes,

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, p. 101.

³⁸ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit.

³⁹ François de Singly, *Le soi, le couple et la famille*, op. cit., p. 219.

⁴⁰ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 146; les italiques sont de l'auteur.

des idéaux, des modèles, des héros, dans lesquels la personne, la communauté se reconnaissent⁴¹ », de telle sorte que l'intégration au soi intime des traits de caractère qui proviennent des autres se fait « par un processus parallèle à la contraction d'une habitude, à savoir par l'intériorisation qui annule l'effet initial d'altérité, ou du moins le reporte du dehors dans le dedans⁴² ». Ainsi, c'est par un processus d'incorporation et de sédimentation que l'altérité intègre le soi intime.

Or, le soi intime et le soi statutaire font partie du processus de construction de l'identité personnelle :

Cette dernière est [...] écartelée entre un soi « intime » qui est autant la propriété d'autrui que l'autre (le soi statutaire), et un soi « statutaire » qui sert autant à se définir que l'autre (le soi intime). C'est une proposition théorique importante. Cela revient donc à affirmer que l'identité personnelle se construit à partir de quatre références : le soi intime pour autrui, le soi intime pour soi, le soi statutaire pour autrui, le soi statutaire pour soi⁴³.

Ces quatre références ne peuvent pas être lues comme des composantes isolées, puisque leurs frontières « ne sont pas si rigides qu'elles ne puissent ouvrir la possibilité de l'unité⁴⁴ » ni empêcher le sentiment d'authenticité. Une *personne* est, par conséquent, le résultat d'une dialectique identitaire entre elles. Les résultats de cette dialectique ne sont « jamais écrit[s] à l'avance⁴⁵ » et ils ne peuvent se déployer que *dans le temps*.

⁴¹ *Ibid.*; les italiques sont de l'auteur.

⁴² *Ibid.*, p. 147.

⁴³ François de Singly, *Le soi, le couple et la famille*, op. cit., p. 220.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 229.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 233.

5. Les liens entre le corps intime et le soi intime : mêmeté, ipséité et narrativité

Avec Paul Ricœur⁴⁶ et Peter Frederick Strawson⁴⁷, nous considérons que les corps sont « les premiers particuliers de base [...], parce qu'ils satisfont à titre primaire aux critères de localisation dans l'unique schème spatio-temporel⁴⁸ ». De plus, ce sont les corps qui permettent l'existence et l'acquisition des expériences à la base de l'écriture des récits testimoniaux formant notre corpus; c'est dire si « [c]ette priorité reconnue aux corps est de la plus grande importance pour la notion de personne⁴⁹ » qui s'y déploie. En effet,

s'il est vrai [...] que le concept de personne n'est pas moins une notion primitive que celui de corps, il ne s'agira pas d'un second référent distinct du corps, telle l'âme cartésienne, mais, d'une manière qui restera à déterminer, d'un unique référent doté de deux séries de prédicats, des prédicats physiques et des prédicats psychiques. Que les personnes soient aussi des corps, cette possibilité est tenue en réserve dans la définition générale des particuliers de base, selon laquelle ceux-ci sont des corps ou possèdent des corps. Posséder un corps, c'est ce que font ou plutôt ce que sont les personnes.

Or la notion primitive de corps renforce le primat de la catégorie de mêmeté que nous venons de souligner : ce sont eux qui, à titre éminent sont identifiables et réidentifiables comme étant les mêmes⁵⁰.

⁴⁶ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., 1990.

⁴⁷ Peter Frederick Strawson, *Les individus*, Paris, Seuil, 1973.

⁴⁸ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., 1990.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 46-47.

⁵⁰ *Ibid.*

Cette question de la mêmeté est d'une grande importance dans l'analyse de notre corpus. Si ce sont les corps qui restent identifiables et qui garantissent la mêmeté d'une personne, alors comment la définir quand les corps ont changé au point de n'être plus reconnaissables? Comment se définir soi-même quand on ne sait plus ce qu'on est devenu? Faut-il construire un nouveau soi intime quand le corps intime et le soi statutaire ne peuvent plus être ce qu'ils étaient? Ingrid Betancourt fait écho à ces questionnements dans le passage suivant :

Lorsqu'on nous enjoignit de nous préparer pour le bain, je fus tout de suite prête. Pour aller à la rivière, nous passerions tout près de leurs tentes. J'étais très émue à la seule idée de pouvoir leur dire bonjour. Marc et Lucho nous attendaient postés à l'orée du sentier, les bras croisés, les lèvres serrées. Je passai devant eux avec ma tenue de bain plus rapiécée qu'auparavant. Ma joie avait fait place à la confusion. Je vis dans leurs yeux l'horreur de me découvrir dans l'état où j'étais, état dont je n'avais pas vraiment pris conscience dans la mesure où je ne possédais plus de miroir. Je sentis très vite de la gêne à être ainsi observée, d'autant plus qu'eux semblaient en meilleure forme, plus musclés, et curieusement ça me fit du mal⁵¹.

Betancourt confronte le vécu de son corps intime à l'image que ce même corps offre à ses anciens compagnons de captivité et amis, dont elle avait été séparée depuis au moins cinq mois (entre la fin août et le début du mois de février). L'absence d'un miroir et d'une conscience plus objective de la détérioration de son propre corps est signalée aussi par d'autres auteurs de notre corpus, mais dans cette citation Betancourt montre, en plus, comment le regard horrifié des autres s'avère un miroir encore plus frappant que son propre reflet : dans cet espace clos, le regard de ses compagnons de captivité est un élément fort constructeur de son soi intime.

⁵¹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010, p. 655-656.

Betancourt signale aussi un élément clé de l'enlèvement : les otages n'ont plus que leur corps. En plus du changement abrupt dans leur soi statuaire, le processus de création de l'identité au moyen de la possession d'objets et des biens ne peut pas se faire en situation de captivité, d'où la pertinence de la comparaison entre la tenue de bain rapiécée de Betancourt et les corps plus sains – « musclés » – de ses compagnons. Tandis que la séparation avait détérioré les moindres possessions de l'auteure, elle avait semble-t-il renforcé les corps de ses amis.

Bien que le corps soit le premier particulier de base⁵² pour parler de la personne, cette citation de Betancourt révèle aussi que l'identité d'une personne, son *ipséité* pour reprendre les termes de Ricœur, ne réside pas seulement dans la *mêmeté* de son corps : « Aussi semblable à lui-même que demeure un corps – encore n'est-ce pas le cas : il suffit de comparer entre eux les autoportraits de Rembrandt –, ce n'est pas sa mêmeté qui constitue son ipséité, mais son appartenance à quelqu'un capable de se désigner lui-même comme celui qui a son corps⁵³. » Cette distinction majeure place au premier plan la question du temps dans la construction de l'identité :

À première vue, [...] la question de la permanence dans le temps se rattache exclusivement à l'*identité-idem*, que d'une certaine façon elle couronne. [À] cette première composante de la notion d'identité correspond l'opération d'identification, entendue au sens

⁵² Paul Ricœur précise à ce propos : « Dans *Les Individus*, P. F. Strawson développe une stratégie que nous adopterons comme cadre général à l'intérieur duquel nous placerons ultérieurement de nouvelles analyses, visant à une détermination toujours plus riche et plus concrète du soi. Cette stratégie consiste à isoler, parmi tous les particuliers auxquels nous pouvons nous référer pour les identifier (au sens d'individualiser précisé plus haut), des particuliers privilégiés relevant d'un certain type, que l'auteur appelle "particuliers de base". Les corps physiques et les personnes que nous sommes sont, selon cette habile stratégie, de tels particuliers de base, en ce sens qu'on ne peut identifier quoi que ce soit sans renvoyer à titre ultime à l'un ou l'autre de ces deux types de particuliers » (*Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 43).

⁵³ *Ibid.*, p.155.

de réidentification du même, qui fait que connaître c'est reconnaître : la même chose deux fois, *n* fois⁵⁴.

La deuxième composante correspond à l'identité qualitative, « autrement dit la ressemblance extrême : nous disons de X et de Y qu'ils portent le même costume, c'est-à-dire des vêtements tellement semblables qu'il est indifférent qu'on les échange l'un pour l'autre; à cette deuxième composante correspond l'opération de substitution; sans perte sémantique, *salva veritate*⁵⁵ ». La troisième composante de la notion d'identité, selon Ricœur, est « la continuité ininterrompue entre le premier et le dernier stade du développement de ce que nous tenons pour le même individu⁵⁶ ».

C'est cette dernière qui nous permet d'identifier une personne comme étant elle-même « dans tous les cas où la croissance, le vieillissement, opèrent comme des facteurs de dissemblance⁵⁷ ». C'est grâce à la continuité que nous pouvons affirmer que les auteurs de notre corpus restent eux-mêmes après leur expérience de captivité, bien que leurs corps et leurs soi intimes puissent être différents de ce qu'ils étaient avant. Par ailleurs, la troisième composante met en évidence les implications temporelles de la question de l'identité. Toutefois, la seule façon de comprendre la manière dont ces changements se sont produits et dont ils ont menacé la ressemblance sans pour autant la détruire est la mise en série ordonnée par des critères *narratifs*. Afin de combler cette lacune, Paul Ricœur propose « de remettre [...] en chantier la théorie narrative, non plus dans la perspective de ses rapports avec la constitution du temps humain, comme

⁵⁴ *Ibid.*, p. 140-141.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 141.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 141-142.

il l'avait fait dans *Temps et récit*, mais de sa contribution à la constitution du soi⁵⁸ ». Pour l'auteur, c'est dans la narration que la dialectique entre la mêmeté et l'ipséité « atteint son plein épanouissement⁵⁹ ».

Chez Ricœur, le récit a une portée prescriptive : « [I]l n'est pas de récit éthiquement neutre. La littérature est un vaste laboratoire où sont essayés des estimations, des évaluations, des jugements d'approbation et de condamnation par quoi la narrativité sert de propédeutique à l'éthique⁶⁰. » En effet, à différence de la pragmatique et de la sémantique, la théorie narrative ne se limite pas à l'analyse de ce que le récit décrit et raconte. :

[E]n maints récits, c'est à l'échelle d'une vie entière que le soi cherche son identité; entre les actions courtes, [...] sous la contrainte de la grammaire des phrases d'action, et la connexion d'une vie [...] s'étagent des degrés de complexité qui portent la théorie de l'action au niveau requis par la théorie narrative⁶¹.

Même si le récit ne raconte qu'une fenêtre temporelle dans la vie de son auteur, il ne se limite à ce lapse de temps. L'étude de la dimension narrative implique ainsi la conscience de la permanence du soi dans le temps et son déploiement dans le récit. Ricœur propose deux modèles différents pour comprendre cette permanence : le *caractère* et la *parole tenue*. Il faut entendre par *caractère*

l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. Par les traits descriptifs que l'on va dire, il cumule l'identité numérique et qualitative, la

⁵⁸ *Ibid.*, p. 138.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 139.

⁶¹ *Ibid.*, p. 138.

continuité ininterrompue et la permanence dans le temps. C'est par là qu'il désigne de façon emblématique la mêmeté de la personne⁶².

L'apparente stabilité du caractère ne doit pas nous tromper, puisqu'il n'est pas « un pôle fini de l'existence⁶³ », mais une disposition acquise qui s'actualise dans le temps. Comme toutes les dispositions, le caractère se rattache à l'habitude, qui « donne une histoire au caractère⁶⁴ »; « mais, poursuit Ricœur, c'est une histoire dans laquelle la sédimentation tend à recouvrir et, à la limite, à abolir l'innovation qui l'a précédée⁶⁵ ». Le récit nous permet donc de déployer ce processus de sédimentation et de comprendre comment le caractère se construit et se préserve au fil du temps.

Le modèle de la *parole tenue* fait référence à la fidélité à ce que la personne considère comme une partie intégrante de son soi. Cette promesse du maintien de la parole donnée atteste pleinement l'irréductibilité de la personne à sa mêmeté ou son ipséité. Puisque ce n'est que dans la temporalité que le modèle de la parole tenue se met en marche, l'analyse des récits à l'étude permettra d'« articuler narrativement rétrospection et prospection⁶⁶ » tout en tenant compte du fait que « le récit fait partie de la vie avant de s'exiler de la vie dans l'écriture⁶⁷ ».

⁶² *Ibid.*, p. 144.

⁶³ *Ibid.*, p. 145.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 146.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 193.

⁶⁷ *Ibid.*

6. La survie et la permanence dans le temps

Les récits testimoniaux de notre corpus racontent les conditions de survie des otages, mais cette survie ne consiste pas seulement à rester vivant, mais surtout à rester vivant *en tant que soi-même*, à survivre dans le temps et en dépit des multiples facteurs de dissemblance. Ces récits, au même titre que tous les récits de témoignage, sont motivés par le besoin de raconter les événements inhabituels dans la vie du témoin, événements qui se sont produits au risque de sa survie et de sa permanence dans le temps. La théorie narrative va nous permettre donc de mieux comprendre comment cet homme ou cette femme ont persisté à être eux-mêmes tout au long de cette dure épreuve qu'est l'enlèvement.

Par conséquent, nous proposons de considérer le corps, ce particulier de base qui nous donne le principe de la localisation dans le schème spatio-temporel, comme élément de permanence dans le temps. Évidemment, les corps changent et plus que tout autre aspect des individus, ils sont le signe du passage du temps. Cependant, ces corps changeants restent eux-mêmes, en dépit des transformations les plus radicales. La possibilité de vivre dans un corps autre que celui dont nous disposons depuis notre naissance reste encore seulement une possibilité explorée par la science-fiction. Le corps est donc une synthèse de la permanence du caractère et de sa mutabilité, ainsi que des promesses et des paroles tenues.

Cela dit, comment comprendre le lien entre ce qui reste immuable et ce qui change dans le corps? Comment aborder en même temps cette image du corps – dont Betancourt parle si vivement dans le passage de *Même le silence a une fin* cité ci-haut – et la conscience personnelle du corps? Évidemment, la survie du corps est la seule

garantie de la permanence dans le temps de l'individu; néanmoins, un corps qui survit n'est pas pour autant un corps qui est resté immuable. Nous posons que la clé d'analyse pour répondre à ces questions se trouve dans les traces du vécu dans le corps intime, et dans la matérialisation de ces traces dans le récit. Nous proposons donc d'entamer nos analyses à partir de cette quête concrète.

DEUXIÈME PARTIE
RÉPRÉSENTATIONS DU CORPS INTIME ENLEVÉ

CHAPITRE V

LE CORPS INTIME ENLEVÉ

Afin de comprendre comment se construisent les représentations du corps intime enlevé dans les récits de notre corpus, il nous faut une connaissance concrète de ce que l'enlèvement a signifié pour ces anciens otages. De même que toutes les victimes d'enlèvement, les témoins de notre corpus ont vécu une perte abrupte des conditions sociales et matérielles qui caractérisaient leur vie. D'un jour à l'autre, ils ont perdu leur autonomie, ils ont été exclus de la société à laquelle ils appartenaient et catapultés dans des rapports de domination extrême. Tôt ou tard, ils ont tous été confrontés à une amère constatation : dans cette nouvelle réalité, ils n'ont que leur corps.

Désormais, ce sera donc le corps qui laissera transparaître les marques de la précarité, qui intériorisera la domination et qui portera les traces de l'enlèvement. Quelques-unes de ces traces ressurgissent de la mémoire des témoins et deviennent, dans leurs récits, des marqueurs de l'enlèvement. En nous inspirant de la méthodologie proposée par Dambuyant-Wargny¹ pour l'analyse sociologique des récits des gens en situation de précarité, nous classerons ces marqueurs en deux grands groupes : 1) les

¹ Gisele Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps. Soins et non-soins de soi en situation de précarité*, Paris, Armand Colin, 2006. Désormais abrégé sous le titre de *Quand on n'a plus que son corps*.

marqueurs de l'enlèvement dans le corps dénudé et 2) les marqueurs de l'enlèvement dans le corps paré.

1. Les marqueurs de l'enlèvement dans le corps dénudé

Dans tous les textes de notre corpus se trouvent des marqueurs physiologiques de l'enlèvement dans le corps dénudé des otages. Les premiers sont les conséquences du manque de nourriture en quantité et qualité appropriées. Tous les otages se trouvaient dans des zones sauvages de la Colombie, éloignées des grands centres urbains et où le gouvernement d'Alvaro Uribe Vélez mettait de l'avant le blocage des denrées et des médicaments comme stratégie de guerre. Tel que le signalent les trois témoins états-uniens, la nourriture constituait l'une des sources permanentes de dispute, soit en raison des quantités limitées, soit en raison de sa mauvaise qualité, de son mauvais goût et du manque de variété². C'est dans le même ordre d'idées que Fernando Araújo cite dans son témoignage des annotations faites dans son journal

² Marc Gonsalves, Keith Stansell, Tom Howes et Gary Brozek, *Out of captivity. Surviving 1967 Days in the Colombian Jungle*, New York, Harper Collins, 2009, p. 209 : « As the months rolled by at Caribe, we found that one of the most frequent sources of contention was food. If there was one thing you could always count on to sow conflict in the group, it was food. Because the FARC had limited supplies most of the time, food had always been an issue for us—even before we arrived at Caribe. On the occasions when there was enough to eat, it wasn't particularly tasty, and compared to the FARC, we were probably picky eaters. We knew better than they did that food didn't have to be just rice and beans and the worst cuts of meat imaginable. »

intime pour souligner les conséquences directes de cette stratégie de guerre sur l'alimentation des otages :

[E]n attendant, nous mangeons du riz au petit déjeuner, du riz au déjeuner, et du riz au dîner. Je me demande : que va-t-il arriver quand le riz sera fini? On va voir³.

Ici, on mange du manioc et de la courge. D'autres fois, on mange de la courge et du manioc, et d'autres du manioc ou de la courge. Ça va⁴.

Rares étaient les occasions où les otages avaient la possibilité de se nourrir correctement – par exemple, suite à l'abattage des porcs et des cochons que les FARC réussissaient à élever ou quand ils avaient un accès exceptionnel à des meilleures conditions d'approvisionnement. Comme l'affirme Keith Stansell, « [leurs] organisme[s] a[vaient] tellement perdu l'habitude d'une nourriture solide ou consistante qu'il[s] l'évacue[nt] à peine ingurgitée⁵ ». L'absence d'installations stables pour stocker et préparer les aliments de façon adéquate ainsi que le manque d'accès à l'eau potable ne faisaient que s'ajouter aux ravages subis par les otages : les malaises gastro-intestinaux et les parasitoses sont mentionnés dans tous les récits.

Un deuxième groupe de marqueurs physiologiques de l'enlèvement sur le corps dénudé est celui des stratégies d'hygiène et de soins du corps. Tous les otages racontent qu'ils avaient la permission de prendre un bain ou une douche une fois par jour, soit dans une rivière proche du campement ou grâce à des tuyaux d'arrosage qui ramenaient

³ Nous traduisons : « Mientras tanto, aquí comemos arroz al desayuno, arroz al almuerzo y arroz a la comida. Me pregunto : ¿qué pasará si se acaba el arroz? Ya veremos » (Fernando Araújo, *El trapequista*, Bogotá, Planeta, p. 182).

⁴ Nous traduisons : « Aquí, comiendo yuca y auyama. Otras veces, auyama y yuca, y otras yuca o auyama. Ahí vamos » (*Ibid.*, p. 183).

⁵ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009, p. 206.

l'eau des sources naturelles à proximité. Bien que l'accès aux produits de base, tels que du savon ou du déodorant, soit très limité, les témoins de notre corpus mentionnent leurs efforts pour conserver la plus grande propreté possible : à la fois pour eux-mêmes et pour leur environnement. Tel que nous pouvons le constater chez John Pinchao, la négligence de cet aspect était perçue soit comme une offense, soit comme le symptôme évident de la perte de tout espoir :

La « maison » était divisée en deux parties, avec de chaque côté des dortoirs pouvant contenir 15 prisonniers chacun. L'une des deux ailes était aussi équipée d'une salle de télévision, avec un plancher en bois dont nous prenions soin. Nous le balayions, nous le nettoyions sans cesse et nous y marchions pieds nus pour avoir au moins un endroit propre. Un corridor extérieur menait aux toilettes, qu'il fallait vider avec un bidon. Dans la petite cour se trouvait une sorte de salle de bains pour nous laver et savonner nos habits.

L'eau arrivait dans des citernes de plastique bleu grâce à une pompe à moteur. Quand elle était en marche, nous en profitions pour nous doucher sous le jet, mais le liquide qui en sortait était tellement trouble que nous en oublions peu à peu l'existence de l'eau claire. Plus tard, dans d'autres campements, nous allions même hésiter à nous laver par peur de souiller l'eau transparente que nous redécouvriions... Au bout d'un moment, en outre, la pompe est tombée en panne. Du coup, nous étions de corvée d'eau tous les jours, mais ça nous faisait du bien au moral : nous pouvions sortir de l'enclos de barbelés quelques minutes par jour, pour aller jusqu'au ruisseau avec les bidons.

Tout le monde ne se donnait pas cette peine. Un sous-officier, qui commençait à s'enfoncer dans la dépression, s'est mis à négliger totalement son hygiène. Il ne se lavait plus, sentait de plus en plus mauvais, et plusieurs agents l'ont houspillé pour qu'il se douche. Mais la captivité l'affectait énormément, il n'en voyait plus l'intérêt⁶.

⁶ John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, op. cit., p. 101-102.

Le maintien d'une hygiène de base passe aussi par l'activité physique. La plupart des témoins racontent les stratégies mises en place pour se garder en forme : des étirements, des exercices de renforcement avec des poids, de la marche ou du jogging sur place, entre autres. Ces activités permettaient aux otages de contrer la sédentarité forcée et d'occuper leurs longues journées vides, mais ils étaient aussi une façon de se préparer aux longues marches dans la jungle, soit dans le cas d'une éventuelle évasion, soit parce que les FARC voulaient s'éloigner des Forces armées colombiennes. De plus, ces efforts de la part des otages peuvent être conçus comme autant de stratégies pour préserver leur corps au plus près possible de l'état antérieur, lorsqu'il était en liberté. Mais en dépit de ces efforts conscients de la part des otages pour prendre soin de leur corps, plusieurs aspects, pourtant très élémentaires, échappaient complètement à leur contrôle. L'absence de toilettes appropriées dans tous les campements en est un exemple très parlant. C'est Ingrid Betancourt qui décrit le mieux les *chontos*⁷, ces trous creusés dans le sol au-dessus desquels tous devaient se mettre à califourchon pour faire leurs besoins et, ensuite, les couvrir avec de la terre : « Dans les trous, le spectacle était ignoble. Les insectes se vautraient dans la matière qui avait été mal recouverte⁸. » Des milliers de mouches, des coléoptères, des guêpes, des fourmis s'agglutinaient en faisant un bruit semblable à celui d'un moteur⁹ et une odeur nauséabonde montait aux narines.

La sexualité caractérise le troisième groupe des marqueurs physiologiques du corps. Seuls Fernando Araújo et Luis Eladio Pérez parlent de façon directe du calvaire

⁷ Nom que les FARC donnent aux latrines. Cette utilisation du mot *chonto*, qui d'habitude fait référence à une variété des tomates, n'est pas courante en Colombie et elle appartient à l'argot des FARC.

⁸ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 87.

⁹ *Ibid.*, p. 86.

qu'a représenté la répression de leur sexualité¹⁰. Outre ces remarques, la plupart des témoins prennent soin de ne pas exposer ni l'intimité sexuelle de leurs compagnons de captivité ni la leur : Luis Eladio Pérez nie les rapports entre les otages et les guérilleras et raconte les efforts des guérilleros pour éviter le contact entre les otages militaires et les guérilleras¹¹; Ingrid Betancourt et John Pinchao mentionnent les obscénités que Betancourt a dû subir à quelques occasions, tant de la part de deux guérilleros que de celle d'un des otages militaires – cependant, le nom de cet otage est gardé secret pour tous les deux. Clara Rojas ne fournit aucune explication en ce qui concerne sa grossesse en captivité et, bien qu'Ingrid Betancourt soit la seule à connaître le nom du père d'Emmanuel, elle n'en fait aucune mention dans son récit. Alan Jara fait des insinuations par rapport au lien très proche entre Jorge Eduardo Géchem et Gloria Polanco, sans pourtant aborder directement la question de la sexualité.

Les seuls à rompre cet accord tacite entre otages sont les états-unis. Keith Stansell affirme à plusieurs reprises l'existence d'une relation de couple entre Ingrid Betancourt et Luis Eladio Pérez, d'une part, et Jorge Géchem et Gloria Polanco, de l'autre. Quoique qu'il affirme ne pas s'intéresser à ces affaires, les jugements moraux qu'il porte sur ces rapports affectifs entre otages et sur la grossesse en captivité de Clara Rojas sont aussi présents dans son témoignage, ce qui contraste fortement avec les autres textes de notre corpus¹². À différence de Betancourt et de Pinchao, Gonsalves

¹⁰ À ce propos, voir Fernando Araújo, *El trapezista*, op. cit., p. 36 et Luis Eladio Pérez, *7 años secuestrado por las FARC*, Bogotá, Aguilar, 2008, p. 37.

¹¹ *Ibid.*, p. 212.

¹² Telles sont ses appréciations par rapport à ce qu'il considère un manque d'autorité moral de la part de Luis Eladio Pérez : « D'après son comportement j'ai bien compris que Lucho n'a qu'une envie : protéger Ingrid. Il n'est pas sûr de sa position dans la meute, nous sommes les nouveaux, et il a besoin de défendre son territoire. Il nous perçoit comme une menace, mais je n'arrive pas à admettre qu'il nous considère

accuse Raimundo Malagón d'écrire des obscénités à Betancourt. Il affirme aussi qu'en plus du lien affectif qui a existé entre Betancourt et lui-même, elle a entretenu une relation de couple avec Luis Eladio Pérez et avec William Pérez, l'un des otages militaires.

Un quatrième groupe de marqueurs de l'enlèvement dans le corps dénudé se rapporte aux traces que la captivité laisse sur le corps des otages. Ces traces peuvent être passagères, comme la pâleur extrême due au manque du soleil ou « l'odeur de la jungle », décrite par Luis Eladio Pérez comme une odeur « humide, de terre, qui s'imprègne aux vêtements et qu'on dégage aussi dans la sueur¹³ ». Tous les otages ont fini par s'habituer à cette odeur qui les a accompagnés pendant leur captivité, mais, selon Pérez, « c'était la première chose que [leurs] proches ont remarqué quand [ils avaient] été libérés¹⁴ ».

La captivité dans la jungle laisse aussi des traces indélébiles sur l'apparence physique. Le poids des otages, l'état des dents, l'apparence de la peau, de même que

comme un trio de voyous qui voient la présence de femmes dans un camp comme une invitation à la débauche. Pire, je subis un sermon de moralité dans la bouche d'un type qui est marié et que nous avons vu témoigner des marques d'affection sans équivoque à Ingrid » (Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 154). Voir aussi, en p. 175, ses jugements moraux par rapport à la grossesse de Clara Rojas : « Je déclare que peu m'importe qui est le père, du moment que personne ne s' imagine que c'est moi. Marc est d'accord : il est hors de question que nos femmes ou fiancées s'inquiètent de ce qui se passe ici. La situation est suffisamment pénible comme cela. Je sais qu'aucun de nous n'est le père, mais cela ne sert à rien tant que personne n'aura juré du contraire, et de préférence la première intéressée, Clara.

Nous ne sommes pas là depuis assez longtemps pour être responsables de sa grossesse. Nous aimerions savoir qui est le père, avant tout pour nous protéger. Je suis fiancé à une femme et une autre m'a donné des jumeaux; tous les hommes de notre camp sont mariés. Que vont penser nos femmes si elles apprennent que l'une des otages est enceinte? »

¹³ Nous traduisons : « El olor a selva es un olor bastante particular, un olor húmedo, a tierra, sí, es como de humedad, un olor que se impregna en la ropa, en la piel, que se expele en el sudor » (Luis Eladio Pérez et Darío Arizmendi, *7 Años Secuestrado Por Las Farc*, *op. cit.*, p. 61).

¹⁴ Nous traduisons : « Y entre nosotros, entre los compañeros, no sentíamos repulsión por el olor porque convivíamos todos con él, pero cuando salimos a la libertad ésa fue la primera sensación que tuvieron los demás, sobre todo nuestros familiares » (*Ibid.*).

les rides et les signes d'expression qui s'installent dans les visages accusent les longues années de captivité et d'isolation au milieu de la jungle tropicale. Chaque témoin porte des cicatrices de coupures et des marques de piqûres d'insectes. D'autres mentionnent la difficulté à supporter la lumière intense, conséquence des années de pénombre sous la voûte verte de la jungle¹⁵. Quelques-uns affichent des traces de la leishmaniose¹⁶ et celles des chaînes au cou; dans le cas particulier de Clara Rojas, elle portera toujours les cicatrices d'une césarienne pratiquée, au milieu de la jungle, par un guérillero sans aucune formation médicale ni expérience. Son fils Emmanuel conservera toujours les traces de son bras cassé pendant la naissance, qu'il a fallu traiter à l'aide de plusieurs chirurgies après sa libération.

Certains problèmes de santé survenus pendant la captivité laisseront aussi des stigmates, plus ou moins visibles mais permanents, dans les corps des anciens otages. Luis Eladio Pérez a fait un coma diabétique et a éprouvé des pertes de mémoire pendant des mois. Jorge Géchem, Orlando Beltrán, Alan Jara et Oscar Tulio Lizcano ont probablement subi des accidents cardiovasculaires, dont ils ont dû récupérer sans aucune aide médicale, avec des conséquences physiologiques problématiques et permanentes. Dans ces conditions, leurs récits deviennent un voyage à la source de ces traces qui, autrement, resteraient inexpliquées.

¹⁵ *Ibid.*, p. 203.

¹⁶ Maladie provoquée par un parasite protozoaire du genre *Leishmania*, transmise par un insecte piqueur (phlébotome). Elle cause des ulcères sur les parties exposées du corps qui laissent des cicatrices et des handicaps permanents, et qui peuvent être mortels sans un traitement adéquat. La maladie est de notification obligatoire en Colombie pour des raisons de santé publique, mais aussi pour des raisons politiques, en raison de sa prévalence parmi les groupes armés hors-la-loi. Voir Organisation mondiale de la santé, « Leishmaniose », dans *Centre des médias*, aide-mémoire n° 375 [En ligne], février 2015, consulté le 28 avril 2016, URL : <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs375/fr>; Pilar Zambrano, *Protocolo de Vigilancia en Salud Pública. Leishmaniasis*, Instituto Nacional de Salud [En ligne], Colombia, 2014, consulté le 28 avril 2016, URL : <http://www.ins.gov.co/lineas-de-accion/Subdireccion-Vigilancia/sivigila/Protocolos%20SIVIGILA/PRO%20Leishmaniasis.pdf>.

L'examen de notre corpus révèle que, dans le cas de l'enlèvement, le corps dénudé inscrit sur lui, dès le premier moment, les traces de la captivité. Néanmoins, ces marques varient d'un témoin à l'autre. Elles montrent les différences individuelles entre tous les êtres humains, puisque chaque corps est unique et que, conséquemment, ses réactions au contexte et à la situation seront différentes, mais elles ont aussi une charge symbolique qui révèle les différents traitements auxquels les otages étaient soumis, en lien avec leur soi statutaire avant la captivité, leurs relations avec leurs compagnons et leurs ravisseurs et, bien sûr, leur identité personnelle et leur caractère, entre autres facteurs déterminants.

Un exemple très éloquent de ces différences est le port des chaînes. Seulement quelques-uns des otages politiques des FARC n'en ont pas portées; cependant, les seuls à être enchaînés presque en permanence étaient les militaires et le politicien Alan Jara, qui a décidé de rester dans le campement des militaires, même en sachant qu'il allait subir des traitements plus dégradants que dans le campement des politiciens.

Les chaînes laissent toujours des marques dans les corps des otages. Elles sont clairement un signe de deshumanisation et de dégradation, mais elles apparaissent aussi comme un symbole du soi statutaire des otages avant leur enlèvement et de ce qu'ils signifiaient pour les guérilleros. Le plus difficile, pour les témoins de notre corpus, ce n'est pas d'avoir des traces des chaînes sur le corps, mais de sentir ces chaînes emprisonner leur soi intime et laisser des cicatrices dans l'âme¹⁷.

¹⁷ Luis Eladio Pérez, Darío Arizmendi, *7 Años Secuestrado Por Las Farc*, op. cit., p. 219.

2. Les marqueurs de l'enlèvement dans le corps paré

Nous classerons les marqueurs de l'enlèvement dans le corps paré en deux grands groupes :

1) les marqueurs identitaires et

2) les marqueurs statutaires.

Avant d'aborder les marqueurs identitaires de l'enlèvement dans le corps paré, il est important de signaler que tous les otages ont dû, à un moment ou l'autre de leur captivité, abandonner leurs propres vêtements et porter ceux que la guérilla leur donnait, soit parce qu'ils ne portaient pas des vêtements appropriés à la vie dans la jungle, soit parce qu'ils étaient trop colorés et trop faciles à repérer dans le paysage monochromatique de leur captivité ou, enfin, parce qu'il se détérioraient à cause de l'humidité et de l'usage permanent. Cela provoquait une certaine uniformisation parmi les otages, habillés généralement avec des bottes en caoutchouc, des pantalons et des tee-shirts de couleurs sombres.

Néanmoins, même dans cette situation, les vêtements et les ornements du corps peuvent devenir un marqueur d'identité. Par exemple, Luis Eladio Pérez oppose son rejet catégorique de porter des vêtements de camouflage pour plusieurs raisons : il considérait que porter les mêmes vêtements que son ennemi constituait une aberration, que c'était un manque de respect envers les Forces armées colombiennes, et, en plus, il croyait que, dans l'éventualité d'une opération militaire ou d'un sauvetage, les vêtements camouflés pouvaient tromper les militaires et leur faire croire qu'il était un

guérillero¹⁸. Ses choix vestimentaires, si minimes furent-ils, impliquaient une mise en distance de ses ravisseurs. Pour des raisons semblables, plusieurs militaires ont continué à porter leurs insignes, qu'ils attachaient aux tee-shirts, aux casquettes et aux sacs à dos, pendant toute leur captivité.

Les marqueurs d'identité se déclinent aussi au féminin. Dans cet univers profondément masculin, compte tenu de la présence majoritaire des hommes mais aussi en raison des circonstances de la captivité, choisir de s'habiller, se coiffer ou même se maquiller entraîne une distinction identitaire. Clara Rojas le décrit très bien dans le passage suivant :

Tous les mois ou tous les deux mois, je me faisais couper les cheveux pour lutter contre la fuite du temps et surtout pour me sentir bien dans ma peau. J'ai essayé deux fois de le faire toute seule, mais avec un résultat si médiocre que j'ai fini par demander de l'aide au compagnon ou au guérillero qui se chargeait de couper les cheveux des autres.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, les deux dernières années, parmi les affaires de toilette qu'on nous a données, à nous les femmes, on a trouvé des fards et du vernis à ongles. Je me suis empressée de les utiliser, surtout le vernis parce que j'aime bien avoir les mains manucurées. Le dernier qu'ils nous ont apporté était doré avec des paillettes; il me plaisait beaucoup : je pouvais enfin voir mes mains dans la nuit. Et aussi, me suis-je dit, en cas de dénouement tragique, ce vernis si voyant permettrait d'identifier mon corps¹⁹...

Rojas pousse la question identitaire jusqu'à la limite, en pensant que le choix de son vernis à ongles pourra permettre de l'identifier même dans le cas où son corps ne soit plus reconnaissable. Cette pensée donne une autre dimension à ce choix, qui ne serait

¹⁸ *Ibid.*, p. 203.

¹⁹ Clara Rojas, *Captive*, trad. Carole Hanna, Paris, Plon, 2009, p. 112.

pas seulement lié aux codes et parures de la féminité, mais à un questionnement sur ce qui permettra, en dépit des circonstances, d'identifier son corps comme étant elle-même.

Dans les récits de notre corpus, les vêtements et les ornements permettent aussi de reconnaître le soi statutaire de celle ou de celui qui les porte et cela est valable tant pour les otages que pour les guérilleros. Betancourt décrit très bien le cas de Zamaidy, la compagne de l'un des commandants :

Zamaidy était la compagne de Mauricio. Elle l'appelait Patagrande (« Jambe longue »), et profitait visiblement de la promotion de son petit ami pour régner sur une cour de fillettes qui la suivaient avec adulation. Le débardeur fluorescent qui mettait en valeur ses courbes faisait l'envie de ses copines. Elles voulaient visiblement s'habiller pareil, sans pour autant obtenir le même résultat, ce qui avait pour effet de rehausser l'ascendant de Zamaidy sur le reste du groupe. Si Zamaidy marchait, elles la suivaient, si elle s'asseyait, elles faisaient de même, et si Zamaidy parlait, elles se taisaient²⁰.

Puisque Zamaidy était la copine du commandant, elle pouvait se permettre de ne pas suivre les codes vestimentaires et de porter des vêtements très visibles et très colorés. Les pâles imitations de ses copines ne faisaient que montrer qu'elle occupait un statut supérieur. Dans ce cas-ci, les vêtements féminins se présentent comme un signe de différenciation sociale à l'intérieur de la guérilla.

Cette différenciation touchait aussi les otages masculins. En raison de sa grande taille, Keith Stansell ne disposait jamais de vêtements appropriés pour sa stature. Comme la guérilla ne voulait pas que les empreintes de ses grands pieds soient reconnues par l'armée colombienne, il a dû longtemps porter des petites bottes dont les

²⁰ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 473.

guérilleros coupaient la pointe. Ses tee-shirts étaient toujours trop courts et trop petits. Pour cette raison, l'Américain a été surpris quand Orlando Beltrán, l'un des otages politiques, a « fouill[é] dans ses nombreuses affaires sous son lit et en [a] trouv[é] un [tee-shirt] à [sa] taille²¹ ». Le fait de posséder plusieurs vêtements est un signe très éloquent dont Stansell tire rapidement des conclusions. Bien qu'il ne demande pas à Beltrán « comment il a fait pour amasser autant de tee-shirts, [il a sa] petite idée. D'après [leurs] premières conversations, il [était] évident qu'Orlando [était] le genre qui adore conclure des marchés et qui en cherche toujours de nouveaux²² ». Beltrán avait réussi à reconstruire son soi statuaire à l'intérieur de cette microsociété et cela était évident même pour un étranger comme Stansell. De même qu'avec Zamaidy, les vêtements agissent pour lui tel un élément statuaire mais, cette fois-ci, à l'intérieur du groupe des otages.

3. Les marqueurs sanitaires du corps enlevé

Nous classerons comme des marqueurs sanitaires du corps enlevé tous les marqueurs du discours qui font référence à la santé physique, psychologique et psychiatrique des témoins de notre corpus. Nous avons déjà vu que les dures circonstances de la captivité causaient des ravages sur la santé physique des otages. En dépit de leur mauvais état général et de leur détérioration constante, ils n'avaient accès qu'à une quantité très restreinte de médicaments, dont la distribution dépendait au

²¹ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 158.

²² *Ibid.*

surplus des caprices du guérillero en charge. Même dans des situations très graves, comme le coma diabétique de Luis Eladio Pérez, les accidents cardiovasculaires d'Orlando Beltrán, de Luis Eduardo Géchem et d'Oscar Tulio Lizcano ou la césarienne de Clara Rojas, les otages ne pouvaient pas compter sur l'aide de professionnels de la santé. La guérilla désignait un guérillero sans aucune formation comme « infirmier », ce qui lui donnait la possibilité de poser des diagnostics et de contrôler l'accès aux médicaments selon ses désirs. Parfois, comme c'était le cas avec Camilo, un jeune garçon « qui n'aimait pas combattre et [dont la] vocation avait toujours été de soulager la douleur d'autrui²³ », les otages pouvaient bénéficier de soins véritables; mais, la plupart du temps, l'« infirmier » ne pouvait pas faire grande chose.

Cette négligence constitue un marqueur sanitaire de la souffrance physique des otages, mais elle est aussi un indice de ce que la guérilla considérait comme un corps en santé. Les corps des otages n'étaient soignés qu'en deux occasions exceptionnelles : soit quand les problèmes de santé les empêchaient de marcher longuement dans la jungle, soit pendant les jours précédant les preuves de survie. Le lien entre santé et bien-être était alors complètement ignoré. Dans ces circonstances, un corps en santé est tout simplement un corps utile au moment présent, indépendamment de sa possibilité de perdurer dans le temps. Cette vision réductrice de la santé ne faisait d'évidence aucune place à la santé mentale des otages, dont les perturbations étaient probablement moins visibles mais tout aussi insidieuses. Marc Gonsalves en donne un exemple dans son témoignage :

Jusqu'à maintenant, nous ne nous étions pas rendu compte que la détention nous avait à ce point affectés psychologiquement. Nous

²³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 473.

avons appris à accepter comme « normales » des conditions que nous aurions trouvées intolérables ailleurs : attendre la permission de se laver, de manger, l'ordre de marcher et de s'arrêter. Tout cela nous a imprégnés imperceptiblement. Nous avons conscience des conséquences physiques de notre détention, mais l'incident des machettes nous fait comprendre que, comme le gibier abattu, c'est par l'intérieur que nous commençons à pourrir. Nous devons rester vigilants et guetter le moindre signe d'emprisonnement mental²⁴.

Comment éviter la privation du soi intime? Quoi faire pour préserver sa liberté?

Plusieurs stratégies sont mises en œuvre. Face aux journées vides de sens, les otages s'inventent des activités à faire : de l'exercice physique à la prière, en passant par les exercices de respiration, le tissage, la broderie, la couture, les jeux de société, la lecture (quand des livres étaient disponibles) et l'apprentissage des langues, entre autres. Fernando Araújo, par exemple, se propose de se tenir l'horaire le plus varié possible, composé de deux heures d'activité physique entre six heures et huit heures le matin, d'activités diverses jusqu'à dix heures, de l'étude d'un livre de chimie auquel il avait eu accès, d'exercices de respiration que son père lui avait appris, de séances de méditation et de prière, avant de prendre le repas du soir et de dormir²⁵. Au fur et à mesure que sa routine s'enrichissait, il remarquait qu'il gagnait de plus en plus de sérénité.

Betancourt signale aussi comment la broderie a eu un effet apaisant, non seulement sur elle-même, mais sur sa relation de plus en plus difficile avec Clara Rojas.

Broder était aussi une façon de se reconnecter avec son passé et sa famille :

²⁴ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 259.

²⁵ Nous traduisons : « Completaba mis horarios de la mañana : ejercicios de 6 :00 a 8 :00 a.m., tareas varias hasta las 10, estudio de química hasta el almuerzo. Por las tardes : ejercicios de respiración diafragmática, tedio programado; meditaciones, oraciones, la comida y a dormir. A medida que me ocupaba iba ganando en serenidad » (Fernando Araújo, *El trapequista*, *op. cit.*, p. 61).

J'avais obtenu que l'on nous apporte du tissu et du fil et je remerciais le ciel d'avoir pris le temps d'écouter ma vieille tante Lucy qui avait tenu, lorsque j'étais adolescente, à m'apprendre l'art de la broderie. Mes cousines avaient fui d'ennui, j'étais restée par curiosité. Je comprenais maintenant que la vie nous remplissait de provisions pour nos traversées du désert. Tout ce que j'avais acquis de façon active ou passive, tout ce que j'avais appris volontairement ou par osmose me revenait, alors que j'avais tout perdu, comme les véritables richesses de mon existence. Je me surprénais à refaire les gestes de ma tante, à utiliser ses expressions et ses attitudes, en expliquant à Clara les rudiments du point de croix, du point lancé, du point de feston. Bientôt les jeunes filles du campement, aux heures où elles n'étaient pas de garde, vinrent observer notre ouvrage. Elles aussi voulaient apprendre.

Les heures, les jours et les mois s'écoulèrent moins durement. La concentration nécessaire pour la broderie rendait nos silences plus légers. Il était possible de retrouver des gestes de fraternité qui adoucissaient notre sort. Cela dura plusieurs mois, et beaucoup de campements, jusqu'à l'épuisement du fil²⁶.

En reprenant les métaphores bibliques qui lui sont si chères, Betancourt signale comment sa vie passée lui revient en mémoire pour lui permettre de retrouver les moyens de « traverser le désert » de la captivité. C'est à ce moment précis, quand elle ne possède que son propre corps, qu'elle peut se rendre compte que les véritables richesses de son existence étaient contenues dans toutes les choses qu'elle avait apprises avant d'être enlevée. Dans un monde si aride, la source dans laquelle les otages puisaient leur santé ne pouvait que se trouver ailleurs, dans le souvenir de leur vie en liberté.

²⁶ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 142.

4. L'intimité et la surintimité dans l'espace de captivité

La question de l'intimité est intrinsèquement liée à l'espace privé. Mais si elle se construit à l'abri des regards des autres, protégée par des barrières plus ou moins visibles qui empêchent les étrangers d'y pénétrer, comment est-il possible de parler d'intimité dans l'espace de l'enlèvement? Selon les récits de notre corpus, quelles sont les caractéristiques de cet espace et comment affectent-elles l'intimité des otages? En outre, dans la mesure où les FARC-EP tentaient en permanence d'échapper aux forces armées colombiennes, les otages n'occupaient pas le même espace en continu, ce qui rend difficile une caractérisation générale à la lecture de leurs écrits; cependant, nous pouvons parler de deux grands types d'espace d'enlèvement.

Il y a d'abord *l'espace de captivité en solitaire*. Fernando Araújo et Oscar Tulio Lizcano, de même que Luis Eladio Pérez au long de ses deux premières années de captivité, n'ont pas partagé un espace d'enlèvement commun avec d'autres otages. Dans ces circonstances, les FARC ne construisaient pas des grandes structures pour les garder captifs, mais doublaient la surveillance de façon telle que très peu d'activités quotidiennes pouvaient échapper au regard des gardes.

Il y a par ailleurs *l'espace de la surexposition collective* : les otages étaient réunis dans des groupes de taille variable et gardés prisonniers dans des installations fermées, plus ou moins solides et entourées de tables et de barbelés, surveillées par plusieurs gardes. Ce type d'espace collectif implique une exposition multiple : ce ne sont pas seulement les gardes qui observent, mais aussi les autres compagnons de captivité.

La seule exception à ce régime d'exposition permanente est signalée par Ingrid Betancourt. Grâce à l'intervention de Ferney, l'un de ses anciens gardes qui lui avait toujours été sympathique, Ingrid Betancourt et Clara Rojas ont eu accès à une maisonnette avec une chambre pour chacune, dans laquelle elles « pouva[ient] se retirer sans avoir l'impression d'être en prison²⁷ ». Cet *espace d'intimité relative* permettait à Rojas et Betancourt de s'isoler temporairement et d'échapper au regard permanent d'autrui.

L'enlèvement génère donc un rétrécissement de l'espace privé et un accroissement de la visibilité²⁸. Dans certains cas nous pouvons même dire, en reprenant Dambuyant-Wargny, que le seul espace que les otages possèdent est délimité par leur propre corps²⁹. Les militaires, enchaînés en permanence, exemplifient cette vision de manière très probante; en effet, il était impossible pour eux d'accomplir la moindre activité sans obtenir l'accord du compagnon auquel ils étaient attachés. La seule action susceptible d'échapper au regard d'autrui, dans ce cas-ci, est la pensée. Le droit à l'épanouissement de la vie intime avait été remplacé par une surintimité imposée.

Cette surintimité présente plusieurs risques. Bien que plusieurs otages se connaissaient entre eux avant d'être enlevés³⁰, aucun n'avait partagé sa vie quotidienne

²⁷ *Ibid.*, p. 227.

²⁸ Ce type d'espace de surveillance permanente rappelle les structures panoptiques, si bien décrites par Michel Foucault dans *Surveiller et punir : naissance de la prison* (Paris, Gallimard, 1975) et aux conséquences que ces structures ont sur le corps social. Étant donné le cadre et le propos de notre thèse, consacrés au corps intime et au soi intime, nous avons décidé de ne pas nous engager dans cette voie d'analyse, puisque que l'espace carcéral ne fait pas partie du cœur de notre problématique.

²⁹ Gisele Dambuyant-Wargny, *Quand on n'a plus que son corps*, *op. cit.*, p. 98.

³⁰ La plupart des politiciens s'étaient déjà croisés au Congrès. Les militaires et policiers ont été enlevés après le siège des villes où ils étaient assignés et, en conséquence, pouvaient au moins se reconnaître

avec les autres, si bien que les conséquences ne se font pas attendre. Betancourt évoque sa relation avec Rojas dans les extraits suivants :

Au début, nous partagions tout sans compter. Bientôt il fallut diviser méticuleusement ce qui nous était alloué. On se regardait de travers, chacun en voulait à l'autre de la place qu'il lui prenait, on glissait imperceptiblement vers l'intolérance et le rejet³¹.

Un jour, je demandai au garde de me procurer une corde pour étendre notre linge. Il ne voulait pas nous aider. La corde arriva néanmoins le lendemain, et je m'attelai à l'installer d'arbre en arbre pour pouvoir l'utiliser tout entière et de la meilleure façon. J'allai chercher mon linge et, lorsque je revins, je découvris qu'il ne restait plus de place pour mes affaires. Clara avait tout utilisé pour les siennes. Un autre jour, un contentieux naissait à propos de l'espace sous la moustiquaire, puis de l'hygiène et des odeurs, puis du bruit que chacune faisait. Il était impossible de s'entendre sur la plus élémentaire des règles de comportement. Il y avait, dans cette intimité imposée, un risque majeur : celui de tomber dans l'indifférence et le cynisme, et de finir par obliger l'autre à vous subir sans aucune pudeur³².

Dans le cas de Betancourt et de Rojas, la surintimité imposée a signifié la fin de leur amitié et l'impossibilité de toute forme d'intimité entre elles : « [o]bligées d'être collées l'une à l'autre, réduites à un régime de sœurs siamoises sans avoir rien en commun³³ », elles ont fini par se construire des barrières invisibles qui leur permettaient de maintenir une distance et de s'éloigner inexorablement.

Mais, paradoxalement, ces barrières étaient aussi une façon de garantir l'accès à un certain type d'espace privé, voire à une certaine forme d'intimité. À ce sujet,

entre eux. Marc Gonsalves, Tom Howes et Keith Stansell travaillaient ensemble, de même qu'Ingrid Betancourt et Clara Rojas.

³¹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 140.

³² *Ibid.*, p. 141.

³³ *Ibid.*, p. 16.

Betancourt mentionne à plusieurs reprises le rôle du petit voile que tous les otages installaient autour de leur lit ou de leur hamac afin de les protéger des insectes. Selon l'auteure, il agissait aussi comme une « barrière psychologique qui [les] défendait du contact, de la curiosité et des sarcasmes du dehors³⁴ ». D'autres barrières, plus subtiles, finissent aussi par s'ériger entre les otages. C'est encore Betancourt qui en donne un bel exemple :

Je pouvais parler avec Lucho une heure par jour pendant le déjeuner, et avec les autres sans restriction, l'usage de l'anglais m'étant formellement interdit. Lorsque mon heure avec Lucho était finie, Pinchao venait s'asseoir près de moi. Prendre des rendez-vous entre prisonniers était devenu une habitude. Il y avait une sorte de fierté à faire savoir que nous ne voulions pas être dérangés. À force de vivre ensemble, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans pratiquement rien à faire, nous avions pris l'habitude d'ériger des murs imaginaires³⁵.

Cependant, de tels « murs imaginaires » ne réussissaient pas à contrer l'un des problèmes de la surintimité : l'atteinte à la pudeur. Dans notre monde occidental, la manifestation des émotions et états d'âme, les soins pratiqués au corps nu, l'acte sexuel et les fonctions excrétoires appartiennent à la sphère privée. Pendant l'enlèvement, toutes ces actions deviennent publiques, soumises aux regards des compagnons de captivité et des ravisseurs, comme l'évoque Marc Gonsalves :

[N]ous sommes déjà tellement habitués à nous voir nous accroupir pour soulager nos besoins naturels que cela ne nous choque plus et que nous avons déjà oublié que, dans notre vie antérieure, nous n'aurions jamais imaginé faire une chose pareille³⁶.

³⁴ *Ibid.*, p. 161.

³⁵ *Ibid.*, p. 576.

³⁶ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 190.

De ce point de vue, les outrages subis par les otages sont multiples. Betancourt raconte comment elle s'est rendu compte que l'un des guérilleros profitait de son bain pour se masturber en la regardant³⁷. Elle parle aussi de la haine profonde qu'elle a éprouvée en s'apercevant que l'un des guérilleros la dévisageait quand elle a appris la mort de son père, tout en « se délect[ant] de sa souffrance³⁸ »; mais c'est surtout dans l'extrait suivant qu'elle révèle la complexité des atteintes à la pudeur dans ce huis clos :

Un après-midi, les gardes apportèrent le poste de télévision que Shirley avait fait venir dans le poulailler. Nous étions tous enthousiastes à l'idée de voir un film. Mais ce qu'ils nous présentèrent n'avait rien d'un moment de détente : c'était la preuve de survie de nos trois compagnons américains, enregistrée bien avant leur arrivée dans notre prison. L'auditoire s'émut de leurs messages et des réponses de leurs familles qui faisaient partie d'une émission de télévision diffusée aux États-Unis quelques mois auparavant. Nos compagnons se collèrent d'abord à l'écran, comme si cela pouvait leur permettre de toucher ceux qu'ils aimaient. Ils se reculèrent peu à peu : cette proximité les brûlait. Nous restions derrière, debout, observant douloureusement à la télévision ces familles qui, comme les nôtres, étaient déchirées de douleur et d'angoisse. Mais j'observais surtout mes compagnons, leurs réactions d'écorchés vifs, sans pudeur, comme sur une place publique.

Il y avait quelque chose de voyeuriste à contempler la nudité de leur drame. Mais je ne pus me détacher de ce spectacle, de ce hara-kiri collectif qui me renvoyait à ce que je vivais moi-même.

Je venais finalement de mettre des visages sur les noms de ces inconnus, qui m'étaient devenus familiers à force d'écouter parler d'eux. J'avais scruté leurs expressions à la télévision, les regards qui fuyaient la caméra, le tremblement des lèvres, les mots toujours révélateurs. J'avais été atterrée par la puissance de l'image et par l'idée que nous sommes tous tellement prévisibles. Je les avais vus tout juste deux secondes et j'avais l'impression d'avoir tout

³⁷ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 563.

³⁸ *Ibid.*, p. 119.

compris. Ils s'étaient tous trahis, incapables de masquer face à la caméra ni le meilleur ni le pire de leurs sentiments. J'en étais embarrassée mais, voilà, nous n'avions plus du tout droit à l'intimité³⁹.

Betancourt signale ici un grand paradoxe de la captivité : même si tous les otages se sentaient outrés d'être observés pendant leurs moments les plus intimes, les circonstances faisaient qu'ils étaient devenus aussi des voyeurs; observés en permanence, ils observaient aussi les autres avec le regard honteux de celui qui ne peut faire rien d'autre que violer l'intimité d'autrui. La surintimité réduit donc la possibilité d'épanouir son intimité et de construire un lien intime avec les autres. Pour cela, les otages devront apprendre des nouvelles façons de faire, très différentes de celles de leur vie passée.

5. Entrer en intimité

Inspiré par sa propre expérience d'otage, le journaliste colombien Herbin Hoyos lance en 1994 l'émission de radio *Las Voces del Secuestro* (*Les voix de l'enlèvement*). Dans cette émission, en ondes jusqu'au 2 octobre 2016, Hoyos laissait la place aux membres des familles des otages qui souhaitent s'adresser à eux. Le journaliste savait que les FARC-EP, ainsi que d'autres groupes armés hors-la-loi, permettaient aux otages d'écouter occasionnellement la radio et que cela jouait un rôle crucial dans leur

³⁹ *Ibid.*, p. 359-360.

santé psychologique. Ce concept a été adopté par d'autres émissions semblables dans d'autres chaînes publiques ou privées, nationales ou régionales.

Tous les témoins de notre corpus parlent avec beaucoup d'émotion de ces messages qu'ils recevaient. Sur les ondes, les voix de leurs familles traversaient les épaisses couches de feuillage de la jungle, pour venir les « touche[r] depuis très loin⁴⁰ ». Ces messages leur permettaient de se sentir encore présents dans la vie de leurs proches et de continuer à suivre leur quotidien; mais, surtout, ils établissaient un contact intime avec eux. En dépit du caractère absolument public de ces messages, de telles émissions, moments chéris attendus tout au long de la semaine, créaient un espace privé symbolique. Ce paradoxe est aussi mentionné par Clara Rojas, dans un passage où elle parle d'un magazine national auquel elle a eu accès et dont le dossier principal et la une étaient dédiés à sa mère. L'un des commandants lui avait donné ce magazine; la voilà « aussitôt partie [se] réfugier dans [son] hamac, sous la moustiquaire⁴¹ ». Là-bas, émue, elle se sentait comme si elle passait un petit moment d'intimité avec sa mère, moment de bonheur vite rompu par certains de ses compagnons de captivité qui lui ont demandé de se dépêcher parce qu'ils voulaient aussi lire ce magazine. De son côté, Rojas « n'arrivai[t] pas à comprendre en quoi cet article pouvait les intéresser, et pourquoi ils ne [la] laiss[ai]ent pas en paix; [elle] voulai[t] juste être seule avec [sa] mère⁴² ». La sensation d'intimité était tellement présente que la revue pour elle ne représentait rien d'autre que sa mère.

⁴⁰ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 362.

⁴¹ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 12.

⁴² *Ibid.*

Néanmoins, il arrivait que l'intimité se développe aussi entre otages. Betancourt parle avec beaucoup d'affection de plusieurs de ses compagnons de captivité avec lesquels elle a eu des relations plus proches qu'avec les autres. Par exemple, avec Luis Eladio Pérez, le lien intime s'est formé dès le début, sans qu'elle ne sache expliquer ni pourquoi ni comment; avec John Frank Pinchao ou avec Marc Gonsalves, l'intimité a été le résultat d'un lent processus de connaissance, qui leur a permis de se rapprocher et de construire un lien différent de celui qu'elle entretenait avec les autres otages. D'autres, comme Alan Jara, Marc Gonsalves, Tom Howes et Keith Stansell, entretiennent des relations intimes avec leurs compagnons de captivité qu'ils considèrent comme « une nouvelle famille⁴³ »; sans remplacer leur vraie famille, ces relations leur permettent de ne pas se sentir seuls et de combler le vide dans la construction de leur soi intime et leur identité personnelle.

6. La confession et le partage de l'intimité

La manière dont s'est construite la relation entre Ingrid Betancourt et Marc Gonsalves mérite qu'on s'y attarde un peu. Les deux otages avaient partagé l'espace de captivité pendant des années sans jamais essayer de se rapprocher, mais plutôt en s'évitant. Ils finirent néanmoins par prendre le temps de se parler grâce à l'émission *Las Voces del Secuestro*. À ce moment-là, Betancourt était la seule à posséder une radio, qu'elle avait réussi à cacher après la dernière rafle – infraction qui avait contrarié ses compagnons de captivité, qui craignaient une punition collective. Par la radio,

⁴³ Alan Jara, *El Mundo Al Revés*, op. cit., p. 80; notre traduction.

Betancourt avait appris que la mère de Gonsalves se trouvait en Colombie, avec sa propre mère, et qu'elle allait sûrement envoyer des messages à son fils. Cette nouvelle a rapproché les deux otages, tel que le raconte Gonsalves :

Si la radio est un appât, elle a choisi l'idéal. Qui pourrait résister à l'envie d'entendre la voix de sa mère? Comme nous devons l'écouter à très faible volume, nous sommes assis l'un contre l'autre, chacun une oreille collée à l'appareil. La première nuit, nous attendons des heures; je n'ai pas de message de ma mère, mais Ingrid en reçoit un de la sienne. À peine entend-elle sa voix qu'elle suspend son souffle comme si elle manquait d'air et je l'entends réprimer un sanglot. Je ne parle pas assez bien espagnol pour comprendre le message, mais, après tout, c'est aussi bien. Et de toute façon, Ingrid me chuchote la traduction. Nous passons le reste de la nuit ensemble à écouter le reste de l'émission en souriant de bonheur⁴⁴.

Plusieurs éléments du récit nous montrent l'ambiance intime qui entourait ces soirées. Tout d'abord, Betancourt et Gonsalves partageaient un secret, puisque l'utilisation d'un tel appareil leur était interdite et ce secret exigeait d'être préservé : il fallait donc écouter ce filet sonore sans réagir, parler, trahir l'autre. Ensuite, les séances d'écoute obligeant le rapprochement physique, elles leur ont donc donné la possibilité de franchir les limites qu'ils s'étaient imposés pour contrer la surintimité imposée à laquelle ils étaient contraints.

À l'origine, chacun d'eux se trouve dans son propre *espace intime*. Ils ne sont ensemble que dans la mesure où chacun veut entendre les messages de sa propre mère. Néanmoins, au fil du temps, leurs espaces personnels s'entrecroisent pour n'en former qu'un seul. Cette intimité se confirme quand Gonsalves réussit finalement à

⁴⁴ Marc Gonsalves *et al.*, *op. cit.*, p. 196.

capter un message de sa mère, après une semaine d'attente et de partage de ses soirées avec Betancourt :

[J]e me réveille brusquement en entendant ma mère parler. Mes yeux s'embuent de larmes. Ingrid a dû sentir mon émotion, car elle glisse sa main dans la mienne et la serre. Le message de ma mère est bref, mais elle l'a à peine terminé que j'ai déjà tout oublié. Je demande à Ingrid de me le répéter. Elle me chuchote que ma mère m'aime, que je lui manque et qu'elle veut que je tienne bon. Je me mords les lèvres. Entendre à nouveau ces paroles dans la bouche d'Ingrid produit le même effet sur moi : j'ai l'impression que ma mère est là et je suis bouleversé. Je demande à Ingrid de répéter encore. Elle recommence. Finalement, toujours insatisfait malgré tout ce qu'elle vient de faire pour moi, je reste avec elle à écouter l'émission jusqu'au bout⁴⁵.

Dans le récit original en anglais, Gonsalves fait le lien entre l'émotion qu'il a ressentie quand il a écouté la voix de sa mère et l'acte de se confesser. Dans ce fragment, qui a été malheureusement éliminé dans la traduction en français, Gonsalves se remémore des confessions de son enfance, à l'église Saint Paul :

Je devais m'agenouiller en face d'un petit rectangle recouvert par un fil de fer, je devais examiner ma conscience et raconter tous mes péchés au prêtre. Curieusement, écouter ce message avec Ingrid, cette nuit-là, a fait ressurgir en moi ce souvenir avec force détail. Je pouvais sentir le cuir du prie-Dieu, l'odeur boisée de l'encens des stations du chemin de croix qui venaient de finir et la douce odeur de la cire d'abeille des bougies. Je pouvais entendre le glissement du panneau diviseur entre le prêtre et moi, et voir le faisceau de lumière qui traversait le rebord où mes coudes se reposaient et mes mains se pliaient en position de prier⁴⁶.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 197-198.

⁴⁶ Nous traduisons : « I went to bed and lay there unable to sleep. The excitement of hearing my mother's voice was still like an electric shock coursing through my body. I remembered going into the confessional at St. Paul's Church when I was a kid. I had to kneel down and speak into a small rectangle meshed with wire. There I examined my conscience and let the priest know all the ways that I had sinned. Somehow hearing that message with Ingrid that night brought back that memory in sharp detail. I could smell the tang of the leather kneeler and the wood-spice fragrance of the incense from the just-concluded Stations of the Cross ritual and the sweet smell of the beeswax candles. I could hear the sound of the priest sliding the divider and see the wedge of light playing across the ledge where I rested my elbows, and my hands folded in prayer » (*Ibid.*, p. 229).

Tout le corps intime de Gonsalves est présent dans cette citation : les sons, les odeurs, le contact avec les surfaces, la lumière qui lui permet de voir la scène et la mémoire de la position de son corps sont décrits avec précision. Il raconte le souvenir intime de cette expérience au confessionnal, télescopé avec celui de cette soirée en captivité au cours de laquelle il a pu écouter le message de sa mère en compagnie de Betancourt.

Dans ces deux souvenirs, Gonsalves se trouve en situation de partage de son soi intime. Dans les deux cas, l'aveu est protégé par un contexte spatial particulier : la lumière est tamisée ou absente, les voix sont retenues, les secrets sont chuchotés, les corps sont très proches, mais séparés par une mince barrière physique. L'intensité émotionnelle de ce partage relie les deux souvenirs et transforme en complices deux êtres humains qui, jusque-là, n'avaient que très peu en commun. Un secret doit maintenant être gardé. La confession est scellée.

En écrivant son récit, Gonsalves nous fait part de cette confession. C'est avec les énonciataires de son témoignage qu'il se confesse à nouveau, en avouant le lien qu'il a reconstruit entre la soirée passée avec Betancourt et le souvenir du confessionnal de son enfance. En tant qu'énonciataires, nous sommes comme ce prêtre qui glisse le petit panneau du confessionnal pour permettre à l'énonciateur de partager son soi intime tout en acceptant de porter cet aveu en lui-même. En lisant ces récits testimoniaux nous acceptons de partager les traces que l'enlèvement a laissées sur ces témoins. Ces traces rendent compte des rapports profonds entre le corps intime et le soi intime. Nous nous attarderons à ces rapports dans les chapitres à venir.

CHAPITRE VI

LA CONSTRUCTION DU SOI INTIME

1. Le corps intime et le soi intime : passé, présent et futur

Pour les auteurs de notre corpus, le corps intime est à la source de l'écriture. C'est dans ce corps intime que les témoins puiseront les traces de l'expérience et les souvenirs de leur vécu pour les transformer en récit. Or, cette démarche se réalise dans un décalage permanent puisque le témoin se rappelle, en liberté, de son expérience de captivité, tout en essayant de la fixer pour qu'elle ne se perde pas dans ses souvenirs. Son témoignage, une fois écrit, illustre donc « l'impossibilité de la coïncidence de soi à soi, impossibilité qui ne tient pas aux infidélités de la mémoire, ni aux erreurs volontaires ou non, aux dissimulations et tricheries, mais bien à la constitution même de l'être humain¹ ». En conséquence de quoi se lit entre les lignes de tels témoignages une quête de la reconstruction du soi intime : le narrateur s'engage dans une « [c]hasse de l'être, où le chasseur et le chassé ne constituent qu'un seul et même individu, ce qui rend la quête d'autant plus difficile² ».

Cet exercice se révèle toujours paradoxal. Le passé, envisagé avec les yeux du présent, aurait pu être vécu différemment. Dès lors, l'écriture testimoniale de même

¹ Georges Gusdorf, *Les écritures du moi. Lignes de vie I*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1991, p. 135.

² *Ibid.*, p. 143.

que « [t]oute [autre] rétrospection revêt le sens d'une rétrospective des occasions perdues³ ».

Notre corpus n'échappe pas à ce constat; en effet, les textes étudiés se tissent autour des regrets de leurs auteurs. Certains témoins, comme Rojas, déplorent les choix qui les ont conduits à la captivité :

Ingrid se tourne alors vers moi et me demande : « Clara, tu viens? » Et moi, sans hésiter un seul instant, je lui réponds : « Bien sûr! On part à quelle heure? » Je cherche ainsi à redonner de l'élan à la campagne, à retrouver l'enthousiasme et la confiance que nous partagions tous quelques mois auparavant. Il me semble qu'en tant que directrice de campagne je dois montrer l'exemple, prouver mon amitié et ma loyauté, envoyer un message clair au groupe. Surtout après la débandade que nous venons de connaître : une semaine auparavant, plusieurs responsables – le coordinateur financier, le coordinateur politique et une sénatrice – ont démissionné. Et le porte-parole n'assiste pas à la réunion... Voilà donc la réponse que je donne à Ingrid. Cet acte idéaliste, pour ne pas dire d'une stupidité criante, je ne cesserai de le regretter durant mes longues années de captivité. J'ai certainement été au mauvais endroit au mauvais moment⁴.

Le récit de Rojas révèle que ce regret a hanté aussi ses longues années de captivité :

[J]'ai souvent repensé à cette soirée : j'en ai décortiqué chaque moment, disséqué chaque minute, ce qui explique pourquoi tout est si clair dans ma mémoire. Je résumerai ainsi mes élucubrations : si j'ai commis une erreur, c'est à ce moment-là. J'aurais dû me montrer plus ferme avec Ingrid, même si c'était difficile. J'aurais dû lui dire que je refusais de l'accompagner pour voir si elle avait le courage d'y aller seule. Alors, l'histoire aurait sans doute été différente et nous n'aurions pas eu à endurer une expérience aussi douloureuse⁵.

³ *Ibid.*, p. 127.

⁴ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 15.

⁵ *Ibid.*, p. 17.

Mais, la plupart du temps, les repentirs font référence aux petits détails de la vie quotidienne avant la captivité, au manque d'attention aux êtres proches et à l'insouciance face aux petits bonheurs de tous les jours, qu'ils n'avaient « jamais pris le temps de considérer auparavant⁶ ». En somme, ces récits expriment un double regret : celui que les témoins ont éprouvé quand ils étaient captifs; celui qui a hanté les journées longues et vides durant lesquelles ils ne pouvaient que se rappeler leur passé, devenu encore plus heureux par contraste avec le présent de la captivité. Mais il y a aussi les regrets réfléchis du présent de l'écriture, ceux qui naissent de l'exercice rétrospectif de la captivité, tout en le réaménageant et en lui redonnant du sens.

Or, dans ces circonstances, les regrets peuvent devenir une source de satisfaction. Betancourt formule ce paradoxe lorsqu'elle décrit l'atmosphère qui entourait le jour de Noël :

Les jours qui précédaient Noël étaient différents. La « brique » était allumée toute la journée pour nous permettre d'écouter notre musique traditionnelle. Écouter les classiques de la saison était pour nous une véritable session de masochisme. Tous, nous connaissions les airs et les paroles par cœur. Je vis Consuelo qui, sur la grande table, jouait aux cartes avec Marc, un des trois derniers venus, et qui essuyait des larmes furtives avec un coin de son tee-shirt. Les notes de *La Piragua* jaillirent du poste. À mon tour d'être sentimentale. Je revoyais mes parents danser du côté du grand sapin de Noël chez ma tante Nancy. Leurs pieds glissaient sur le marbre blanc dans une synchronisation parfaite. J'avais onze ans, je voulais faire pareil. Impossible de se soustraire aux souvenirs qui nous sautaient dessus. D'ailleurs, personne ne voulait s'y dérober. Cette tristesse était notre seule satisfaction. Elle nous rappelait que, dans le passé, nous avions eu droit au bonheur⁷.

⁶ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 204.

⁷ *Ibid.*, p. 326.

Dans la jungle, cette atmosphère nostalgique entourait aussi les quelques parenthèses de bonheur « un bonheur triste, fragile et fugace⁸ ». La plupart des témoins décrivent avec fascination les merveilleux paysages et la beauté des animaux sauvages : « Ces apparitions [...] resteraient gravées à tout jamais dans ma mémoire, écrit Betancourt, [mais elles] n'auraient jamais d'écho dans celle des miens⁹. » Elle va jusqu'à imaginer les réactions de ses proches :

J'imaginai le bonheur de mes enfants découvrant cet endroit.
J'imaginai l'expression de mon père en extase devant la beauté de cet arbre déployant ses branches à deux mètres du sol comme un énorme cèpe. Maman serait déjà en train de chanter un de ses boléros romantiques. Il suffisait de si peu pour être heureux¹⁰.

Néanmoins, ces quelques moments ne pourraient jamais sortir de cette jungle où ils étaient gardés captifs. Les regrets proviennent de cette impossibilité, au temps présent, de partager les petits bonheurs de la captivité.

Ces sentiments nostalgiques vont aussi se projeter dans l'avenir. Le jour de l'anniversaire de la mort du père de Betancourt, Shirley, une guérillera qui avait sympathisé avec elle, apparaît dans sa *caleta*¹¹ avec une télévision et le film *Como agua para chocolate* (film de 1992 distribué en français sous le titre *Les épices de la*

⁸ *Ibid.*, p. 157.

⁹ *Ibid.*, p. 204.

¹⁰ *Ibid.*, p. 157.

¹¹ Le terme *caleta* est polysémique : il peut faire référence à une anse ou un bras de mer, à un bateau qui n'accoste pas dans les grands ports mais seulement les petits quais et à un voleur. En Colombie, il est utilisé dans deux sens : on dit d'une personne qu'elle est un *caleto* ou une *caleta* pour dire qu'il ou elle a fait beaucoup d'argent. Le terme est aussi employé pour nommer une cachette, soit d'argent ou de drogues. Dans le jargon des FARC, le terme désigne le refuge dans lequel les otages habitaient. Betancourt a choisi de ne pas traduire ce terme, de même qu'avec tous les autres termes appartenant au jargon des FARC.

passion). Son but était de distraire Betancourt et de lui faire penser à autre chose qu'à cette date si triste pour elle. Cependant, le film ne fait provoquer d'autres regrets :

Cela me fit penser à Maman, qui m'avait suppliée, quelques mois avant ma capture, de l'accompagner voir ce film. J'avais refusé. Je n'avais pas le temps. Maintenant, du temps, j'en avais trop. Je n'avais pas Maman et je n'aurais plus jamais Papa. En regardant ce film, je me fis à moi-même deux promesses : si jamais je m'en sortais, j'apprendrais à cuisiner pour ceux que j'aime. Et j'aurais du temps, tout mon temps, à leur consacrer¹².

Nous voyons donc que les regrets –et les remords qui en découlent– ne sont pas seulement des éléments structuraux de ces récits; en réalité, ils télescopent plusieurs temporalités différentes : le passé, ce temps d'avant la captivité; le présent de la captivité; le présent de l'écriture, alors que les témoins ont retrouvé leur liberté.

Ce temps fusionné dans le récit se projette dans l'avenir des témoins pour le transformer, avec le souhait – tel que formulé dans ce passage du récit de Betancourt – qu'il ne soit pas hanté par les regrets et les remords. Ces textes nous montrent ainsi le temps fusionné qui configure le soi intime des témoins. Ils permettent de rendre publiques les nouvelles promesses que font les otages, maintenant qu'ils sont en liberté, dans l'espoir de reconstruire leur identité personnelle et celle de leurs proches.

2. Identité et synthèse temporelle

Un récit de témoignage est une fenêtre ouverte sur un laps de temps de la vie d'un être humain. Il raconte les expériences vécues pendant cette période, mais il ne se limite pas à la simple description des événements. Pour arriver à comprendre comment

¹² Ingrid Betancourt, *Même le Silence a une fin*, op. cit., p. 349-350.

et pourquoi le témoin a vécu ces expériences, il nous faut aussi comprendre qui était ce témoin avant que cette fenêtre dans la durée de sa vie ne s'ouvre.

Dans le cas de notre corpus, tous les témoins présentent un trait identitaire commun : ils étaient tous des otages politiques des FARC, gardés en captivité après des sièges dans des villages isolés de la Colombie, pour les militaires et les policiers, ou séquestrés de façon intentionnelle pour les politiciens. Cependant, chaque témoignage rend compte aussi de l'identité de chacun des témoins, à la fois en tant qu'otage politique des FARC et en tant qu'individu. Cette identité est par ailleurs le fruit d'une synthèse temporelle, le témoin regardant son expérience de captivité avec les yeux de la personne qu'il est devenu au moment présent de l'écriture. Son récit montre comment il construit son identité actuelle après avoir vécu et survécu à cette expérience extrême. Il décrit ce que le témoin a été pendant l'enlèvement, tout en enracinant cette identité dans son passé et son histoire personnelle

Nous avons déjà discuté de la manière dont le passé ressurgit, accompagné de regrets, dans les récits de notre corpus. Néanmoins, plusieurs témoins ont recours au passé pour mieux décrire ce qu'ils sont devenus, tant pendant qu'après la captivité. À ce sujet, le cas de Fernando Araújo est très éclairant. Dès le premier paragraphe de son récit, cet ancien ministre, qui avait épousé Monica Yamhure Gossain sept mois avant son enlèvement, parle avec beaucoup d'amour et d'admiration de son épouse, « la femme de ses rêves¹³ », la cause de son bonheur, celle aux côtés de qui « la vie était une aventure merveilleuse »; avec elle, poursuit Araújo, il se « sentait fort, capable de tout

¹³ « Era la mujer de mis sueños » (Fernando Araújo, *El Trapecista*, *op. cit.*, p. 9; notre traduction).

faire, plein de succès »¹⁴. Après son évasion, le pays entier, en même temps que l'ancien captif lui-même, apprend que Yamhure Gossain – face à la perspective déchirante de n'avoir vécu que sept mois avec son mari et de l'avoir attendu pendant trois ans sans savoir s'il allait ou non lui être rendu – avait décidé, quatre ans auparavant, de refaire sa vie. Tout le témoignage d'Araújo, dédié à cette femme dont il parle avec beaucoup de respect, se présente tel le récit d'un amoureux devant faire preuve d'assez d'empathie pour comprendre les raisons qui ont pu motiver sa femme à cesser de l'attendre.

Plus que tout autre récit de notre corpus, celui d'Araújo montre les conséquences de l'enlèvement sur la famille et l'entourage des otages. En s'appuyant sur le journal intime de Yamhure Gossain, il décrit cet état de suspension dans lequel se trouvent les proches des otages, en le comparant avec sa propre expérience de la captivité. Il sait également rendre compte avec précision de la dimension temporelle de l'enlèvement : l'otage est plongé dans un temps irréel, dans lequel tous les repères deviennent inefficaces. Par contre, ses proches continuent à vivre dans la même dimension temporelle qu'ils partageaient avec lui antérieurement, tout en étant obligés d'accepter son absence. Les retrouvailles succédant aux années de séparation montrent comment ces temporalités différentes finissent par éclater et ne plus être compatibles. Le récit de témoignage permet aux otages de reconstruire cette brèche temporelle, tout en se questionnant à savoir si leur entourage a dû changer lui aussi.

¹⁴ « A su lado la vida era una aventura maravillosa; con ella me sentía fuerte, capaz, exitoso » (*Ibid.*; notre traduction).

À titre d'exemple, le recours au passé est utilisé par Betancourt dans les premiers chapitres de son témoignage pour mieux représenter la personne qu'elle était avant d'être prise en otage :

J'avais toujours vécu dans un tourbillon d'événements. Je me sentais vivante, j'étais un cyclone. Je m'étais mariée jeune, mes deux enfants, Mélanie et Lorenzo, comblaient tous mes rêves, et j'avais entrepris de transformer mon pays avec la force et l'aveuglement d'un taureau. Je croyais à ma bonne étoile, je travaillais dur et savais faire mille choses à la fois parce que j'étais sûre que je réussirais¹⁵.

Dans ce passage, Betancourt présente une partie de son *soi statutaire pour elle-même* : celle de la femme politique et active, statut qui concorde avec son *soi statutaire pour autrui* d'avant l'enlèvement. Dans son cas, c'est précisément ce *soi statutaire* intériorisé, devenu partie intégrante de son *soi intime*, qui sera le plus touché par l'expérience extrême. Peu de temps après avoir rencontré Luis Eladio Pérez, qui sera l'un des compagnons de captivité dont elle deviendra très proche, il lui confie qu'il aimerait un jour pouvoir travailler en politique avec elle; ce souhait résonne fortement chez Betancourt :

Cela me toucha plus que tout. Je n'étais pas du tout fière : sale, malodorante, habillée de haillons encrassés, honteuse d'être vue vieillie, enlaidie, réduite à si peu de chose. Que Lucho puisse penser à moi comme à cette femme que je n'étais plus.

Je baissai la tête car je ne tenais à ce qu'il devine mon trouble, et essayai de sourire pour me donner le temps de répondre¹⁶.

Même si elle était considérée comme un otage politique, les circonstances de la captivité impliquaient qu'elle n'était plus cette femme de pouvoir et que son *soi*

¹⁵ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 45.

¹⁶ *Ibid.*, p. 247.

statutaire ne serait plus jamais le même. Ses priorités, ses choix et ses actes ne pouvaient plus être guidés par les mêmes règles, ce qu'elle signale elle-même :

J'imaginai le monde sans moi, ce dimanche de tristesse et d'inquiétude pour ceux que j'aimais. Mes enfants, Mélanie, Lorenzo, et Sébastien, mon beau-fils, avaient déjà sûrement appris la nouvelle. J'attendais d'eux qu'ils soient forts. Nous avions souvent évoqué la possibilité d'un enlèvement. Plus que d'un assassinat, c'était d'une prise d'otage dont j'avais toujours eu peur. Je leur avais dit qu'il ne fallait jamais céder au chantage et qu'il valait mieux mourir que de se soumettre. Je n'en étais plus sûre à présent. Je ne savais plus que penser. Leur douleur, plus que tout, m'était insupportable. Je ne voulais pas qu'ils soient orphelins, je tenais à leur rendre leur insouciance. Je les imaginai parlant entre eux, soudés par le même tourment, essayant de reconstituer les événements qui avaient précédé mon enlèvement, essayant de comprendre. Cela me faisait mal¹⁷.

Le souci d'éviter de faire du mal à ses enfants mettait en doute ce qu'elle avait toujours pensé et discuté avec eux au sujet d'un éventuel enlèvement. En absence de son soi statutaire, de cette image de femme politique forte qu'elle avait toujours perçue comme étant la sienne, d'autres aspects de son soi intime prendront plus d'importance.

Pour nommer ce changement dans le soi intime, Araújo parle d'un « deuil du passé¹⁸ », résultat d'une « prise de conscience de sa réalité et de ses limitations¹⁹ » :

Tous mes points de repère quotidiens avaient changé : ce qui me rassurait, mon environnement, mes responsabilités, ce que je souhaitais. Il ne me restait que le soleil et la lune, pour reconnaître le jour et la nuit; mon corps, qui restait intact et mon esprit pour m'aider à m'en sortir. Je sentais comme si j'avais tout perdu : ma famille, mes amis, ma ville, la possibilité d'aller faire la course à

¹⁷ *Ibid.*, p. 94-95.

¹⁸ « Fue el principio del duelo por mi pasado » (Fernando Araújo, *El Trapecista*, *op. cit.*, p. 36; notre traduction).

¹⁹ « Fue el producto de haber tomado conciencia de mi realidad, de mis limitaciones » (Fernando Araújo, *El Trapecista*, *op. cit.*, p. 36; notre traduction).

pied et d'étudier, mes vêtements, mon lit, mon amour...ma place dans le temps et dans l'espace; où j'étais et avec qui²⁰.

Pour certains otages, cette prise de conscience se fait de façon soudaine, dès le début de la captivité. C'est le cas de Clara Rojas, par exemple : le lendemain de leur enlèvement, les guérilleros permettent à Rojas et à Betancourt de regarder le journal télévisé, dont la nouvelle d'ouverture était précisément leur enlèvement par le Front 15 des FARC. Rojas a été étonnée de voir les guérilleros qui les entouraient sauter et crier de joie :

Je suis tellement stupéfaite de voir des gens se réjouir de notre malheur que j'en reste bouche bée.

À la fin du journal, on nous ramène à notre abri. Je suis incapable de dire un mot, effondrée par ce que j'ai vu à la télévision : notre enlèvement présenté comme un fait acquis et la jubilation de nos geôliers. En m'allongeant, je ne cesse de me répéter que, désormais, je suis prisonnière²¹.

Ce n'est plus la femme politique, collègue et amie d'Ingrid Betancourt qui s'exprime; ce soi statuaire, à l'origine de son enlèvement, ne lui correspond plus. De même que tous les témoins de notre corpus, Rojas fait face à la violence de sa réalité, à la perte de tout ce qui la rattachait à son soi statuaire en liberté et à l'acquisition d'un nouveau statut « inimaginable, incompréhensible [et] indescriptible²² » : elle était désormais –

²⁰ Nous traduisons : « Fui tomando conciencia de la situación en que me encontraba; poco a poco, con altibajos. Se habían modificado todos mis puntos de referencia cotidianos, mis seguridades, mi entorno, mis responsabilidades, mis deseos. Me quedaban el Sol y la Luna para diferenciar el día de la noche; mi cuerpo que estaba intacto y mi mente para ayudarme a salir adelante. Me llenaba una sensación de haber perdido todo : mi familia, mis amigos, mi ciudad, poder correr, poder estudiar, mi ropa, mi cama, mi amor... mi ubicación en el tiempo y también en el espacio; dónde estaba y con quiénes » (*Ibid.*, p. 29).

²¹ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 36-37.

²² *Ibid.*, p. 37.

et pour une période indéterminée – un otage. Ses ravisseurs lui imposaient une nouvelle identité qu'elle-même et tous ses compagnons de captivité ne voulaient pas intérioriser.

3. La crise d'identité

Dans ce monde clos, où rien ne leur appartient et dans lequel ils ont perdu leurs repères, tous les otages vont vivre une bouleversante crise d'identité. Ce qu'ils étaient avant l'enlèvement n'existe plus ou, dans le meilleur des cas, n'est plus utile dans ce contexte :

Je voyais cette jeunesse à l'aise dans la jungle et je me sentais maladroite, handicapée et usée. Je commençais à percevoir que c'était l'idée de moi-même qui était en crise. Dans un monde où je n'inspirais ni respect ni admiration, sans la tendresse et l'amour des miens, je me sentais vieillir sans acquittement ou, mieux, condamnée à détester ce que j'étais devenue, si dépendante, si bête, si inutile pour résoudre les petits problèmes quotidiens²³.

Cette crise ne dépend pas seulement de ce qui arrive dans la jungle; elle est aussi déterminée par les rapports que les otages entretiennent avec le monde extérieur. C'est un fait connu que l'otage la plus médiatisée de ce groupe a été Betancourt. Cette médiatisation se justifie, en grande partie, du fait de sa double citoyenneté colombienne et française et par la position que la France a adoptée dans cette affaire. En effet, le gouvernement de Sarkozy a attiré l'attention de la communauté internationale sur cet enlèvement et a essayé à plusieurs reprises de négocier avec les FARC-EP, contrairement au gouvernement des États-Unis, qui a préféré ne pas médiatiser la question de l'enlèvement des ressortissants américains et collaborer militairement avec

²³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 20.

le gouvernement colombien. Tous les otages avaient connaissance de la grande présence médiatique du cas de Betancourt par la radio. En même temps, ils savaient que leur propre situation n'occupait pas autant de place à l'antenne. Cette différence ne faisait qu'augmenter leur crise d'identité. On sait que le fait de ne pas être mentionnés à la radio était vécu « comme une négation pure et simple de leur existence²⁴ ».

Pour Betancourt encore, la crise d'identité est aussi liée à sa double citoyenneté :

Durant la plus grande partie de ma vie, j'avais appris à vivre entre deux mondes. J'avais grandi en France, me découvrant par contraste. J'avais cherché à comprendre mon pays pour l'expliquer à mes amis d'école. De retour en Colombie, déjà adolescente, je m'étais sentie comme un arbre, les branches en Colombie et les racines en France. Très vite, j'avais réalisé que mon destin était de vivre en cherchant un équilibre entre mes deux mondes.

Lorsque j'étais en France, je rêvais de *pandeyucas*, d'*ajiaco* et d'*arequipa*²⁵. Je regrettais ma famille, les vacances entre cousins et la musique. Lorsque je revenais en Colombie, toute la France me manquait, l'ordre, le rythme des saisons, les parfums, la beauté, le bruit rassurant des cafés.

Entre les mains des FARC, ayant perdu ma liberté, j'avais aussi perdu mon identité. Mes geôliers ne me considéraient pas comme une Colombienne. Je ne connaissais pas leur musique, je ne mangeais pas ce qu'ils mangeaient, je ne parlais pas comme eux. J'étais donc française. Cette notion suffisait à justifier leur aigreur. Elle permettait de maquiller tous les ressentiments qu'ils avaient accumulés dans leur existence [...] ²⁶.

²⁴ *Ibid.*, p. 310.

²⁵ Les *pandeyucas* sont des petits pains salés typiquement colombiens, élaborés à partir de fromage blanc frais, d'amidon de manioc et d'œufs. L'*ajiaco* est une soupe consistante comptant plusieurs variations régionales, la version la plus connue étant l'*ajiaco santafereño*, typique de la région de Bogotá, d'où provient Betancourt. Elle est faite à base de différentes sortes de pommes de terre et d'une herbe aromatique sauvage appelée *guasca* et se sert avec des morceaux de poulet, des câpres et de la crème. Bien que Betancourt orthographe *arequipa*, elle fait probablement référence à l'*arequipe*, confiture de lait qui se consomme en Espagne et en Amérique latine, sous différentes appellations (*cajeta* au Mexique, *dulce de leche* en Espagne, Argentine et Uruguay, *manjar* ou *manjar blanco* au Chili, au Pérou et au Panama, *doce de leite* au Brésil).

²⁶ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 599-600.

À plusieurs reprises, Betancourt affirme se sentir autant Française que Colombienne; cependant, le fait de ne pas être perçue comme Colombienne par ses ravisseurs, et par quelques-uns de ses compagnons de captivité, ne faisait que s'ajouter à sa crise d'identité, puisque sa captivité ne pouvait se justifier, pour elle, que par sa lutte politique en tant que Colombienne.

Cette crise d'identité va mettre à nu les âmes des otages²⁷ en rendant encore plus évidents les « cercles vicieux de [la] bêtise humaine²⁸ ». Bien malgré eux, plusieurs témoins finissent par se reconnaître dans les vices de leurs compagnons :

La haine, la jalousie, l'avarice, l'envie, l'égoïsme, c'était en moi que je les observais. J'avais été choquée de m'en rendre compte et je n'aimais pas ce que j'étais devenue. Maintenant, lorsque j'écoutais les commentaires et les critiques contre les autres, je me taisais. Moi aussi, j'avais couru aux marmites dans l'espoir d'avoir un meilleur morceau, moi aussi j'avais attendu exprès que les autres se servent pour tomber pile sur la plus grosse *cancharina*, moi aussi j'avais envié une paire de chaussettes plus jolie ou une écuelle plus grande et, moi aussi, j'avais accumulé des stocks de nourriture pour assouvir ce qui ne peut s'apparenter qu'à de l'avarice²⁹.

Face à cette nouvelle réalité, les otages construiront un nouveau soi intime, qui leur permettra de survivre aux dures épreuves de la captivité. Un certain froid s'installera ainsi entre eux, et plusieurs vont essayer de se montrer autosuffisants et de ne pas avoir recours aux autres. Comme le signale Betancourt, « [e]n enfer, on n'a pas le droit de

²⁷ « Era como si el secuestro desnudara nuestras almas, dejara ver las bondades y carencias » (Alan Jara, *El Mundo Al Revés*, *op. cit.*, p. 215; notre traduction).

²⁸ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 334.

²⁹ *Ibid.*, p. 356.

montrer que l'on a mal³⁰ » : à force de supporter des sévices, les otages finissent par s'insensibiliser face à leurs propres souffrances et à celles d'autrui.

4. La mêmeté en captivité

Bien que pendant l'enlèvement les otages se voient obligés de se construire une nouvelle identité qui leur permettra de survivre à des circonstances extrêmement difficiles, certains aspects resteront immuables et deviendront des marqueurs de la mêmeté de leur identité personnelle. Cette mêmeté se rapporte en premier lieu aux corps des témoins.

En dépit des changements et de l'anéantissement physique, ce sont leurs corps qui permettront de reconnaître les otages « comme étant les mêmes³¹ ». Cet aspect sera mis en valeur par les photos et les vidéos que les FARC envoyaient aux familles en guise de preuve de survie des otages. Mais d'autres aspects se montreront immuables; parmi ceux-ci, on note que tous les otages conserveront leur nom et leur prénom. À ce sujet, Fernando Araújo mentionne le paradoxe résidant dans le fait de garder comme un élément fort d'identification du soi intime ce nom « choisi par les autres », « résultat du désir d'autrui »³².

Le genre est aussi un marqueur de mêmeté qui gagne en importance, surtout dans les récits de Clara Rojas et d'Ingrid Betancourt. Quoiqu'elles ne fussent pas les

³⁰ *Ibid.*, p. 354.

³¹ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 47.

³² « [E]s bastante poco lo que uno elige, ya que desde el momento de nacer, el nombre que llevo es elegido por otros. Surge de un deseo ajeno. Había aprendido cómo nos marca el lenguaje, cómo nos da forma » (Fernando Araújo, *El trapequista*, *op. cit.*, p. 195; notre traduction).

seules femmes en captivité – Gloria Polanco et Consuelo González de Perdomo faisaient également partie aussi des otages politiques des FARC –, Rojas et Betancourt ont été les seules femmes à écrire et à publier leur témoignage. Pour Betancourt, il n'était pas facile d'être femme dans un campement des FARC-EP :

Je la regardai s'éloigner en essayant d'imaginer ce qu'était une vie de femme dans un campement. Il y avait un commandant femme, bien sûr, mais j'avais compté cinq filles pour une trentaine d'hommes. Que pouvaient-elles espérer de mieux ici, plutôt qu'ailleurs? Leur féminité ne cessait de me surprendre, alors même qu'elles ne se séparaient jamais de leur fusil, et qu'elles avaient des réflexes masculins qui ne me paraissaient pas empruntés. Tout comme ce vocabulaire nouveau, ces chansons singulières, cet habitat particulier, ces femmes m'étonnaient : elles semblaient toutes sorties d'un même moule et avoir perdu toute individualité.

Être prisonnière, c'était déjà beaucoup. Mais être une femme prisonnière aux mains des FARC, c'était encore plus délicat. Il m'était difficile de le formuler. Intuitivement je sentais que les FARC avaient réussi à instrumentaliser les femmes avec leur consentement. L'organisation travaillait dans la subtilité, les mots étaient choisis consciencieusement, les apparences étaient soignées ... Je venais de perdre ma liberté, je ne voulais pas rendre mon identité³³.

La narratrice met en évidence sa lutte pour garder sa mêmeité tout au long de sa captivité. En dépit des circonstances, elle essaie de préserver des comportements et des attitudes qu'elle considère profondément liés à sa féminité : « [J]'étais habillée comme un homme depuis cinq ans, et pourtant tout en moi se conjugait au féminin, c'était mon essence, ma nature, mon identité³⁴. » Des comportements qui en liberté pouvaient être perçus comme dépourvus de sens, tel que nettoyer ses chaussures ou coiffer ses

³³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 93-94.

³⁴ *Ibid.*, p. 604.

cheveux, prenaient dans la captivité une autre signification et devenaient des marqueurs de son identité féminine.

Dans le récit de Rojas, cette identité féminine prend de l'ampleur avec la nouvelle de sa grossesse, qu'elle décrit comme « l'une des plus belles choses qui puissent arriver à une femme³⁵ ». En dépit des circonstances et de toutes les difficultés qui ont pu entourer sa maternité, Rojas conçoit l'arrivée de son enfant comme une possibilité de demeurer elle-même, malgré la captivité :

J'avais toujours rêvé d'avoir un enfant, d'être mère, de fonder une famille mais, une chose en entraînant une autre, le temps avait passé. Pourtant, avant l'enlèvement, mon horloge biologique avait commencé à se rappeler à moi. Alors, quand j'ai découvert que j'attendais un enfant, là, dans ces circonstances si invraisemblables, si périlleuses, je me suis dit qu'à mon âge, c'était peut-être ma dernière chance d'être mère. J'ai tout de suite écarté l'idée d'interrompre cette grossesse. Libre, je ne l'aurais jamais fait, alors pourquoi changer d'avis? Bien sûr, les conditions étaient loin d'être idéales, nous courions de gros risques, le bébé et moi, mais si je n'avais pas un enfant maintenant, je n'en aurais sans doute jamais³⁶.

Dans le cas de Rojas, les changements occasionnés par la maternité constituent paradoxalement une façon de rester fidèle à ce qu'elle était avant de devenir un otage; ils représentent donc la permanence de certains traits de son caractère, ainsi que de ses désirs d'avant l'enlèvement. Rojas signale aussi que, dans l'enfer de leur vie, l'arrivée de cet enfant aura été un baume pour elle et pour ses compagnons de captivité :

Avec Emmanuel, chaque moment de la journée offrait une nouveauté. Pour nous tous, dans cet environnement putride, hostile, dangereux, cet enfant symbolisait la vie. Nous savions tous que nous pouvions mourir à n'importe quel instant, mais la présence de

³⁵ Clara Rojas, *Captive, op. cit.*, p. 117.

³⁶ *Ibid.*, p.117-118.

ce bébé, nous remplissait d'énergie et d'optimisme, nous obligeait à donner le meilleur de nous-mêmes³⁷.

Si l'enlèvement mettait à nu leurs âmes et faisait ressortir des vices que les otages n'avaient jamais connus en eux-mêmes, Emmanuel avait l'effet contraire : ils leurs rappelait l'amour et la tendresse de leur vie en liberté. Chaque réaction de solidarité envers Clara et son enfant ainsi que chacun de cadeaux qu'ils ont reçus « étaient un hommage à la vie au milieu de la jungle³⁸ ».

Être mère ou père en captivité se présente comme l'un des marqueurs de mêmeté le plus important dans les récits de notre corpus : Ingrid Betancourt, Marc Gonsalves, Keith Stansell et Tom Howes, Alan Jara et Luis Eladio Pérez dédient leurs récits à leurs enfants. Toutefois, plusieurs émotions agissent à l'encontre de ce marqueur : l'angoisse de ne pas savoir s'ils pourraient revoir leurs enfants et s'ils seraient capables de recréer les liens avec eux quand ils sortiraient de la captivité; la préoccupation quant à leur bien-être économique; la culpabilité de ne pas avoir été assez présents pour eux; mais aussi, et surtout, le bonheur de se rappeler de tous les moments vécus ensemble.

À ce sujet, Betancourt raconte en détails tous ses efforts pour rester la mère de ses enfants en dépit de son enlèvement. Pendant sa captivité, elle fait le serment de prendre chacun des anniversaires de ses enfants comme « une journée de rémission » lui permettant d'« évacu[er] toutes les pensées de tristesse, de regrets et d'incertitude,

³⁷ *Ibid.*, p. 135-136.

³⁸ Nous traduisons: « La gran mayoría empezó a fabricar presentes para el recién nacido. Unos, muy elaborados; otros, sencillos; pero en cada uno había un trozo del alma de esos hombres que llevaban tantos años sufriendo, pero que le rendían tributo a la vida en mitad de la selva » (Alan Jara, *El mundo al revés*, *op. cit.*, p. 164).

et [de] plonge[r] dans la tâche [de] faire plaisir à tous, [afin] de rendre ce qu'[elle] avai[t] reçu avec [les] naissance[s] de [ses] enfants »³⁹. Chaque fois que les commandants le lui permettaient, Betancourt préparait des gâteaux rudimentaires, avec le peu d'ingrédients disponibles, pour les partager avec les guérilleros et les otages. Tel qu'elle l'affirme, « [elle] revenai[t] donc à l'essentiel : [elle] étai[t] mère avant tout⁴⁰ ».

De même que la parentalité restait immuable pendant la captivité, être « enfant » est aussi un marqueur de mêmeté. Clara Rojas a dédié l'un des chapitres de son récit à sa mère, qu'elle considère « l'un des plus grands cadeaux qui m'aient été accordés⁴¹ ». Betancourt décrit l'émotion qui l'envahissait chaque fois qu'elle écoutait les messages de sa mère, Yolanda Pulecio, et nous avons déjà signalé comment l'intimité entre Marc Gonsalves et Ingrid Betancourt s'est tissée autour de l'écoute des messages de leur mère à la radio. Jorge Eduardo Géchem, dont la mère est décédée pendant sa captivité, regrette profondément « ne pas avoir invité [ses parents], quand ils étaient encore en santé, au Liban, la terre de ses aïeuls⁴² ». Les regrets s'entremêlent aux souvenirs de bonheur et à la fierté d'avoir été l'enfant de ses parents.

Les marqueurs de mêmeté que nous venons de signaler correspondent tous aux caractéristiques personnelles des témoins. Bien que le rapport qu'ils entretiennent avec elles évolue pendant la captivité, elles demeurent attribuables aux otages : ils sont des femmes et des hommes; ils restent les parents et les enfants de leurs familles; ils ont

³⁹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 190.

⁴⁰ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 276.

⁴¹ Clara Rojas, *Captive*, op. cit., p. 11.

⁴² Nous traduisons : « Me arrepentía de no haber invitado a mi papá y a mi mamá, cuando gozaban de buena salud, al Líbano, a la tierra de mis mayores » (Jorge Eduardo Géchem Turbay, *¡Desviaron El Vuelo!*, op. cit., p. 62).

encore leur corps, même s'il a été transformé par les années de captivité et les souffrances. Cependant, nous savons que l'identité ne peut pas être limitée à ces aspects. Nous sommes tous des hommes et des femmes, des enfants, des pères et des mères, nous sommes ce corps que nous habite et que nous habitons, mais nous sommes plus que cela.

5. La quête du soi-même et la dignité

Nous avons déjà mentionné comment la captivité déclenche une crise d'identité chez les otages. Face aux pertes abruptes qu'ils doivent affronter, ils sentent qu'ils ne sont plus ce qu'ils avaient toujours cru être et ils se voient confrontés aux aspects les plus sordides de l'humanité, qu'ils reconnaissent dans leurs ravisseurs, dans leurs compagnons de captivité et à l'intérieur d'eux-mêmes.

Or, cette crise d'identité marque aussi, chez plusieurs otages, le début de la quête d'un soi intime plus profond, moins dépendant du rôle social, du respect et de l'admiration d'autrui, de même que des possessions matérielles :

Ayant perdu toute ma liberté et, avec elle, tout ce qui comptait pour moi; éloignée par la force de mes enfants, de ma mère, de ma vie et de mes rêves; le cou enchaîné à un arbre, sans pouvoir bouger, ni me lever, ni m'asseoir, sans avoir le droit de parler ou de me taire, de boire ou de manger, ni même d'assouvir librement les nécessités les plus élémentaires de mon corps; dans la condition de la plus infamante humiliation, je conservais quand même la plus précieuse des libertés, que personne ne pourrait jamais m'ôter : celle de décider *qui je voulais être*⁴³.

⁴³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 642; italiques de l'auteure.

Betancourt, de la même manière que d'autres témoins de notre corpus, constate que, même dans ces circonstances, elle avait le choix d'être libre. Cette constatation ne réduit pas l'horreur de sa situation, elle ne déculpabilise pas ceux qui la gardaient prisonnière, mais elle lui donne la possibilité de renouer avec ce qu'elle avait de plus immuable, soit la possibilité de choisir ce qu'elle était :

Ce n'était pas la vie en captivité qui m'ôtait la possibilité de bien ou mal agir. D'ailleurs, la notion de bien ou de mal n'était plus la même. Il y avait une exigence supérieure. Elle ne dépendait pas des critères des autres, car mon but n'était pas de plaire ou d'obtenir des appuis. Non. Je sentais qu'il fallait que je change, non pour m'adapter à l'ignominie, mais pour apprendre à être une personne meilleure⁴⁴.

En délaissant le côté politique de son soi, qui ne correspond plus à sa vie quotidienne en captivité, Betancourt ne cherche plus à avoir l'appui des autres : désormais, son but est elle-même. Elle se rend compte qu'elle est libre de choisir ce qu'elle veut être, parce que cette volonté ne correspond qu'à son soi le plus intime. Fernando Araújo parle aussi de cette liberté, en affirmant qu'elle lui permettait de ne pas perdre l'esprit⁴⁵ et, en conséquence, de garder certains aspects de son soi intime intacts, immuables, en dépit de l'expérience extrême qu'il traversait. Nous voyons donc comment la mêmeté s'approche de l'ipséité : quand les otages découvrent que, bien qu'ils n'aient aucun contrôle sur leur environnement, ils ont toujours le choix de leurs réactions, ils se rendent compte qu'ils peuvent préserver la liberté d'une partie d'eux-mêmes et qu'ils

⁴⁴ *Ibid.*, p. 214.

⁴⁵ « Nunca me dejaría secuestrar mentalmente » (Fernando Araújo, *El Trapecista*, *op. cit.*, p. 62; nous traduisons).

peuvent utiliser cette liberté pour reconstruire leur soi intime. C'est en défendant cette immuabilité qu'ils sont capables de changer et de survivre à l'enlèvement.

Tzvetan Todorov avait déjà profondément analysé cette liberté dans *Face à l'extrême*. Pour lui, elle constitue le point de départ de ce qu'il considère comme la première vertu quotidienne dans l'univers concentrationnaire : la dignité, qui « ne signifie rien d'autre que la capacité de l'individu de demeurer un sujet pourvu de volonté⁴⁶ ». Néanmoins, précise-t-il, « il ne suffit pas de prendre en soi-même une décision pour acquérir la dignité; il faut que cette décision soit suivie d'un acte qui en découle, et qui soit perceptible par les autres (même s'ils ne sont pas là pour le percevoir)⁴⁷ ». Araújo met de l'avant ce dernier critère quand il affirme :

« Comment être un bon père ou un bon fils en étant séquestré? » me demandai-je dans mes réflexions.

Ma réponse était « en agissant toujours de façon telle que mes enfants, mes parents, mes frères et mes sœurs, mes amis, soient fiers de tout ce que je fais pendant cet épisode de ma vie, si un jour ils le connaissent »⁴⁸.

De ce point de vue, la dignité devient une vertu profondément attachée au soi intime : « Dans la dignité, le *je* s'adresse au *je* lui-même⁴⁹. » Le résultat de ce dialogue est une action qui doit faire preuve de concordance avec le soi intime. Nous pouvons donc définir la dignité comme « la capacité de satisfaire par ses actes aux critères qu'on a

⁴⁶ Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991, p. 23.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁸ Fernando Araújo, *El Trapecista*, *op. cit.*, p. 62. Notre traduction de: « "¿Cómo ser un buen padre o un buen hijo estando secuestrado?" me preguntaba en mis cavilaciones.

"Actuando siempre de manera que mis hijos, que mis padres, que mis hermanos, que mis amigos, se sientan orgullosos de todo lo que haga en este trance de mi vida, si algún día lo conocen", me respondí. ».

⁴⁹ Tzvetan Todorov, *Face À L'extrême*, *op. cit.*, p. 115.

intériorisés. La dignité deviendrait alors un synonyme du respect de soi : je veux que mon action trouve grâce aux yeux de mon jugement⁵⁰. » Chez Betancourt, ces critères correspondent à la figure de son père :

La voix de mon père m'arriva de très loin, un seul mot me venait à l'esprit, en majuscules. Mais je découvris avec horreur que ce mot s'était complètement vidé de son sens et qu'il ne me renvoyait à aucune notion concrète, sauf à l'image de mon père debout, les lèvres serrées, le regard entier. Je ressassai ce mot comme une prière, comme une incantation magique qui pourrait peut-être défaire le maléfice. DIGNITÉ. Cela ne signifia plus rien, le répéter avait suffi pour me faire adopter l'attitude de mon père, à la manière d'un enfant qui copie les expressions sur le visage de l'adulte face à lui, et qui sourit ou pleure, non pas qu'il ressente de la joie ou de la douleur, mais parce que, en reproduisant les expressions qu'il voit, il déclenche en lui-même les émotions qu'elles sont censées manifester.

Et par ce jeu de miroir, sans que ma réflexion y soit pour quelque chose, je compris que j'étais allée au-delà de la peur, et je murmurai : "Il y a des choses qui sont plus importantes que la vie."

La rage m'avait quittée, faisant place à une extrême froideur. L'alchimie qui se faisait en moi, imperceptible de l'extérieur, avait substitué à la rigidité de mes muscles une force du corps qui se préparait à parer aux chocs de l'adversité. Il n'y avait pas de résignation, loin de là, pas de fuite en avant non plus. Je m'observais de l'intérieur, mesurais ma force et ma résistance, ma capacité non pas à rendre des coups, mais à les recevoir, comme un navire battu par les vagues, mais qui ne coule pas⁵¹.

Ce passage montre comment Betancourt cherche à imiter son père, dans un jeu de miroir qu'elle seule connaît et qui doit être décrit dans son récit afin d'être compris. Bien que ses ravisseurs aient pu percevoir sa froideur et son apparente indifférence aux coups qu'ils lui donnaient, ils ne pouvaient pas savoir, concrètement, ce que cela

⁵⁰ *Ibid.*, p. 74.

⁵¹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 29.

signifiait. Nous sommes ici dans le dialogue entre le *je* et le *je*, personnalisé dans ce cas particulier comme un dialogue entre l'auteure et la figure intériorisée de son père.

Or, face à une même situation, ce caractère intime de la dignité suppose qu'il soit possible de répondre de façon complètement différente. Après avoir été brutalisée par les guérilléros qui l'ont retrouvée quand elle essayait de s'évader, Betancourt a été obligée de « marcher tenue en laisse comme une bête⁵² » et de traverser tout le campement sous les cris abusifs de la troupe :

[L]e gars tirait [sur la laisse] par saccades pour m'obliger à le suivre. Il bavait en me criant dessus. Le retour au campement me parut très long sous le poids de mon humiliation et de leurs sarcasmes. L'un devant moi, les deux autres derrière, ils parlaient à haute voix et échangeaient des cris de victoire. Je n'avais pas envie de pleurer. Ce n'était pas de l'orgueil. C'était juste un mépris nécessaire pour vérifier que la cruauté de ces hommes et le plaisir qu'ils en tiraient n'avaient pas atteint mon âme⁵³.

Sa réponse fut donc de garder le silence et de les mépriser, afin de leur montrer que leurs abus ne pouvaient l'atteindre. Dans une situation semblable, Murillo, l'un des compagnons de captivité d'Alan Jara, a réagi de manière complètement différente :

À ce moment-là, j'ai vu Murillo. Un guérilléro tenait en laisse un extrême de sa chaîne, attachée à son cou par un cadenas.

— Moi, ça va, je suis déguisé en chien, m'a-t-il répondu avec notre habituel sens de l'humour noir, quand je lui ai demandé comment il allait, en bon milieu du bombardement.

Je n'ai pu m'empêcher de rire, mais le rire est parti quand ils nous ont obligé à nous asseoir, tous les cinq, sur un baluchon et ils se sont mis en face de nous, en formant une demie lune.

Nous avons tous compris qu'ils attendaient l'arrivée des troupes [de l'Armée colombienne] et que, dans ce cas-là, nous serions fusillés. Si simple que ça, si tragique que ça. Autant de temps dans la jungle pour avoir cette fin. Une chance que les

⁵² *Ibid.*, p. 31.

⁵³ *Ibid.*, p. 30-31.

troupes ne sont pas arrivées et à six heures du matin ils nous ont ordonné de retourner au campement "de même que nous sommes partis".

Murillo prit la chaîne et la donna au guérillero qui l'avait conduit :

— Peux-tu me ramener à la maison, s'il te plaît?, lui-a-t-il dit et il est parti en marchant comme un chien en promenade.

Je rigole beaucoup, mais ce jour-là, Murillo a dépassé toutes les attentes⁵⁴.

Murillo et Betancourt ont choisi de mépriser les actes humiliants perpétrés par leurs ravisseurs et ils ont agi, tous les deux, en accord avec les critères qu'ils avaient intériorisés; cependant, ils ont pris des chemins très différents. Betancourt montre son respect d'elle-même en agissant avec froideur et en montrant aux guérilleros qu'en dépit des humiliations, son esprit demeurait intact et, en conséquence, que son corps était indifférent. Murillo choisit de souligner le pouvoir que les guérilleros ont sur son corps et sur sa vie quotidienne, mais pour rendre encore plus évident le fait que son esprit restait libre et fidèle à ce qui est devenu la bouée de sauvetage parmi les otages de son groupe : le sens de l'humour.

⁵⁴ Nous traduisons :

Vi en ese momento a Murillo, que era llevado por un guerrillero por un extremo de la cadena; el otro lado estaba sujeto por un candado alrededor de su cuello.

— Bien, aquí disfrazado de perrito... — me contestó con nuestro acostumbrado humor negro, cuando le pregunté cómo estaba en medio del bombardeo.

No pude evitar reírme. Claro que la risa se me pasó cuando nos sentaron a los cinco en un tronco y ellos se pusieron todos al frente de nosotros formando una media luna. Todos entendimos que estaban esperando un desembarco de tropas y que en ese caso nos fusilarían. Así de simple, así de trágico. Tanto tiempo en la selva y pensar que todo podía terminar esa madrugada. Gracias a Dios no hubo desembarco y como a las seis de la mañana dieron la orden de regresar otra vez al campamento "tal y como vinieron".

Murillo cogió la cadena y le entregó el otro extremo suelto al guerrillero que lo había traído.

— ¿Me llevas a casa por favor? — le dijo y arrancó a caminar cual perrito al que se le terminó el paseo.

Yo tomo mucho del pelo, pero esa madrugada Murillo puso un punto muy alto » (Alan Jara, *El Mundo Al Revés*, op. cit., p. 276-277).

Nous pouvons voir que l'aspect intime de la dignité implique tout un éventail de réponses dignes face à la même situation. Poussé à l'extrême, cet aspect intime rendrait contestable le caractère moral de cette vertu :

La pure cohérence entre critères internes et comportement extérieurs, qui conduit au respect de soi, n'est pas moins présente chez les gardiens que chez les détenus, et elle donne aux uns et aux autres le même sentiment de dignité [...] Faut-il que nous les admirions pour autant? Si nous ne le faisons pas, c'est que nous avons distingué entre une dignité morale et une autre qui ne l'est pas, entre un respect de soi admirable et un autre qui nous laisse froid⁵⁵.

Seul peut être moral un acte digne qui rend service aux autres et qui a été précédé par la quête du bien. Par conséquent, cette remarque souligne le rapport entre le soi intime et le corps social. La dignité est une vertu complexe qui passe par le dialogue intérieur et le respect du soi, mais qui ne peut pas s'y limiter. Nous ne nous attarderons pas à ces rapports dans le contexte de cette thèse, mais nous croyons qu'ils constituent un sujet d'actualité dans le cadre du post-conflit colombien.

6. Le soi intime et le miroir des autres

L'image que l'on a de soi est un élément puissant dans la construction du soi intime. Par exemple, nous avons vu comment, dans une dignité se déployant comme une manifestation du respect du soi, était sous-tendue la quête d'une cohérence entre des actes et des principes intériorisés. Pour se sentir digne, il faut se sentir cohérent en regard de l'image que l'on a de soi.

Or, cette image se construit aussi en rapport direct avec des références externes

⁵⁵ Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, op. cit., p. 79.

et avec les images que le monde extérieur nous renvoie. Dans le monde contemporain, les images abondent et elles font partie intégrante de la construction du soi intime. Pendant l'enlèvement, la situation est complètement opposée : les otages n'ont pas même accès à un miroir, ce qui les empêche de juger des effets de l'enlèvement sur leur propre corps et de se faire une image de ce qu'ils sont devenus du point de vue physique.

Chez Fernando Araújo, ce constat a été frappant. Environ six mois après avoir été enlevé, il se voit déplacé. À sa grande surprise, il a été transporté dans une voiture, en plein jour. Les guérilleros qui l'entouraient, fortement armés, ne se cachaient pas et ils ne cherchaient pas non plus à le cacher, lui, qui a passé tout le trajet à s'imaginer des moyens pour demander de l'aide ou s'évader sans se mettre en danger. En arrivant à un poste de péage, deux policiers arrêtent la voiture et posent des questions au conducteur. Araújo, qui prenait place sur la banquette arrière, tente d'attirer leur attention en gesticulant, mais en vain; ils ne semblent pas le reconnaître :

J'étais perplexe. Tout m'a paru très étrange, mais j'ai supposé qu'il n'a pas pu me reconnaître à cause de ma mauvaise mine. J'étais maigre, pas rasé, sale et négligé. Ce jour-là, j'ai senti que je venais d'être enlevé à nouveau. C'était comme recommencer à zéro, comme si tous les sept mois précédents avaient été complètement perdus. Je voulais pleurer de désespoir⁵⁶.

Il constate que l'image qu'il offre aux autres n'est plus la même et que, en conséquence, les autres ne peuvent plus le reconnaître. Bien qu'il lui était impossible, à ce moment-là, de savoir comment il était perçu, il avait conscience du fait que son corps avait été

⁵⁶ Nous traduisons : « Yo quedé perplejo. Me pareció todo muy extraño, pero supuse que no me pudo reconocer por mi mal aspecto, flaco, sin afeitado, sucio y desarreglado. Sentía que ese día me habían vuelto a secuestrar. Que arrancaba de cero. Que los siete meses anteriores los había perdido por completo. Sentía ganas de llorar de la desesperación » (Fernando Araújo, *El trapequista*, op. cit., p. 65).

dépossédé de plusieurs éléments qui lui conféraient une identité.

À défaut de son image-miroir, les otages possédaient ce que Betancourt nomme « l'image que la captivité [leurs] renvoy[aient] d'[eux]-même[s]⁵⁷ ». Cette image se construisait, en grande partie, d'après le miroir qu'offraient les autres otages. À ce sujet, Betancourt raconte sa rencontre avec Alan Jara :

C'était un petit homme maigre, les cheveux coupés à ras, les yeux enfoncés dans les orbites, le visage cadavérique. Nous étions tous les trois postés sur notre talus, curieux de savoir à qui Sombra avait fait appel pour installer son antenne. Il passa devant nous, suivant le sentier utilisé par la guérilla, ignorant probablement que d'autres prisonniers logeaient dans le campement de Sombra. Est-ce qu'il sentit nos regards accrochés à lui? Il se retourna et s'arrêta net. Pendant quelques secondes on se dévisagea. Nous faisions tous le même cheminement mental. Nos visages reflétaient successivement la surprise, l'horreur puis l'apitoiement. Nous avions chacun en face de nous une loque humaine.

Lucho réagit le premier.

— Alan? Alan Jara? C'est toi, Alan?

— Bien sûr! Bien sûr! Excusez-moi, je ne vous aurais pas reconnus. Vous êtes bien différents sur les photos!

— Comment vas-tu? demandai-je après un silence.

— Bien, bien.

— Et les autres?

— Bien aussi.

Le garde lui enfonça le canon de son fusil dans le dos. Alan sourit tristement, nous fit un signe d'adieu de la main et se dirigea vers les baraquements.

On se regarda tous les trois, atterrés. Cet homme était un cadavre ambulant. Il portait un maillot à moitié en loques, ainsi qu'un bermuda crasseux. Ses jambes d'une maigreur extrême flottaient dans des bottes en caoutchouc trop grandes. C'était comme si on venait de nous retirer un bandeau des yeux. Nous nous étions habitués à ne pas nous voir tels qu'Alan nous montrait que nous étions⁵⁸.

⁵⁷ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 535.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 279.

Cet effet de miroir créait un impact plus fort quand ils rencontraient des otages autres que leurs habituels compagnons de captivité. Dans un chapitre intitulé « Nos têtes de fous », John Pinchao arrive à la même conclusion :

En arrivant dans ce campement, enfoncé dans la jungle, nous avons dévisagé nos nouveaux compagnons. Ils avaient des têtes de fous. Plus tard, ils nous ont dit qu'ils avaient eu la même impression en nous regardant... Comme nous nous voyions les uns les autres tous les jours, nous n'avions pas réalisé à quel point nous étions usés, fatigués. Nous étions comme un père ou une mère qui voient grandir leur fils, chaque minute de sa vie, sans s'en rendre compte; et nous venions de tomber sur une vieille tante qui n'avait pas vu le bambin depuis des années, et soulignait tous les changements de son neveu⁵⁹.

En outre, cet effet de miroir ne se limite pas à l'état physique : les autres projettent aussi un miroir des souffrances que chacun portait en soi. La plupart des otages racontent le « tourbillon d'émotions⁶⁰ » qu'ils ont éprouvé quand ils ont appris la nouvelle de l'assassinat de huit soldats, de Guillermo Gaviria Correa et Gilberto Echeverri, ainsi que celui des onze députés du département de la Vallée de Cauca. Les treize otages faisaient aussi partie du groupe des otages politiques des FARC. Pour les témoins de notre corpus, leur sort était un miroir trop proche et trop immédiat de leur propre fin.

Chez Rojas, le miroir de la souffrance de Betancourt a provoqué en partie la discorde qui s'est développée entre elles :

[J]e supportais mal sa douleur, sa prostration. Je l'avais toujours connue forte, battante, et j'étais déconcertée de la voir s'écrouler

⁵⁹ John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, trad. Christine Renaudat et Vincent Taillefumier, Paris, Florent Massot, 2008, p. 121.

⁶⁰ « Empecé a temblar, entré en pánico y sentí rabia. Ese torbellino de sentimientos me acompañó hasta altas horas de la noche, pues me quedé escuchando radio para conocer cómo se desarrollaba la noticia » (Lizcano, Oscar Tulio. *Años En Silencio*, Bogotá, Planeta, 2009, p. 67; notre traduction).

au point, je crois, d'avoir perdu toute envie de vivre. Elle, qui avait représenté un tel modèle pour moi, incarnait maintenant la mort. Elle était devenue apathique et amère. Nous n'arrivions même plus à parler de l'enfer dans lequel nous vivions. Cela a fini par créer entre nous une barrière que nous n'avons pas réussi à abattre et qui existe encore aujourd'hui⁶¹.

Dans une situation de surintimité forcée, comme celle qu'ont vécue Betancourt et Rojas, l'autre devient un miroir trop parlant et trop proche de ses propres faiblesses. Ce ne sont pas seulement les différences de caractère entre Betancourt et Rojas, pourtant signalées dans les deux récits⁶², qui ont précipité cette discorde, mais bien le fait de voir son soi intime reflété dans le miroir de l'autre. À défaut d'un vrai miroir, les compagnons de captivité agissaient comme s'ils présentaient une surface polie, capable de refléter l'image de l'autre avec une puissance accrue, puisqu'ils pouvaient aussi révéler les abîmes de l'esprit.

Mais les autres peuvent être aussi une source de motivation; en captivité, personne n'est indifférent à l'émulation :

Chaque fois qu'on devait traverser un cours d'eau en équilibre sur un tronc d'arbre, je me répétais : "Je n'y arriverai pas." Mais quand il fallait y aller, qu'on attendait de moi que je me décide, je respirais à fond, évitant de regarder dans le vide, et me répétais qu'il était hors de question de tomber. Si Lucho était passé devant, je me pinçais : « Moi aussi je peux. » S'il était derrière moi, je me répétais : "Si je passe, il passera."⁶³

⁶¹ Clara Rojas, *Captive*, op. cit., p. 76.

⁶² Voir Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 16 : « Je mesurais combien nous nous étions éloignées. Obligées d'être collées l'une à l'autre, réduites à un régime de sœurs siamoises sans avoir rien en commun, nous vivions dans des mondes opposés : elle cherchait à s'adapter, je ne pensais qu'à m'enfuir. » Dans le récit de Clara Rojas : « Il est possible aussi que, dans cette situation de dénuement et d'isolement extrêmes, nos différences de caractère se soient révélées de manière criante. Ingrid, en un sens, a un tempérament plus politique que le mien, on est avec elle ou contre elle, tandis que moi, je peux être en désaccord avec quelqu'un, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il est mon ennemi » (*Captive*, op. cit., 2009, p. 81).

⁶³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 554-555.

La reconnaissance des autres est aussi un élément central de la construction du soi intime : Betancourt, Howes et Stansell ont profité de la captivité pour enseigner aux autres et, en échange, ils ont obtenu une certaine reconnaissance de la part de leurs compagnons. Cependant, les cas d'Araújo et de Jara indiquent encore plus clairement que l'enseignement est devenu une pièce clé pour la reconnaissance d'autrui.

Araújo donnait des classes d'anglais, de mathématiques et de chimie aux guérilleros qui le lui demandaient. Selon lui, c'est cette activité qui lui a permis d'obtenir une certaine reconnaissance de leur part et de devenir « une source de consultation fréquente et un conseiller fiable⁶⁴ ».

Le cas d'Alan Jara est également remarquable à cet égard. Au tout début de son enlèvement, ses compagnons de captivité lui demandent de leur enseigner l'anglais. Il a vite compris que cela lui permettrait de penser à une autre chose et de s'évader, au moins momentanément, de l'enlèvement. Il prend donc la demande au sérieux et rédige un plan de cours comportant des horaires prédéfinis, des activités et même des examens, et il nomme son projet *The Jungle School*. Tel qu'il l'affirme, ce projet et la reconnaissance qui en découlait ont été sa plus grande motivation en captivité : « À ce moment-là je n'ai pas pensé que cette décision deviendrait une sorte de résistance de notre part face à la perte de notre liberté. Je ne me rendais pas compte que plus que rendre un service à mes compagnons, je me le rendais à moi-même⁶⁵. » Il ne pouvait

⁶⁴ Nous traduisons : « Fueron unas pocas ocasiones pero me sirvieron para fortalecer un reconocimiento incipiente hacia mí, que empezaba a crearse entre el grupo guerrillero, y que con el tiempo me llevó a ser una fuente de consulta frecuente y un consejero confiable » (Fernando Araújo, *El Trapecista*, *op. cit.*, p. 167).

⁶⁵ Nous traduisons : « En ese momento no alcancé a dimensionar que esa decisión se convertiría en una especie de resistencia nuestra frente a la privación de la libertad y que más que un favor a ellos realmente me lo estaba haciendo a mí mismo » (Alan Jara, *El Mundo Al Revés*, *op. cit.*, p. 39).

plus se reconnaître dans son soi statutaire de politicien, mais il avait retrouvé la reconnaissance d'autrui dans le rôle d'enseignant, ce qui lui a permis de reconstruire son soi intime et de rendre plus facile la captivité pour ses compagnons.

Or, même dans le cas où les otages réussissent à reconstruire leur soi statutaire, leur soi intime est profondément marqué par les carences, le silence et l'absence. Tel que nous le verrons dans le prochain chapitre, face au néant de leur existence, les otages devront apprendre à reconstruire leur soi intime et à affronter leur crises identitaires et existentielles. Le récit testimonial aura un rôle clé à jouer dans cette reconstruction, tant dans l'identité individuelle de chacun des anciens otages, que dans celle du pays.

CHAPITRE VII

LA CRISE EXISTENTIELLE DU SOI

1. Le soi intime et les objets

Nous avons vu comment le soi intime se construit en relation avec les autres. Ce sont les autres qui agissent comme un miroir des souffrances propres et qui permettent aux témoins de reconnaître les changements qui se produisent dans leurs corps et dans leur esprit.

Or, le soi intime se construit aussi en relation avec les objets de notre entourage. D'une façon ou d'une autre, nos objets racontent des histoires sur nous. Ils peuvent être lus comme un signe d'appartenance religieuse, ethnique ou socio-culturelle; ils peuvent révéler le statut économique ou socio-professionnel; mais, surtout, ils peuvent être utilisés pour se construire une image de soi-même, plus ou moins en accord avec ce que nous sommes et ce que nous voulons montrer à autrui. Au-delà de la profonde banalisation qui entoure le lien avec les objets dans un monde marqué par la surconsommation, ils modèlent ce que nous sommes, tout en nous permettant de partager certains aspects de notre soi intime avec notre entourage. Qu'advient-il de cette relation aux objets dans une situation extrême comme celle vécue par les témoins de notre corpus? Après des années à vivre toutes sortes des privations matérielles, quels liens établissent-ils avec les objets?

Betancourt raconte comment sa façon de percevoir les petits objets de la vie quotidienne s'est transformée pendant la captivité :

Quelques mois avant ma capture, j'avais visité la prison du Bon Pasteur à Bogotá. C'était un centre de réclusion pour femmes. J'avais été bluffée par ces femmes qui se maquillaient et voulaient vivre normalement dans leur monde cloisonné. C'était un microcosme, une petite planète. J'avais remarqué les draps qui pendaient derrière les barreaux et le linge qui séchait à tous les étages du bâtiment. Je les avais plaintes, touchée par l'angoisse avec laquelle elles me demandaient de petites choses comme si elles me demandaient la lune : un rouge à lèvres, un Bic, un livre. J'avais dû promettre et j'avais sûrement oublié. Je vivais dans un autre monde, je pensais que je faisais plus pour elles en accélérant les procédures judiciaires. Combien m'étais-je trompée. C'était le rouge à lèvres et le Bic qui auraient pu changer leurs vies¹.

La comparaison qu'opère la narratrice entre sa propre captivité et la prison du Bon Pasteur à Bogota est très touchante. Dans les deux mondes, ce sont les « petites choses » qui ont plus de valeur. Ce sont elles qui permettent aux témoins de préserver des habitudes quotidiennes d'avant l'enlèvement et de sentir qu'ils restent eux-mêmes, en dépit des longues années de captivité. Elles se présentaient également comme des « antidotes à [la] peur² », tels des porte-bonheur capables d'apaiser et de recentrer l'individu et ce, même si, avant la captivité, elles n'avaient d'autre sens que leur usage pratique.

Outre ces « petites choses », certains otages avaient réussi à garder en leur possession des objets que nous appellerons *intimes*, dont la signification se situe au-delà de leur utilité dans la vie quotidienne. Quelques-uns provenaient de leur vie antérieure à la captivité. Betancourt témoigne de ses efforts pour sauver, en dépit des

¹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 325.

² *Ibid.*, p. 132.

fouilles et des déplacements, ses « trésors », c'est-à-dire « les photos des enfants et les clefs de [son] appartement »³. Pendant longtemps, elle a conservé le cadeau de Noël de sa fille, soit un jeans qu'elle portait le jour de son enlèvement, ainsi qu'une petite chaîne en or qui appartenait à sa grand-mère. Les deux objets, qui avaient une grande valeur affective pour elle, ont fini dans les mains des guérilleros.

Or, d'autres objets intimes s'étaient ajoutés pendant la captivité, dont une lettre écrite par sa mère et que Betancourt avait pu recevoir par l'intermédiaire de l'archevêque catholique Luis Augusto Castro, ainsi qu'un dessin de son neveu et un poème composé par sa nièce. Betancourt tenait profondément à ces objets : elle les avait enveloppés dans du plastique récupéré et elle les avait scellés à l'aide d'étiquettes de déodorants autocollantes afin de les protéger de l'eau et de l'humidité⁴. Ces objets l'aidaient à tenir le coup, mais ils lui permettaient aussi d'entrer dans sa propre intimité :

La lettre de Maman avait pris place dans cette routine presque mystique grâce à laquelle j'essayais de faire fuir les démons qui avaient envahi mon espace. En la lisant, j'entrais dans l'univers du bon, du repos, de la paix. Je pouvais alors entendre sa voix, qui résonnait dans ma tête au fur et à mesure que je parcourais les mots formés de sa belle écriture. Je pouvais suivre les pauses de sa pensée, l'intonation de sa voix, ses soupirs, ses sourires, et elle m'apparaissait, là, devant moi, et je pouvais la voir, dans la splendeur de son caractère généreux, toujours belle, toujours heureuse. Elle avait réussi sur ce bout de papier à attraper le temps. Je l'avais pour moi, toute à moi, à chaque relecture⁵.

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 406-407.

⁵ *Ibid.*, p. 406.

En plus des objets intimes, d'autres types d'objet présentent une charge symbolique très forte en captivité. C'est le cas, par exemple, de la radio : « Il n'y avait rien de plus important pour un prisonnier que son poste de radio. C'était tout : la voix de sa famille, la fenêtre sur le monde, notre soirée de spectacle, notre thérapie à l'insomnie, l'ameublement de notre solitude⁶. » La radio devient un symbole de liberté, mais aussi un symbole statutaire, puisque l'accès à la radio était limité et contrôlé par la guérilla. En outre, tous les appareils n'étaient pas de la même qualité et leur distribution dépendait des décisions des ravisseurs, mais aussi des astuces des otages pour s'en voir attribuer un.

Les livres sont perçus aussi comme des objets précieux. À ce sujet, le cas d'Oscar Tulio Lizcano est très parlant. Lizcano a passé la plupart de sa captivité isolé, sans contacts avec d'autres otages. Néanmoins, l'un des commandants avait accepté sa demande et lui avait donné quelques livres, qui sont devenus ses interlocuteurs symboliques : « ce n'était qu'avec eux qu'[il] pouvait avoir une conversation intelligente⁷ ». Pendant les longues marches au milieu de la jungle, Lizcano a gardé en cachette les livres, ignorant les ordres des guérilleros de les jeter. Cette lutte pour préserver ses livres est devenue un symbole de sa lutte personnelle, tel qu'il le montre dans ce dialogue avec l'un de ses commandants :

— Vous êtes un répressif. Vous dites que vous êtes des défenseurs de la culture et de la parole. Mon seul péché est d'avoir caché quelques livres. Dites-moi, qu'est-ce que vous allez faire avec eux?

⁶ *Ibid.*, p. 363.

⁷ « Después de todo, tras la ausencia de mis compañeros de secuestro, mi única conversación inteligente sólo podía ser con ellos, con los libros » (Oscar Tulio Lizcano, *Años En Silencio*, Bogotá, Planeta, 2009, p. 48; nous traduisons).

— Écoutez-moi, Lizcano : nous respectons les livres et la culture; nous allons donner un à chaque camarade pour qu'ils le gardent.

Il a donc essayé de m'enlever le livre de Hernández. Il poussait d'un côté et moi de l'autre, jusqu'à ce que je réussisse à le lui arracher. Le livre est resté dans mes mains. C'est moi qui ai gagné⁸.

Le livre au cœur de la dispute entre Lizcano et le commandant est une anthologie du poète et dramaturge espagnol Miguel Hernández Gilabert. Hernández Gilabert est né en 1910, dans Orihuela, une petite ville de la province d'Alicante. En dépit de sa faible scolarité, il écrit et publie des nombreux poèmes entre les années 1929 et 1939, période pendant laquelle il s'engage aussi avec la cause anti-fasciste. Quand la dictature de Franco s'installe au pouvoir en Espagne, Hernández Gilabert est emprisonné et condamné à 30 ans de prison, dont il n'a pu finalement payer que deux ans, puisqu'il est mort de tuberculose en 1942. L'un de ses poèmes le plus populaire, *Nanas de la cebolla*, dédié à son enfant, a été écrit pendant ces années de captivité. De même que Lizcano, Hernández Gilabert a trouvé dans la poésie et dans les livres le chemin d'issue à sa solitude, à la séparation d'avec sa famille et aux injustices et souffrances qu'il devait subir.

Chez Alan Jara, les livres sont devenus le symbole de sa propre présence auprès son fils. Dans sa dernière lettre de survie, Jara lui adresse une longue liste de livres qu'il lui recommande de lire :

Je voulais écrire tant de choses, mais je n'avais qu'une feuille de papier pour ce faire. J'ai donc pensé lui recommander de lire

⁸ Nous traduisons le passage suivant, tiré du récit de Lizcano, *op. cit.*, p. 118 :

« — Usted es un represivo. Ustedes dicen ser defensores de la cultura y de la palabra. Mi único pecado es haberle ocultado unos libros. Dígame, ¿qué van a hacer con ellos? »

— Escuche esto, Lizcano : nosotros respetamos los libros y todo lo que sea cultura; vamos a entregarle uno a cada camarada para que lo tenga.

Entonces trato de quitarme el libro de Hernández. Él jalaba y yo hacía lo mismo, hasta que se lo arrebata. El libro quedó en mis manos. Yo le gané. »

quelques livres qui pouvaient lui transmettre les enseignements et les valeurs que je voulais lui offrir. [...] Je lui ai demandé de lire *Le vieil homme et la mer* d'Hemingway, non seulement pour sa grande valeur littéraire, mais pour qu'il comprenne qu'il faut toujours continuer à lutter, même si les circonstances sont adverses. Même si, en apparence, tout est perdu, il faut continuer à lutter avec dignité. Comme je me doutais qu'il n'allait pas s'identifier avec un homme âgé, je lui ai recommandé *Et l'acier fut trempé* de Nikolaï Ostrovski, puisque tant le jeune auteur que son personnage central, Pavel Korchaguin, sont des exemples d'esprits d'acier; en fait, tout le roman est plein de force, de foi et d'espoir. [...] Pour qu'il puisse se faire une idée de la manière dont nous nous sentions et nous vivions, je lui ai suggéré *La peste* d'Albert Camus, œuvre dans laquelle des valeurs telles que la moralité, l'honnêteté et la solidarité remplissent le cœur de quelques personnages, même dans les pires conditions [...]. Avec le même but, je lui ai donné le devoir de lire *Un psychiatre déporté témoigne* de Viktor Frankl, récit présentant le vécu de l'auteur en tant que prisonnier dans un camp de concentration et qui me permettait de lui montrer la capacité humaine à surmonter les difficultés. Afin de stimuler sa curiosité et son esprit de recherche, je lui ai recommandé *Le monde et ses démons*⁹ de Carl Sagan [...]. J'espérais qu'il lise *Éthique à l'usage de mon fils* comme si c'était moi-même qui lui parlais. Je lui ai aussi demandé de lire Dostoïevski pour qu'il puisse regarder en face les recoins les plus sombres de l'âme humaine [...]. Dans *L'homme médiocre*¹⁰ de José Ingenieros, je voulais qu'il retrouve l'importance d'avoir un idéal et qu'il comprenne les inégalités humaines, la médiocrité intellectuelle, les valeurs morale et la situation sociale de l'individu. Comme je craignais qu'il n'aime pas les chiffres, j'ai mis dans la liste *L'homme qui calculait*¹¹ de Malba

⁹ Ce livre, le dernier écrit et publié par Carl Sagan, n'a pas encore été traduit en français. Son titre original est *The Demon-Haunted World. Science As a Candle in the Dark*. Le titre donné ici est la traduction du titre espagnol. Étant donné que nous n'avons pas de titre officiel en français, nous avons préféré rester proche du texte original de Jara afin d'en respecter le plus possible l'esprit.

¹⁰ Ce livre n'a pas été traduit en français. Le titre original en espagnol est *El hombre mediocre*. Il est à noter que « mediocre » a un sens légèrement différent de « médiocre ». Comme le terme français, le terme espagnol signifie la qualité moyenne, le mérite limité d'une chose ou d'un individu, mais sa charge négative est moindre que celle du mot français.

¹¹ Ce livre n'a pas été traduit en français. Le titre mentionné ici est donc une traduction littérale d'*El hombre que calculaba* ainsi que du titre original en portugais (*O homem que calculava*).

Tahan¹², qui était sans aucun doute plus intéressant que l'*Algèbre* de Baldor¹³ [...] ¹⁴.

Chez Rojas, c'est aussi un autre objet de la vie quotidienne qui maintiendra le lien avec son fils, malgré la captivité. Quand elle a appris qu'elle allait être libérée, sa première pensée heureuse a été pour lui, Emmanuel, dont elle avait été séparée depuis plus de deux ans. Rojas se souvient avoir gardé des gaufrettes et elle se dit qu'elle les conservera « pour avoir quelque chose à lui offrir¹⁵ » quand elle le rencontrera. Ces

¹² Malba Tahan est un pseudonyme de Julio Cesar de Mello y Souza, professeur de mathématiques et auteur de ce roman d'aventures rempli de problèmes et de curiosités arithmétiques.

¹³ Cette *Algèbre*, écrite par le mathématicien cubain Aurelio Baldor, est l'un des manuels scolaires les plus employés et consultés en Amérique latine. Elle est publiée depuis 1941 et est toujours utilisée aujourd'hui dans les écoles secondaires.

¹⁴ Nous traduisons : « Quería decirle muchas cosas, pero no había la menor posibilidad de hacerlo en una hoja. Entonces se me ocurrió recomendarle unos libros donde él pudiera recoger las enseñanzas y valores que quería darle. Era un pequeño listado de libros y autores de la más disímil condición, estilo e ideología, pero que yo creía que él podía deducir lo que yo intentaba transmitirle. Recordé en mi juventud qué libros me habían marcado; por ejemplo, le pedí que leyera *El viejo y el mar*, de Hemingway, no solo por su valor literario, sino para que viera y entendiera que siempre hay que luchar, a pesar de que las circunstancias sean adversas, que aunque todo parezca perdido, aun así hay que seguir esa lucha desigual, lleno de dignidad. Pero intuyendo que no se identificara con un viejo, le recomendé *Así se templó el acero*, de Nikolai Ostrovski, donde tanto el joven autor es un ejemplo de espíritu de acero y fortaleza, como su personaje central, Pavel Korchaguin, y toda la novela, están llenos de la fuerza, fe y esperanza. Todo eso quería infundirle a mi hijo. Para que él tuviera una pequeña aproximación a cómo nos sentíamos y de cómo nos tocaba vivir, le sugerí *La peste*, de Albert Camus, donde valores como la moral, la honestidad y la solidaridad invaden los corazones de algunos de los personajes, aún en las peores condiciones, y exalta la moral de la honradez. También, con el mismo propósito, le di como tarea la lectura de *El hombre en busca de sentido*, de Viktor Frankl, quien presenta su vivencia como prisionero en un campo de concentración; me servía para transmitirle la capacidad humana de superar las dificultades. Para estimular su curiosidad y su espíritu investigativo le recomendé *El mundo y sus demonios*, de Carl Sagan : "... Los niños listos que tienen curiosidad son un recurso nacional y mundial". Un libro que tiene muchas reflexiones y consejos útiles es *Ética para Amador*, de Fernando Savater, y esperaba que él lo leyera como si yo estuviera "hablándole". Le pedí también que leyera a Dostoyevski, para que se asomara a los más profundos rincones del alma humana, en lo cual el autor ruso es un maestro y para que disfrutara de uno de los más grandes escritores de todos los tiempos. En *El hombre mediocre* de José Ingenieros quería que encontrara la importancia de tener un ideal y entendiera los conceptos sobre la desigualdad humana, la mediocridad intelectual, los valores morales y la situación social del individuo. Como temía que no le gustaran los números, entonces le puse en la lista a *El hombre que calculaba*, de Malba Tahan, que sin duda es más entretenido que el *Algebra* de Baldor [...] » (Alan Jara, *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro*, Bogotá, Editorial Norma, 2010, p. 257-258).

¹⁵ Dans ce cas-ci, il y a une subtile différence de sens si nous comparons le récit original en espagnol et sa traduction au français. Dans la traduction de Hanna nous pouvons lire : « Il me restait des gaufrettes et je me suis dit que j'allais les garder pour lui, pour le jour où je le reverrais » Dans le récit original en

*galletas waffles*¹⁶ sont traditionnellement servies en Colombie dans les fêtes d'enfants, en accompagnement des glaces. Comme pour la plupart des Colombiens, cet aliment était probablement chargé des souvenirs d'enfance pour Rojas. Dans ce petit paquet de gâteaux se concentrent donc l'enfance de Rojas, l'enfance perdue d'Emmanuel et le désir de la mère de le serrer dans ses bras et de reconstruire un lien brutalement rompu par les circonstances.

2. Le détachement

Les otages témoignant dans les récits étudiés ici se retrouvent dans une situation dans laquelle les rapports de force avec leurs ravisseurs les ont « privé de tout, y compris de [leur] intimité¹⁷ ». Plusieurs d'entre eux évoquent le profond désarroi qui les avait envahis quand ils se sont rendu compte que cette situation extrême allait les forcer à ne s'attacher à rien. Betancourt parle de cette contradiction entre le désir de s'attacher aux autres et la peur de la souffrance au moment de raconter le départ de Ferney, un guérillero avec lequel elle s'était liée d'amitié :

Son départ me déchira. Parce que, malgré tout ce qui nous séparait,
j'avais trouvé en lui un cœur sincère. Je savais que, dans cette

espagnol, Rojas affirme : « Tenía guardadas unas galletas waffles y pensé que las iba a conservar para tener algo que darle cuando me encontrara con él ». Une traduction plus fidèle de ce fragment serait « J'avais gardé des gauffrettes et j'ai pensé que j'allais les conserver pour en avoir quelque chose à lui offrir quand je le rencontrerai. » Le sens du cadeau, de cet objet à offrir à l'enfant, est plus présent dans le texte en espagnol, dans lequel Rojas montre comment il lui fallait en avoir quelque chose à offrir à son fils. Voir Clara Rojas, *Captive*, trad. Carole Hanna, Paris, Plon, 2009, p. 179; cf. *Cautiva*, Bogotá, Editorial Norma, 2009, p. 203.

¹⁶ L'appellation « *galletas waffles* », utilisé par Rojas, est le nom populaire des gauffrettes en Colombie, par métonymie avec le nom utilisé par la marque Noel.

¹⁷ François de Singly, « Le soi dénudé : sur l'inscription corporelle de l'identité intime », dans Claude Bromberger *et al.* (dir.), *Un corps pour soi*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 123.

jungle abominable, il fallait se détacher de tout, pour éviter le risque d'un surcroît de souffrance. Mais je commençais à penser aussi que, dans la vie, certaines souffrances valent la peine d'être endurées. L'amitié de Ferney avait allégé mes premiers mois de captivité et surtout le tête-à-tête étouffant avec Clara. Son départ m'obligea à plus de discipline et d'endurance morale. Je me retrouvai encore plus seule¹⁸.

Au même titre que d'autres otages, l'auteure se contraint à se détacher de tout, à « ne rien désirer [...] pour atténuer [sa] déception¹⁹ » et à « ne rien demander²⁰ », pour ne pas donner à ses ravisseurs le plaisir de lui dire non. Cette quête du détachement est présente tout au long de son récit, sous des différentes nuances. Parfois, elle correspond à une quête spirituelle et à la volonté « de se montrer sous son vrai jour²¹ »; c'est par exemple le cas quand elle affirme : « Peu à peu, j'apprenais à me détacher des petites et des grandes choses, pour ne pas être assujettie à mes désirs ou à mes besoins car, n'ayant plus le contrôle de leur assouvissement, je ne devenais que plus tributaire de mes geôliers²². »

D'autres fois, le détachement représente un refuge à la souffrance, une sorte d'« hibernation de l'âme et du corps ²³» avant l'arrivée de la liberté, une échappatoire au vide existentiel de la captivité. Cependant, vers la fin de son enlèvement, le détachement se mue en absence de désir :

Pendant des mois, je me réfugiai dans mon hamac. Le campement du Chiqui était achevé la première semaine d'août 2007. « Mélanie

¹⁸ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 215.

¹⁹ *Ibid.*, p. 403.

²⁰ *Ibid.*, p. 632.

²¹ François de Singly, « Le soi dénudé », art. cit., p. 123.

²² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 162.

²³ *Ibid.*, p. 42.

aura vingt-deux ans. » Cette phrase renfermait toute l'horreur du monde. J'étais partie aux *chontos* et j'avais vomi du sang.

Je buvais peu et ne mangeais rien. Je me soulageais continuellement d'une eau verdâtre et baveuse qui me déchirait le corps, je vomissais du sang plus par fatigue que par violence et ma peau se couvrait de pustules qui me grattaient et que j'arrachais.

Je me levais tous les matins pour me laver les dents. C'était tout ce que je faisais de la journée. Je retournais dans mon hamac et installais la radio contre mon oreille mais j'écoutais sans entendre, perdue dans un labyrinthe de pensées illogiques, faites de souvenirs, d'images, de réflexions en patchwork, avec lesquels je remplissais mon éternité d'ennui. Rien ne m'arracha de mon introspection, sauf la voix de Maman et la musique de l'artiste colombien Juanes qui chantait *Sueños* – « Rêves » – car je les partageais tant.

Pipiolito vint un soir, les yeux fixes et la voix mielleuse. Il m'ouvrit le cadenas et relâcha de quelques anneaux la chaîne autour de mon cou. Il voulait que je le remercie :

— Vous allez être mieux comme cela, vous retrouverez votre appétit.

—
L'idiot, cela faisait longtemps que sa chaîne ne me gênait plus²⁴.

Toutefois, malgré les efforts que déploie Betancourt pour donner un sens spirituel à ce détachement forcé, les conséquences de toutes ces années de privations altèrent son corps et son esprit. À force de réprimer ses désirs de crainte de devenir victime de ses ravisseurs, Betancourt finit par tomber dans sa propre souffrance. La connexion entre son corps, son esprit et son vécu intime n'existe plus. Sa pensée est ailleurs, absente, indifférente à son corps et à tout ce qui lui arrive.

Paradoxalement, pour d'autres témoins, c'est précisément la connexion entre le corps, l'esprit et le vécu intime qui permettra de vivre différemment le détachement

²⁴ *Ibid.*, p. 633.

forcé. Araújo, par exemple, prend conscience de la perte d'énergie que représente la souffrance :

Je savais que la souffrance et la dépression étaient un trou noir capable de dévorer toutes mes énergies, et je me rappelais que les lamentations peuvent devenir un plaisir, aussi invraisemblable que cela puisse paraître. J'étais décidé à ne pas me le permettre. J'avais besoin de toute mon énergie pour rester vivant et essayer de trouver une solution à ma situation²⁵.

L'auteur affirme avoir décidé de se détacher de la souffrance afin de conserver ses forces pour une éventuelle évasion. Pour cela, il a fallu que son esprit affronte ses peurs en s'attachant à une lecture positive de la réalité. Dans la dernière page d'un de ses cahiers, Araújo a écrit une série d'affirmations rassurantes, afin de se convaincre que tout irait le mieux possible et que, en dépit de la situation extrême qu'il était en train de vivre, il était en santé, que sa famille et son épouse l'attendaient et faisaient de leur mieux pour qu'il revienne et que, tôt ou tard, même l'enlèvement trouverait une fin, qu'il serait fier d'avoir résisté et heureux de retourner à la maison. Cependant, un passage de cette série est particulièrement significatif; d'ailleurs, Araújo y revient à plusieurs reprises tout au long de son récit : « Rien ne va changer, si je souffre ou pas. Je ne gagne rien avec ma souffrance²⁶. » Ce détachement ultime changera complètement son vécu intime. Les privations, les maltraitances et les malaises subis par son corps son bien présents, mais, puisqu'il mettait toute sa volonté à ne pas laisser

²⁵ Nous traduisons : « Sabía que el dolor y la depresión eran como un agujero negro que se tragaba toda mi energía, y recordaba que también los lamentos pueden convertirse, aunque parezca mentira, en un gusto. Estaba decidido a no permitírmelo. Necesitaba mi energía para mantenerme vivo y tratar de resolver mi situación » (Fernando Araújo, *El trapezista*, Bogotá, Editorial Planeta Colombiana, 2008, p. 194).

²⁶ « Si sufro o no, las cosas no cambian. No gano nada con sufrir » (*ibid.*, p. 110; notre traduction).

ses pensées s'attacher à ces souffrances, son expérience était moins pénible et il se voyait ainsi en mesure de se concentrer sur son désir de s'évader.

3. L'absence et le silence

La question du détachement est étroitement liée à celles de l'absence et du silence. Outre toutes les privations que les otages subissent pendant leur captivité, ils doivent composer avec l'absence de leurs êtres chers. Quelques otages de notre corpus, qui recevaient fréquemment des messages de leurs familles via la radio, réussissent à combler ce vide; mais, pour d'autres, c'est précisément le silence de leurs êtres chers qui deviendra l'une de plus dures épreuves pendant la captivité.

Plusieurs ont dû affronter un divorce suite à leur remise en liberté. Les années d'absence, la séparation prolongée et les changements que les uns et les autres ont subis pendant cette dure épreuve sont assurément à l'origine de cette impossibilité à reprendre leur vie affective telle qu'elle était avant l'enlèvement. Après des longues années de captivité, les otages et leurs partenaires ont changé : ils sont devenus des êtres différents sans que l'autre ait eu connaissance de ces changements ni des circonstances qui les ont produits. Dans ce contexte, le divorce ne représente que la matérialisation de toutes les ruptures que les otages et leur entourage ont dû surmonter. La reconstruction du soi intime, tant par les anciens otages que de par leurs êtres chers, impliquera ainsi une reconstruction des liens sociaux significatifs après la captivité.

Comme c'est le cas dans d'autres corpus testimoniaux, la question du silence est l'un des sujets récurrents de notre corpus. Figurant parmi les « grands thèmes de [...] réflexion des universitaires américains et israéliens sur la Shoah et sa

littérature²⁷ », dans notre corpus, le silence « se déclin[e] dans toutes ses dimensions : existentielle, théologique [et] littéraire²⁸ » et arbore plusieurs connotations. Quelques otages le mentionnent au moment d'évoquer l'absence de leur amoureux/se, comme c'est le cas de Fernando Araújo :

Au début de l'année 2004, mes angoisses tournaient autour de l'absence de nouvelles de Monica. Je me sentais piégé entre la douleur et le doute. Pourquoi elle ne m'envoyait plus de messages? Pourquoi personne ne parle pas d'elle? J'étais plein des doutes et de tristesse. « Elle est morte et ils ne veulent pas me le dire pour ne pas me causer plus de peine », pensai-je. Elle m'avait déjà dit qu'elle avait des doutes au sujet de sa santé et ce souvenir ne faisait qu'augmenter mes craintes. D'autres fois, j'étais convaincu qu'elle m'avait laissé. Mais je me souvenais immédiatement de tous les moments heureux que nous avions partagés et du grand amour que nous éprouvions l'un pour l'autre. Cette option me paraissait impossible, mais je ne la mettais pas de côté. Après, je pensais qu'elle était contrainte de garder le silence pour des raisons de sécurité. Elle était sûrement menacée et on avait décidé de la cacher²⁹.

L'absence de Monica se manifeste par son silence, qui contraste avec les messages – et donc la présence – des autres membres de la famille d'Araújo. Dans ce cas-ci, le silence devient le signe évident de l'absence et la perte de son épouse, bien que, pendant toute la durée de son enlèvement, Araújo ait décidé, à contrecourant, de croire qu'elle l'attendait. En se détachant de sa souffrance, il s'attache à la promesse de revoir son

²⁷ Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 62.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Nous traduisons : « Al comenzar 2004 mis angustias se centraban en la ausencia de noticias de Mónica. Me sentía atrapado entre el dolor y la duda. ¿Por qué no volvió a mandarme mensajes? ¿Por qué nadie la menciona? Estaba lleno de dudas y tristezas. "Se murió y no me lo quieren decir para no causarme más dolor", pensaba. Ella misma me había dicho que tenía dudas sobre su salud y ese recuerdo acrecentaba mis temores. Otras veces me convencía de que me había dejado. Pero enseguida recordaba los muchísimos momentos felices que compartimos y el enorme amor que ambos sentíamos. Me parecía imposible esta opción, pero no la descartaba del todo. Luego creía que podían ser razones de seguridad las que obligaban a su silencio. Estaría amenazada y habrían decidido ocultarla » (Fernando Araújo, *El trapecista*, op. cit., p. 184).

épouse. Ce détachement se présente donc comme décision consciente permettant d'annuler les absences et les silences de son présent pour se concentrer sur la possibilité de les combler au futur en retrouvant son épouse. Ce désir lui permettra de télescoper son passé et son futur et de redonner du sens au présent.

Néanmoins, ce sont Ingrid Betancourt et Oscar Tulio Lizcano qui font du silence le thème central de leur récit; le terme figure même dans le titre de leur témoignage : *Años en silencio* (*Des années en silence*) pour Lizcano et *Même le silence a une fin* pour Betancourt.

Chez Lizcano, le silence est intimement lié à la question de la solitude, puisque l'auteur a été obligé de passer la plupart de ses huit années de captivité isolé, accompagné uniquement de ses geôliers. Le silence forcé est tellement accablant que l'otage décide de « s'inventer quelqu'un à qui parler³⁰ ». Il prend alors des branches des arbres auxquels il colle une feuille de papier avec le prénom de ses étudiants³¹ et il entreprend de leur parler et de jouer leur tour de parole. Lizcano était conscient que ce geste pouvait s'apparenter à de la folie, mais, face à l'impossibilité d'entrer en dialogue avec quelqu'un, s'inventer des interlocuteurs fut la seule issue qui se présenta à lui. Chez Lizcano, « silence » est synonyme de « captivité », puisque ses années d'enlèvement ont été avant tout vécues comme des années de silence.

En prenant comme clé de lecture le titre du témoignage de Betancourt, il serait possible d'avancer que, chez elle, le « silence » est aussi synonyme de « captivité ».

³⁰ Oscar Tulio Lizcano, *Años En Silencio*, op. cit., p. 121.

³¹ Parallèlement à son activité politique, Lizcano avait été chargé de cours dans plusieurs universités en Colombie, ainsi que conférencier à l'Universidad Autónoma de México.

Néanmoins, comme dans le vers de Pablo Neruda³² que l'auteure reprend en guise de titre, le silence chez elle est chargé de multiples sens et possibilités d'interprétation.

Tout d'abord, le silence est perçu comme une punition cruelle et pesante³³ : cette conception est partagée par tous les otages, puisqu'ils ont tous dû subir un silence forcé, soit en eux-mêmes, soit avec leurs compagnons de captivité. L'interdiction de parler avec les compagnons de captivité plonge les otages dans un sentiment de solitude profonde. Ils ont « l'impression d'être au bout du monde³⁴ », obligés de « résister la douleur et l'incertitude [...] sans aucun atténuant. Dans la solitude de [leur] enlèvement, en parlant seulement avec [leur] cœur³⁵ ». Ce silence obligatoire rend encore plus évidents la solitude et la monotonie de leurs années de captivité, qui auraient pu s'alléger par le contact avec les autres.

Le silence forcé peut en outre se transformer en mutisme sélectif. C'est encore Betancourt qui, tout au long de son récit, élabore la réflexion la plus riche sur cette manière d'envisager le sens attribué du silence :

³² Bien que Betancourt ait écrit son livre en français, le titre correspond à la traduction d'un vers du poème « Para todos » (« Pour tous ») de Pablo Neruda. Le père de Betancourt récitait ce poème en espagnol, et c'était le souvenir de ce poème et de la voix de son père qui a permis à Betancourt « au plus près de la mort, [de] rétablir le dialogue intérieur sans lequel [elle] aurai[t] perdu la conscience d'être encore vivante » (*Même le silence a une fin*, *op.cit.*, p. 691). Bien que la traduction officielle du vers de Neruda soit « même le silence a une fin », la traduction littérale (et en conséquence moins poétique) du vers est « Il n'y a pas de silence qui ne finisse ». Dans le vers original, il n'est pas question du silence en général, mais de plusieurs silences, tous trouvant une fin. Nous croyons que, dans le cas du récit de Betancourt, le vers original rend compte plus clairement de la diversité sémantique du mot « silence » dans son témoignage.

³³ *Ibid.*, p. 604.

³⁴ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 43.

³⁵ « Pero había que resistir el dolor y la incertidumbre a palo seco, sin atenuantes. En la soledad de mi secuestro. Conversando solo con mi corazón » (Fernando Araújo, *El trapequista*, *op. cit.*, p. 184; nous traduisons).

J'arrivai à la cage, vaincue, mais certainement plus libre qu'avant, ayant pris la décision de me cloisonner, de cacher mes émotions³⁶.

Je m'étais découvert alors un besoin d'isolement qui m'amenait à me retrancher dans un mutisme presque absolu. Je comprenais que mon silence pût exaspérer mes compagnons, mais j'avais observé aussi qu'il y avait des moments dans nos discussions où le rationnel n'avait plus de prise. Toute parole était comprise de travers et déformée³⁷.

J'avais fait de ma moustiquaire ma bulle. Je m'y protégeais de l'assaut du *jejen* [*sic*], de la *pajarilla*, de la *mosca-marrana* et du contact des hommes. Je passais vingt-quatre heures sur vingt-quatre blottie dans mon cocon, recroquevillée dans mon hamac, cédant à un silence addictif, un silence sans fin³⁸.

Le mutisme sélectif a été aussi la voie que Betancourt et Rojas ont empruntée pour établir une distance entre elles, après avoir été obligées de vivre en surintimité et avoir épuisé leur amitié :

Notre malaise ne s'est pas apaisé avec le temps, et nous avons fini par nous sentir comme englouties dans un puits sans fond de tristesse et de désespoir. Face à cette situation extrêmement complexe, nous avons préféré nous taire.

J'imagine que chacune rejetait sur l'autre la faute de nos échecs répétés, mais nous n'en avons jamais parlé, nous n'avons jamais discuté de ce qui s'était passé, et nous n'avons plus jamais essayé de bâtir de nouveaux plans. Toute cette douleur mal digérée a dressé entre nous un mur de silence, et il nous est arrivé ce qui arrive à beaucoup de couples quand ils ne parviennent plus à communiquer : ils deviennent deux étrangers. Ce n'est pas un fait concret qui a rompu notre amitié, mais plutôt une mise à distance progressive et mutuelle liée aux circonstances³⁹.

³⁶ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 31.

³⁷ *Ibid.*, p. 308.

³⁸ *Ibid.*, p. 549-550.

³⁹ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 75.

Face aux mêmes événements, Betancourt voit le silence et la solitude comme une libération, « [n]on seulement parce qu' [elle] n'étai[t] plus assujettie aux sautes d'humeur de [sa] compagne, mais aussi et surtout parce qu'[elle] pouvai[t] être à nouveau [elle]-même, réglant [sa] vie selon les besoins de [son] cœur⁴⁰ ». Le silence devient ainsi une évasion, un refuge, une voie d'accès à son soi intime :

Je découvrais le monde de l'insomnie et l'envoûtement qu'il produisait sur moi. Ces heures de veille m'ouvraient la voie à une autre dimension de moi-même. Une autre partie de mon cerveau prenait le relais. Dans l'immobilité physique que m'imposait le partage du petit matelas sur lequel nous vivions, mon esprit partait en vadrouille et je me parlais à moi-même, comme je parlais à Papa, comme je parlais à Dieu, faisant de ces longues heures dans le noir les seuls moments d'intimité⁴¹.

C'est le vécu de ce silence intime qui donnera une dimension spirituelle au silence volontaire :

Je pris alors la décision d'être prudente et de me taire. Je m'observais comme je ne l'avais jamais fait auparavant, comprenant que les mécanismes de transformation spirituelle demandaient une constance et une rigueur que j'étais en devoir d'acquérir. Il fallait que je me surveille⁴².

Comme d'autres otages, Betancourt finit par comprendre que la plupart du temps, la réponse la plus sage à sa situation était le silence : « Bien sûr, il aurait mieux valu que je me taise. L'humilité commence par tenir sa langue. J'avais beaucoup à apprendre. Si Dieu ne voulait pas que je sois libre, il fallait accepter l'idée que je n'étais pas prête pour la liberté⁴³. » Le silence deviendra donc un chemin d'accès à son soi intime et à

⁴⁰ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 229.

⁴¹ *Ibid.*, p. 147.

⁴² *Ibid.*, p. 214.

⁴³ *Ibid.*, p. 544.

une certaine transcendance, qui n'aurait jamais attiré son attention si elle n'avait pas été confrontée aux longues années de mutisme et de solitude.

4. Néant, crise existentielle et foi

En tant que récits, les témoignages d'enlèvement entretiennent un rapport paradoxal avec le temps. S'il est possible de les lire comme une fenêtre ouverte sur un laps de temps dans la vie des auteurs, il n'en demeure pas moins que le temps qu'ils racontent est un temps suspendu, rempli par l'absence, le silence et le néant. Pour le reconstruire, les anciens otages doivent replonger dans ce néant et le lire d'après les perceptions qu'ils ont du temps et de l'espace une fois qu'ils ont réintégré la liberté :

Je n'ai jamais voulu devenir moine ou prêtre, mais là j'expérimente ce qu'est une vie de solitude et de recueillement. Ce n'est pas désagréable, mais je n'aime pas avoir uniquement une vie intérieure. C'est un espace que je dois partager avec trop de monde⁴⁴.

Tous les soirs, pendant plus d'un an, j'avais rêvé que Papa mourait dans mes bras. Tous les soirs, je me réveillais horrifiée, désorientée, dans le néant, cherchant où j'étais, pour découvrir que mes pires cauchemars n'étaient rien comparés à ma réalité⁴⁵.

Gonsalves et Betancourt perçoivent le lien entre ce temps vide et le grand désarroi qu'ils ont vécu. Nous avons déjà parlé de la crise d'identité que les otages

⁴⁴ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009, p. 96. Nous citons ici la traduction de Loubet; néanmoins, nous considérons qu'elle altère légèrement le sens des propos de Gonsalves; en effet, ce dernier ne parle pas de « vie intérieure », mais de sa difficulté à vivre uniquement dans sa tête comme d'un espace « trop bondé »; cf. « I have never wanted to be a priest or a monk, but I was gaining some appreciation for what a life of quiet, solitude, and faith must be like. Some small parts of it I liked, but I hated living in my own head exclusively. It got too crowded in there » (*Out of Captivity. Surviving 1967 Days in the Colombian Jungle*, New York, Harper Collins, 2009, p. 109).

⁴⁵ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 140.

eurent tôt ou tard dû affronter pendant leur enlèvement, au moment précis où ils se rendirent compte que le soi statuaire et le soi intime qu'ils avaient intériorisés ne correspondaient plus à rien dans cet univers concentrationnaire. Cependant, ces deux passages nous confrontent à une crise plus intime et plus profonde : la crise existentielle du soi.

Le rapport entre le néant et la crise existentielle du soi est souligné par Ricœur : « Ce que suggèrent les cas limites engendrés par l'imagination narrative, c'est une dialectique de la possession et de la dépossession, du souci et de l'insouciance, de l'affirmation de soi et de l'effacement de soi. Ainsi le néant imaginé du soi devient-il "crise" existentielle du soi⁴⁶. » Le soi prend donc la forme d'un reflet magnifié et effrayant du néant extérieur. Ce qui rend ce lien encore plus frappant dans notre corpus, c'est qu'il ne présente pas des « cas limites engendrés par l'imagination narrative », mais bien des situations extrêmes vécues par les auteurs de notre corpus, ainsi que par plus de 39 000 personnes en Colombie entre les années 1970 et 2010⁴⁷. La portée sociale du phénomène nous oblige à repenser cette crise existentielle du soi comme une vraie crise sociale vécue, en outre, dans la plus grande absence de réseaux d'aide et d'outils pour la surmonter.

Face à cette crise, tous les otages – même ceux qui n'avaient montré aucun intérêt pour la religion avant leur enlèvement – chercheront refuge dans la foi :

Je ne suis pas du genre religieux, mais à ce moment-là je me dis que je dois avoir foi en quelque chose; je suis un pilote : je dois reprendre les commandes. Je n'ai peut-être pas de carte, c'est peut-

⁴⁶ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 198.

⁴⁷ Centro Nacional de Memoria Histórica, *Las cifras del secuestro* [En ligne], 19 juin 2013, consulté le 1^{er} novembre 2016, URL : <http://www.centrodememoriahistorica.gov.co/index.php/noticias/noticias-cmh/1530-las-cifras-del-secuestro>.

être un avion qui m'est inconnu, mais mes compagnons vont m'aider⁴⁸.

L'anniversaire de Lorenzo approchait aussi, et je tenais à rendre la journée aussi joyeuse que celle de l'anniversaire de Mélanie. J'en avais fait un précepte de vie. C'était aussi un exercice spirituel, celui de s'obliger au bonheur dans la plus grande des détresses⁴⁹.

D'autres stratégies sont également mises en place. Nous avons déjà mentionné comment plusieurs otages ont commencé à s'adonner à des travaux manuels (broderie, tissage) durant leur détention afin de remplir leurs journées désœuvrées. Ces activités deviennent aussi des vraies thérapies pour contrer la crise existentielle du soi :

J'ai tout de suite compris que ces travaux étaient excellents pour ma santé mentale. La concentration qu'ils exigeaient m'empêchait de penser à autre chose. Et une fois terminés, ils me procuraient le sentiment très gratifiant du travail accompli. J'ai été si assidue à ces tâches que, grâce à elles, j'ai même muri spirituellement⁵⁰.

Beto passa plusieurs jours avec moi. Il m'apprit d'abord à préparer la trame et à la tendre à l'aide d'un petit crochet qu'ils appelaient *garabato*. Ferney m'en confectionna un joli et je me sentis équipée comme une professionnelle. Beto passait le soir et révisait mon ouvrage de la journée : « il faut tendre davantage les fils avec le *garabato* », « il faut faire des nœuds plus serrés », « il faut tirer deux fois dessus sinon ils coulent ». Je mettais toute mon énergie à bien apprendre, à me corriger, à suivre ses instructions avec précision. J'avais dû m'enrober les doigts de morceaux de tissu, car, à force de tirer dessus, le fil de nylon m'ouvrait la chair. Mais cela ne comptait pas : devant mon ouvrage, je ne sentais plus le poids du temps. Les heures passaient vite. « Comme chez les moines », pensai-je, qui, dans les exercices de contemplation, se consacrent à élaborer des objets précieux⁵¹.

⁴⁸ Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 102. Quoique la traduction garde le sens du texte original, en faisant référence à l'idée de garder la foi en soi-même, le traducteur se permet d'utiliser une métaphore qui n'apparaît pas dans le texte original; cf. « I'm not a spiritual guy. Religion for me begins and ends with a period. But I knew at that moment that I had to start believing in something, mostly myself and my ability to endure this » (*Out of captivity*, *op. cit.*, p. 119).

⁴⁹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 188-189.

⁵⁰ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 109.

⁵¹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 175.

De surcroît, ces travaux fournissent aux otages la possibilité de remplir le silence et le vide existentiel à l'aide d'une activité concrète. Le tissage et la broderie remettent le corps en mouvement et créent des nouveaux liens entre ce corps, si différent de ce qu'il était, et le soi statuaire et intime :

Mes journées s'étaient étoffées, mes angoisses en étaient adoucies. J'ouvrais les yeux avec l'impatience de me mettre à lire et à tisser. L'anniversaire de Lorenzo approchait aussi, et je tenais à rendre la journée aussi joyeuse que celle de l'anniversaire de Mélanie. J'en avais fait un précepte de vie. C'était aussi un exercice spirituel, celui de s'obliger au bonheur dans la plus grande des détresses⁵².

Je m'attelai à confectionner une ceinture exceptionnelle pour Lorenzo. Je réussis à tisser en relief des petits bateaux qui précédaient son nom. Ayant acquis plus de dextérité, je parvins à la finir bien avant la date. Mes innovations m'avaient projetée dans le groupe des « pros ». J'échangeais avec les grands tisseurs du campement des conversations de haute volée technique. Le fait d'avoir une activité créatrice me rendait capable de faire quelque chose de nouveau dans un monde qui me rejetait, et me libérait du poids de l'échec qu'était devenue ma vie⁵³.

Plusieurs d'entre eux affronteront cette crise existentielle du soi à l'aide de la Bible. En dépit des pénuries, les FARC en fournissaient toujours des exemplaires aux otages qui en faisaient la demande. Dans un pays profondément catholique comme la Colombie, le désir de remplir la vacuité de l'enlèvement par la lecture de la Bible permet aussi de garder contact avec des éléments culturels très ancrés dans la construction du soi intime et de l'identité. Malheureusement, plusieurs références à la foi religieuse et à son importance pour les otages sont complètement éliminées des traductions françaises de leurs témoignages. Pour ne citer qu'un exemple, l'un des

⁵² *Ibid.*, p. 188-189.

⁵³ *Ibid.*, p. 189.

chapitres du récit original de John Pinchao s'intitule « Lectura de la Biblia »; dans la traduction, ce chapitre, dont la titre a été changé pour « Une naissance derrière les barbelés ⁵⁴», a été coupé de moitié – ne laissant que les paragraphes qui racontent des situations autres que la lecture de la Bible. Il ne s'agit pas ici de formuler une critique des traductions, mais de montrer comment le soi intime, l'identité et l'existence se rattachent à la culture et doivent être compris dans ce cadre. La Bible et la foi religieuse sont très probablement perçues de façon différente par les otages de notre corpus, six Colombiens et trois Américains, et par leurs traducteurs, spécialement s'ils appartiennent à une culture prônant la laïcité.

Pour revenir à notre corpus, chez nos auteurs, la lecture de la Bible permet de donner un sens à la crise existentielle tout en leur permettant de reprendre contact avec leur propre vision du monde. Pinchao approche la Bible de façon rationnelle, en la considérant comme un texte symbolique⁵⁵; quant à Rojas, elle assume sa lecture des textes religieux « comme un grand voyage, de ceux qu'on ne fait qu'une seule fois dans sa vie⁵⁶ ». Chez Betancourt, la Bible devient « un monde passionnant de codes, d'insinuations, de sous-entendus⁵⁷ » sur lequel elle ne se serait pas penchée « autrement que poussée par le désœuvrement et la lassitude », car « c'est dans l'absence de

⁵⁴ John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, trad. Christine Renaudat et Vincent Taillefumier, Paris, Florent Massot, 2008, p. 167.

⁵⁵ Voir John Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, Bogotá, Editorial Planeta, 2008, p. 121.

⁵⁶ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 88.

⁵⁷ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, *op. cit.*, p. 173.

distractions que le cerveau rebrasse les mots et les pensées, comme lorsqu'on pétrit une pâte pour en faire quelque chose de nouveau »⁵⁸.

La lecture du récit des Noces de Cana a constitué un élément déclencheur chez la captive qui, pendant des jours, se demande pourquoi Jésus avait initialement refusé de transformer l'eau en vin, comme Marie le lui avait demandé :

Il y avait quelque chose d'une indéniable et sympathique saveur païenne dans le souci de s'assurer que la fête continue. Cette scène m'occupait pendant des jours. Pourquoi Jésus refuse-t-il d'abord? A-t-il peur, est-il intimidé? Comment peut-il ne pas voir que le moment est venu alors qu'il est censé tout savoir? L'histoire me passionnait. Mes pensées tournaient sans répit dans mon cerveau. Je cherchais, je réfléchissais. Et puis, tout à coup, je me rendis compte : « Il avait eu le choix! » C'était bête, c'était évident. Mais cela changeait tout. Cet homme n'était pas un automate programmé pour faire le bien et subir un châtement au nom de l'humanité. Il avait certes un destin, mais il avait fait des choix, il avait toujours eu le choix! ... Et moi, quel était mon destin? Dans cet état d'absence totale de liberté, me restait-il une possibilité de faire un choix quelconque? Et si oui, lequel⁵⁹?

La Bible devient donc le moyen d'amorcer un dialogue intime, qui poussera Betancourt à se poser des questions et à se « dénuder face à [elle]-même⁶⁰ ». Ce dialogue deviendra un puissant outil pour affronter la crise existentielle du soi et redonner du sens à l'expérience extrême de l'enlèvement.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 187.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 188.

5. La place de la lecture et l'écriture

Chez certains otages, la quête du sens face à la crise existentielle du soi passe par la lecture et l'écriture. Plus que jamais, les livres seront des fenêtres ouvertes sur d'autres mondes et d'autres êtres humains. À ce sujet, Pinchao raconte avec candeur son rapport avec le roman *La novia oscura*⁶¹ :

C'était une période où nous recevions beaucoup de livres, de différents auteurs. Les guérilleros nous ont demandé une liste de ce que nous voulions, et j'ai demandé *La novia oscura*, un roman de la Colombienne Laura Restrepo, dont le personnage principal est une prostituée. J'en avais vu une critique dans un numéro de l'hebdomadaire *Semana* que nous avions eu l'occasion de feuilleter, et j'avais été impressionné par l'écrivaine, dont la revue avait publié trois photos. Je ne sais pas pourquoi, son visage me captivait. Cette belle femme tranquille, intéressante, me paraissait magique, et je rêvais de pouvoir la rencontrer un jour⁶².

Pour Pinchao, la « tranquillité » et la « magie » dégagées par la photo de Restrepo se situent à l'opposé de l'univers concentrationnaire de l'enlèvement; c'est en lisant son livre, qui, pourtant, brosse un portrait magistral de l'abandon et la détresse du peuple colombien, que l'otage cherchera à retrouver les états qu'il a cru percevoir dans les photos de l'auteure.

Ces mêmes livres, auxquels les otages militaires avaient eu accès, arriveront aussi chez le groupe de politiciens dont Betancourt faisait partie :

Le lendemain, un fait inattendu se produisit. Les otages du camp des militaires nous envoyèrent un paquet de livres. J'appris alors que, lorsqu'ils étaient retenus prisonniers dans la « zone de détente », pendant les pourparlers avec le gouvernement Pastrana, leurs familles avaient réussi à leur faire parvenir des bibliothèques

⁶¹ Laura Restrepo, *La novia oscura*, Barcelona, Anagrama, 2002.

⁶² John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, op. cit., p. 164.

entières. Quand le processus de paix avait avorté, au moment de la fuite devant l'armée, chacun avait pris un ou deux livres dans son sac à dos et ils se les échangeaient. Les marches avaient été difficiles et certains, accablés par le poids, avaient dû délester leur bagage du plus lourd et du moins nécessaire. Les livres étaient partis en premier. Et les « rescapés » venaient d'arriver jusqu'à nous. C'était un véritable trésor. Il y avait de tout, des romans, des classiques, des livres de psychologie, des témoignages de l'Holocauste, des essais philosophiques, des livres spirituels, des manuels d'ésotérisme, des histoires pour enfants. Ils nous donnaient deux semaines pour les lire, après quoi il faudrait les leur renvoyer.

Notre vie changea. Nous étions tous dans notre coin à dévorer tant de livres que possible. Je commençai avec *Crime et châtiment*, qui n'avait pas eu grand succès auprès de mes compagnons tandis que Lucho lisait *La Mère* de Maxime Gorki. Je découvris plus tard que quelqu'un avait *Le Roi de fer* de Maurice Druon, et nous nous mîmes avec Gloria sur liste d'attente pour avoir une chance de le lire avant la date limite⁶³.

Pour Betancourt et tous les auteurs de notre corpus, ces livres étaient des rescapés des longues marches dans la jungle : une telle condition leur donnait encore plus de valeur et les transformait en miroirs de la propre survie même des otages. Leur lecture donnait un sens aux journées et permettait à chacun de s'évader « loin de cette enceinte entourée de fil de fer barbelé, de guérites et de boue⁶⁴ ». Cette évasion symbolique s'opérait donc par deux chemins différents : l'un, vertical et concentré, des lecteurs de la Bible, qui plongent dans le dialogue intime; l'autre, horizontal et expansif, celui des lecteurs de littérature qui, à partir des livres, imaginent et vivent des mondes étrangers. Toutefois, cette distinction n'empêche pas ces deux chemins de coexister et d'offrir des réponses complémentaires à la crise existentielle du soi.

⁶³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 354-355.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 359.

Mais ce n'est pas seulement au moyen de la lecture que les paroles vont permettre aux otages de surmonter leur crise existentielle du soi. Pour certains d'entre eux, c'est l'écriture qui jouera ce rôle crucial. Plusieurs otages raconteront par exemple leurs efforts pour écrire et conserver avec eux des cahiers et des journaux intimes :

Quelques jours après mon enlèvement, j'ai demandé un stylo et un cahier, que j'ai rempli très rapidement. J'en ai commandé un autre. En un an et demi, j'ai ainsi noirci plus de huit cahiers de cent pages sans quasiment laisser le moindre espace. J'ai même écrit sur l'emballage du papier hygiénique. C'était une sorte de journal intime où je notais tout ce qui me passait par la tête. À l'époque où j'étais seule, j'y commentais les nouvelles que j'écoutais ou que je lisais, je résumais des passages de la Bible, je racontais tout ce que je voyais et ressentais. Mes cahiers sont devenus trop lourds à porter lors des marches, et j'ai dû me résigner à les brûler. Plus tard, j'ai repris cette habitude jusqu'à ce que les Farc cessent de me fournir en cahiers parce qu'ils en avaient assez de mes lettres à *Marulanda* et aux autres membres du secrétariat des Farc, dans lesquelles je réclamaï la libération de mon fils⁶⁵.

J'ai réussi à le convaincre de m'offrir son cahier, et je l'ai utilisé pour écrire mon nouveau journal, dans lequel je consignais sporadiquement les messages de ma famille et quelques observations sur ma situation.

Par la suite, j'ai réussi à obtenir deux autres cahiers, autorisés par les commandants guérilleros. Ces cahiers-là, je les ai laissés au campement quand je me suis évadé. Heureusement, les membres de l'infanterie de la marine les ont trouvés et ils me les ont donnés. Ils m'aident désormais à écrire ces mémoires⁶⁶.

⁶⁵ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 108.

⁶⁶ Nous traduisons le passage suivant :

Lo convencí de que me lo regalara y comencé a llevar un nuevo diario, con apuntes esporádicos en los que consignaba los mensajes de mis familiares, y algunas observaciones sobre mi situación.

A este cuaderno se sumaron otros dos que pude obtener después, autorizados por los comandantes guerrilleros y que se quedaron en el campamento cuando me escapé. Afortunadamente para mí, los infantes de marina los encontraron y me los entregaron. De aquí en adelante me ayudan a escribir estas memorias » (Fernando Araújo, *El trapequista*, *op. cit.*, p. 138).

Dans ces deux cas, les journaux permettront aux otages de consigner leurs expériences et d'agir en tant qu'aide-mémoire. Néanmoins, dans le cas d'Oscar Tulio Lizcano, l'écriture exercera une influence encore plus déterminante :

Mes moments les plus heureux étaient quand je commençais et je finissais un poème. Je ne suis pas un poète, mais cela me permettait de m'épancher, mon âme en souffrance écrivait une vérité qui riait, chantait et pleurait... De temps en temps, j'empruntais la parole des poètes pour figer en vers et en rimes la douceur, la tendresse et la pureté du travail de la nature. C'était une émotion semblable à celle de la naissance de mes deux enfants, Mauricio et Juan Carlos⁶⁷.

Bien que son livre ne fasse partie du corpus analysé, nous voulons souligner l'importance de la poésie chez un autre otage, Sigifredo López. Celui-ci a été enlevé par les FARC le 11 avril 2002, en même temps que onze autres députés du département de la Valle del Cauca. Il a été le seul otage de ce groupe qui ait survécu au massacre perpétré par les FARC le 18 juin 2007⁶⁸. Tout au long de sa captivité, López a écrit des « poèmes testimoniaux⁶⁹ », dans lesquels il raconte, de façon très intuitive, son vécu

⁶⁷ Nous traduisons : « Mis momentos más felices ocurrieron cuando empezaba y terminaba un poema. Entonces lo mío, sin ser poeta, era un intento de desahogarme, donde mi alma con el dolor escribía una verdad que reía, cantaba y lloraba ...Y, algunas veces, también tomaba la palabra prestada de los poetas y de la naturaleza para describir su dulzura y fijar en rima su tarea tierna y pura. Fue una emoción igual a la que sentí cuando nacieron mis dos únicos hijos : Mauricio y Juan Carlos » (Oscar Tulio Lizcano, *Años en silencio*, op. cit., p. 43).

⁶⁸ Le 18 juin 2007, onze députés ont été assassinés par leurs gardes qui, voyant des hommes armés les approcher, auraient cru se trouver au milieu d'une attaque de l'armée colombienne. Le malentendu aurait été causé par les membres d'un autre régiment des FARC qui auraient cru, à tort, se trouver en face d'un régiment de l'ELN (Armée de Libération nationale), une autre guérilla de gauche encore active en Colombie. Habituellement, Sigifredo López partageait l'espace de captivité avec ses compagnons députés, mais ce jour-là il aurait été gardé, par forme de punition, avec un autre groupe d'otages. L'épisode est raconté dans tous les récits de notre corpus. Suite à sa libération, le 5 février 2009, López a été soupçonné de complot avec les FARC-EP et accusé de leur avoir donné des informations sur la façon d'entrer dans l'Assemblée générale à Cali, bâtiment où les onze députés ont été enlevés. Ces accusations se sont montrées fausses et il a retrouvé sa liberté le 14 août 2012, après des mois d'emprisonnement.

⁶⁹ Redacción El País, « Sigifredo López presentó su libro "Rescatado por la poesía" », *El País* [En ligne], 17 mai 2003, consulté le 9 novembre 2016, URL : <http://www.elpais.com.co/elpais/cultura/noticias/sigifredo-lopez-presento-su-libro-rescatado-por-poesia>.

intime de l'enlèvement ainsi que la puissance de la nature dans la jungle. Après sa première tentative d'évasion, les FARC ont brûlé sa Bible et ses cahiers de notes, ce qui l'a poussé à apprendre ses poèmes par cœur. Il a réussi à en récupérer 110 après son enlèvement; ce sont précisément ces textes qui font partie du recueil *Rescatado por la poesía*⁷⁰ (*Sauvé par la poésie*). López y souligne comment l'écriture lui a permis de « garder la dignité⁷¹ » en dépit de toutes les maltraitances. Comme l'affirme le poète colombien Jotamario Arbeláez, les poèmes de López « n'ont pas l'intention de transformer la poésie colombienne ni de devenir des exemples pour les poètes à venir, lesquels, au demeurant devraient se soumettre eux-mêmes à l'enfer vécu par López pendant tout ce temps pour pouvoir écrire comme lui. La beauté de ces poèmes se trouve dans le vécu raconté et dans leur sincérité⁷². »

En employant des termes tels « beauté » et « sincérité », Arbeláez ne fait pas référence à des codes esthétiques, mais bien à la puissance d'une écriture qui sait rendre compte de la crise existentielle du soi intime. Comme tous les otages, López a dû trouver des réponses dans la quête de sens ultime à laquelle fait face chaque être humain.

⁷⁰ Sigifredo López, *Rescatado por la poesía*, Cali, Caza de Libros, 2013.

⁷¹ Redacción El País, « Sigifredo López presentó su libro », *art. cit.*

⁷² Nous traduisons : « Dice Jotamario Arbeláez : "Estos poemas de Sigifredo López no tienen la intención de transformar la poesía colombiana, ni ponerse de ejemplo para que así escriban los poetas que vienen, que para ello tendrían que someterse a los infiernos por los que él pasó durante tanto tiempo. La belleza de estos poemas radica en la dureza de su vivencia y en su sinceridad" » (*Ibid.*).

6. La transcendance

Contre toute attente, après des années d'enlèvement, plusieurs otages de notre corpus finiront par trouver des réponses à leur crise existentielle au sein même de la réalité qui les entoure :

Je prenais ensuite mon bain, en regardant les oiseaux voler au-dessus de moi, et réussissais à les admirer sans leur en vouloir. Lorsque je revenais dans ma maison, je m'asseyais les jambes croisées dans la position du lotus et me laissais aller à une méditation qui n'avait rien de religieux mais qui aboutissait invariablement à une conscience indubitable de la présence de Dieu. Il était là. Ce Dieu partout, trop grand, trop fort. Je ne savais pas ce qu'Il pouvait attendre de moi et encore moins ce que j'étais en droit de demander. Je pensais Le supplier de me sortir de ma prison, mais je trouvais immédiatement que ma prière était trop petite, trop mesquine, trop tournée sur mon petit moi, comme si penser à mon propre bien-être ou solliciter Sa bienveillance était mal. Peut-être aussi que ce qu'Il voulait me donner, je n'en voulais pas. Je me souvenais d'avoir lu dans ma Bible, dans une Épître aux Romains, que l'Esprit saint nous secourait dans notre besoin de communication avec Dieu, sachant mieux que nous ce qu'il nous convenait de solliciter. J'avais pensé à ce moment-là, en le lisant, que je ne voulais pas que l'Esprit demande pour moi autre chose que ma liberté. Et l'ayant formulé ainsi, j'avais compris que je ratais l'essentiel, qu'il y avait probablement autre chose de supérieur à ma liberté qu'Il pourrait chercher à me donner et que j'étais pour le moment incapable d'apprécier⁷³.

Dans ce passage, Betancourt touche à plusieurs aspects essentiels. Tout d'abord, le néant de l'enlèvement est lu comme un signe de la présence divine. Cette nature sauvage et puissante, si différente de l'environnement dans lequel elle menait sa vie d'avant l'enlèvement, pouvait être conçue comme la manifestation d'un Dieu trop grand, trop fort et, surtout, trop imprévisible et mystérieux. Face à lui, Betancourt devient trop petite, trop mesquine, trop tournée sur elle-même. Trop humaine, en

⁷³ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 229-230.

somme. Ainsi, Dieu devient une présence tangible, immanente. L'enlèvement se fait un chemin conduisant vers une certaine vision de la transcendance : le vide et l'indicible de cette expérience extrême permettent de rejoindre ce qui se trouve au-delà du perceptible, hors de tout entendement.

Un certain fatalisme va aussi teinter cette vision de la transcendance et de l'indicible sis au cœur de l'expérience extrême. Les propos de John Pinchao sont les plus éclairants à cet égard : « [A]près avoir perdu la foi en Dieu, je l'ai retrouvée au moment de mon évasion. Je Lui ai demandé d'entrer dans mon corps et de faire Sa volonté⁷⁴. » La volonté divine sera mentionnée à plusieurs reprises dans les derniers chapitres de son témoignage, où il raconte comment il a réussi à s'évader des FARC et à survivre dans la jungle pendant dix-sept jours. Pinchao présume que toutes les décisions qu'il a prises pendant son évasion étaient inspirées par Dieu et que, « si Dieu m'avait signalé d'agir ainsi, c'était parce que c'était comme cela que les choses devaient se faire⁷⁵ ». Ce n'est plus son corps, ni son soi intime, ni son identité personnelle qui agissent pour le sauver : tout son être devient un instrument de Dieu et c'est Lui qui conduira le fugitif vers la liberté. Un certain dédoublement du soi accompagne donc cette vision de la transcendance incarnée dans son propre corps pour lui permettre de s'évader et de se sauver, non seulement pour lui permettre de retrouver

⁷⁴ John Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, op. cit., p. 191-192. Comme plusieurs autres où l'auteur fait référence à des thèmes religieux, ce fragment a été éliminé dans la traduction française; cf. « [D]espués de haber perdido la fe en Dios la recobré en el momento de mi fuga y le pedí a Dios que se metiera en mi cuerpo e hiciera su voluntad » (notre traduction).

⁷⁵ « [S]i Dios me había indicado eso era porque así debía hacerse » (*ibid.*, p. 230; notre traduction). Si cette référence à Dieu est conservée dans la traduction en français, cependant, le traducteur ajoute un élément qui n'était pas présent dans le texte original en espagnol, celui de la résignation : « Mais j'étais résigné : si Dieu en avait décidé ainsi, Sa volonté devait s'accomplir » (John Pinchao, *Évadé de l'enfer*, op. cit., p. 318). Pour cette raison, nous avons préféré présenter notre propre traduction.

la liberté mais aussi le salut et la foi. L'abandon du corps propre, qui devient ainsi un instrument de Dieu et de Sa volonté, nous rappelle le mysticisme chrétien, profondément ancré dans le catholicisme ibéro-américain et dont la poésie de Teresa de Ávila est pénétrée tout entière⁷⁶.

Cette transcendance est indissociable de la notion de corps intime dont nous avons déjà parlé. Chez Clara Rojas, par exemple, le jeûne suscitera la présence divine au moyen du corps :

Pourquoi ces jeûnes? J'avais profondément besoin de me rapprocher de Dieu et de témoigner de ma foi. Je voulais Lui être agréable, implorer Sa clémence, Sa protection, qu'Il me guide. J'étais certaine que si je me retrouvais en captivité, c'était pour une raison précise, et que je devais tirer de cette expérience amère une leçon sur la façon dont j'avais évolué en tant qu'être humain.

Le jeûne m'aidait aussi à renfoncer ma volonté, à me détacher du contingent et du matériel, et aussi, plus concrètement, à contrarier les commandants qui avaient reçu l'ordre de ne pas me laisser mourir de mon jeûne, mais à leurs yeux, c'était un acte de rébellion qui bousculait leurs règles. Et ils n'avaient pas tort⁷⁷!

Cette pratique met de l'avant d'autres réponses à la crise existentielle du soi, puisqu'elle change la perception que Rojas a d'elle-même et de ses rapports avec ses compagnons de captivité et ses ravisseurs :

Le jeûne est une expérience difficile en toute circonstance, mais plus encore dans la jungle parce que, à tout moment, on peut vous imposer une marche forcée et, quand on ne s'alimente pas, ces longues heures de marche impliquent un effort surhumain. De plus, en captivité, comme on ne possède aucun bien matériel, les repas prennent une importance plus grande que dans la vie courante. Y renoncer m'a permis d'apprendre beaucoup de choses sur moi-même et ceux qui m'entouraient. Quand je vivais avec d'autres

⁷⁶ Voir les *Œuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Paris, Seuil, 1949; en particulier « Dépouillement », « Le château intérieur » et « Poésies ».

⁷⁷ Clara Rojas, *Captive*, op. cit., p. 84.

prisonniers, j'ai remarqué qu'ils me respectaient davantage parce que je jeûnais. Et c'était pareil avec les guérilleros pour qui les repas sont essentiels; mon attitude les frappait énormément. Depuis ma libération, plusieurs prélats de l'Église catholique m'ont exprimé leur admiration pour cette attitude de renoncement en pleine captivité, alors que tout y est déjà si difficile⁷⁸.

Grâce au jeûne, Rojas trouve des réponses à la crise existentielle du soi en s'observant dans le miroir des autres. Dans le contexte de l'enlèvement, celui qui jeûne mérite le respect de ses compagnons de captivité et de ses ravisseurs.

Pour d'autres otages, ces réponses demeurent hors de portée et ne débouchent que sur d'autres questionnements, encore plus difficiles à résoudre :

J'avais des questions. Toujours pas de réponses. Elles me poursuivaient durant ma méditation. Et dans cette réflexion circulaire qui se prolongeait jour après jour, je voyais défiler les faits de la journée, que je décortiquais avec précision. Je m'arrêtais pour analyser certains moments. Je réfléchissais au sens du mot « prudence » ou du mot « humilité ». Tous les jours, dans un regard, dans l'intonation de la voix, dans ce mot utilisé de travers, dans le silence ou dans le geste, tous les jours je me rendais compte que j'aurais pu agir différemment et mieux faire. Je savais que la situation que je vivais était une opportunité que la vie m'offrait pour m'intéresser à des choses qui me rebutaient d'habitude. Je découvrais une autre façon de vivre, moins dans l'action et plus dans l'introspection. Incapable d'agir sur le monde, je déplaçais mon énergie pour agir dans « mon monde ». Je voulais me construire un moi plus fort, plus solide. Les outils que j'avais développés jusqu'à maintenant ne me servaient plus. Il me fallait une autre forme d'intelligence, une autre sorte de courage et plus d'endurance. Mais je ne savais pas comment m'y prendre. Il m'avait fallu attendre plus d'un an de captivité pour que je commence à me remettre en question.

Dieu avait sûrement raison, et l'Esprit saint devait bien le savoir, puisqu'Il s'obstinait à ne pas vouloir intercéder en faveur de ma liberté. J'avais encore beaucoup à apprendre⁷⁹.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 85-86.

⁷⁹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 230.

Betancourt découvre que l'intelligence, le courage et l'endurance – autant de valeurs qui lui étaient essentielles dans sa vie personnelle et publique – ne lui sont plus d'aucune utilité. Tous les outils qu'elle avait développés dans sa vie passée perdent de leur pertinence et ne fournissent plus de réponses à sa crise existentielle du soi. Mais alors, où chercher ces réponses? Comment survivre et continuer à être soi-même en dépit des circonstances? Bien que Betancourt soit celle à mieux exprimer la profondeur de ces questionnements, ils sont présents dans tous les textes de notre corpus. Nous verrons comment ils deviennent un élément central pour la quête de la survie.

CHAPITRE VIII

LE SOI ET LA SURVIE

1. Le temps et le paradoxe de la survie

Si les récits de témoignage de notre corpus appartiennent tous à la catégorie des récits de survie, il n'en demeure pas moins que la survie n'est pas perçue de la même façon par tous les anciens otages. Dans ce chapitre, nous passerons en revue différentes conceptions de survie et des rapports que celle-ci entretient avec l'intimité et la vie collective.

Par les traces que l'enlèvement a laissées, les anciens otages attestent que cette expérience traumatique a eu lieu et qu'elle continue à se faire présente. Tel que le signale Clara Rojas au tout début de son ouvrage, les témoins portent en eux l'histoire de cet épisode du conflit armé colombien, dont, à la différence d'autres otages, ils ont pu revenir :

On me demande souvent si mon enlèvement m'a transformée. Je crois que je suis restée la même Clara, mais j'ai cette cicatrice sur le ventre et une blessure très profonde à l'âme qu'avec le temps j'espère effacer. Parfois, je suis noyée de tristesse; j'ai heureusement mon fils à mes côtés. J'aurais préféré bien sûr qu'on ne me vole pas ces six années, mais je suis vivante et bien là aujourd'hui pour parler de cette expérience terrible. Chacun décrit sa guerre telle qu'il l'a vécue; dans cette guerre, je ne suis qu'un soldat de plus, dont voici l'histoire¹.

¹ Clara Rojas, *Captive*, trad. Carole Hanna, Paris, Plon, 2009, p. 2.

Cet extrait montre bien le *paradoxe de la survie* dans le récit testimonial : l'auteure veut se reconnaître, telle qu'elle était avant l'enlèvement, et elle souhaite que ses lecteurs comprennent que la narratrice de ce témoignage est celle qui a vécu cette expérience extrême. Elle ne veut surtout pas être perçue comme une *autre* Clara. Mais, en même temps, elle nous raconte les cicatrices et les blessures qui l'ont marquée, nous transmet sa détresse face aux six ans qu'elle a perdus en captivité et partage son espoir « d'effacer ses blessures » dans le temps à venir. À l'instar de tous les témoins d'expériences extrêmes, Rojas n'a pu survivre qu'en acceptant de changer; néanmoins, sa propre survie la pousse à chercher ce qui reste d'immuable et ce, en dépit du temps dont l'enlèvement l'a privé.

C'est précisément ce temps perdu et volé de l'enlèvement que les anciens otages essaieront de recréer par le biais de l'écriture. Dans cette dimension temporelle, la relation avec la durée se trouve complètement perturbée, comme le raconte Betancourt :

« Dans la civile », pour emprunter la terminologie farquienne, les jours filaient avec une rapidité hallucinante et les années s'égrenaient au ralenti, ce qui me donnait une sensation d'accomplissement et d'avoir eu une vie bien remplie. En captivité, ma perception du temps s'était complètement inversée. Les journées semblaient ne pas connaître de fin, étirées cruellement entre la détresse et l'ennui. Par contre, les semaines, les mois, et plus tard les années, paraissaient s'empiler à toute allure².

Pour survivre à la situation de captivité, les otages doivent contrer ce temps vide et sans issue qui donnait à Rojas « le sentiment atroce de voir [sa] vie fil[er] entre [s]es doigts et [d']être en train d'enterrer [sa] jeunesse dans cette jungle³ ». Betancourt reprend

² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010, p. 150.

³ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 107.

aussi cette comparaison entre le temps de la captivité et la mort quand elle affirme que sa « conscience de ce temps irrémédiablement fichu réveillait [en elle] la terreur de [se] sentir ensevelie vivante⁴ ».

Les otages ont dû trouver des moyens pour s'évader des pièges de ce temps cyclique et étanche, dans lequel « [l]e passé revenait pour être revécu, comme une projection de ce qui pouvait advenir⁵ ». Rojas va jusqu'à décrire ce temps envolé comme la plus grande perte pour un otage :

Quand on reste si longtemps otage, le plus terrible ce n'est pas de supporter les conditions atroces de la captivité, mais de se voir dépouillé de toute une partie de sa vie. On croit suivre sa route tranquillement et, soudain, on tombe dans un fossé et on y reste plusieurs années. Plus aucune vie normale n'est possible, plus aucun repère n'existe. Tout ce que vous connaissez disparaît. Il n'y a pas de mots suffisants pour décrire cette souffrance, ce mal qu'on vous inflige, année après année⁶.

D'autres otages se sortiront de ce temps mortel de la captivité en rompant sa circularité et en se donnant des points de repères et des échéances fictives. Ainsi, par exemple, afin de se construire une sorte de boussole temporelle, Betancourt a décidé de tisser une ceinture pour l'anniversaire de sa fille Mélanie⁷. De son côté, Alan Jara et ses compagnons militaires ont établi des routines très strictes qui les gardaient occupés pour une grande part de la journée :

Nous écoutions la radio, nous faisons du sport, nous regardions deux heures de télévision par jour et nous étudions. Quelques-uns parmi nous faisaient aussi des travaux manuels, comme de

⁴ Ingrid Betancourt, *loc. cit.*

⁵ *Ibid.*, p. 543.

⁶ Clara Rojas, *Captive, op. cit.*, p. 209-210.

⁷ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin, op. cit.*, p. 179.

l'artisanat et de la couture, ce qui en fait était indispensable étant donné nos manques et nos limitations. Nous avons eu tant de succès qu'un jour j'ai demandé un service au brigadier Buitrago et il m'a répondu, sans trop y réfléchir :

— Bien sûr, je le ferai avec plaisir, mais ça sera la fin de semaine. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

Je l'ai regardé, surpris, en éclatant de rire.

— Un otage sans temps! Ça c'est génial! Nous avons réussi⁸!

Jara et ses compagnons contrent le vide du temps de l'enlèvement en occupant leur présent et en le rendant fertile. De son côté, Betancourt réussit à se couper de cette sensation de présent éternel en se donnant des repères pour l'avenir. Néanmoins, en dépit de ces réussites, le temps de l'enlèvement reste marqué par une conscience accrue de la mort et de son caractère d'échéance ultime, tel que Betancourt le signale suite au décès de Beto, le guérillero qui lui avait appris à tisser :

En finissant la ceinture qu'il m'avait aidé à commencer, perdue dans mes méditations, je le remerciai dans le silence de mes pensées pour le temps qu'il avait passé à parler avec moi, plus que pour l'art qu'il m'avait transmis, car je découvrais que ce que les autres ont de plus précieux à nous offrir, c'est le temps, auquel la mort donne sa valeur⁹.

C'est cette conscience de la mort en tant que fin ultime de toute temporalité que favorise l'écriture d'un témoignage. D'un côté, le témoin s'engage à raconter sa survie

⁸ Nous traduisons le passage suivant :

La vida en El Billar se hizo menos tediosa con las clases. Logramos establecer una rutina que nos mantenía ocupados prácticamente todo el día. Oír radio, hacer deporte, ver dos horas al día televisión y estudiar. Algunos complementaban estas actividades con labores manuales, como artesanías y costura, la cual era imprescindible dadas las necesidades y considerando las limitaciones. Tuvimos tanto éxito que en una oportunidad le pedí un favor al cabo Buitrago y él me dijo, sin pensarlo mucho :

— Claro, con mucho gusto, pero el fin de semana, porque ahora no tengo tiempo. Yo lo miré sorprendido y solté una carcajada.

— ¡Un secuestrado sin tiempo! ¡Genial, lo logramos! (Alan Jara, *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro*, Bogotá, Editorial Norma, 2010, p. 67).

⁹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 177.

tout en étant conscient que d'autres n'ont pas survécu à cette même expérience; de l'autre, en écrivant son récit, il garantit la survie de son propre vécu au-delà de sa propre mort. Le temps circulaire et vide de l'enlèvement se voit ainsi transmué en temps linéaire, susceptible de prendre vie à chaque lecture. Le *paradoxe de la survie* emprunte donc une autre dimension : c'est en tuant définitivement le temps circulaire de l'enlèvement, en lui donnant une linéarité et en le figeant par l'écriture, que les anciens otages réussissent à transmettre leur vécu et à le garder vivant pour les lecteurs.

2. La permanence dans le temps : faire preuve de survie

De même que dans toute autre écriture à la première personne,

[p]our qu'il y ait récit ou discours [dans un récit de témoignage], il faut qu'il se passe quelque chose, que le lecteur suive, peu ou prou, le passage d'un état à un autre. Mais cela ne signifie pas que l'accent soit toujours mis sur les changements qui affectent le personnage-narrateur. Parfois, au contraire, c'est la permanence de ce dernier qui est soulignée¹⁰.

Nous avons déjà signalé comment Rojas mettait de l'avant la permanence de son soi au début de son récit, mais l'on constate à la lecture du corpus à l'étude que tous les auteurs font de même. Dans tous ces textes la permanence dans le temps possède un double sens : elle fait référence, d'une part et comme nous l'avons déjà signalé, au fait de rester vivant, en dépit des circonstances extrêmes de l'enlèvement et des menaces permanentes auxquelles les otages étaient soumis. D'autre part, dans le contexte de notre corpus survivre signifie aussi persister dans le futur tout en restant le

¹⁰ Sébastien Hubier, , *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 26-27.

même être humain. Survivre à la mort demeurerait insensé si, pour cela, l'otage doit abandonner sa propre identité :

[L]a menace que représente [l'enlèvement] pour l'identité n'est entièrement conjurée que si l'on peut poser, à la base de la similitude et de la continuité ininterrompue du changement, un principe de *permanence dans le temps*. Ce sera par exemple la structure invariable d'un outil dont on aura progressivement changé toutes les pièces; c'est encore le cas, qui nous touche de près, de la permanence du code génétique d'un individu biologique; ce qui demeure ici, c'est l'organisation d'un système combinatoire [...]. [...] Toute la problématique de l'identité personnelle va tourner autour de cette quête d'un invariant relationnel lui donnant la signification forte de permanence dans le temps¹¹.

Les *preuves de survie* jouent ici un rôle important. Ces lettres et vidéos que les FARC-EP envoyaient aux familles et diffusaient dans la communauté ou auprès des médias avaient pour but avoué de prouver la permanence dans le temps des otages et de montrer que c'était bien eux qui étaient gardés en captivité. Néanmoins, le rapport des auteurs de notre corpus avec ces documents de survie, et surtout celui d'Ingrid Betancourt, reste ambivalent :

J'avais le cœur serré de douleur en constatant que nous étions tous tombés dans le piège : cette preuve de survie n'était pas une condition de notre libération. Il n'y avait pas de négociations avec la France. Elle annonçait cruellement une prolongation de notre captivité. Ils réussissaient à faire pression sans aucune intention de nous libérer. Nous étions un trophée entre les mains de la guérilla¹².

Je ne croyais pourtant pas en la possibilité d'une issue heureuse pour nous. Tout cela n'était qu'une mise en scène destinée à placer les FARC sous les feux de l'actualité. Je refusais de participer à cette sinistre machination. Ma famille souffrait trop. Mes enfants

¹¹ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 143; italiques de l'auteur.

¹² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 274.

avaient grandi dans l'angoisse, et ils étaient arrivés à l'âge adulte enchaînés, comme moi, à l'incertitude¹³.

Il sortit sa caméra numérique et la pointa sur moi. Le bouton rouge s'alluma puis s'éteignit à nouveau.

— Allez, dites quelque chose. Un petit bonjour à votre Maman.

Le bouton rouge se ralluma pour de bon. Sa preuve de survie était un viol de plus. La lettre ne parviendrait jamais dans les mains de Maman. Je me raidis sur mon banc : "Seigneur, tu sais que cette preuve de vie existera contre ma volonté. Que ce soit Ta volonté qui se fasse", suppliai-je en silence, en avalant mes larmes. Non, je ne voulais pas que mes enfants me voient ainsi¹⁴.

Aux raisons politiques invoquées pour rejeter les preuves de survie, Betancourt ajoute une justification profondément intime : elle ne veut pas que ses enfants la voient telle qu'elle est maintenant. Ce corps souffrant, enchaîné, en captivité, ne correspond pas à l'image qu'elle se fait d'elle-même et, surtout, il ne correspond pas à l'image qu'elle croit que ses enfants ont conservée d'elle. Nous sommes ici confrontés aux *problèmes identitaires de la permanence dans le temps* : Betancourt sait qu'elle n'est plus ce qu'elle était, mais elle ne veut pas que ce *soi* de la captivité se superpose à la représentation que ses enfants se faisaient d'elle. Le témoignage rend compte de cette confrontation douloureuse entre ce que l'on veut préserver de soi-même et ce que l'on devient, en dépit des efforts pour contrer les effets inexorables du passage du temps et des circonstances.

Cela dit, pour d'autres otages, tel Alan Jara, même si les preuves de survie mettent en évidence le degré de souffrance et les changements physiques éprouvés,

¹³ *Ibid.*, p. 642.

¹⁴ *Ibid.*, p. 644.

elles ont l'avantage de rassurer les familles – comme si ces preuves cautionnaient que les otages survivaient au-delà de la mort imaginée par les proches, jour après jour :

Quand nous avons appris que les preuves de survie étaient rendues publiques et que nos familles avaient finalement de nos nouvelles, nous étions très contents. Mon fils pourrait finalement dormir tranquille, en sachant que son papa était encore vivant. À la radio, ils débattaient de l'inconvenance de ces preuves et quelques analystes ont même affirmé qu'elles devaient être interdites, puisqu'elles constituaient de la propagande pour les FARC. Je suis sûr qu'aucun d'entre eux n'a pensé à l'angoisse de mon fils de sept ans qui, toutes les nuits, essayait de s'endormir sans savoir si son père était ou non en vie ni à l'angoisse de toutes les familles des otages qui étaient dans les mêmes circonstances¹⁵.

Or, Jara et Betancourt interprètent les preuves de survie d'après deux perspectives différentes. Betancourt met en valeur l'incohérence entre l'image véhiculée par les preuves de survie, son soi intime et son soi statutaire pour autrui. Dans ce cas, les preuves ne font que mettre en évidence les aspects d'elle-même qui n'ont pas pu survivre à la captivité. De son côté, Alan Jara mise sur le sens de la survie en tant que résistance face à la mort.

Tant Betancourt que Jara ont essayé de donner du sens aux changements subis pendant l'enlèvement, mais ils l'ont fait en empruntant des chemins différents : alors que la première utilise son récit pour signaler qu'en dépit des changements, son identité – ce qu'elle était en liberté – n'a pas changé et que, pour cela, elle ne veut pas que ses enfants se fassent une image d'elle qui ne lui correspond pas, pour le second, le plus important est d'affirmer qu'il n'est pas disparu. Les preuves de survie montrent

¹⁵ Nous traduisons : « Cuando oímos que las pruebas habían salido y que nuestras familias por fin habían tenido noticias nuestras, sentimos gran alegría. Mi hijo dormiría tranquilo esa noche, sabiendo que su papá estaba vivo. Por radio debatían sobre la "inconveniencia" de las pruebas y algunos analistas llegaron a decir que no deberían permitirse, porque eso era propaganda para las FARC. Estoy seguro de que ninguno de ellos pensó en la angustia de mi hijo de siete años todas las noches, tratando de dormir sin saber si su padre vivía o no, y en la de todos los familiares de los secuestrados que pasaban por la misma circunstancia » (Alan Jara, *El mundo al revés*, op. cit., p. 84-85).

donc son existence et rassurent les membres de sa famille et ceux des autres otages. Pour Jara, l'identité est une affaire de survie : en prouvant qu'il a réussi à survivre, il prouve qu'il est resté lui-même. En revanche, chez Betancourt, la survie est une affaire de permanence de l'identité. Pour Betancourt, c'est seulement en prouvant que son identité s'est préservée qu'elle pourra prouver sa propre survie.

3. La survie physique et la survie identitaire

Force est de constater, à la lumière de ce qui précède, que la survie prend un double sens. D'une part, il y a la *survie physique* : celui qui survit est celui qui a réussi à retourner vivant de son enlèvement. De l'autre, nous faisons face à la *survie identitaire* : survivre à l'enlèvement signifie rester fidèle à soi-même, en dépit des circonstances. Ce n'est pas seulement le corps qui doit survivre, mais l'identité intégrale de l'otage. Néanmoins, les récits de notre corpus nous montrent aussi que la *survie physique* est profondément liée à la *survie identitaire* et que, en déployant certaines stratégies, les otages retrouveront les moyens pour préserver leur identité et échapper à la mort.

Chez Betancourt, l'*espoir d'un sauvetage militaire* permet de préserver son identité de femme courageuse et aguerrie, identité autour de laquelle elle avait construit toute sa carrière politique¹⁶ :

Je voulais mettre en évidence mon appui aux opérations militaires de sauvetage, même si je pouvais mourir au cours d'une d'elles.

¹⁶ À ce propos, voir son premier récit autobiographique rédigé avec Lionel Duroy, *La rage au cœur*, Paris, XO Éditions, 2001.

Cela était une option valable pour moi, en dépit de tous les risques¹⁷.

Effectivement, au-dessus de nos têtes à soixante mètres du sol, le ventre des hélicoptères en formation semblait raser la cime des arbres. Je pouvais voir les pieds de celui qui manœuvrait l'artillerie, qui pendaient dans le vide de chaque côté du canon. Ils étaient là. Impossible qu'ils ne nous aient pas vus! Tant qu'à mourir, je préférerais mourir comme cela, dans une confrontation où j'aurais au moins la chance d'être libérée. L'idée de mourir pour rien, avalée par cette jungle maudite, jetée dans un trou et condamnée à être rayée de la face de la terre sans même que ma famille ne puisse récupérer mon corps, me faisait horreur. Je voulais que mes enfants sachent qu'au moins j'avais essayé, que je m'étais battue, que j'avais tout fait pour fuir et revenir auprès d'eux¹⁸.

Alors que cette dernière appuie les sauvetages militaires et les considère comme une sortie possible et digne de la situation extrême où elle se voit plongée, pour leur part, les otages américains ont craint ces opérations :

Quand on m'a demandé comment je réagissais au mot « sauvetage », j'ai voulu dire clairement que la crainte que ce mot m'inspirait correspondait à l'appréhension liée à une opération montée par l'armée colombienne. Pour moi, ce mot implique liberté et Amérique. Le mot *rescate*¹⁹ évoque plutôt pour moi la mort et les massacres. À ce stade, je ne fais pas vraiment confiance à l'armée colombienne pour mener à bien une opération de sauvetage. Je ne pouvais pas le dire clairement dans la vidéo, sans quoi j'aurais effrayé ma femme et mes enfants. Je sais que l'armée américaine est bien mieux formée à la récupération d'otages, qu'elle dispose de meilleurs systèmes d'espionnage, armes et logistique²⁰.

¹⁷ Nous traduisons : « [B]uscaba dejar sentado que si fallecía en un intento de rescate, la acción tenía mi aprobación. Era mi manera de dejar constancia de que el rescate militar era una opción válida para mí, a pesar de sus riesgos » (Fernando Araújo, *El trapecista*, Bogotá, Editorial Planeta Colombiana, 2008, p. 161).

¹⁸ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 195.

¹⁹ « Sauvetage », en espagnol tant dans l'original anglais que dans la traduction française.

²⁰ Marc Gonsalves et al., *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009, p. 137-138.

Fait étonnant : Tom Howes, Keith Stansell et Marc Gonsalves ont été libérés au cours de l'Opération Jaque, un sauvetage militaire qui a été planifié et mis en œuvre par les forces armées colombiennes, bien qu'elles aient obtenu de l'aide logistique des États-Unis. Les différences culturelles et identitaires sont manifestes dans ce rapport aux opérations de sauvetage. Tant Betancourt que les trois Américains reconnaissent les risques d'un sauvetage militaire. Néanmoins, tout au long de sa captivité, elle assume ces risques, puisqu'elle croit qu'une opération de sauvetage militaire lui rendra sa dignité de citoyenne colombienne, mais surtout de politicienne au service de l'État colombien. Pour elle, un sauvetage militaire constitue un signe de respect de son soi statutaire d'avant son enlèvement.

Le cas des trois Américains est complètement différent. Leur engagement envers le conflit colombien était exclusivement lié à l'offre d'un travail bien rémunéré à titre de contracteurs d'une entreprise au service du gouvernement des États-Unis et des opérations anti-drogue²¹ en Colombie. Quoiqu'ils accomplissent un travail professionnel lié aux intérêts du gouvernement colombien de l'époque, leur soi statutaire n'est aucunement tributaire du gouvernement colombien. Courir le risque de mourir dans une telle opération de sauvetage n'était pas digne d'eux; au contraire, cela mettait encore plus en évidence l'absurdité de leur situation.

²¹ À ce propos, voir Marc Gonsalves *et al.*, *Out of Captivity. Surviving 1967 Days in the Colombian Jungle*, New York, Harper Collins, 2009, p. 22 : « At that moment, for some reason, I remembered a conversation I had with my wife, Mariana, a week or so before the crash. She and I were talking about the risks of my job and we were both wondering whether it was worth it. I was making good money, and we both ultimately decided that I should stick it out a bit longer –at least through what was left of that rotation.» Ce fragment est complètement éliminé de la traduction française; dans cette dernière, on lit, p. 56 : « Pendant presque toute mon existence, c'est l'argent qui m'a motivé, mais je suis en train d'apprendre qu'il existe des choses bien plus précieuses. »

Outre l'*espoir d'un sauvetage militaire*, la possibilité d'une *évasion* est une des stratégies de survie les plus puissantes exprimées dans notre corpus. Araújo et Betancourt s'attachent à cette idée dès les premiers jours de leur enlèvement :

J'avais bien compris la signification du communiqué de presse que le « Secretariado » avait divulgué. Ils confirmaient que j'étais prise en otage et que je rentrais dans le groupe des « interchangeables ». Ils menaçaient de me tuer si, un an jour pour jour après ma capture, un accord pour libérer les guérilleros détenus dans les prisons colombiennes ne s'était pas matérialisé. Rester un an en captivité pour être assassiné [*sic*] ensuite : voilà peut-être ce qui m'attendait. Allaient-ils exécuter leurs menaces? Je ne pouvais pas le croire, mais je ne voulais pas être là pour le vérifier. Il fallait nous enfuir²².

— Vous avez essayé de désarmer votre gardien! a hurlé, menaçant, [l'un des commandants].

— Je n'ai pas essayé de le désarmer. J'ai essayé de m'évader, ce qui est mon droit²³.

Ce caractère intrinsèque à la condition du prisonnier est aussi formulé par Betancourt, quand, face au commandant qui l'a retrouvée après l'une de ses tentatives d'évasion, elle se défend en disant : « Vous auriez fait pareil. Sauf que vous, vous auriez réussi. C'est mon devoir de récupérer ma liberté, comme c'est le vôtre de m'en empêcher²⁴. » Certes, ce ne sont pas tous les otages de notre corpus qui ont planifié et mis en marche une *évasion*, mais c'est l'avenue la plus stimulante pour la survie. En tentant de s'évader, l'otage attache la quête de la liberté à sa propre identité.

²² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 95.

²³ Nous traduisons le passage suivant :

— ¡Conque trató de desarmar a su guardia! -vociferó en tono amenazante.

— Desarmarlo no, pero escaparme sí, que es mi derecho (Fernando Araújo, *El trapequista*, op. cit., p. 22.

²⁴ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 151.

Tout au long de sa captivité, Betancourt a entrepris cinq tentatives d'évasion. Plusieurs chapitres de son récit sont consacrés à la narration minutieuse de la planification et du déroulement de ces tentatives²⁵. Mais même Betancourt est obligée de reconnaître que ses efforts n'étaient pas une garantie de réussite. Intimidée par la rivière tumultueuse dans laquelle elle doit plonger si elle veut tromper les guérilleros, elle reconnaît que la seule voie d'issue était de « se jeter dedans et se laisser porter²⁶ ». La survie, dans ces circonstances, a aussi partie liée avec un certain abandon du soi et avec l'acceptation de l'imprévisible. On ne peut survivre physiquement qu'en trouvant les moyens pour préserver son identité mais, dans une situation extrême comme celle de l'enlèvement, la *survie physique* va dépendre aussi de l'abandon de certains traits de caractère et de certaines attitudes qui, jusque-là, étaient perçus comme profondément attachés au soi.

4. La survie et l'intimité

Chez Betancourt et Pérez, la survie se rattache aux liens intimes qu'ils avaient développés pendant leur captivité. Pérez était diabétique et insulino-dépendant. C'est grâce à l'aide de Betancourt qu'il surmonte ses multiples crises d'hypoglycémie, dont une suffisamment grave pour le faire tomber dans le coma. En retour, Pérez devient le

²⁵ *Ibid.*, chap. 1, p. 13-43; chap. 8, p. 121-138; chap. 12, p. 166-172; chap. 60, p. 497-503; chap. 61, p. 504-518; chap. 62, p. 519-533; chap. 63, p. 534-539; chap. 70, p. 582-591 et chap. 79, p. 660-668.

²⁶ *Ibid.*, p. 25.

copain et le confident de Betancourt. Betancourt est responsable de la survie physique de Pérez, mais c'est Pérez qui l'aidera à garder le moral et à préserver son identité.

Tel que l'affirme Betancourt, « [c]ette dépendance mutuelle était [leur] force mais aussi [leur] vulnérabilité. De fait, [ils] souffr[aient] doublement, d'abord de [leurs] propres peines, ensuite, avec la même intensité, des afflications de l'autre²⁷. » Pour eux, la survie n'était plus une quête individuelle. Cet attachement justifiait l'échec de leur tentative d'évasion, quand, après avoir perdu l'un de leurs hameçons et une fois épuisées leurs réserves, ils ont réalisé que la seule voie d'issue était de demander de l'aide aux paysans qui traversaient le fleuve occasionnellement :

Il fallait faire un choix.

Dans quelques secondes la barque serait en face de nous. Elle traversait le fleuve vers la rive opposée. Nous n'aurions qu'un instant pour nous lever et nous faire voir. Après, la barque passerait et nous disparaîtrions du champ de vision de ses occupants.

Lucho s'accrocha à moi. Je lui pris la main. Nous nous levâmes ensemble, criant de toute la force de nos poumons, en brassant l'air avec énergie.

Du côté opposé de la rivière, la barque stoppa, manœuvra rapidement, pointant la proue vers nous, et redémarrant.

— Ils nous ont vus! s'exclama Lucho fou de joie.

— Oui, ils nous ont vus, répétai-je en découvrant avec horreur que les premiers visages sous les bonnets blancs étaient ceux d'Angel, de Tigre et d'Oswald²⁸.

Bien que Betancourt et Pérez essaient d'échapper à leurs bourreaux, dans les circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent, leur *survie physique* dépend

²⁷ *Ibid.*, p. 387-388.

²⁸ *Ibid.*, p. 538-539.

aussi de ces êtres humains qui les gardent en captivité. Ce rapport particulier est encore plus puissant dans le cas d'Oscar Tulio Lizcano, qui a réussi à prendre la fuite grâce à l'aide d'Isaza, l'un des commandants qui le gardait en captivité et avec qui il avait toujours eu une relation tendue et distante, probablement justifiée par la volonté d'Isaza de ne pas réveiller les soupçons des autres guérilleros²⁹.

Il est impossible pour nous de percer les raisons qui ont poussé Isaza à chercher s'enfuir avec Lizcano. L'éventail des explications comprend des justifications altruistes – comme la compassion et la quête du bien-être d'un otage malade –, explications qui côtoient des motifs plus égoïstes, comme le désir de toucher la récompense que le gouvernement colombien offrait à ceux qui aidaient les otages à recouvrer la liberté. Il reste que Lizcano et Isaza ont partagé des moments marquants de leur vie, ce qui leur a permis, chacun à sa façon, de se libérer et de se réinsérer dans la société. Nous pouvons affirmer que ce vécu partagé a créé un rapport et un *espace intime circonstanciel*, mais très puissant. C'est précisément ce rapport qui soutient le témoignage de Lizcano et le différencie de tous les autres textes de notre corpus.

Dans son prologue, Lizcano raconte comment, au moment de rédiger son récit, il a voulu aller au-delà de la description de ses propres souffrances, pour écrire un texte qui pouvait, éventuellement, permettre « d'illuminer les entrailles du monstre dans

²⁹ À ce propos, voir Oscar Tulio Lizcano, *Años en silencio*, op. cit., p. 264 : « Là-bas, dans ce marais qui était comme un remède pour les maux de mon corps, j'ai finalement compris l'attitude agressive d'Isaza envers moi. Il avait toujours mis de la distance entre nous deux, afin de ne pas créer de la méfiance entre ses camarades. Dans la guérilla, ils sont tous les geôliers de leurs propres compagnons. Cette surveillance en permanence est appelée la surveillance révolutionnaire. Toutes les dénonciations d'un camarade peuvent conduire à la peine de mort. » Notre traduction de : « Allí en ese pantano, que era como una medicina para mi cuerpo, entendí por fin la actitud agresiva que siempre mantuvo Isaza frente a mí. Él siempre generó distancia entre ambos para no generar desconfianza con sus camaradas. En la guerrilla todos los combatientes son carceleros de sus propios compañeros. Ejercen una estrecha vigilancia entre sí. A eso lo llaman la vigilancia revolucionaria, y cualquier denuncia de un camarada puede derivar en un fusilamiento. »

lequel [il] a été captif pendant huit ans, deux mois et vingt et un jours³⁰. » Pour ce faire, Lizcano ne se limite à puiser dans ses propres souvenirs. Quand l'ancien otage a retrouvé la liberté, il décide d'aller rencontrer ses victimes, puisque quelques-uns parmi ses dix-sept geôliers et les guérilleros qu'il avait rencontrés s'étaient démobilisés. Cette tâche s'est montrée dispendieuse (Lizcano a fini par disposer de plus de cent heures d'enregistrements), mais profondément émouvante. Les récits des autres lui ont permis de reconstruire la réalité d'après une autre perspective :

Dans leurs yeux, j'ai pu voir qu'ils sont arrivés à la guérilla par ignorance, par manque d'opportunités et par le désir d'avoir de l'argent facile. J'ai pu constater qu'ils sont restés dans la jungle parce qu'ils étaient intimidés et terrorisés, et que maintenant qu'ils ont retrouvé la liberté, ils se cherchent une place dans ce monde. Néanmoins, l'aspect le plus gratifiant de ces tête-à-tête était la sensation de paix que j'avais en moi-même. À ce moment-là j'ai su que ce n'est pas la haine qui me pousse à publier cette histoire et que, si ce n'était pas comme ça, je serai condamné à rester enchaîné à la jungle, qui a été ma cage pendant plus de huit ans pénibles de captivité³¹.

Dans son témoignage, Lizcano crée à la fois un *espace intime* pour raconter son vécu traumatique, et celui de ses victimes. Sans pour autant prendre leur parti, il réussit à leur donner leur humanité et à illuminer l'obscurité qui les entoure. En ce faisant, c'est sa propre identité qui se reconstruit : il est capable de témoigner de ses propres souffrances, mais aussi de donner une voix à ses victimes, de déconstruire

³⁰ Nous traduisons : « Así que cuando decidí narrar mi cautiverio, pensé en que ese relato no podía ser solo un recuento de mis anécdotas dolorosas o de mis padecimientos, sino que debería ser un faro que iluminara las entrañas de ese monstruo en el que estuve atrapado por ocho años, dos meses y veintidós días » (*Ibid.*, p. 14).

³¹ Nous traduisons : « Mientras entrevistaba a los guerrilleros, los miré a los ojos. En esas pupilas vacías constaté que llegaron a las filas insurgentes por ignorancia, falta de oportunidades y afán de conseguir dinero fácil. Comprobé que estuvieron en la selva bajo la intimidación y el terror, y que ahora que alcanzaron la libertad buscan un lugar en este mundo. Pero lo más gratificante de ese cara a cara fue que sentí paz. En ese momento supe que mi intención de publicar estas historias carece de odio. De no ser así, estaría condenado a seguir encadenado a esa selva que fue mi jaula durante más de ocho penosos años de cautiverio » (*Ibid.*, p. 15-16).

la figure de l'ennemi et de montrer l'absurdité de la guerre. *L'intimité circonstancielle* que Lizcano a été obligé de vivre avec Isaza l'a forcé à se mettre à la place de son bourreau et à essayer de comprendre comment quelqu'un qui lui avait fait du mal, pouvait aussi devenir son sauveur. Ce faisant, Lizcano réalise que sa propre survie dépend de son habileté à préserver ce qu'il y a de plus humain en lui : la capacité de pardonner et de se libérer de la rancune.

5. La survie collective

Le récit de Lizcano met de l'avant l'importance de la reconnaissance de l'autre dans la quête de la survie. De la même manière que dans toute autre situation extrême, dans le contexte de l'enlèvement, « [s]i l'on ne pense qu'à sa propre survie, on ne reconnaît plus que la loi de la jungle, c'est-à-dire l'absence de toute loi, et son remplacement par la force brute³² ».

C'est dans le récit d'Alan Jara que la quête du bien-être et de la survie collective se manifeste le plus clairement. Nous avons déjà mentionné *The Jungle School*, la petite école établie par Jara afin d'enseigner l'anglais ainsi que d'autres matières aux militaires et policiers qui partageaient la captivité avec lui. Pour eux, cette école était un espace de liberté, qui leur permettait de s'évader de leur réalité, de créer des liens et de remplir le vide à l'intérieur d'eux-mêmes et dans leurs routines. Avec cette école, Jara a réussi à créer un *espace de partage* dans lequel chacun pouvait reconstruire son identité en relation avec les autres, tout en préservant celle d'avant l'enlèvement. Des

³² Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991, p. 39.

codes proches de ceux des familles élargies s'installent alors. Un certain patrimoine oral partagé fera partie du soi intime de chacun des membres de ce groupe d'otages, tout en instaurant une ambiance et une dynamique particulière, dans laquelle le *sens de l'humour* deviendra la meilleure stratégie de survie collective.

Tandis que Betancourt mise magistralement sur l'*espace intime*, sur son propre soi face à l'expérience de captivité et sur les rapports intimes qu'elle a construits avec ses compagnons et quelques-uns des guérilléros, de son côté, Jara met de l'avant l'ambiance et les rapports à l'intérieur d'un *espace de partage*. Cette différence devient manifeste du point de vue narratif : alors que le récit de Betancourt propose la reconstruction du vécu intime et personnel de la captivité – l'auteure plongeant dans les traces de son vécu et dans ses souvenirs, essayant de ramener le lecteur dans son propre *espace intime* – celui de Jara déploie un *espace de partage* et d'échanges, en misant énormément sur l'attrait de l'anecdote, de même que sur la transcription des conversations et des dialogues.

Le choix de la langue d'écriture joue également un rôle clé. Jara, qui a recours à l'espagnol, peut se permettre d'employer des termes familiers (à l'instar de ses compagnons et de ses ravisseurs) difficiles à traduire en français. Alors qu'il maintient le lecteur dans une *distance relative* par rapport à son propre *espace intime*, il réussit à peindre avec une précision accrue l'ambiance et les échanges dans l'*espace de partage*. En revanche, Betancourt plonge dans son soi intime, en profitant de la *distance relative* que permet l'utilisation du français, qui l'aide en outre à se détacher des faits et des événements vécus, eux, en espagnol. Dans les deux cas, la distance permet aux auteurs de se faire plus conscient des événements et de reconstruire le temps et l'espace de la captivité, mais d'après une perspective différente.

Les rapports entre la survie et le soi intime, tout au long de l'enlèvement, constituent aussi la trame de la narration des récits testimoniaux de notre corpus. Nous verrons comment les récits testimoniaux déploient le temps de l'enlèvement, les changements que les otages ont subis et le processus de reconstruction du soi intime et de l'identité qui doit nécessairement avoir lieu pour survivre à une expérience si extrême et si prolongée. Nous nous attarderons aux liens entre tous ces éléments dans les chapitres suivants.

CHAPITRE IX

LA MÊMETÉ, L'IPSEITÉ ET LA DIMENSION NARRATIVE

1. La survie, la mêmeté et l'ipséité

Nous avons vu comment la question de la survie psychique va de pair avec le problème de l'identité personnelle. Les otages de notre corpus se voient confrontés à la perte de leur soi statutaire et des autrui significatifs qui permettaient d'établir le lien avec la société et l'autrui généralisé. Cette perte fera éclater l'identité personnelle, comme le signale Betancourt :

Je réfléchissais à ce que cette année de captivité avait signifié pour moi. Je me voyais moi-même comme un être étrange, comme une entité distincte de mon moi présent. Cette personne qui avait vécu dans la jungle pendant tous ces mois resterait derrière. Je redeviendrais moi-même. Un souffle de doute traversa mon esprit. Redevenir moi-même? Était-ce là mon but? Avais-je appris ce qu'il fallait que j'apprenne? Je me débarrassai vite de ces idées imbéciles. Quelle importance maintenant¹!

Betancourt montre l'incohérence entre cet « être étrange » qu'elle est devenue après un an de captivité et ce qu'elle considère comme sa propre identité. Le doute traverse son esprit. Pourra-t-elle redevenir elle-même quand elle retrouvera la liberté? Son identité d'otage restera-t-elle dans la jungle? Après ces années, est-elle devenue quelqu'un d'autre?

¹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 237.

Toutes ces questions font référence à une conception de l'identité en tant que *mêmeté*, c'est-à-dire ce que nous avons d'immuable et qui permet d'identifier un sujet, à la manière de ses empreintes digitales. C'est par la *mêmeté* que nous pouvons reconnaître quelque chose « comme étant la même [...] dans la multiplicité de ses occurrences² ». Betancourt se demande donc si elle pourra redevenir elle-même, si sa *mêmeté* pourra survivre à cette expérience extrême.

Cela dit, nous ne pouvons pas reconnaître une chose ou un sujet comme étant les mêmes que par

repérage spatio-temporel : la chose reste la « même en des lieux et des temps différents. Finalement, *mêmeté* fondamentale, c'est celle du cadre spatio-temporel lui-même : pour des occasions différentes, nous utilisons le même cadre³ » [...]. « Même » veut alors dire unique et récurrent⁴.

En reprenant les questionnements de Betancourt, nous pouvons affirmer qu'elle ne pourra pas *redevenir* elle-même, puisqu'elle a toujours été elle-même. C'est son corps, ce cadre spatio-temporel unique et récurrent, qui a vécu l'expérience de la captivité. C'est ce même corps qui retrouvera la liberté et qui nous permettra de la reconnaître et de continuer à la rattacher à son nom, signe par excellence de l'inscription sociale de l'identité⁵. Néanmoins, Ingrid Betancourt, de même que tous les otages de notre corpus,

² Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 45.

³ Peter Frederick Strawson, *Les individus. Essai de métaphysique descriptive*, trad. Albert Shalom et Paul Drong, Paris, Seuil, 1975, p. 32; cité par Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 45-46.

⁴ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 45-46.

⁵ À ce propos, voir encore Paul Ricœur : « La conjonction entre le sujet, limite du monde, et la personne, objet de référence identifiante, repose sur un processus de même nature que l'inscription, illustrée par la datation calendaire et la localisation géographique. Que le phénomène d'ancrage soit assimilable à une inscription, l'expression qui intriguait tellement Wittgenstein, à savoir l'expression : "moi, L.W.", l'atteste à souhait. Le rapport entre le pronom personnel "je", pris comme sujet d'attribution, et le nom propre, comme désignation de l'échantillon d'un particulier de base, est un rapport d'inscription au sens

n'est plus la même. Bien que son cadre spatio-temporel soit encore son corps, ce corps n'est plus ce qu'elle était. L'identité sera alors une question non seulement de *mêmeté*, mais d'*ipséité*. C'est par elle que nous reconnaissons les traits d'identité uniques et distincts, attribuables seulement à un sujet concret. Bien que deux êtres humains puissent se ressembler, nous définirons leur identité d'après la combinaison de multiples traits. Cette complexité unique, cette ipséité, fait partie de l'identité personnelle, au même titre que la *mêmeté*.

La *permanence dans le temps* implique, tel que nous l'avons signalé dans le chapitre précédent, la quête de la *survie physique et identitaire*. Cela dit, pour que l'identité personnelle survive, ce sont sa *mêmeté* et son *ipséité* qui doivent survivre. En reprenant Ricœur, nous considérons que la préservation de l'identité personnelle, de sa *mêmeté* et son *ipséité*, se fait grâce à deux modèles : « le *caractère* et la *parole tenue*⁶ », soit

l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. Par les traits descriptifs que l'on va dire, il cumule l'identité numérique et qualitative, la continuité ininterrompue et la permanence dans le temps. C'est par là qu'il désigne de façon emblématique la *mêmeté* de la personne⁷.

institutionnel du terme. [...] L'expression est si bien appropriée que ce qu'on appelle l'acte de naissance d'une personne contient une triple inscription : un nom propre conforme aux règles d'appellation qu'on vient de dire, une date conforme aux règles de la datation calendaire, un lieu de naissance conforme aux règles de localisation dans l'espace public, le tout inscrit sur les registres de l'état civil. Ainsi inscrit, le "je" est, au sens propre du terme, enregistré. De cet enregistrement résulte ce qui s'énonce : "Moi, un tel, né le..., à..." De cette manière, "je" et "P. R." veulent dire la même personne. Ce n'est donc pas arbitrairement que la personne, objet de référence identifiante, et le sujet, auteur de l'énonciation, ont même signification; une inscription d'un genre spécial, opéré par un acte spécial d'énonciation, l'*appellation*, opère la conjoction » (*Ibid.*, p. 70-71).

⁶ *Ibid.*, p. 143; italiques de l'auteur.

⁷ *Ibid.*, p. 144.

Bien que le caractère soit intrinsèquement lié à la *mêmeté*, son immutabilité n'est pas absolue, puisqu'elle

s'avère être d'un genre bien particulier, comme l'atteste la réinterprétation du caractère en termes de disposition acquise. Avec cette notion, se laisse enfin thématiser pour elle-même la dimension *temporelle* du caractère. Le caractère, dirais-je aujourd'hui, désigne l'ensemble des dispositions durables à quoi on reconnaît une personne. C'est à ce titre que le caractère peut constituer le point limite ou la problématique de l'ipse se rend indiscernable de celle de l'*idem* et incline à ne pas les distinguer l'une de l'autre⁸.

Le caractère se construit donc par assimilation dans l'*idem* des changements rencontrés dans le temps. Ainsi, la sédimentation dans le temps de ces changements « tend à recouvrir et, à la limite, à abolir l'innovation qui l'a précédé⁹ » en les transformant en traits du caractère, c'est-à-dire en éléments constitutifs de la *mêmeté* : « L'enlèvement endurecit le caractère, la vision face à la vie et à la mort, tout cela nous rend plus froid et réflexif. On finit par s'habituer aux chaînes, à être pieds nus dans les campements, à ne pas utiliser du papier toilette, entre autres choses¹⁰. » Les conséquences de cette expérience extrême deviendront donc des traits de *caractère* et seront intégrés à la *mêmeté*. La même situation se remarque chez les êtres proches des otages :

Il faut accepter que les personnes changent, elles changent de caractère, les années ne passent pas inaperçues, pour le meilleur ou pour le pire. Si nous souffrons les conséquences de l'enlèvement dans notre santé mentale, nos familles aussi. Eux, ils sont aussi séquestrés, je crois que la plupart des gens ne peuvent pas fonctionner normalement quand un de leurs proches est enlevé. [...] De même qu'ils ont dû faire un effort immense pour s'adapter aux comportements « étranges » que nous pouvons présenter

⁸ *Ibid.*, p. 145-146.

⁹ *Ibid.*, p. 146.

¹⁰ Nous traduisons : « El secuestro también endurece el carácter, la visión frente a la vida, la visión frente a la muerte, son tantos aspectos que lo vuelven a uno frío y reflexivo. Le toca a uno acostumbrarse a las cadenas, a estar descalzo en los campamentos, a no usar papel higiénico y a mil cosas más » (Luis Eladio Pérez, *7 años secuestrado por las Farc*, Bogotá, Aguilar, 2008, p. 42).

maintenant que nous sommes en liberté, nous devons aussi faire un effort pour comprendre certaines attitudes, certaines manifestations compréhensibles d'après le drame qu'ils ont vécu aussi¹¹.

Pérez fait clairement remarquer que les changements extrêmes auxquels sont confrontés les otages et leurs proches finissent par s'intégrer à leur *identité personnelle*.

Une situation comme l'enlèvement, même si elle est temporaire, changera pour toujours la *mêmeté*.

L'enlèvement fait aussi ressortir des couches profondes, et jusque-là cachées, de la *mêmeté* :

Betty déposa son sac à dos dans un coin et, son fusil toujours en bandoulière, entreprit de récupérer les quelques planches qui étaient encore solides pour en faire un seul lit. Elle avait mis la lampe de poche dans sa bouche pour libérer ses deux mains et travailler plus vite. Le faisceau lumineux suivait ses gestes. Elle s'apprêtait à saisir une des planches, lorsqu'elle sursauta et perdit la lampe de poche qui s'en alla rouler par terre. Je l'avais vue en même temps qu'elle : une énorme tarentule aux poils roux qui se tenait bombée sur ses grosses pattes, prête à bondir. Je ramassai vivement la lampe de poche pour rechercher la bête, qui avait sauté sous le lit et prenait la fuite du côté du toit et de l'amoncellement de paille. Avec sa machette, Betty coupa l'animal en deux.

— Je ne pourrais pas dormir ici, j'ai horreur de ces bêtes-là. En plus, elles vivent en couple, l'autre ne doit pas être loin!

Ma voix sortit dans les aigus, dévoilant mon état nerveux. C'était étonnant. Je venais de parler comme ma mère. C'était elle qui avait horreur de « ces bêtes-là ». Pas moi. Elles me fascinaient plutôt, car il me semblait, par l'énormité de leur taille, qu'elles

¹¹ Nous traduisons : « Pero esto no es todo, también hay que contar con que las personas cambian, cambia el carácter, el modo de ser y los años no pasan en vano, para bien o para mal. Además, si uno sufre las consecuencias en su salud mental, a las familias les pasa lo mismo, porque están de cierta manera secuestradas, creo que la mayoría de las personas no pueden seguir funcionando de una manera normal cuando tienen una persona cercana secuestrada. [...] Entonces, así como ellos han tenido que hacer un inmenso esfuerzo por acoplarse a comportamientos "raros" que pudiéramos presentar nosotros hoy en libertad, nosotros también tenemos que hacer un esfuerzo para comprender ciertas actitudes, ciertas manifestaciones entendibles y comprensibles por el propio drama que ellos han vivido. De manera pues que en esas circunstancias cualquier cosa habría podido suceder » (*Ibid.*, p. 40).

sortaient du monde des insectes pour rentrer dans celui des vertébrés¹².

Ces peurs transmises par sa mère constituent des « *identifications acquises* par lesquelles de l'autre [*sic*] entre dans la composition du même. Pour une grande part, en effet, l'identité d'une personne, d'une communauté, est faite de ces *identifications-à* des valeurs, des normes, des idéaux, des modèles, des héros, dans lesquels la personne, la communauté se reconnaissent¹³ ».

Cela dit, si les *identifications acquises* permettent l'entrée de l'autre dans le même, elles peuvent aussi empêcher l'entrée des éléments qui vont à l'encontre de ce que l'on considère comme son identité personnelle. Voyons un exemple dans le récit de Betancourt :

La viande était une de ces rares choses dont nous rêvions le plus. Personne ne voulait savoir d'où elle venait, et encore moins s'embarrasser de questions existentielles sur la convenance ou l'inconvenance qu'il y avait à en consommer. Ma situation était différente. J'étais effrayée par mes pulsions de meurtre. Si j'étais capable d'agir comme eux, alors je courais le risque de devenir comme eux. Le plus grave n'était pas de mourir, mais de devenir ce qui me dégoûtait le plus. Je voulais ma liberté, je tenais à ma vie, mais je décidai que je ne deviendrais pas une meurtrière. Je ne tuerais pas, même pour m'évader. Je ne mangerais pas non plus de viande de singe. Je ne savais pas pourquoi cela s'était lié dans mon esprit, mais cela avait un sens¹⁴.

Ce passage montre comment, malgré les atrocités vécues, certains traits de son caractère sont demeurés immuables. À la lumière de notre corpus, nous croyons, avec Ricœur, qu'il n'est pas possible de « penser jusqu'au bout l'*idem* de la personne sans

¹² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 101.

¹³ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 145-146.

¹⁴ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 458.

l'ipse, lors même que l'un recouvre l'autre¹⁵ ». Les événements extrêmes provoquent des changements imprévisibles chez les otages et dans leurs familles, mais ils affirment aussi, avec la même intensité, que certains traits continuent à définir l'identité par sa mêmeté.

2. Les promesses et les pactes comme garants de l'identité

Dans le contexte ayant motivé la production des récits d'un corpus tel que le nôtre, le modèle de la *parole tenue* a une grande importance. Betancourt signale, dans la citation précédente, comment sa décision de ne jamais manger de la viande de singe était liée à la *promesse* qu'elle s'était faite de ne jamais utiliser les moyens de ses ravisseurs pour obtenir sa liberté :

À cet égard, la tenue de la promesse, [...] paraît bien constituer un défi au temps, un déni du changement quand même mon désir changerait, quand même je changerais d'opinion, d'inclination, « je maintiendrai ». Il n'est pas nécessaire, pour qu'elle fasse sens, de placer la tenue de la parole donnée sous l'horizon de l'être-pour (ou envers)-la-mort. Se suffit à elle-même la justification proprement éthique de la promesse, que l'on peut tirer de l'obligation de sauvegarder l'institution du langage et de répondre à la confiance que l'autre met dans ma fidélité. Cette justification éthique, prise en tant que telle, déroule ses propres implications temporelles, à savoir une modalité de permanence dans le temps susceptible d'être polairement opposée à celle du caractère. Ici, précisément, ipséité et mêmeté cessent de coïncider. Ici, en conséquence, se dissout l'équivocité de la notion de permanence dans le temps¹⁶.

Dans le cas de Betancourt, la *promesse* qu'elle s'était faite oppose son horizon éthique à ses besoins physiques et subordonne la *survie physique* à la *survie identitaire* : pour

¹⁵ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 146-147

¹⁶ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 149.

elle, la quête de la *survie physique* ne justifie pas la perte de l'identité. De fait, cette promesse que l'auteure s'était faite à elle-même devient un véritable *pacte*, spécialement lorsqu'elle doit tenir sa parole face à ses compagnons de captivité et surtout, face à son ami Luis Eladio Pérez, avec qui elle avait réussi à s'évader :

Nous rêvâmes tout l'après-midi, étendus sur nos plastiques, à regarder le ciel dégagé. Nous priâmes ensemble, avec mon chapelet. Pour la première fois, nous évoquâmes ouvertement le risque d'un coma diabétique :

— Si cela m'arrive, il faudra que tu continues seule. Tu pourras t'en sortir et, si on a de la chance, tu viendras me rechercher.

Je réfléchis avant de répondre. J'imaginai dans ma tête ce moment où j'aurais ma liberté dans une main et la vie de Lucho dans l'autre :

— Écoute-moi bien : nous nous sommes évadés ensemble. Nous sortirons ensemble ou nous ne sortirons pas.

Formulé de la sorte, cela devint un pacte. L'écho de ces paroles resta suspendu dans l'air, sous la voûte céleste qui semblait s'être ornée d'une poussière de diamants pour accompagner les constellations de nos pensées. La liberté, ce bijou convoité, pour lequel nous étions disposés à risquer nos vies, perdrait tout son éclat s'il devait être porté par une vie de regrets¹⁷.

Le *pacte* agit chez Betancourt comme une balise éthique garantissant la pérennité des valeurs et de son identité, indépendamment de la situation que Pérez et elle-même doivent affronter. Si la faim ne justifiait pas la consommation d'un singe, animal si ressemblant aux êtres humains, la liberté ne peut pas justifier l'individualisme.

Dans le cas de Jara, c'est un *pacte* envers ses compagnons de captivité qui guidera son engagement envers l'école de la jungle :

Je me suis proposé de surmonter toutes les circonstances et pour cela, j'ai pris une décision qui m'accompagnerait tout au long de ma captivité : dans cette école [i. e. *The Jungle School*] nous serions

¹⁷ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 535.

tous libres, cette école ne fermerait pas avant que nous soyons tous dehors¹⁸.

La réflexion était simple : nous étions séquestrés au milieu de la jungle amazonienne, à bout des nerfs, en sachant que la guérilla pouvait nous tuer en tout moment et en priant pour que les avions ne nous bombardent pas. La santé se détériorait jour après jour, et nos familles souffraient sans avoir de nos nouvelles. Vivre comme ça était dégoûtant. Nous devons faire quelque chose, sinon, nous allions devenir fous en attendant. Il fallait étudier, enseigner, jouer, s'amuser, vivre, chercher les moyens d'être libres en captivité¹⁹.

La promesse et la tenue de la parole permettent à Jara et ses compagnons militaires non seulement de survivre à leur captivité sur les plans physique et identitaire, mais de construire une sorte d'*ipséité collective*. Le sens de l'humour, la légèreté et l'entraide qui règnent dans son groupe seront mentionnés et loués dans plusieurs textes de notre corpus²⁰; elles deviendront les signes d'une dignité profondément liée à ce pacte qu'ils ont tous conclu : garder leur esprit en liberté.

¹⁸ Nous traduisons : « Había también dos diccionarios bilingües Español-Inglés/Inglés-Español, uno norteamericano y otro británico. Así fuimos creando *The Jungle School* o *La Escuelita de la Selva*, la mejor herramienta de supervivencia y el acto de fe de creer en un mañana en libertad. Me hice el propósito de sobreponerme siempre a las circunstancias y tome una decisión que me acompañaría durante todo mi cautiverio : en esta escuela seríamos libres, esta escuela no se cerraría hasta tanto todos saliéramos » (Alan Jara, Alan Jara, *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro*, Bogotá, Editorial Norma, 2010, p. 66). Les italiques sont de l'auteur.

¹⁹ Nous traduisons : « La reflexión era simple : estábamos secuestrados en la mitad de la selva amazónica, con los nervios de punta, sabiendo que la guerrilla podía matarnos en cualquier momento, orando para que los aviones no nos bombardearan, la salud se deterioraba día a día, y nuestras familias sufrían sin saber nada de nosotros. La vida así era una porquería. En esas condiciones sobrevivir no iba a ser suficiente. Teníamos que hacer algo más; de lo contrario, nos volveríamos locos esperando que algo pasara. Había que estudiar, enseñar, jugar, divertimos, vivir, buscar la manera de ser libres en cautiverio » (*Ibid.*, p. 90-91).

²⁰ À ce propos, voir Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 424 : « Ils me tendirent la main, me caressèrent les cheveux, m'envoyèrent des baisers à la volée, me firent des signes de victoire et de courage. Ces hommes, infiniment plus malheureux que moi, qui avaient accumulé de bien plus longues années de captivité, enchaînés par le cou, malades, affamés, abandonnés par le monde, ces policiers et soldats colombiens pouvaient encore penser à autrui. Le souvenir de cet instant fut gravé dans ma mémoire. Ils avaient transformé cet enfer vert et poisseux en un jardin d'humanité », de même que Marc Gonsalves et al., *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009, p. 269 : « Mais ce que j'apprécie le plus, c'est d'être en compagnie de policiers et militaires, car, d'après mon expérience à Caribe, je sais qu'ils se comportent de manière honorable. »

3. La dimension narrative et la constitution du soi

Les deux modèles de permanence dans le temps – le *caractère* et la *parole tenue* – mettent en évidence « la dimension temporelle tant du soi que de l'action elle-même²¹ ». Le soi ne peut se construire que par un processus permanent d'innovation et de sédimentation, lui-même « sous-jacent [...] au processus d'identification²² ». Nous ne pouvons pas négliger le fait que

le caractère a une histoire, contractée dirait-on, au double sens du mot « contraction » : abréviation et affection. Il est compréhensible dès lors que le pôle stable du caractère puisse revêtir une dimension narrative, comme on le voit dans les usages du terme « caractère » qui l'identifient au personnage d'une histoire racontée ; ce que la sédimentation a contracté, le récit peut le redéployer²³.

Les récits de notre corpus déploient le processus de construction de l'identité personnelle; en effet, en articulant rétrospection et prospection, ils insèrent la fenêtre temporelle du témoignage dans l'unité narrative de la vie de son auteur. Aucun récit de notre corpus n'est dépourvu de liens avec la vie en liberté des otages, avant et après leur captivité. Nous oserions même affirmer que ces récits de témoignage s'inscrivent dans l'histoire de la Colombie, puisqu'ils déploient tant l'identité personnelle des otages que leurs rapports avec l'identité nationale et le conflit armé colombien.

L'écriture implique ainsi un processus d'immersion dans le souvenir de l'expérience vécue, pour ensuite ménager une *distance* avec ce souvenir et le figer dans

²¹ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 137.

²² *Ibid.*, p. 147.

²³ *Ibid.*, p. 147-148.

l'articulation narrative du récit. Ce processus passe par la médiation existentielle du corps, de sa mémoire et des traces qu'il porte. Le récit devient ainsi un vecteur de confluences entre le vécu corporel et l'expérience de la temporalité.

Pour que le récit puisse atteindre des énonciataires, il doit être reconstruit et composé de façon telle qu'il ressemble et synthétise même les événements les plus hétérogènes. Par cette *mise en intrigue*, l'auteur compose une histoire à partir « d'un ensemble des buts, des causes matérielles, des hasards²⁴ ». Cependant, pour être efficace, la *mise en intrigue* doit obéir aux critères de la vraisemblance : le récit ne doit pas seulement ressembler au vrai, mais faire semblance du vrai. Cet appel est encore plus évident dans le cas des récits de témoignage, dans lesquels les artifices de la composition ne doivent pas entraver la fidélité à une réalité par ailleurs déjà familière aux lecteurs en raison de la large médiatisation dont elle avait fait l'objet.

Toute intrigue est en outre soutenue par les personnages, dont le « rôle dans le récit relève de la même intelligence narrative que l'intrigue elle-même²⁵ ». Dans le cas de notre corpus, cette catégorie acquiert une grande importance, puisque tous les personnages ont une identité civile faisant l'objet d'une reconnaissance sociale. De même que dans tous les textes à caractère autobiographique, l'auteur est aussi un personnage du récit. La reconstruction de l'identité des otages, après avoir retrouvé leur liberté, passe donc par la construction de son propre ethos.

²⁴ *Ibid.*, p. 303.

²⁵ *Ibid.*, p. 170.

4. Le temps et la mise en intrigue

Les auteurs de notre corpus utilisent différentes stratégies en vue de reconstruire le temps de la narration et le temps des événements, tout en plaçant leur récit dans l'espace particulier de la captivité. L'un des recours mis de l'avant à cette fin est la datation, qui demande que chaque épisode soit précédé de la date à laquelle les événements relatés se sont produits. Dans le cas de Fernando Araújo, ces entrées correspondent effectivement au journal intime que l'auteur tenait en captivité et que les forces armées colombiennes ont pu sauver après la tentative de sauvetage militaire lui ayant permis de s'évader. Ces fragments se retrouvent à partir du premier tiers du texte et presque jusqu'à sa fin. Araújo fait aussi appel au journal intime de son ex-épouse, Mónica Yamhure Gossaín, auquel il a eu accès après avoir retrouvé sa liberté. À l'aide de ces deux sources, l'auteur reconstruit le vécu intime de sa captivité, tout en essayant de comprendre l'expérience vécue par son ex-épouse. Les journaux agissent ainsi comme des documents donnant accès à deux temporalités et à deux expériences parallèles : celle de la captivité d'Araújo et celle de la souffrance, de l'attente et de l'incertitude vécue par Yamhure-Gossaín.

Clara Rojas et Ingrid Betancourt ont également recours à la datation. Dans leur cas, les différentes entrées ne reprennent pas celles d'un journal de captivité; au contraire, elles ont été structurées après coup pour permettre au lecteur de mieux situer les événements. Rojas l'emploie au début du chapitre 1, « 22 juillet 2008²⁶ » et du

²⁶ Clara Rojas, *Captive*, trad. Carole Hanna, Paris, Plon, 2009, p. 9.

chapitre 3, « Vendredi 22 février 2002²⁷ ». Bien que les chapitres 18, 19, 20, 23 et 24 s'ouvrent sur des marques temporelles, nous considérons que celles-ci ne sont pas à proprement parler des datations puisqu'elles ne mentionnent pas une date précise, comme c'est le cas des chapitres 1 et 3²⁸. Il est important de signaler que les deux entrées qui font recours à la datation dans le récit de Rojas font référence au motif central de son témoignage : le 22 juillet 2008 correspond au présent de l'écriture de son témoignage, presque six mois après avoir retrouvé sa liberté; le 22 février 2002 correspond à la veille de son enlèvement, jour où Rojas a décidé de partir à San Vicente del Caguán avec Ingrid Betancourt, acte qu'elle qualifiera dans le même chapitre d'« idéaliste, pour ne pas dire d'une stupidité criante, [qu'elle] ne cessera[...] de [...] regretter durant [ses] longues années de captivité²⁹ ». Six ans et cinq mois séparent donc ces deux dates, qui contiennent en elles-mêmes toute la tension narrative de son récit : elles signalent le début et la fin de la captivité, ainsi que le début et la fin de la fenêtre temporelle de sa vie qui sera racontée dans son témoignage. Toutes les références temporelles dans les chapitres 18, 19, 20, 23 et 24 permettront de situer sa maternité, la séparation d'avec son fils Emmanuel et l'annonce de sa liberté dans la fenêtre temporelle du récit. Quoique Rojas n'utilise pas de dates précises pour évoquer ces sujets si marquants, leur inscription dans le temps souligne leur importance.

²⁷ *Ibid.*, p. 13.

²⁸ *Ibid.*, p. 113, « Début 2006 », p. 125, « Fin janvier 2004 », p. 139, « Le 6 juin », p. 159, « À la mi-janvier 2005 » et p. 163, « Début février ».

²⁹ *Ibid.*, p. 15

Dans le cas de Betancourt, 14 des 82 chapitres du récit de témoignage commencent avec une date³⁰ et 19, avec une référence temporelle³¹. On peut voir leur déroulement narratif dans le tableau suivant :

Tableau 1. Recours à la forme diaristique dans *Même le silence a une fin*

ÉVÉNEMENTS DU PASSÉ		PRÉSENT DE L'ÉCRITURE	
<i>Chapitres</i>	<i>Date</i>	<i>Chapitres</i>	<i>Date</i>
1. La fuite de la cage	décembre 2002		
		2. Adieu	23 février 2009
3. La capture	23 février 2002		
		6. La mort de mon père	23 mars 2009
7. Tomber dans l'abîme	3 avril 2002		
8. Les frelons	mars 2002		
22. La diseuse de bonne aventure	22 août 2003		
23. Une rencontre inattendue	22 août 2003		
25. Dans les mains de l'ombre	1 septembre 2003		
29. Dans la prison	18 octobre 2003		
30. L'arrivée des américains	fin octobre 2003		
31. La grande dispute	novembre 2003		
37. L'enclos aux poules	mars 2004		
38. Le retour à la prison	mars 2004		
39. La rafle des radios	avril 2004		
40. Les enfants de Gloria	13 juillet 2004		
43. L'enfant	août 2004		
47. Le grand départ	1 ^{er} octobre 2004		
54. La marche interminable	28 octobre 2004		

³⁰ Chap. 2, 3, 6, 7, 22, 23, 25, 29, 40, 47, 54, 67, 71 et 76.

³¹ Chap. 1, 8, 30, 31, 37, 38, 39, 43, 60, 65, 66, 68, 69, 70, 72, 77, 79, 80 et 81.

60. Maintenant ou jamais	janvier 2005
65. Punir	fin juillet 2005
66. La retraite	novembre 2005
67. Les œufs	17 décembre 2005
68. Monster	mai 2006
69. Le cœur de Lucho	octobre 2006
70. L'évasion de Pinchao	avril 2007
71. La mort de Pinchao	29 avril 2007
72. Mon ami Marc	mai 2007
76. Caressant la mort	31 août 2007
77. Troisième preuve de survie	octobre 2007
79. La discorde	mars, Avril 2008
80. Le Sacré-Coeur	juin 2008
81. La supercherie	juillet 2008

La plupart du temps, ce recours est employé au passé, pour dater les événements survenus pendant sa captivité (voir les colonnes de gauche). Cependant, aux chapitres 2 et 6, Betancourt l'utilise pour se placer au moment présent de l'écriture, tout en le comparant avec son vécu de la captivité :

23 mars 2009. Je suis seule. Personne ne me regarde. Enfin seule avec moi-même. Dans ces heures de silence que je chéris, je me parle et me remémore. Le passé, figé dans le temps, immobile et infini, s'est volatilisé. Il n'en reste rien. Pourquoi alors ai-je si mal? Pourquoi cette douleur sans nom? J'ai fait la route que je m'étais fixée, et j'ai pardonné. Je ne veux pas être enchaînée à la haine, ni à la rancœur. Je veux avoir le droit de vivre en paix. Je suis redevenue maîtresse de moi-même. Je me lève la nuit et marche pieds nus. Il n'y a personne pour m'aveugler avec une torche électrique, personne. Et je suis seule. Mon bruit ne gêne pas, ma démarche n'intrigue personne. Je n'ai pas à demander la permission, je n'ai pas à expliquer. Je suis une rescapée! La jungle est restée dans ma tête, même s'il n'y a rien autour de moi pour en témoigner, hormis la soif avec laquelle je bois la vie³².

³² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 104.

Le même procédé intervient au début du chapitre 2. L'auteure inscrit la date « 23 février 2009 », situant ainsi le présent de l'écriture exactement sept ans après son enlèvement. Une page plus loin, elle insère le repère temporel « janvier 2002 » dans une autre entrée, cette fois-ci pour se situer dans le passé, au moment où son père a subi un arrêt cardiaque. Le chapitre se clôt sur le récit de la dernière rencontre entre son père et elle, la veille de son départ à San Vicente del Caguán, où elle sera enlevée. Cette même structure est reprise dans le chapitre 6, qui commence par le passage cité ci-haut, dans lequel Betancourt raconte d'abord ce qu'elle éprouve au moment présent de l'écriture, le « 23 mars 2009 », et ensuite ce qui lui était arrivé exactement sept ans auparavant. Dans le présent de l'écriture, un mois sépare ces deux dates. Dans le passé de la captivité, un mois sépare aussi l'adieu de Betancourt à son père et son décès, qu'elle n'a appris que quelques semaines plus tard. Cette structure déploie deux univers temporels – celui de la captivité et celui de l'écriture – liés par la même douleur : celle de la mort de son père pendant qu'elle était en captivité.

C'est aussi à partir de cette dernière rencontre avec son père que Betancourt annonce le début de sa captivité :

Vers minuit, je me levai, éteignis les lumières et l'embrassai en le couvrant bien. Il sortit une main pour me donner la bénédiction et s'endormit avant même que j'aie franchi le pas de sa porte. Je me retournai pour le regarder une dernière fois avant de partir, ce soir-là, comme tous les soirs auparavant.

Je ne pouvais pas savoir que c'était la dernière fois que je le voyais³³.

En poursuivant la lecture au chapitre 3, l'on constate que la narratrice a de nouveau recours à la forme diaristique pour se situer le jour suivant sa rencontre avec son père,

³³ *Ibid.*, p. 54.

le 23 février 2002, sans pour autant reprendre directement la phrase sur laquelle s'est conclu le chapitre précédent. Tout au long du chapitre 3, Betancourt raconte les événements arrivés la journée de son enlèvement. Cependant, ce n'est qu'au dernier paragraphe qu'elle évoque les sentiments que lui inspire sa captivité :

Depuis le début, j'avais gardé l'espoir qu'on nous mènerait à l'endroit où ils soigneraient le blessé et qu'ensuite nous pourrions faire demi-tour et repartir. À ce moment-là je dus faire face à ce qui m'arrivait. Je venais d'être prise en otage³⁴.

Cette suspension d'une action qui se verra développée ultérieurement montre l'intérêt de Betancourt pour les dispositifs narratifs et leur effet chez le lecteur; en effet, dans son témoignage, la mise en intrigue est construite en utilisant une logique semblable à celle de la narration épisodique, la série ou le roman feuilleton. Le lecteur se voit ainsi poussé à continuer sa lecture, puisque l'expérience temporelle de Betancourt est articulée de façon à devenir une expérience narrative pour le lecteur.

Or, cette articulation du temps se fait aussi grâce à l'utilisation de figures de style comme l'analepse ou la prolepse. Dans le chapitre 22, par exemple, le récit opère deux analepses, qui permettent d'éclairer le passé de la narratrice et de justifier ses réactions. Dans le premier, le 22 août 2003, Betancourt traverse la forêt à bord d'une chaloupe sillonnant un cours d'eau quand « [l]'odeur du moteur, le parfum aigre-doux de cet univers de chlorophylle, l'absence de certitude qui [l]'obligeait à avancer en aveugle dans la vie, tout [la] ramena au moment précis où [elle] avais senti que le piège se refermait sur [elle]³⁵ ». Ce « moment précis » s'est déroulé une semaine après sa capture, quand le commandant en charge d'elle, El Mocho César, lui a montré

³⁴ *Ibid.*, p. 70.

³⁵ *Ibid.*, p. 238.

l'immensité de l'Amazonie qui remplissait l'horizon et qui « allait [l']avaloir³⁶ ». Quand il a fallu prendre un canot pour traverser le fleuve, Betancourt s'est souvenu du mois de novembre 2001 quand, lors de sa campagne présidentielle, une femme dans un village de la région de Santander lui avait raconté qu'elle « avait des visions et que ses visions se confirmaient toujours dans la réalité³⁷ »; dans l'une d'elles, Betancourt prenait un bateau pour ne revenir qu'après « beaucoup de temps, un cycle complet³⁸ », selon les paroles de cette femme. Cette histoire hantera Betancourt tout au long de sa captivité et elle y fera référence à plusieurs reprises. Tous ces signes sont lus, *a posteriori*, comme faisant partie de cette intrigue qui soutient le récit de sa captivité.

Alan Jara, pour sa part, met de l'avant des analepses à caractère historique. Au cours du premier chapitre de son récit de témoignage, il alterne les descriptions de ce qui était arrivé pendant les premières heures de son enlèvement avec le récit explicatif du génocide des membres de l'Unión Patriótica³⁹, ainsi que des brèves explications sur

³⁶ *Ibid.*, p. 238.

³⁷ *Ibid.*, p. 240.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ L'Unión Patriótica est un parti politique de gauche colombien fondé en 1985 et regroupant des guérilleros démobilisés des FARC et des membres de la société civile. Il est arrivé à conquérir plusieurs mairies, ainsi que des sièges au Congrès dans les années 80. Ses membres (plus de 1500) ont été systématiquement assassinés. Le 12 décembre 2012, la Commission de Justice et Paix de la Colombie a qualifié cette répression de génocide politique dont seraient coupables les groupes paramilitaires et les narcotrafiquants soutenus par certains membres des forces armées colombiennes. Le 15 septembre 2016, le président actuel de la Colombie, Juan Manuel Santos, a reconnu publiquement la responsabilité de l'État dans ce génocide « qui n'aurait jamais dû arriver ». « L'État n'a pas pris les mesures nécessaires pour empêcher et prévenir les assassinats et les attentats, a-t-il poursuivi, en dépit de l'évidence manifeste qu'une persécution était en marche » (notre traduction). Voir le rapport complet, intitulé « Exterminio de la UP fue un genocidio político », dans *Verdad Abierta* [En ligne], 15 septembre 2016, consulté le 21 décembre 2016, URL : <http://www.verdadabierta.com/victimaseccion/asesinatoscolectivos/4390-exterminio-de-la-up-si-fue-un-genocidio-politico>.

les pourparlers de paix avec les FARC, sous la présidence d'Andrés Pastrana⁴⁰. Dans le chapitre 2, en même temps que Jara raconte sa propre captivité, il explique que lors d'un match de soccer entre les équipes de la Colombie et du Honduras, la guérilla s'adonnait à un enlèvement de masse dans l'édifice Miraflores, à Neiva; Gloria Polanco, l'une des otages politiques des FARC, a été prise en captivité au cours de cette rafle. Dans un style très personnel, Jara raconte comment son enlèvement était profondément lié à ceux des autres politiciens et à l'histoire colombienne. Paradoxalement, il nous fait aussi comprendre comment, en dépit des atrocités dont ils étaient victimes, la vie colombienne suivait son cours comme si rien n'était arrivé : malgré la douleur suscitée par cet événement, le soccer faisait toujours la une des journaux.

Jara adopte un style similaire, à la fois familier et humoristique, pour mettre en intrigue le vécu temporel de l'enlèvement :

— Alan, ça serait cool de sortir en décembre, m'a dit le lieutenant Donato un matin, après le cours, en regardant vers la grille en soupirant.

Jusque-là, je n'avais pas pensé que ma captivité pourrait être si longue, et sa phrase m'a beaucoup surpris. Je suis resté muet : nous étions au mois d'août. J'ai seulement pensé à quel point il devait être découragé et pessimiste pour que lui vienne une pensée si négative.

— Vous êtes fou? —j'ai répondu —Ça serait cool de sortir toute de suite!

— Ça serait cool de sortir en décembre... —il a répété, nostalgique et en me regardant avec compassion.

⁴⁰ Entre 1998 et 2002, le gouvernement de la Colombie, alors sous la présidence d'Andrés Pastrana, a mené des pourparlers de paix avec les FARC et l'ELN. Au cours de ces négociations, Pastrana a accepté de démilitariser la zone d'El Caguán. Cette zone de 42000 kilomètres carrés était équivalente à un pays comme la Suisse, ce qui a permis à la guérilla de se renforcer militairement. Jara critique cette décision et considère qu'elle est à l'origine de son enlèvement.

La vérité, c'était que le mois de décembre est arrivé et que nous ne sommes pas sortis. Un autre mois de décembre est arrivé aussi, et nous ne sommes pas sortis non plus. En juillet 2003 le journaliste Jorge Enrique Botero est venu faire nos preuves de survie. Quand il m'a demandé quels espoirs j'avais, je lui ai répondu :

— Ça serait cool de sortir en décembre⁴¹...

Dans cet extrait, le temps est mis en intrigue non par le biais de prolepses, d'analepses ou d'autres figures de style, mais par la *description paradoxale d'un vécu* : Ce n'est pas le temps qui change, mais la perception de sa durée. Ce faisant, Jara réussit à mettre en évidence les changements vécus par tous les otages. Cette mise en intrigue permet aussi au lecteur de plonger dans la nostalgie et le désarroi de ceux-ci face à la perte de repères et de contrôle sur le temps de leur vie.

Dans le cas du récit de Clara Rojas, une bonne partie de la mise en intrigue se fait autour de certains thèmes. Ainsi, les chapitres 6 (« La jungle »), 7 (« La nuit »), 8 (« Les guérilleros »), 9 (« La pudeur »), 10 (« L'amitié »), 14 (« Le jeûne »), 15 (« La foi »), 16 (« Le doute et l'angoisse ») et 17 (« Les passe-temps ») s'ouvrent sur une définition succincte du terme employé en guise de titre, procédé qui permet à la narratrice de mettre en valeur certains sujets qu'elle considère fortement associés à son

⁴¹ Nous traduisons le passage suivant :

— Bacano salir en diciembre, Alan ... -dijo con mucho sentimiento una mañana, después de clases, el teniente Donato mirando hacia la malla y suspirando profundamente. Nunca pensé que el cautiverio se fuera a prolongar tanto; por eso, me sorprendí mucho. Me quedé mudo : estábamos en agosto, yo lo miraba y pensaba que debía estar muy desanimado y pesimista para tener un pensamiento tan negativo.

— ¿Usted está loco? ¿Cómo así? -le dije sorprendido -¡Bacano salir ya!

— Bacano salir en diciembre ... -repitió nostálgico y sonrió con compasión hacia mí.

La verdad es que llegó diciembre y no salimos, llegó después otro diciembre y tampoco salimos.

En julio de 2003 llegó Jorge Enrique Botero a tomar unas pruebas de supervivencia. Cuando me preguntó qué expectativas de libertad tenía, solo le dije :

— Bacano salir en diciembre (Alan Jara, *El mundo al revés*, op. cit., p. 58-59)...

identité personnelle. Par exemple, le chapitre « Les guérilleros » s'ouvre sur cette explication :

Avant mon enlèvement, je ne connaissais les Farc qu'à travers ce qu'en disaient les médias, comme à peu près tout le monde. On les décrivait en général comme de dangereux terroristes, capables des pires horreurs et liés aux narcotrafiquants.

J'avais peu entendu parler de leur combat idéologique, si ce n'est dans quelques articles consacrés à leurs leaders : *Manuel Marulanda*, le chef militaire, et *Jacobo Arenas*, le chef politique. J'avais également lu des livres sur les négociations de paix dans les années quatre-vingt, et les tentatives de rapprochement avec certains gouvernements. Récemment, j'avais suivi le dernier processus de paix : la création d'une zone démilitarisée de 1998 à 2002 et l'échec des pourparlers.

Je dois donc reconnaître que j'étais farouchement opposée à eux et que je le suis restée. Ils ne m'ont jamais inspiré la moindre sympathie. D'ailleurs, je crois que c'était réciproque, sans doute à cause de mon caractère indépendant, de mon éducation, de mon amour pour mon pays, ma famille et mes proches⁴².

Cette présentation – si simple – de la guérilla des FARC-EP peut contraster avec le *soi statuaire* de Rojas qui, au moment de son enlèvement, était la directrice de la campagne à la présidence d'Ingrid Betancourt et qui devait être assez informée sur l'histoire et l'actualité du pays pour assumer ce rôle. Par contre, dans leur dépouillement, ces précisions opèrent une mise à distance des ravisseurs et répondent aux critiques et commentaires tendancieux qui ont suivi le traitement médiatique de sa grossesse et de son accouchement dans la jungle. Ainsi, non seulement la mise en intrigue déployée par Rojas synthétise-t-elle des événements par ailleurs hétérogènes, mais elle permet à l'auteure de mieux construire son propre ethos au sein du récit, ce

⁴² Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 49; italiques de l'auteure.

qui est par exemple le cas dans les deux premiers paragraphes du chapitre 9, intitulé « La pudeur » :

Pour moi, la pudeur est synonyme de modestie et de réserve. C'est presque un art de vivre. Et c'est de cette manière que j'ai affronté la captivité : avec dignité, honnêteté, en ayant le sens des convenances, de ce qui est raisonnable et juste. À quel moment Dieu m'a-t-il donné cette lumière? Je dirais dès le début. En effet, j'ai très vite compris que c'était la meilleure façon de se comporter. Et cela ne m'a pas vraiment coûté parce que j'avais été élevée dans cet esprit.

Cette attitude, je l'ai adoptée durant toute ma captivité, d'abord envers moi-même, envers Ingrid que j'avais choisi d'accompagner, puis à l'égard de mes compagnons de captivité, et, depuis ma libération, envers le gouvernement, les institutions de l'État, et mon pays⁴³.

Bien que le récit de Rojas garde une certaine linéarité temporelle, le déroulement chronologique des événements perd de l'importance face à l'étoilement des thèmes dont elle veut rendre compte. Ce n'est pas la temporalité qui guide la mise en intrigue, mais le rapport entre l'identité de l'auteur et la construction de son propre personnage.

5. Le naturel, le surnaturel et la mise en intrigue d'un témoignage

L'espace de la jungle colombienne se présente comme l'un des thèmes majeurs de notre corpus. Plusieurs auteurs y font référence pour donner corps à leur vécu et à leurs états d'âme.

C'est à ce titre que le récit de Fernando Araújo pratique un processus d'identification entre les animaux de l'entourage des captifs et lui-même, relatant par exemple la manière dont l'un de ses bourreaux a chassé une biche avec une habileté

⁴³ Clara Rojas, *Captive*, *op. cit.*, p. 57.

inouïe, avant de conclure : « [S]i elle, créée par Dieu pour vivre dans la forêt et s'échapper de ses prédateurs, n'a pas pu se sauver, je ne peux pas m'attendre à grand-chose pour moi-même⁴⁴. » Ici, la nature offre un *cadre narratif* où la biche et Araújo lui-même deviennent les *personnages* du même récit, des proies de ce bourreau tout-puissant.

Pour sa part, Betancourt, à la manière des romantiques des XVIII^e et XIX^e siècles, peint la nature comme le reflet de sa vie intérieure. La jungle amazonienne, humide, imprévisible et impénétrable déclenche toujours en elle la nostalgie de ce qu'elle a perdu. Cette nature mystérieuse, belle mais infernale, s'oppose aux souvenirs paradisiaques de sa vie en liberté :

Le monde inanimé sortait de sa torpeur et la vie retenait son souffle. Ces soirs-là, les sons de la forêt étaient magiques. Des milliers de clochettes suspendues dans l'air se mettaient à tinter allègrement et ce bruit minéral semblait avoir éclipsé l'appel des bêtes. Si absurde que cela puisse paraître, il y avait une mélodie dans ce carillon nocturne, et je ne pouvais pas m'empêcher de penser aux cloches de Noël en plein mois de juillet et de pleurer amèrement en évoquant le temps perdu⁴⁵.

La nature devient ainsi un reflet de son *soi intime* et une clé de lecture de sa situation. Nous pouvons remarquer aussi que Betancourt attribue des caractéristiques surnaturelles ou magiques à la nature. Dans l'espace de quelques lignes, son témoignage se transforme en un récit qui emprunte au *réalisme magique*. L'auteure justifie ce choix esthétique en racontant que, depuis très jeune, elle avait appris « qu'en Colombie le réel n'était jamais contenu dans les limites du possible », mais qu'« il y

⁴⁴ Fernando Araújo, *El trapezista*, op. cit., p. 215. « "Si no pudo ella, creada por Dios para andar en la selva y evadir sus depredadores, que puedo esperar yo", concluí mentalmente. » La traduction est faite par l'auteure de cette thèse.

⁴⁵ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 148.

avait des barrières étanches avec l'imaginaire, si bien que tout cohabitait le plus naturellement du monde⁴⁶ ». Puisque son récit testimonial raconte des événements que l'auteure a vécus, cette remarque sur la réalité colombienne prend un double sens : si la réalité colombienne va toujours au-delà des limites du possible, le lecteur doit accepter que même les événements en apparence invraisemblables puissent appartenir à la réalité. Betancourt justifie ainsi un éventuel déséquilibre entre le souci de fidélité à la réalité, qui doit caractériser le genre même du témoignage, et les artifices inhérents à une mise en intrigue qui, dans le contexte de la réalité colombienne, serait toujours plus ou moins « contaminée » par la fiction.

Au surplus, cette remarque permet à l'auteure de jouer avec l'idée du *fatum* tout au long de son témoignage; c'est par exemple le cas lorsqu'elle raconte la fin d'Enrique, son dernier geôlier :

— Je vous en supplie, Enrique, répétais-je. C'est ma famille, celle qui s'est construite dans cette jungle, dans cette captivité, dans cet enfer. Rappelez-vous que la roue tourne. Traitez-nous comme vous désireriez être traité s'il vous arrivait un jour d'être prisonnier.

— Je ne serai jamais prisonnier, rétorqua-t-il durement. Je me tuerai avant de me laisser prendre. Et jamais je ne m'abaisserai à demander quoi que ce soit à mon ennemi⁴⁷.

Enrique sera capturé lors de l'Opération Jaque, qui a permis la libération de Betancourt et de quatorze autres otages. Les effets de la roue de Fortune feront aussi l'objet d'un passage du dernier chapitre du récit de Betancourt, où ses compagnons de captivité, au moment de leur libération, chantent *La vida es una tómbola* à l'oreille d'Enrique⁴⁸.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 461.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 630-631.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 684.

Cette lecture *fatidique* des événements n'est pas exclusive au récit de Betancourt. Plusieurs auteurs de notre corpus interprètent les événements passés comme des signes du destin, voire des manifestations surnaturelles : John Pinchao fait des liens entre l'un de ses cauchemars et la mort de son beau-frère⁴⁹; Oscar Tulio Lizcano suggère que l'autochtone qui les a aidés, son bourreau et lui, à traverser le fleuve pour pouvoir s'évader, n'était qu'une apparition, un esprit⁵⁰ et que l'orage qui a éclaté la nuit avant son enlèvement était une prémonition de ce qui allait lui arriver⁵¹; Araújo raconte les démarches entreprises par sa sœur auprès d'une voyante qui affirmait savoir où il se trouvait⁵².

Nous considérons que cet *appel au surnaturel* de même que l'utilisation d'autres artifices narratifs rendent les témoignages de notre corpus plus persuasifs. Il n'est pas ici question de véracité, mais de capacité à émouvoir le lecteur, à le persuader des difficultés extrêmes que les auteurs ont subies et à lui faire vivre ce qu'ils ont vécu. Sans pour autant verser dans la fiction, les auteurs de notre corpus doivent modifier, changer, couper, allonger et peaufiner leur discours, celui des autres et leurs propres souvenirs. Cette mise en forme implique nécessairement une « dénaturalisation⁵³ » des événements et des paroles rapportées qui ne peuvent pas être récupérés de façon absolument fidèle et qui sont *reconstruits* au moyen des artifices de la mise en récit.

⁴⁹ Voir John Pinchao, *Mi fuga hacia la libertad*, Bogotá, Editorial Planeta, 2008, p. 121. Ce fragment a été éliminé dans la traduction en français.

⁵⁰ Voir Oscar Tulio Lizcano, *Años en silencio*, Bogotá, Planeta, 2009, p. 272.

⁵¹ *Ibid.*, p. 29-30.

⁵² Fernando Araújo, *El trapecista*, *op. cit.*, p. 39.

⁵³ Monique Sarfati-Arnaud, « Tous ces secrets », dans Monique Sarfati-Arnaud (dir.), *Marche ou crève. Voix migrantes de l'Amérique latine*, Québec, Presses Université Laval, 2008, p. 20.

Cependant, c'est précisément ce travail de *dénaturalisation* qui nous permet d'accéder au vécu de l'enlèvement et aux changements subis par le corps et le soi intime. De ce point de vue, les témoignages de notre corpus ne nous présentent pas les faits purement documentaires ni l'histoire, mais l'histoire intime de chacun des témoins. Tel que nous l'affirmons dans le prochain chapitre, les témoins ne pourront raconter cette histoire intime qu'en se plaçant à distance de leur propre vécu.

CHAPITRE X

DISPOSITIFS DE LA MISE À DISTANCE

1. La distance pour raconter et se raconter

En écrivant leurs témoignages, les anciens otages des FARC-EP réussissent à mettre en récit une expérience traumatique qui, par définition, est hétérogène et dépourvue de sens. Écrire permet alors de faire une synthèse significative et signifiante des événements vécus. Elle coupe la circularité de la captivité en lui donnant une linéarité et une logique narrative, bref : en procédant à la mise en intrigue dont il a été question précédemment. Pour reprendre les termes d'Anne-Martine Parent, écrire un récit de témoignage consiste pour le sujet à « s'immerger au cœur même de sa blessure traumatique. Autrement dit, pour sortir du trauma, il faut y plonger¹. » Betancourt utilise cette même image dans l'épilogue de son livre, au moment d'évoquer à quel point l'écriture de son récit testimonial l'a obligée « à plonger profondément et de façon intense en [soi]-

¹ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit : la déroute du sens », *Protée*, vol. 34, n^{os} 2-3, p. 117.

même et dans [son] passé, pour faire remonter du fond abyssal de [ses] souvenirs un flot d'émotions incontrôlables² ».

Toutefois, puisque l'enlèvement n'existe plus « en tant qu'évènement qu'on peut connaître et dont on peut parler³ », le seul moyen d'accéder à ce vécu est le corps intime. Afin de se remémorer leur enlèvement, c'est dans leur corps intime que les otages de notre corpus doivent plonger, parce que c'est là où se trouvent les traces de cette expérience traumatique. Mais cette immersion, nécessairement douloureuse, se veut aussi une transformation : en tant que victimes de l'enlèvement, tous les anciens otages plongent dans « le fond abyssal » de leurs corps intimes; ils en ressortent transformés en témoins. Le récit de témoignage met en paroles cette transformation profonde. Tandis que l'expérience traumatique en elle-même est indicible, insaisissable et incompréhensible, cette transformation du soi intime est partageable, compréhensible et pleine de sens. C'est en prenant connaissance de cette transformation que nous arrivons à comprendre que ces anciens otages sont les mêmes êtres humains qui ont retrouvé leur liberté après des longues années de captivité. En racontant cette transformation de leur soi intime, ils exposent aussi ce qu'ils ont dû faire pour conserver leur mêmeté, de même que les pactes et les promesses qu'ils ont dû tenir pour préserver leur ipséité et, surtout, le chemin emprunté pour devenir témoins de cet épisode de l'histoire colombienne.

Bien que, pour accéder au vécu de leur expérience de captivité, les anciens otages ont dû plonger dans leur corps intime, la mise en récit implique nécessairement une distanciation par rapport aux profondeurs explorées, fouillées. Ce n'est qu'en mettant en

² Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010, p. 691.

³ Anne-Martine Parent, « Trauma, témoignage et récit », *art. cit.*, p. 116.

perspective tous les souvenirs, les ressentis et les traces qu'ils ont pu donner sens à tous ces événements hétérogènes et les synthétiser pour les faire accéder au statut de témoignage. Dans notre corpus, chacun à sa manière, les auteurs prennent leurs distances face à l'expérience traumatique. Ce chapitre s'intéressera à ce processus.

1.1 *El trapequista* de Fernando Araújo : le double narrateur

Deux narrateurs prennent en charge le récit testimonial de Fernando Araújo : tandis que, dans 41 chapitres sur les 45 qui composent *El trapequista*, il raconte son propre vécu de l'enlèvement à la première personne, dans les chapitres 7 (« L'expérience de Mónica⁴ »), 10 (« La solitude de Mónica⁵ »), 14 (« Mónica résiste au milieu de la souffrance⁶ ») et 16 (« Monica perd l'espoir⁷ »), Araújo privilégie la narration hétérodiégétique et appuie son récit sur le journal intime de son ex-épouse, auquel il a eu accès après sa libération et dans lequel il a essayé de trouver des explications à la décision de Mónica Yamhure Gossain de ne pas attendre son retour et de refaire sa vie avec un autre homme. Le narrateur cite alors des fragments du journal, en précisant les dates des différentes entrées, qu'il commente en parlant de Mónica et de Fernando Araújo à la

⁴ « Las vivencias de Mónica » (Fernando Araújo, *El trapequista*, *op. cit.*, p. 49-53).

⁵ « La soledad de Mónica » (*ibid.*, p. 66-75).

⁶ « Mónica resiste en medio del dolor » (*ibid.*, p. 94-97).

⁷ « Monica se desespera », en espagnol (*ibid.*, p. 105-108).

troisième personne. En contrastant sur le plan formel avec le reste du récit, ces quatre chapitres laissent percevoir une prise de distance de l'auteur avec la matière narrée.

En lisant cet ouvrage, nous comprenons la grande souffrance subie par le témoin au moment où, retrouvant la liberté, il a appris que son épouse l'avait quitté. Nous comprenons aussi qu'Araújo s'est confronté à une transformation soudaine de son soi intime, qui ne s'est pas produite pendant la captivité, mais bien suite à cette dernière. Pour appréhender les souffrances de son ex-épouse, il semble donc qu'Araújo ait dû établir une *distance avec ses propres souffrances*, celle-ci se matérialisant dans le texte par l'utilisation du narrateur hétérodiégétique. Par conséquent, ce jeu avec la *distance narrative* semble avoir la double fonction de mieux raconter sa propre expérience et d'essayer de comprendre celle de son ex-épouse.

1.2 *Même le silence a une fin* d'Ingrid Betancourt : la triple distance

Comme nous l'avons signalé auparavant, Ingrid Betancourt reconnaît que l'utilisation du français pour raconter des événements vécus en espagnol lui donnait « la distance et la maîtrise nécessaires pour communiquer ce qu'[elle] sentai[t] et ce qu'[elle] avai[t] vécu⁸ ». Nous pouvons ainsi affirmer qu'elle crée une *distance linguistique* par rapport à l'expérience traumatique pour pouvoir la raconter. En outre, à différence de tous les autres auteurs de notre corpus, Betancourt a publié son témoignage deux ans après sa libération, ce qui constitue, dans notre cas, le plus long écart entre la date de la libération et la publication du récit testimonial : cette *distance temporelle* est donc de loin supérieure

⁸ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, op. cit., p. 691.

à celle qui marque la rédaction des autres récits de notre corpus. Enfin, tout au long de son témoignage, l'auteure prend du recul avec sa figure de politicienne. Bien qu'elle y fasse état du contexte politique ayant mené à son enlèvement, *Même le silence a une fin* n'est pas un portrait de la lutte politique de Bethancourt, comme a pu l'être *La rage au cœur*, son premier récit autobiographique. Par exemple, à plusieurs reprises dans son récit testimonial, l'auteure met de l'avant son rôle de fille et de mère, signalant de ce fait une *distance avec une partie de son soi statutaire* d'avant l'enlèvement.

Le récit nous permet de comprendre pourquoi, après sa libération, Betancourt préfère reprendre ses études et entamer un doctorat en théologie que réintégrer son rôle de politicienne. Son soi intime a été profondément transformé par l'expérience de captivité, traumatisme dont elle signale avoir pu s'extraire grâce à sa foi. Cette évolution a eu comme conséquence logique la quête d'une altération volontaire de son soi statutaire.

1.3. *¿Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro* de Jorge Géchem : la distance avec le soi statutaire privé

L'écriture de *¿Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro* de Gechem Turbay fait appel à des stratégies discursives plus caractéristiques des discours politiques que des essais, chroniques et récits de témoignage. En effet, lorsqu'il raconte sa douleur à l'annonce de la mort de sa mère pendant qu'il était en captivité, l'auteur affirme se souvenir non seulement de cet événement, mais aussi des autres morts douloureuses qu'il a dû vivre. Sans vouloir minimiser la souffrance de Géchem Turbay, nous devons signaler que tous ces morts étaient d'une façon ou l'autre reliées à sa carrière politique. Par la même occasion, Gechem Turbay fait la louange des politiciens colombiens pour leur souci du

bien public, leur service à la communauté, leur générosité. Bien que la mort des autres soit un sujet récurrent dans notre corpus – principalement parce qu'elle répercute, par effet miroir, la peur de sa propre mort chez chacun des auteurs –, la manière dont Géchem Turbay se singularise du fait qu'il soit le seul à parler de cette expérience sur un ton plus proche des harangues politiques que de la réflexion intime.

De même, les cinq derniers chapitres du récit de Géchem Turbay, c'est-à-dire les chapitres 12 à 16, s'apparentent davantage à une déclaration publique qu'à un récit testimonial. À titre d'exemple, l'auteur entreprend le chapitre 12 en déclarant que, après avoir retrouvé la liberté, il considère que son destin inéluctable est de reprendre la politique⁹. Il explique ainsi comment il a repris ses visites des régions plus défavorisées de la Colombie, prône l'accord humanitaire¹⁰ et conclut sur la promesse d'investir sa seconde vie comme politicien dans la construction d'un nouveau pays, dans lequel le développement matériel et humain sera une priorité¹¹. Dans le chapitre 13, Géchem Turbay mentionne quelques guérilleros ayant eu des gestes de gentillesse et de solidarité envers lui; tout en leur adressant ses remerciements, il les invite à se démobiliser¹². Le chapitre 14

⁹ « Consideré ineludible retomar mi labor de toda la vida : la política. Para mí, ella es un destino, la he vivido desde siempre » (Jorge Eduardo Géchem Turbay, *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro*, Bogotá, Oveja Negra, 2008, p. 111; notre traduction).

¹⁰ Nom donné à l'exigence des FARC-EP de libérer tous les otages en échange de la libération des guérilleros en prison en Colombie et aux États-Unis.

¹¹ Nous traduisons : « Voy a invertir mi segunda oportunidad en la construcción de un país nuevo, capaz de superar los viejos y crónicos problemas surgidos por una incommensurable voracidad de poder económico y político. Esa mentalidad deplorable construye vencidos y vencedores, pobres excesivamente pobres y ricos excesivamente ricos. Es también el origen de los grupos armados, de los secuestros y de nuestras interminables guerras. En mi segunda oportunidad, si Dios me lo permite con el pueblo, lucharé por una patria inteligente, donde prevalezca el desarrollo material y humano de los colombianos » (*Ibid.*, p. 114).

¹² Nous traduisons : « Desde la libertad les envío mis reconocimientos a los guerrilleros que se portaron amablemente conmigo, e invito a los miembros de las FARC a que se desmovilicen, que entiendan de un avez por todas que el futuro de la política se halla en el debate limpio y transparente y no en los combates sangrientos » (*Ibid.*, p. 117).

est une longue liste de remerciements : Géchem Turbay remercie Dieu, le peuple colombien, les membres de sa famille, de nombreux politiciens colombiens et étrangers, des membres de l'église catholique, quelques-uns de ses compagnons de captivité, des journalistes et des médias colombiens. Les chapitres 15 et 16 constituent, pour le premier, une défense du travail politique qu'il a accompli avant d'être enlevé par les FARC-EP et, pour le second, une critique adressée aux politiques et stratégies de la guérilla. Le chapitre 16 se termine sur une section intitulée « Constat finale », dans lequel Géchem Turbay explique les raisons qui l'ont conduit à divorcer de Lucy Artunduaga, ainsi que les projets personnels auxquels il se consacrera, maintenant qu'il a recouvré sa liberté. Ses engagements personnels et professionnels se voient ainsi répétés sous forme de synthèse dans ce court épilogue.

Nous considérons qu'à la différence de Betancourt, Géchem Turbay écrit son récit en mettant de l'avant son soi statutaire de politicien et en prenant ses *distances avec son soi statutaire à l'intérieur de sa propre famille*. Toutefois, il faut signaler que, à la manière de Betancourt, Géchem Turbay provient d'une famille de politiciens, son oncle ayant été président et plusieurs membres de sa famille, dont sa mère, ayant également été impliqués dans la politique colombienne. Dans son récit, la plupart des propos tenus sur les membres de sa famille font davantage état de leurs activités publiques que de l'intimité partagée avec eux. Les transformations de son soi intime restent ainsi hors de portée des lecteurs : ce qu'il décide de mettre de l'avant relevant plutôt de sa mêmeté en tant que politicien. D'après l'approche des récits testimoniaux que nous avons adoptée jusqu'ici, il est possible d'affirmer que *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro* ne peut être considéré comme un récit testimonial à part entière, mais plutôt comme des mémoires. Au lieu de

mettre de l'avant son vécu de l'expérience traumatique, Géchem Turbay mise sur une représentation de lui-même en tant que personnage central de l'histoire politique de la Colombie et de ses relations publiques en tant qu'elles le confirment dans cet ethos. Nous considérons aussi que son association au genre de l'essai par la maison d'édition Oveja Negra est imprécise, car elle ne correspond pas à l'essence de ce texte, à caractère plutôt narratif, ni à celle des paratextes qui l'accompagnent, dont l'argumentation n'atteint pas la profondeur attendue pour un essai. Malheureusement, nous rejoignons ici le constat du critique littéraire José Luis Gómez-Martínez quand il affirme que « [r]écemment, les multiples acceptions du mot "essai" et sa popularité dans le milieu éditorial, ont causé un obscurcissement de sa signification. Cette confusion est utilisée à profit pour nommer comme "essais" tous les textes difficiles à classer dans les genres littéraires traditionnels¹³. »

1.4. *Out of captivity : surviving 1967 days in the colombian jungle* de Thomas Howes, Keith Stansell, Marc Gonsalves et Gary Brozek : le médiateur lettré et la distance identitaire

En lisant la première de couverture de la version originale de ce récit, l'on constate que Gary Brozek y est mentionné en tant que corédacteur, aux côtés de Gonsalves, Howes et Stansell. Brozek construit ce récit en donnant une voix à chacun des otages et ce, dans chacun des chapitres, organisés de façon chronologique. Ainsi, chaque chapitre compte le

¹³ José Luis Gómez-Martínez, *Teoría del ensayo*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1981. Nous utilisons la version online, mise à disposition par l'auteur dans l'URL : <http://www.ensayistas.org/critica/ensayo/gomez/ensayo3.htm>. Notre traduction de : « Recientemente, las múltiples acepciones de la voz "ensayo" y lo popular de su uso en los medios editoriales, ha dado lugar a un oscurecimiento de su significado. Confusión que se aprovecha para dar cabida bajo su protección a todo aquello difícil de clasificar en los tradicionales géneros literarios. »

récit de Tom, celui de Keith et celui de Marc, séparés par un sous-titre et distingués en outre par le style. En effet, le discours attribué à Keith Stansell est riche en expressions familières et en jurons, lesquels sont totalement absents du discours attribué à Tom Howes et Marc Gonsalves.

La figure de Brozek rappelle celle du médiateur lettré – courante dans les témoignages latino-américains publiés dans les années soixante et soixante-dix – dont la fonction était de coucher par écrit le récit oral du témoin qui, pour une raison ou une autre, n'était pas apte à le faire par lui-même. Dans le monde contemporain, nous savons aussi que cet expédient est utilisé pour abréger le temps d'écriture et obéir à la logique d'immédiateté qui domine la publication des *instant books*. En tant que lecteurs, nous savons que Brozek, bien qu'il semble transcrire le discours des anciens otages, l'a néanmoins transformé lors du passage à l'écrit, ce qui implique nécessairement une certaine dénaturalisation. En choisissant de se prêter à cet exercice, les anciens otages états-uniens ont certainement pris une *distance avec le processus d'écriture*. Leur soi intime se déploie tout de même dans le texte, mais il est impossible d'ignorer que la médiation de Brozek ajoute un regard extérieur à leur expérience de l'enlèvement.

Ce texte est également écrit en prenant de la *distance avec les membres des FARC-EP et avec le peuple colombien*. Dès le premier chapitre, Marc Gonsalves signale la dépendance qu'entretenait leur travail à l'égard du gouvernement des États-Unis, au point que, même s'ils devaient toujours être accompagnés par un membre de la police colombienne et l'informer de leur parcours, il ne s'agissait là que d'une forme de politesse,

puisque ce policier ne pouvait pas confirmer ou apporter des changements à ce travail¹⁴. De fait, même s'ils avaient été engagés pour œuvrer en Colombie dans le cadre du Plan Colombia, ils mentionnent simplement cet accord bilatéral comme « quelque chose appelé Plan Colombia, qui implique des millions de dollars en aide militaire, social et dans la lutte contre les drogues. Sans cela, les narcotrafiquants et autres criminels continueraient à miner la sécurité du pays et de la région¹⁵ ». Cette euphémisation dans l'énonciation de phénomènes et de problèmes aussi complexes que le trafic de drogues caractérise une lecture unilatérale de la réalité locale, lecture dont les perceptions et le vécu des Colombiens sont complètement exclus, de même que toutes les statistiques et études sérieuses montrant l'inefficacité de cette approche dans la lutte contre ce trafic¹⁶. Tel que Todorov l'a si bien signalé dans *Mémoire du mal, tentation du bien*¹⁷, ce genre de mise en distance des peuples étrangers a justifié, tout au long du XX^e et du XXI^e siècles, des interventions militaires et des guerres « éthiques » au nom d'un idéal du bien qui ne s'ajuste pas toujours aux besoins de ces peuples.

¹⁴ Voir Marc Gonsalves *et al.*, *Out of captivity. Surviving 1967 days in the colombian jungle*, New York, Harper Collins, 2009, p. 11: « With that message communicated –as much a courtesy as anything else, since he really had no say so at this level to alter our plan – we loaded up. »

¹⁵ Voir *ibid.*, p. 85: « [...] something called Plan Colombia, which involved billions of dollars in military, social, and antidrug aid. Without it, the drug traffickers and other criminals would continue to make the country and the region unsafe. » La traduction de Pascal Loubet change légèrement l'intention du texte original, c'est pourquoi nous préférons présenter notre propre traduction. En outre, cette traduction fait évacuer les jurons de Keith Stansell, ce qui a pour conséquence d'uniformiser le style des récits et d'affecter jusqu'au sens de leurs propos, autre raison qui nous motive à présenter notre propre traduction, même si cela implique de troquer un certain appauvrissement du point de vue stylistique contre un résultat plus proche de l'original.

¹⁶ À ce sujet, on consultera avec profit l'article de Mark Peceny et Michael Durnan, « The Farc's Best Friend : U.S Antidrug Policies and the Deepening of Colombia's Civil War in the 1990's », *Latin American Politics and Society*, vol. 48, n° 2, 2006, p. 95-116.

¹⁷ Tzvetan Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, Paris, Robert Laffont, 2000.

Parmi les récits de notre corpus, c'est dans *Out of captivity* que l'on trouve une logique de guerre présidant à l'élaboration d'un portrait des FARC-EP en tant qu'ennemi. Néanmoins, ce portrait n'est pas fondé sur des préoccupations d'ordre idéologique ni sur la compréhension du conflit armé colombien, mais bien sur la dévalorisation des membres des FARC-EP en tant qu'individus. Voyons quelques exemples :

Les petits salauds étaient si jeunes qu'ils auraient pu croire que la saleté entre les orteils était une puce électronique et nous tirer. Merde! C'est sûr qu'ils n'avaient jamais vu une puce électronique avant, donc comment pouvaient-ils savoir si nous en portions une? Cela était complètement déstabilisant, et l'idée d'avoir à traiter avec des gens si incompetents et si lourdement armés était très inquiétante¹⁸.

Nous sommes au cœur d'un territoire ennemi, dans tous les sens du terme¹⁹.

Peut-être parce que je savais que ces hommes et ces femmes étaient des guérilleros, ou peut-être en raison de notre sens de l'humour décalé, ou peut-être parce que nous étions tous le produit d'un excès d'exposition à la télévision américaine quand nous étions enfants, mais nous avons tous pensé, immédiatement, que nous étions au milieu de *La Planète des Singes*²⁰.

¹⁸ Voir *ibid.* p. 19: « The little fucks were so young they could have thought that a bit of toe jam was a microchip and opened fire. They'd sure as shit never seen a microchip before, so how would they know if they'd found one? It was unsettling on every level, and the idea that we were dealing with such heavily-armed people with this level of competence did not sit well with me. » À ce propos, voir aussi la traduction correspondante de Loubet, dans Marc Gonsalves *et al.*, *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009, p. 29 : « Ces types croient carrément que les Américains ont ce genre d'appareil dans le corps afin qu'on puisse repérer leur position, et bien qu'ils n'aient évidemment pas trouvé, ils continuent de nous menacer de mort pour le cas où nous en serions pourvus. Ils sont tellement jeunes qu'ils seraient capables de prendre un grain de beauté pour une puce informatique et de nous descendre. Se retrouver entre les mains de gamins armés et totalement ignares est pour le moins inquiétant. »

¹⁹ Marc Gonsalves *et al.*, *Out of captivity*, *op. cit.*, p. 29 : « We were in enemy territory in every sense of the word. » Encore une fois, il s'agit là de notre traduction, puisque celle de Loubet modifie légèrement le sens de la phrase : « Nous sommes au cœur d'un territoire hostile dans tous les sens du terme » (Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, *op. cit.*, p. 36.)

²⁰ Marc Gonsalves *et al.*, *Out of captivity*, *op. cit.*, p. 41-42 : « Maybe it was because we knew that these men and women were called guerillas, maybe it was our sick senses of humor, or maybe we were all a product of watching too much American television as kids, but we all immediately thought that we were stuck in *The Planet of the Apes*. » Ce fragment est éliminé dans la traduction de Loubet. *La Planète des Singes* est une série de films de science-fiction produite par la 20th Century Fox entre 1968 et 1973 (avec une reprise en 2001, et un redémarrage de la saga entre 2011 et 2017). Curieusement, cette série emblématique de la culture

[La] voix grinçante [de Sombra] nous exaspérait et contrastait de façon marquée avec son allure de Cochonnet. C'était un mélange entre la voix de Mickey Mouse et celle de quelqu'un qui aurait inhalé de l'hélium²¹.

Nous considérons que *Out of captivity* est écrit en misant sur la *distance identitaire* entre les otages nord-américains, d'un côté, et les FARC-EP et le conflit colombien de l'autre. Néanmoins, étant donné que le livre a été écrit avec l'aide d'un médiateur lettré, ce qui constitue en soi-même une première mise en distance, il reste difficile de savoir si la mise en *distance identitaire* constituait un trait commun de la version orale du récit de chacun des trois anciens otages ou si elle est le résultat du processus d'unification opéré lors de leur passage à l'écrit.

1.5. *El mundo al revés. Más que sobrevivir al secuestro* d'Alan Jara : l'humour pour mettre de la distance avec sa propre souffrance

Dans son récit, Alan Jara utilise l'humour, le langage familier et les anecdotes pour peindre l'espace de l'enlèvement et l'esprit de communauté qui s'est construit entre ses compagnons de captivité et lui-même. Si cette mise à *distance avec sa propre souffrance* a probablement permis à Jara de dédramatiser ces circonstances et de ne pas perdre l'espoir

des États-Unis s'inspire du roman homonyme de l'écrivain français Pierre Boulle; de même que le roman, les films racontent les aventures d'un groupe d'astronautes qui explorent une planète où les êtres humains sont dominés par les singes.

²¹ Voir *ibid.*, p. 94: « If Sombra thought he was adopting a soothing, buddy-buddy manner, he was way off base. His high-pitched squeaky voice put us all on edge and contrasted sharply to his Porky Pig looks. He sounded like a cross between Mickey Mouse and someone who had been sucking helium out of a balloon. » Dans la traduction de Loubet, les références à Mickey Mouse et à Cochonnet (Porky Pig), personnages très rattachés à l'imaginaire populaire états-unien, sont remplacées par des références à Sancho Pança, ce qui affecte radicalement la portée identitaire du discours et ajoute une dimension littéraire inexistante dans l'original : « Si Sombra s' imagine nous endormir, il est loin du compte. Sa petite voix piaillante qui contraste avec son physique de Sancho Pança nous hérisse » (Marc Gonsalves *et al.*, *Otages*, op. cit., p. 84).

pendant l'enlèvement, toutefois, dans son récit, elle prend un caractère profondément paradoxal. En effet, le rire s'y entremêle au drame de la captivité, ce qui rend encore plus évident le contraste entre le monde de la liberté – « le monde réel », pour reprendre les mots de Jara – et « le monde à l'envers » de la captivité. La traduction du titre de son récit, *El mundo al revés*, est, littéralement, « le monde à l'envers »; il émane de l'anecdote suivante : un jour, l'enfant de l'auteur, qui avait alors quatre ans, lui aurait dit : « Papa, je te hais! ». Face à la surprise de Jara, l'enfant aurait ri et lui aurait répondu qu'il avait affirmé cela tout simplement parce que ce jour-là était le jour du monde à l'envers. Jara affirme se remémorer systématiquement cette anecdote lorsqu'il se trouve face à des situations insolites²². En cela, il confirme d'une certaine façon que son récit est construit en mettant de l'avant la description du monde insolite et paradoxal de la captivité. Ce n'est pas son vécu personnel qui occupe le centre de son témoignage, mais l'absurdité de l'enlèvement et les moyens que ses compagnons de captivité et lui-même ont mis en œuvre pour y faire face, ce qui explique aussi le sous-titre de son témoignage, *Más que sobrevivir al secuestro*, c'est-à-dire « plus que survivre à l'enlèvement ».

²² Voir Alan Jara Urzola, *El mundo al revés : más que sobrevivir al secuestro*, Bogotá, Editorial Norma, 2010, p. 63 :

Recordé una mañana en Villavicencio, cuando mi hijo, que tenía entonces cuatro años, se paró frente a nuestra cama a las seis de la mañana y, muy serio con las manos en la cintura, me dijo :

— Papá, ¡te odio!

— ¿Qué? — alcancé a balbucear muy preocupado.

— Nada, ¡es que hoy es el mundo al revés y eso significa que te amo!

Siempre que sucedían cosas insólitas, pensaba en la frase de Alan Felipe. »

1.6. *Años en silencio* d'Oscar Tulio Lizcano : la distance avec la logique de la guerre

Pour écrire son récit testimonial, Lizcano, comme Jara, a dû prendre une *distance face à la souffrance de son vécu*. Dans son cas, cette distance lui a permis de se rapprocher des souffrances de ses ravisseurs et de les présenter selon une autre perspective.

Nous savons qu'avant d'écrire son témoignage, Lizcano a décidé d'interviewer quelques guérilleros rencontrés pendant sa captivité et qui s'étaient réinsérés dans la société civile, de même que des membres des forces armées colombiennes, des policiers et des habitants des régions dans lesquelles il a été gardé en captivité. Son récit contient ainsi de nombreuses références aux histoires personnelles des guérilleros, à leurs souffrances, à leurs tristesses et peines d'amours, de même qu'aux multiples injustices qu'ils ont dû subir à leur tour, tant dans la société civile que dans les FARC-EP. En agissant de la sorte, Lizcano ne donne pas une voix aux anciens guérilleros pour les défendre, mais bien pour leur humaniser. À l'instar de tous les autres otages, il dénonce les traitements inhumains qu'il a dû endurer pendant son enlèvement et il formule une critique virulente des stratégies de guerre des FARC-EP. Toutefois, à la différence des Gonsalves, Howes et Stansell, Lizcano s'écarte de la logique guerrière et rejette d'emblée une vision de ses ravisseurs comme ennemis; cet exercice lui permet d'accentuer l'absurdité de cette logique qui ne fait que des perdants.

1.7. *7 años secuestrado por las FARC* de Luis Eladio Pérez : la distance avec le processus d'écriture et avec la rhétorique du récit écrit

Dès la page de titre de *7 años secuestrado por las FARC*, l'on remarque l'association entre les noms de l'otage Luis Eladio Pérez et du journaliste colombien Darío Arizmendi, qui a agi à titre de médiateur lettré dans le cadre de l'écriture de ce récit testimonial. La présence même de cet intermédiaire implique nécessairement une mise à distance avec le processus d'écriture. D'après ce que signale encore cette page de titre, le témoignage aurait été « donné » à Darío Arizmendi : Pérez aurait ainsi offert son histoire au journaliste pour qu'il la transforme en livre.

Or, le texte présenté dans cet ouvrage se rapproche davantage d'une transcription du discours oral que du récit littéraire à proprement parler. Non seulement Arizmendi a-t-il décidé de conserver les expressions familières de Pérez, mais également les répétitions et les changements abrupts de sujet, si fréquents dans le discours oral. Comme le fait remarquer María Isabel Rueda, cette façon de faire est « très journalistique²³ »; elle a en outre comme effet un certain effacement de la figure même du journaliste. De fait, nous avons ainsi accès à un témoignage assez proche de la version de Pérez et, en même temps, exempt de la rhétorique et du style propres à un récit littéraire. En conséquence, nous considérons que le médiateur lettré associé à la publication de *7 años secuestrado por las*

²³ Voir María Isabel Rueda, « El libro de Luis Eladio », *Revista Semana* [En ligne], 31 mai 2008, consulté le 3 avril 2017, URL : <http://www.semana.com/opinion/articulo/el-libro-luis-eladio/92997-3> : « Me devoré en tres horas las 256 páginas, con el testimonio de Luis Eladio Pérez sobre sus siete años, ocho meses, 17 días y nueve horas de secuestro, recopilado y ordenado de manera muy periodística por Darío Arizmendi » (« J'ai lu en trois heures les 256 pages du témoignage de Luis Eladio Pérez sur ses sept ans, huit mois, dix-sept jours et neuf heures d'enlèvement, compilé et organisé de façon très journalistique par Darío Arizmendi »; notre traduction).

FARC, dans son souci de dénaturer le moins possible le discours oral de l'ancien otage, finit par créer une *distance avec la rhétorique propre à un récit littéraire*.

1.8. *Mi fuga hacia la libertad* de John Pinchao et *Cautiva* de Clara Rojas : l'insaisissable médiateur lettré

Dans le récit de John Pinchao, la présence ou l'absence d'un médiateur lettré reste plus difficile à cerner que dans les autres textes de notre corpus; en effet, nous ne connaissons pas exactement la nature de la contribution de Sandra Milena Gómez au processus d'écriture et, pour cette raison, nous ne pouvons pas affirmer que le livre a été écrit avec l'aide d'un médiateur lettré.

Dans le cas de *Cautiva*, le lecteur se voit également confronté à la difficulté de cerner le rôle de García-Zarza dans l'écriture du témoignage de Clara Rojas. L'utilisation de certaines tournures propres à l'espagnol parlé en Espagne et perçues comme incorrectes par les locuteurs latino-américains laisse penser que García-Zarza, originaire d'Espagne, aurait participé au processus d'écriture²⁴. Mais a-t-elle agi en tant que médiateur lettré en couchant à l'écrit le témoignage oral de Rojas? A-t-elle participé uniquement à la révision du texte écrit par cette dernière? Comme dans le cas de *Mi fuga hacia la libertad*, nous ne sommes pas en mesure de déterminer si Rojas a opéré ou non une *distance avec le processus d'écriture* de *Cautiva*.

²⁴ À ce sujet voir, entre autres, Clara Rojas, *Cautiva*, Bogotá, Editorial Norma, 2009, p. 228: « Pero le pedí de todas maneras que hasta que yo llegara a por él le permitieran que fuera siguiendo por televisión todo lo que ocurría » (« Je lui ai demandé que, jusqu'à ce que je viendrais le chercher, il soit autorisé à suivre dans la télévision tout ce qui était en train d'arriver »; notre traduction). La tournure « a por él » est courante chez les locuteurs espagnols et perçue comme étrangère par les locuteurs latino-américains.

D'autres mises à distance se manifestent de façon plus évidente dans ce récit. Nous avons déjà mentionné comment Rojas prend du recul par rapport aux FARC-EP, probablement en essayant de faire taire les critiques et commentaires tendancieux des médias au sujet du père de son enfant Emmanuel. À la différence de Gonsalves, Howes et Stansell, Rojas mise sur la critique de l'idéologie et des stratégies de guerre utilisées par les FARC-EP plutôt que sur la dévalorisation de ses membres en tant qu'individus.

Néanmoins, elle publie aussi son témoignage afin de mettre définitivement une *distance entre certains aspects de son intimité et les lecteurs*, tout particulièrement en ce qui concerne son fils :

Je ne compte plus tous ceux qui ont essayé de réécrire l'histoire en s'appuyant uniquement sur leurs propres spéculations. J'ai tout entendu : drame, histoire d'amour... La seule information tangible dans tout ce qu'on a raconté jusqu'à maintenant, c'est que j'ai eu un enfant en captivité. Voilà l'unique vérité. Le reste n'a aucun fondement.

Cet épisode relève entièrement de mon intimité, c'est à moi et moi seule de décider ce que je veux en révéler au public. Il s'agit de ma vie privée. Et je réserve l'exclusivité de cette histoire à mon fils quand il sera en âge de me poser des questions; le moment n'est pas encore venu. Je ne dirais donc qu'une chose à ce sujet : j'ai vécu une expérience durant ma captivité à la suite de laquelle je suis tombée enceinte. Ma véritable histoire d'amour a commencé quand j'ai découvert que j'attendais un enfant et que j'ai décidé de lui sauver la vie²⁵.

Rojas écrit son témoignage en distinguant ce qui concerne son intimité de ce qui peut concerner l'intimité de son fils, qui restera secrète et hors de vue pour les lecteurs. Tout au long de *Cautiva*, cette mise en distance crée un rapport particulier avec le soi intime, l'ouvrage dévoilant à la fois le soi intime de l'ex-otage tout en préservant certains aspects de façon évidente pour le lecteur.

²⁵ Clara Rojas, *Captive*, trad. de Carole Hanna, Paris, Plon, 2009, p. 113-144.

* * *

Toutes ces mises en distance créeront un rapport particulier à l'intimité dans chacun de ces textes. Elles feront aussi partie intégrante du processus de transformation des anciens otages, qui deviendront des témoins grâce à la mise en intrigue, à l'écriture et au partage du récit testimonial par la voie de la publication. Nous considérons que la puissance du témoignage est étroitement liée, d'une part, aux ressorts stylistiques déployés dans la mise en intrigue et, de l'autre, aux différentes procédées de mise à distance qui ont permis aux anciens otages de mieux plonger dans leur propre vécu et de le rendre accessible aux lecteurs.

Nous tenons aussi à signaler comment, dans certains cas, en décidant de coucher par écrit leur récit testimonial, les anciens otages peuvent aussi devenir des *auteurs*. En reprenant les mots de Philippe Lejeune, nous pouvons affirmer que les témoins de notre corpus ne peuvent être considérés « véritablement [comme des] auteur[s] qu'à partir d'un second livre, quand le nom propre inscrit en couverture devient le "facteur commun" d'au moins deux textes différents et donne donc l'idée d'une personne qui n'est réductible à aucun de ses textes en particulier, et qui, susceptible d'en produire d'autres, les dépasse tous²⁶ ». Nous constatons que, dans le cas de notre corpus, cela ne s'est produit que pour Ingrid Betancourt, dont l'œuvre compte aujourd'hui un texte d'enquête et de dénonciation politique (*Si sabía*²⁷), une lettre de survie (*Lettres à maman*²⁸), un récit testimonial (*Même*

²⁶ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, éd. Gérard Genette et Tzvetan, Paris, Seuil, 1975, p. 23.

²⁷ Ingrid Betancourt Pulecio, *Si sabía. Viaje a través del expediente de Ernesto Samper (Grandes temas)*, Bogotá, Ediciones Temas de hoy, 1996.

²⁸ Ingrid Betancourt, Mélanie et Lorenzo Delloye-Betancourt, *Lettres à maman : par-delà l'enfer*, Paris, Seuil, 2008.

*le silence a une fin*²⁹) et un roman (*La ligne bleue*³⁰). Quoique le récit autobiographique *La rage au cœur* fasse partie de l'œuvre de Betancourt, nous croyons qu'il doit être traité autrement, puisqu'il a été coécrit avec Lionel Duroy.

Nous considérons que la figure du médiateur lettré (Lionel Duroy pour le cas de *La rage au cœur*, mais aussi Darío Arizmendi pour *7 años secuestrado por las FARC*, Gary Brozek pour *Out of captivity* et, dans une moindre mesure, Sandra Milena Gómez pour *Mi fuga hacia la libertad* et Isabel García-Zarza pour *Cautiva*) ne peut pas être assimilée à celle de l'auteur d'un témoignage. En effet, un manque de clarté caractérise encore les rapports entre les victimes et leur vécu intime, d'un côté, et le rôle du médiateur lettré, qui doit donner forme à l'expérience traumatique au moyen de l'écriture. Bien que le rôle de ce médiateur soit de transformer le discours oral en récit publiable tout en respectant le vécu et les paroles de la victime, cet objectif n'est pas systématiquement atteint dans le cas de notre corpus. Par exemple, dans *Cautiva*, García-Zarza fait parler Clara Rojas dans un espagnol qui ne correspond pas à l'usage latino-américain; pour sa part, Arizmendi reste si proche du discours oral que *7 años secuestrado por las FARC* perd beaucoup en clarté et sa puissance. Même si le choix d'un médiateur lettré implique en soi la mise à distance propre au processus d'écriture, la réussite de son travail dépend des efforts déployés pour rapprocher cette expérience des lecteurs, sans pour autant l'éloigner de l'esprit et du vécu intime du témoin.

Ces considérations valent tout autant pour le travail des traducteurs de ces récits testimoniaux. Il est indéniable que toute traduction modifie le texte d'origine et que, afin

²⁹ Ingrid Betancourt, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010.

³⁰ Ingrid Betancourt, *La ligne bleue*, Paris, Gallimard, 2014.

de rendre ces récits testimoniaux accessibles à un lectorat élargi, les traducteurs doivent trouver l'équilibre entre la structure de la langue dans laquelle ces textes sont traduits et le sens véhiculé par les récits originaux. Néanmoins, nous croyons que l'élimination de certains aspects liés à des éléments d'identification culturelle – la spiritualité, la religion ou des référents identitaires – s'aventure au-delà du mandat du traducteur et que, d'une façon ou d'une autre, elle est le signe d'une incompréhension du vécu intime des témoins.

CONCLUSION

1. L'espace intime, la puissance du récit testimonial et le témoignage intime

Afin d'affronter le vécu traumatique et de le transformer en écriture, les témoins de notre corpus ont dû faire un processus rétrospectif et prospectif d'articulation narrative. Dans cet examen de soi, ils mettent au jour leur propre intimité. Ils franchissent le seuil de leur compréhension et cherchent à trouver des paroles pour décrire et raconter ce qui reste d'inconnaissable et d'incompréhensible dans l'expérience traumatique qu'ils ont vécue. Ce faisant, les témoins créent un nouvel espace dans lequel ils s'engagent à surmonter la hantise et à trouver les moyens pour rendre leur vécu intelligible. Nous donnons le nom d'*espace intime* à ce lieu symbolique dans lequel les témoins transforment leur trauma en narration. L'*espace intime* permet donc de faire la transition entre l'espace privé et secret du trauma, et l'espace hautement codifié et impersonnel de la vie publique. Ce n'est que dans cette zone d'intersection que le témoin s'engagera à prendre la parole.

Mais, pour que le récit testimonial ait toute sa puissance, le lecteur doit être invité à pénétrer cet espace intime. Nous posons que la puissance d'un récit testimonial se trouve précisément dans la capacité du témoin de construire cet *espace intime* avec le lecteur et que les témoignages dans lesquels ce partage de l'espace intime se déploie de façon plus forte pourraient, éventuellement, être classés comme des *témoignages intimes*. Tel serait le cas, dans notre corpus, du récit testimonial d'Ingrid Betancourt et, dans une moindre mesure, de celui d'Alan Jara et d'Oscar Tulio Lizcano.

En choisissant de mettre de côté son rôle de politicienne, Betancourt mise sur la description de son vécu intime, de ses états d'âme, des changements de son identité et de sa lutte pour survivre comme individu. Ce choix narratif la rapproche du lecteur, qui se

sent invité à partager son vécu et à assumer les conséquences de cette expérience extrême en soi-même.

Pour sa part, Alan Jara décide de mettre en veilleuse son soi intime et de reconstruire le vécu collectif de l'enlèvement. Son récit, nourri d'anecdotes, invite le lecteur à comprendre et à vivre la dynamique de la captivité collective. Ainsi, nous entrons dans un espace intime habité par Jara et ses compagnons de captivité. Dans le cas d'Oscar Tulio Lizcano nous sommes invités à comprendre le vécu intime de l'expérience de l'enlèvement, mais surtout, nous serons témoins du processus qui a permis à l'ancien otage de pardonner et de témoigner des souffrances dont certains de ses anciens ravisseurs étaient aussi victimes. L'espace intime est habité dans ce cas-là par les traces du vécu de l'enlèvement, et par la décision de pardonner et de reconnaître l'humanité de ses ravisseurs.

Nous pouvons ainsi dire que *Même le silence a une fin*, d'Ingrid Betancourt, pourrait être considéré comme un *témoignage intime qui met en relief le vécu intime de son auteure*, tandis que *El Mundo al revés* d'Alan Jara et *Años en Silencio* d'Oscar Tulio Lizcano sont des *témoignages intimes qui mettent en relief les rapports entre leurs auteurs et d'autres êtres humains*.

À la lumière de nos analyses, nous sommes à même d'affirmer que la *puissance narrative* d'un témoignage est corrélée à son caractère intime. Dans le témoignage intime, tous les recours stylistiques et rhétoriques sont mis au service du partage de l'expérience vécue avec les lecteurs. Le témoin s'engage donc à raconter une expérience qui s'inscrit dans le cadre des bouleversements de l'humanité. Mais, à la différence de l'historien, du journaliste ou du savant, ce témoin nous raconte son propre vécu : c'est son expérience unique qui est révélée à travers le récit.

2. La question de la distance

Afin d'arriver à témoigner de leur enlèvement, les auteurs de notre corpus mettent en perspective leur vécu traumatique par le biais d'une mise à distance se déclinant selon que cette distance est prise :

- 1) par rapport au processus d'écriture;
- 2) à l'égard d'une partie du soi statuaire d'avant l'enlèvement;
- 3) face à sa propre souffrance.

Ces trois types de distance sont reconnaissables dans plus d'un témoignage de notre corpus.

Mais d'autres types de distance apparaissent aussi de façon moins fréquente dans ces récits.

Ainsi, nous pouvons aussi mentionner les distances

- 4) narrative;
- 5) linguistique;
- 6) temporelle et
- 7) culturelle et identitaire, de même que la distance prise face à/aux
- 8) la logique de la guerre;
- 9) procédés propres au récit littéraire;
- 10) certains aspects de l'intimité vécus pendant l'enlèvement.

Chacun des récits de témoignage de notre corpus présente une combinaison unique de ces types de distance et des traces et souvenirs de l'expérience de l'enlèvement conservés dans le corps intime des anciens otages. En prenant cette distance, ces derniers ont pu raconter et décrire les transformations de leur soi intime subies pendant leur enlèvement et celles

qu'ils ont vécues en décidant de devenir témoins. À titre d'exemple, en prenant du recul par rapport à une partie du soi statutaire d'avant l'enlèvement, Betancourt et Géchem mettent en évidence d'autres aspects de leur soi statutaire : tandis que Géchem se sépare de son soi statutaire privé d'avant l'enlèvement, il mise sur son soi statutaire de politicien, rôle auquel il a cherché à revenir peu de temps après sa libération; Betancourt, de son côté, prend du recul par rapport à son soi statutaire public d'avant l'enlèvement et table plutôt sur son soi statutaire privé, en tant que fille et en tant que mère. Jusqu'à présent, et à la différence de Géchem, Betancourt n'a pas repris ses activités politiques. Néanmoins, les deux témoins placent à l'avant-plan leur mêmeté, c'est-à-dire les aspects d'eux-mêmes qui n'ont pas changé en dépit de la captivité : pour le premier, son intérêt pour la politique; pour la deuxième, son rôle de fille et de mère. Ce faisant, ils énoncent aussi la manière dont leur soi intime s'est transformé pendant la captivité. Géchem s'est divorcé de son épouse, Lucy Artunduaga, et Betancourt a opté pour un changement de carrière : après avoir abandonné la politique, elle a entamé un doctorat en théologie et poursuivi dans la voie de l'écriture en publiant son premier roman¹.

Certaines mises en distance créeront une séparation entre le vécu intime du témoin et le lecteur, tandis que d'autres chercheront à les rapprocher. En valorisant sa vie publique, Géchem confère à son témoignage un ton plus proche du discours politique que de la réflexion intime. En mettant de l'avant son soi statutaire privé, en se questionnant et en reconnaissant ses faiblesses et ses souffrances, Betancourt révèle des aspects méconnus du

¹ Ingrid Betancourt, *La ligne bleue*, Paris, Gallimard, 2014.

public, jusque-là habitué à une certaine arrogance dans sa façon de faire de la politique et de se représenter².

Dans le cas de notre corpus, la distance par rapport au processus d'écriture produite par l'intervention d'un médiateur lettré implique aussi une mise à distance du processus de transformation du soi intime. Ainsi, dans le récit de Gonsalves, Howes et Stansell, le processus de transformation du soi intime perd de l'importance au profit de l'idée de se donner à voir comme un groupe d'individus soudés, vivant une forme de confrontation – identitaire, culturelle – face aux autres otages et aux ravisseurs. Puisque ce récit reprend trois expériences différentes, nous croyons que cette confrontation peut répondre aussi à un objectif d'unification chez le médiateur lettré : le livre a manifestement été rédigé pour un public états-unien, que le médiateur essaie de rejoindre en suscitant un imaginaire populaire et en justifiant la présence de Gonsalves, Howes et Stansell à titre de sous-traitants en Colombie.

Dans le cas de Luis Eladio Pérez, le choix de faire appel à un médiateur lettré et d'opérer ainsi une mise à distance avec le processus d'écriture a eu l'effet inverse : sans doute en raison de ses efforts pour respecter le plus possible le discours de Pérez, Arizmendi a préservé le niveau de langue oral et a dédaigné l'utilisation de procédés littéraires élaborés. Néanmoins, puisque ce récit a été construit pour être lu, l'abandon des stratégies propres au récit traditionnel peut rendre difficile la création d'une nécessaire proximité entre le lecteur et le vécu intime du témoin.

Nous considérons que la figure d'un médiateur lettré ne peut pas être assimilée à celle de l'auteur d'un témoignage, mais qu'elle constitue une voix narratrice ajoutée. Cette

² À ce propos voir Ingrid Betancourt, *La rage au cœur*, *op. cit.*

façon de concevoir le médiateur lettré pourrait constituer une nouvelle avenue de recherche dans le genre testimonial, et contribuer à un renouvellement de l'approche autobiographique proposée par Lejeune.

Paradoxalement, dans certains cas, la mise à distance avec le vécu propre favorise le rapprochement avec celui des autres et un enrichissement du récit testimonial. C'est le cas de ceux de Lizcano et de Jara, qui montrent une prise de recul par rapport aux souffrances des otages et qui réussissent à afficher les transformations de leur soi intime en relation avec leurs compagnons de captivité et leurs ravisseurs. En objectivant leurs souffrances, Jara et Lizcano lisent leur captivité comme une expérience dont ils peuvent retirer des connaissances, qu'ils tentent de partager avec leurs lecteurs.

La distance narrative, la distance linguistique et la distance temporelle permettent de mieux raconter le vécu intime de l'enlèvement et les transformations du soi intime pendant la captivité. C'est grâce à la prise en charge du récit par un narrateur hétérodiégétique qu'Araújo arrive à raconter ce qu'a signifié son enlèvement pour son ex-épouse. Il essaie ainsi d'aborder le vécu de Yamhure Gossain sans le lire dans la perspective de sa propre souffrance. La forme narrative résultant de l'emploi d'une voix narrative qui se veut plus neutre pour remonter à la source de l'une de ses plus grandes souffrances personnelles met en relief le rôle de l'imagination dans l'empathie. C'est bel et bien en imaginant la vie de son ex-épouse durant sa captivité qu'Araújo aspire à comprendre et à accepter les décisions qu'elle a prises. Par le biais du narrateur hétérodiégétique, Araújo cherche à se mettre à la place de cette femme et à mieux saisir les circonstances exceptionnelles qui l'ont contrainte à changer. Le récit d'Araújo s'avère ainsi un acte public d'amour, de respect et de pardon qui souligne encore plus l'absurdité de la guerre.

La distance linguistique et la distance temporelle sont uniquement présentes chez Betancourt³; ce double écart a permis à l’auteure de mieux plonger dans son propre vécu, pour ensuite se détacher de ses souffrances afin de les décrire et de les raconter avec une précision inouïe. Ainsi, nous considérons que le caractère *intime* de son récit testimonial ne peut se manifester qu’en raison de la préservation d’un équilibre entre le processus d’immersion dans le corps et le vécu intime, d’une part, et, d’autre part, la distance et le détachement nécessaires pour se raconter.

Il nous semble hâtif de proposer une typologie des témoignages d’après les liens entre leur caractère intime et la distance prise par le témoin pour raconter l’expérience traumatique; néanmoins, nous considérons que des analyses comparatives mettant en jeu différents corpus pourraient enrichir les connaissances dans ce domaine.

3. La reconstruction du soi intime et de l’identité nationale

Le lecteur d’un témoignage ne cherche pas à comprendre un événement, mais à connaître comment cet événement a été vécu par un être humain. Ce n’est pas l’histoire officielle qui se déploie dans ces récits, mais les multiples histoires intimes qui en ont fait partie. Dans le contexte actuel de la Colombie, les récits testimoniaux acquièrent une importance accrue. Alors que les anciennes victimes d’enlèvement se reconstruisent et deviennent des témoins en acceptant de plonger dans leur vécu intime et en s’engageant à

³ Bien que Gonsalves, Howes et Stansell racontent aussi leur expérience en anglais, nous considérons que leur situation est différente de celle de Betancourt, puisque cette dernière avait aussi la capacité de raconter son expérience en espagnol, tel que le prouvent son premier livre, *Si sabía*, et sa lettre de survie, tous deux écrits en espagnol. Dans le cas de Betancourt, la langue employée a fait l’objet d’un choix personnel et assumé, ce qui ne fut pas le cas pour les trois otages états-uniens.

raconter leur histoire, nous jugeons que, de même, la Colombie ne pourra renaître qu'en acceptant d'accueillir les histoires intimes liées au conflit armé et en décidant formellement de les connaître, de les reconnaître, de les préserver, de les diffuser et, surtout, de les comprendre.

Après plus de cinquante ans de conflit armé, il est indéniable que la guerre et la violence ont malheureusement donné forme à l'identité colombienne, tant à l'intérieur des frontières que face à la communauté internationale. Pour surmonter la violence, le pays entier devra prendre acte de ce demi-siècle de guerre et essayer de retrouver d'autres éléments identitaires sur lesquels fonder le tissu social, sans pourtant oublier les souffrances des dernières décennies. Cela ne pourra être fait qu'en reprenant et en valorisant les histoires intimes de toutes les victimes directes du conflit armé, en faisant abstraction de leur origine ou de leur affiliation politique.

Nous espérons que les témoignages de notre corpus et les analyses qui s'en dégageront contribueront à marquer l'entrée de la Colombie dans une phase de post-conflit et qu'ils ne seront que le début d'une quête de reconstruction et de transformation de l'identité nationale face à la consolidation des différents processus sociaux qui conduiront à la stabilité du pays et à la paix.

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus analysé

ARAÚJO, Fernando, *El Trapecista*, Bogotá, Editorial Planeta Colombiana, 2008.

BETANCOURT, Ingrid, *Même le silence a une fin*, Paris, Gallimard, 2010.

GECHEM TURBAY, Jorge Eduardo, *¡Desviaron el vuelo! Viacrucis de mi secuestro*, Bogotá, Oveja Negra, 2008.

GONSALVES, Marc, Thomas Howes, Keith Stansell et Gary Brozek (co.), *Out of captivity : surviving 1967 days in the colombian jungle*, New York, Harper Collins, 2009.

GONSALVES, Marc, Thomas Howes, Keith Stansell et Gary Brozek (co.), *Otages. 1967 jours dans la jungle colombienne*, trad. Pascal Loubet, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2009.

JARA URZOLA, Alan, *El mundo al revés: más que sobrevivir al secuestro*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2010.

LIZCANO, Oscar Tulio, *Años en silencio*, Bogotá, Editorial Planeta, 2009.

PÉREZ, Luis Eladio et Darío ARIZMENDI (coauteur), *Siete años secuestrado por las FARC*, Bogotá, Aguilar, 2008.

PINCHAO, John, *Évadé de l'enfer*, trad. Christine Renaudat et Vincent Taillefumier, Paris, Éditions Florent Massot, 2008.

PINCHAO, John Frank, *Mi fuga hacia la libertad*, Bogotá, Editorial Planeta, 2008.

ROJAS, Clara et Isabel GARCÍA-ZARZA (coauteure), *Cautiva*, Bogotá, Editorial Norma, 2009.

ROJAS, Clara, *Captive*, trad. Carole Hanna, Paris, Plon, 2009.

2. Corpus théorique

- ALAPE, Arturo, *El Bogotazo. Memorias del olvido*, La Habana, Casa de las Américas, 1983.
- BORNAND, Marie, *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz, 2004.
- BOYER, Patricio, « Framing the visual tableaux in the *Brevisima Relación de la Destrucción de las Indias* », *Colonial Latin American Review*, vol. 18, n° 3, 2009, p. 365-382.
- BRAWN, Herbert, *Mataron a Gaitán. Vida pública y violencia urbana en Colombia*, Bogotá, Editorial Norma, 2005.
- DAMBUYANT-WARGNY, Gisèle, *Quand on n'a plus que son corps. Soins et non-soins de soi en situation de précarité*, Paris, Armand Colin, 2006.
- DESJARDINS, Lucie, *Le corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.
- ECHEVERRY, Adriana et Ana María HANSEN, *Holocausto en el Silencio*, Bogotá, Planeta, 2007.
- FELMAN, Shoshana, « À l'âge du témoignage », dans Michel DEGUY (dir.), « *Au sujet de Shoah* », le film de Claude Lanzmann, Paris, Belin, 1990, p. 280-292.
- FONTANILLE, Jacques, « Ethos, pathos, et persuasion : le corps dans l'argumentation. Le cas du témoignage », *Semiotica*, n° 163, 2007, p. 85-109.
- FOUCAULT, Michel, « Surveiller et punir : naissance de la prison », Paris, Gallimard, 1975.
- GERDES, Dick, « Estaba la pájara pinta sentada en el verde limón : Novela testimonial/documental de "La Violencia" en Colombia », *Revista de estudios colombianos*, n° 2, 1987, p. 21-26.
- GÓMEZ-MARTÍNEZ, José Luis, *Teoría del ensayo*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1981. Version online, mise à disposition par l'auteur dans l'URL : <http://www.ensayistas.org/critica/ensayo/gomez/ensayo3.htm>.
- GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1991.
- HENDERSON, James D., *La modernización en Colombia : los años de Laureano Gómez, 1889-1965*, Bogotá, Clío et Universidad de Antioquia, 2006.

- HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, éd. Gérard Genette et Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1975.
- MADÉLENAT, Daniel, *L'intimisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.
- ORTIZ, Lucía, « La femme comme sujet subalterne dans la littérature testimoniale colombienne. Approximations critiques et théoriques », dans Sabine FORERO MENDOZA (dir.), *Art, littérature et témoignage en Colombie. a part des femmes*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011, p. 11-24.
- PARDO RUEDA, Rafael, *La Historia de las Guerras*, Bogotá, Penguin Random House, 2004.
- PARENT, Anne-Martine, « Transmettre malgré tout : ratages et faillites de la transmission chez Charlotte Delbo », *Protée*, vol. 37, n° 2, 2009, p. 67-77.
- PARENT, Anne-Martine, « Trauma, témoignage et récit : la déroute du sens », *Protée*, vol. 34, n°s 2-3, p. 113-125.
- PÉCAUT, Daniel, « Les Farc : longévité, puissance militaire, carences politiques », *Hérodote*, vol. 123, n° 4, 2006, p. 9-40.
- PECENY, Marc et Michael DURNAN, « The Farc's Best Friend : U.S Antidrug Policies and the Deepening of Colombia's Civil War in the 1990s », *Latin American Politics and Society*, vol. 48, n° 2, 2006, p. 95-116.
- PROST, Francis et Jérôme WILGAUX (dir), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.
- RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- RICŒUR, Paul, *Temps et récit. Tome I. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.
- RIFFATERRE, Michael, « Le témoignage littéraire », *Les Cahiers de la Villa Gilet*, n° 3, 1995, p. 33-55.
- SÁNCHEZ, Gonzalo (dir.), *Grandes potencias, el 9 de Abril y la Violencia*, Bogotá, Editorial Planeta, 2000.
- SÁNCHEZ, Gonzalo et Donny MEERTENS, *Bandoleros, gamonales y campesinos. El caso de la Violencia en Colombia*, Bogotá, El Áncora, 1983.

- SARFATI-ARNAUD, Monique, « Préface », dans Monique SARFATI-ARNAUD (dir.), *Marche ou crève. Voix migrantes de l'Amérique latine*, Québec, Presses Université Laval, 2008, p. xi-xix.
- SARFATI-ARNAUD, Monique, « Tous ces secrets », dans Monique SARFATI-ARNAUD (dir.), *Marche ou crève. Voix migrantes de l'Amérique latine*, Québec, Presses Université Laval, 2008, p. 1-22.
- SENNETT, Richard, *Les tyrannies de l'intimité*, trad. Antoine Berman et Rebecca Folkman, Paris, Seuil, 1979.
- SENNETT, Richard, *The Craftsman*, New Haven, Yale University Press, 2008.
- SINGLY, François de, « Le soi dénudé : sur l'inscription corporelle de l'identité intime », dans Claude BROMBERGER *et al.* (dir.), *Un corps pour soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 115-138.
- SINGLY, François de, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 115-138.
- STRAWSON, Peter Frederick, *Les individus*, Paris, Seuil, 1973.
- SUÁREZ GÓMEZ, Jorge Eduardo, « La literatura testimonial de las guerras en Colombia : entre la memoria, la cultura, las violencias y la literatura », *Universitas Humanística*, n° 72, 2011, p. 275-296.
- TISSERON, Serge, *L'intimité surexposée*, Paris, Hachette, 2002.
- TISSERON, Serge, « Du désir d'intimité à celui d'extimité, et de leur protection respective », dans Lila Ibrahim LAMROUS et Séverine MULLER (dir.), *L'intimité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 271-282.
- TODOROV, Tzvetan, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991.
- TODOROV, Tzvetan, *Mémoire du mal, tentation du bien*, Paris, Robert Laffont, 2000.
- TOKATLIAN, Juan Gabriel, *La (torpe) norteamericanización de la Guerra contra las drogas*, Bogotá, Cerec et Grupo Editorial Norma, 1997.
- VÉLEZ, María Juliana, « L'écriture d'un témoignage. Le cas des témoignages d'enlèvement en Colombie entre 1990 et 2010 », dans Louis Serge GILL et David LAPORTE (éd.) et Hervé Guay et Jacques Paquin (dir.), *Voix nouvelles, voix plurielles. Marginalités, positions critiques et horizons d'attente*. Actes du 6^e colloque biennal (Université du Québec à Trois-Rivières, 12-13 avril 2013) des programmes conjoints de la maîtrise et du doctorat en lettres UQAC/UQAR/UQTR, Rimouski, *Tangence éditeur*, p. 103-110.

VIGARELLO, Georges, *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 2014.

WIEVIORKA, Anette, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

3. Corpus littéraire

[Anonyme], *Lazarillo de Tormes*, éd. Francisco Rico, Madrid, Real Academia Española, 2011.

ABAD FACIOLINCE, Héctor, *El olvido que seremos*, España, Grupo Editorial Planeta, 2006.

ABAD FACIOLINCE, Héctor, *Traiciones de la memoria*, Bogotá, Editorial Alfaguara, 2009.

ÁNGEL, Alba Lucía, *Estaba la pájara pinta sentada en un verde limón*, Bogotá, Biblioteca colombiana de cultura, 1975.

ÁLVAREZ GARDEAZÁBAL, Gustavo, *Cóndores no entierran todos los días*, Barcelona, Mondadori, 1971.

AVILA, Thérèse de, *Œuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Paris, Seuil, 1949.

ARTUNDUAGA VEGA, Lucy, *Los amores que el secuestro mata*, Bogotá, Intermedio Editores, 2008.

BARNET, Miguel, *Biografía De Un Cimarrón*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1968.

BEHAR, Olga, *Noches de humo*, Bogotá, Editorial Planeta, 1988.

BETANCOURT, Ingrid, *La ligne bleue*, Paris, Gallimard, 2014.

BETANCOURT, Ingrid, et Lionel DUROY (coauteur), *La rage au cœur*, Paris, XO Éditions, 2001.

BETANCOURT, Ingrid, Mélanie et Lorenzo DELLOYE-BETANCOURT (co.), *Lettres à maman. Par-delà l'enfer*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

BETANCOURT PULECIO, Ingrid, *Si sabía. Viaje a través del expediente de Ernesto Samper (Grandes temas)*, Bogotá, Ediciones Temas de hoy, 1996.

- BLECUA, José Manuel, « El "Quijote" en la historia de la lengua española », dans Miguel de CERVANTES, *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha Edición conmemorativa*, éd. Darío Villanueva, Madrid, Real Academia Española y Asociación de Academias de la Lengua Española, 2004, p. 1115-1122.
- BONNET, Piedad, *Lo que no tiene nombre*, Bogotá, Alfaguara, 2013.
- BURGOS, Elisabeth, *Moi, Rigoberta Menchu*, trad. Michèle Goldstein, Paris, Gallimard, 1999.
- CASTRO CAYCEDO, Germán, *La bruja, coca, política y demonio*, Bogotá, Editorial Planeta, 1994.
- CUELLAR TRUJILLO, Angela María, *Cautiverio y liberación*, Neiva, Bibliografía Regional, 2005.
- DAZA OROZCO, Mary, *Los muertos no se cuentan así*, Bogotá, Editorial Plaza y Janés, 1991.
- DELBO, Charlotte, *Aucun de nous ne reviendra. Auschwitz et après*, Paris, Les éditions de Minuit, 1970.
- ESGUERRA, Leonor et Inés CLAUX CARRIQUIRY, *La búsqueda. Del convento a la revolución armada. Testimonio de Leonor Esguerra*, Bogotá, Aguilar, 2011.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *Crónica de una muerte anunciada*, Bogotá, Oveja Negra, 1981.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *El asalto*, Managua, Editorial Nueva Nicaragua, 1983.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *Relato de un naufrago*, Barcelona, Tusquets, 1970.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *Noticia de un secuestro*, Barcelona, Mondadori, 1996.
- GAVIRIA, Guillermo, *Diario de un gobernador secuestrado*, Bogotá, Revista Número Ediciones, 2005.
- GRABE, Vera, *Razones de vida*, Bogotá, Planeta Editorial Colombiana, 2000.
- LECOMPTE, Juan Carlos, *Ingrid et moi. Une liberté douce-amère*, Éditions Alphée, Paris, 2010.
- LECOMPTE, Juan Carlos, *Ingrid y yo. Una libertad dulce y amarga*, Bogotá, Planeta, 2010.
- LEVI, Primo, *Se questo è un uomo* suivi de *La tregua*, Torino, Einaudi, 1999.

- LÓPEZ, Sigifredo, *Rescatado por la poesía*, Cali, Caza de libros, 2013.
- MALAGÓN, Raimundo, *Las cadenas de la infamia*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2009.
- MOLANO, Alfredo, *Los años del tropel. Relatos de la violencia*, Bogotá, Fondo Editorial Cerec et Cinep, 1985.
- MOLANO, Alfredo, *Siguiendo el corte. Relatos de guerras y de tierras*, Bogotá, Editorial Punto de lectura, 1989.
- MOLANO, Alfredo, *Trochas y fusiles*, Bogotá, Editorial Punto de lectura, 1984.
- PARTNOY, Alicia, *The Little School. Tales of disappearance and survival* [1986], préf. Julia Álvarez, San Francisco, Midnight Editions, 1998, 2^e éd.
- PENNAC, Daniel, *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2012.
- PULECIO BETANCOURT, Yolanda, *Ingrid ma fille, mon amour*, trad. Christiane Rance, Paris, Robert Laffont, 2006.
- RESTREPO, Laura, *La novia oscura*, Barcelona, Anagrama, 2002.
- REYES, Emma, *Memoria por correspondencia*, Bogotá, Laguna Libros et Fundación Arte Vivo Otero Herrera, coll. Laguna Crónica, 2012.
- SALVATIERRA, Pedro, *Confesiones de un secuestrado. Crónicas del Sumapaz*, Bogotá, Intermedio, 2001.
- SEMPRÚN, Jorge, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1963.
- VÁSQUEZ, Juan Gabriel, *El ruido de las cosas al caer*, España, Editorial Alfaguara, 2011.
- VÁSQUEZ PERDOMO, María Eugenia, *Escrito para no morir. Bitácora de una militancia*, Bogotá, Panamericana Formas e Impresos, 2000.
- VARGAS LLOSA, Mario, *Historia de Mayta*, Barcelona, Editorial Seix Barral, 1984.
- WIESEL, Élie, *La nuit*, Paris, Minuit, 1958.

4. Sources médiatiques

- [Anonyme], « El informe que indica que la parapolítica no es cosa del pasado », *Revista Semana* [En ligne], 17 avril 2016, consulté le 24 janvier 2016, URL :

<http://www.semana.com/nacion/articulo/procuraduria-adelanta-519-investigaciones-por-parapolitica-y-bacrimpolitica/470010>

[Anonyme], « El libro de Ingrid Betancourt sobre su secuestro es el más vendido en EU », *Expansión en alianza con CNN* [En ligne], 7 octobre 2010, consulté le 17 janvier 2017, URL : <http://expansion.mx/mundo/2010/10/07/el-libro-de-ingrid-betancourt-sobre-su-secuestro-es-el-mas-vendido-en-eu>.

[Anonyme], « El libro de ocasión », *Revista Semana* [En ligne], 6 mars 2010, consulté le 17 janvier 2017, URL : <http://www.semana.com/cultura/articulo/el-libro-ocasion/113971-3>

[Anonyme], « El proceso 8000 », *Revista Semana* [En ligne], 23 juin 1997, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.semana.com/especiales/articulo/el-proceso-8000/32798-3>

[Anonyme], « Jaque mate : la operación perfecta », *Revista Semana* [En ligne], 28 juin 2008, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.semana.com/nacion/articulo/jaque-mate-operacion-perfecta/93666-3>

[Anonyme], « Las víctimas votaron por el Sí », *Revista Semana* [En ligne], 2 octobre 2016, consulté le 2 octobre 2016, URL : <http://www.semana.com/nacion/articulo/plebiscito-por-la-paz-victimas-del-conflicto-votaron-por-el-si/496571>

[Anonyme], « Symbole. Ingrid Betancourt, une nouvelle Jeanne d'Arc pour les français », *Courrier international* [En ligne], 10 mars 2004, consulté le 13 avril 2017, URL : <http://www.courrierinternational.com/article/2004/03/04/ingrid-betancourt-une-nouvelle-jeanne-d-arc-pour-les-francais>.

AISSAOUI, Mohammed, « Même le silence a une fin d'Ingrid Betancourt », *Le Figaro* [En ligne], 21 février 2012, consulté le 17 janvier 2017, URL : <http://www.lefigaro.fr/livres/2012/02/21/03005-20120221ARTFIG00641--meme-le-silence-a-une-fin-d-ingrid-betancourt.php>.

BETANCOURT, Ingrid en entretien avec Héctor Abad Faciolince, « Del cielo al infierno y del infierno al cielo », *El Espectador* [En ligne], 9 septembre 2010, consulté le 22 septembre 2010, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/actualidad/articulo-225040-del-cielo-al-infierno-y-del-infierno-al-cielo?page=0,0h>.

CAPUTO, Giuseppe, « El 8 de marzo llega a las librerías "Lo que no tiene nombre" », *Revista Arcadia* [En ligne], 23 février 2013, consulté le 28 février 2013, URL : <http://www.revistaarcadia.com/impresaportada/articulo/narrar-duelo/31174>.

CENTRO NACIONAL DE MEMORIA HISTÓRICA, *Las cifras del secuestro* [En ligne], 19 juin 2013, consulté le 1 novembre 2016, URL : <http://www.centrodememoriahistorica.gov.co/index.php/noticias/noticias-cmh/1530-las-cifras-del-secuestro>.

DUZÁN, Maria Jimena, « Sigo siendo marxista », *Revista Semana* [En ligne], 1^{er} octobre 2011, consulté le 5 octobre 2011, URL : <http://www.semana.com/nacion/sigo-siendo-marxista/165083-3.aspx>.

FUNDACIÓN SEGURIDAD Y DEMOCRACIA, « Un vistazo al intercambio humanitario durante el gobierno de Álvaro Uribe », *Revista Semana* [En ligne], 23 août 2007, consulté le 24 janvier 2016, URL : <http://www.semana.com/online/articulo/un-vistazo-intercambio-humanitario-durante-gobierno-alvaro-uribe/87778-3>.

GARCIA RAMIREZ, Fernando, « El ruido de las cosas al caer de Juan Gabriel Vásquez », *Letras libres* [En ligne], 31 juillet 2011, consulté le 5 mars 2017, URL : <http://www.letraslibres.com/mexico-espana/libros/el-ruido-las-cosas-al-caer-juan-gabriel-vasquez>.

GÉCHEM, Jorge Eduardo, en entretien avec Gustavo GÓMEZ, « Tener algo con Gloria Polanco no está ni en la agenda de ella ni en la mía », *Revista Semana* [En ligne], 18 octobre 2008, consulté le 29 mars 2017, URL : <http://www.semana.com/politica/articulo/tener-algo-gloria-polanco-no-esta-ni-agenda-ella-ni-mia/96406-3>.

HERRÁN, María Teresa, « Escarbando », *Revista Semana* [En ligne], 16 juillet 2008, consulté le 3 avril 2017, URL : <http://www.elspectador.com/opinion/escarbando-columna-26515>.

LAPOINTE, Josée, « Daniel Pennac : ceci est mon corps », *La Presse* [En ligne], 21 mai 2012, consulté le 11 décembre 2015, URL : <http://www.lapresse.ca/arts/livres/romans/201205/21/01-4527131-daniel-pennac-ceci-est-mon-corps.php>.

LAVERDE PALMA, Juan David, « Testimonio inédito del Palacio de Justicia », *Revista Semana* [En ligne], 20 juin 2015, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.elspectador.com/noticias/judicial/testimonio-inedito-del-palacio-de-justicia-articulo-567461>.

ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTÉ, « Leishmaniose », dans *Centre des médias*, aide-mémoire n° 375 [En ligne], février 2015, consulté le 28 avril 2016, URL : <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs375/fr>.

REDACCIÓN EL PAÍS, « Sigifredo López presentó su libro "Rescatado por la poesía" », *El País* [En ligne], 17 mai 2003, consulté le 9 novembre 2016, URL :

<http://www.elpais.com.co/elpais/cultura/noticias/sigifredo-lopez-presento-su-libro-rescatado-por-poesia>.

REDACCIÓN EL TIEMPO, « Marcha contra las Farc, mayor movilización en la historia del país », *El Tiempo* [En ligne], 4 février 2008, consulté le 25 janvier 2017, URL : <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/CMS-3945957>.

REDACCIÓN EL TIEMPO, « Repudio por las acusaciones », *El Tiempo* [En ligne], 24 juillet 2001, consulté le 14 avril 2017, URL : <http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-446431>.

REDACCIÓN PAZ, « Farc reconocen daño causado por el secuestro », *El Espectador* [En ligne], 11 septembre 2016, consulté le 26 janvier 2017, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/paz/farc-reconocen-dano-causado-el-secuestro-articulo-654277>.

REDACCIÓN REVISTA ARCADIA, « El libro que todos recomiendan », *Revista Arcadia* [En ligne], 10 mai 2012, consulté le 10 mars 2013, URL : <http://www.revistaarcadia.com/libros/articulo/el-libro-todos-recomiendan/29791>.

RICO TORRES, Alfonso, « Libio José Martínez esperó 14 años su libertad », *El Espectador* [En ligne], 26 novembre 2011, consulté le 9 mars 2017, URL : <http://www.elespectador.com/noticias/paz/articulo136226-libio-jose-martinez-sera-el-canjeable-mas-antiguo-de-farc>.

RUEDA, María Isabel, « El libro de Luis Eladio », *Revista Semana* [En ligne], 31 mai 2008, consulté le 3 avril 2017, URL : <http://www.semana.com/opinion/articulo/el-libro-luis-eladio/92997-3>.

SALAZAR, Jorge Iván, « Los ojos de la infancia », *Revista Arcadia* [En ligne], 17 avril 2012, consulté le 17 avril 2012, URL : <http://www.revistaarcadia.com/especiales/feria-internacional-del-libro-de-bogota-2012/articulo/los-ojos-infancia/28174>.

VARGAS, Lina, « ¿Quién da más », *Revista Arcadia* [En ligne], 21 septembre 2010, consulté le 21 septembre 2010, URL : <http://www.revistaarcadia.com/imprensa/articulo/quien-da-mas/23101>.

VARGAS LLOSA, Mario, « La amistad y los libros », *El País* [En ligne], 7 février 2010, consulté le 5 mars 2017, URL : http://elpais.com/diario/2010/02/07/opinion/1265497213_850215.html.

VERDAD ABIERTA, « Estadísticas secuestros », *Verdad Abierta* [En ligne], 5 février 2012, consulté le 27 avril 2013, URL : <http://www.verdadabierta.com/component/content/article/173-estadisticas/3827-secuestros-y-desapariciones-forzadas>.

VERDAD ABIERTA, « Exterminio de la UP fue un genocidio político », *Verdad Abierta* [En ligne], 15 septembre 2016, consulté le 21 décembre 2016, URL : <http://www.verdadabierta.com/victimas-seccion/asesinatos-colectivos/4390-exterminio-de-la-up-si-fue-un-genocidio-politico>.

VERDAD ABIERTA, « Así planearon las FARC tomarse el país en los años noventa », *Verdad Abierta* [En ligne], 02 octobre 2013, consulté le 31 janvier 2017, URL : <http://www.verdadabierta.com/justicia-y-paz/imputaciones/4923-asi-planearon-las-farc-tomarse-el-pais-en-los-anos-90>

ZAMBRANO, Pilar, *Protocolo de Vigilancia en Salud Pública. Leishmaniasis*, Instituto Nacional de Salud [En ligne], 2014, consulté le 28 avril 2016, URL : <http://www.ins.gov.co/lineas-de-accion/Subdireccion-Vigilancia/sivigila/Protocolos%20SIVIGILA/PRO%20Leishmaniasis.pdf>.

5. Sites Web

EDITORIAL OVEJA NEGRA, *Lista de precios* [catalogue], consulté le 29 mars 2017, URL : <http://www.editorialovejanegra.com/mccatalogo.html>.

LAROUSSE, *Dictionnaires de français*, consulté le 19 avril 2017, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

6. Corpus complémentaire

ABERBACH, David, *Surviving Trauma. Loss, Literature and Psychoanalysis*, New Haven, Yale University Press, 1989.

ACHUGAR, Hugo et John BEVERLEY (dir.), *La voz del otro. Testimonio, subalternidad y verdad narrativa*, Latinoamericana Editores, 1992.

ALLAM, Malik, *Journaux intimes. Une sociologie de l'écriture personnelle*, Paris, L'Harmattan, 1996.

BARTOW, Joanna. R., *Subject to Change. The Lessons of Latin American Women's Testimonio for Truth, Fiction and Theory*, Chapel Hill, University of North Carolina, 2005.

BATSON, Daniel, *The Altruism Question. Toward a Social-psychological Answer*, New York, Psychology Press, 1991.

BAYARD, Pierre, *Aurais-je été résistant ou bourreau?*, Paris, Minuit, 2013.

- BEYRAK, Nathan, « To rescue the Individual out of the Mass Number : Intimacy as a central Concept in oral History », dans Maurice CLING et Yannis THANASSEKOS (dir.), *Ces visages qui nous parlent*, Bruxelles et Paris, Fondation Auschwitz et Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 1995.
- BLANCKEMAN, Bruno, « Figures intimes/postures extimes », dans MURABRUNEL, Alina et Franc SCHUEREWEGEN, *L'intime, l'extime*, Amsterdam et New York, Rodopi, 2002.
- BRETON, Philippe, *Les refusants. Comment refuse-t-on de devenir un exécuter?*, Paris, La Découverte, 2009.
- BROMBERGER Christian *et al.*, *Un corps pour soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005.
- BROOKS, Peter, *Troubling confessions. Speaking guilt in law and literature*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
- BUSHNELL, David, *Colombia, una nación a pesar de sí misma. De los tiempos precolombinos a nuestros días*, Bogotá, Planeta, 1996.
- CALDERÓN, María Teresa et Isabela RESTREPO (dir.), *Colombia 1910-2010*, Bogotá, Taurus, 2010.
- CANTAZARO, Raimondo, *El delito como empresa. Historia social de la mafia*, Madrid, Editorial Taurus, 1988.
- CASTELLANOS MOYA, Horacio, « El cadáver es el mensaje : Apuntes personales sobre literatura y violencia », *Istmo. Revista Virtual de Estudios Literarios y Culturales Centroamericanos*, n° 17, 2008.
- CAUQUELIN, Anne, *L'exposition du soi. Du journal intime aux Webcams*, Paris, Eshel, 2003.
- CRU, Jean Norton, *Témoins*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006.
- DEGUY, Michel, *Au sujet de Shoah : le film de Claude Lanzmann*, Paris, Belin, 1990.
- DELVAUX, Martine, *Histoires de fantômes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005.
- DORNIER, Carole (dir.), *Se raconter, témoigner*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2001.
- DOSSE, François, *Le pari autobiographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.

- DURET, Pascal et Peggy RUSSELL, *Le corps et ses sociologies*, Paris, Nathan, 2003.
- EAGLESTONE, Robert, « "You Would Not Add to My Suffering If You Knew What I Have Seen" : Holocaust Testimony and Contemporary African Trauma Literature », *Studies in the Novel*, vol. 40, n^{os} 1-2, 2008, 72-85.
- ESPINOSA, Patricia, « Literatura latinoamericana : Violencia sistémica y resistencia. » *Taller de Letras*, n^o 32, 2003.
- FELMAN, Shoshana et Dori LAUB (dir.), *Testimony. Crises of witnessing in literature, psychoanalysis and history*, New York, Routledge, 1992.
- GILMORE, Leigh, *The Limits of Autobiography. Trauma and Testimony*, Ithaca, New York et Londres, Cornell University Press, 2001.
- GODARD, Jean-François et Modesta SUÁREZ (dir.), *Formes discursives du témoignage. Champs du signe*, Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 2003.
- GONZÁLEZ, Fernán, *Para leer la política. Ensayos de historia política colombiana*, Bogotá, Centro de Investigación y Educación Popular, 1997.
- GONZÁLEZ, Fernán, Ingrid Johanna BOLÍVAR et Teófilo VÁSQUEZ, *Violencia política en Colombia. De la nación fragmentada a la construcción del Estado*, Bogotá, Centro de Investigación y Educación Popular, 2002.
- GRASSI, Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Armand Colin, 2005.
- GUGELBERGER, Georg et Michael KEARNEY, « Voices for the Voiceless : Testimonial literature in Latin America. », *Latin American Perspectives*, vol. 18, n^o 3, 1991.
- GUZMÁN, Germán, Orlando FALS BORDA et Eduardo UMAÑA LUNA, *La Violencia en Colombia. Estudio de un proceso social*, Bogotá, Tercer Mundo, 1962.
- HABIB, Claude (dir.), *La pudeur. La réserve et le trouble*, Paris, Éditions Autrement, 1992.
- HANUS, Michel, *La résilience : à quel prix? Survivre et rebondir*, Paris, Maloine, 2001.
- HOMER, Frederic, *Primo Levi and the Politics of Survival*, Columbia et Londres, University of Missouri Press, 2001.
- HOYLES, John, *The Literary Underground. Writers and the Totalitarian Experience : 1900-1950*, New York, St. Martin's Press, 1991.

- IEPRI, *Nuestras guerras sin nombre. Transformaciones del conflicto en Colombia*, Bogotá, Norma, 2006.
- JARA, René et Hernán VIDAL (dir.), *Testimonio y literatura*, Minneapolis-Minnesota, Institute for the study of ideologies and literature, 1986.
- JOUTARD, Philippe, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983.
- LEAL BUITRAGO, Francisco, *El oficio de la guerra. La seguridad nacional en Colombia*, Bogotá, Tercer Mundo Editores, 1994.
- LEJEUNE, Philippe (dir.), « *Cher cahier... » Témoignages sur le journal personnel*, Paris, Gallimard, 1989.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980.
- LEJEUNE, Philippe, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005.
- LEVI, Primo, Anna BRAVO et Federico CEREJA, *Le devoir de mémoire*, Paris, Mille et une Nuits, 1995.
- LOBET, Marcel, *Écrivains en aveu. Essai sur la confession littéraire*, Bruxelles, Éditions Garnier Frères, 1992.
- MADELÉNAT, Daniel, *La biographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- MEHL, Dominique, *La télévision de l'intimité*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.
- MEYER-MINNMANN, Klaus, « Histoire de faits et narration fictionnelle dans Récit d'un naufragé de Gabriel García Márquez », *Vox Poética*, 2006, URL : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/kmm.html>.
- OQUIST, Paul, *Violencia, conflicto y política en Colombia*, Bogotá, Instituto de Estudios Colombianos et Banco Popular, 1978.
- PALACIOS, Marco, *Entre la legitimidad y la violencia. Colombia, 1875-1994*, Bogotá, Norma, 1995.
- PARENT, Anne-Martine, « D'un nécessaire passage du témoin. », *Études littéraires*, vol. 38, n° 1, 2006, p. 109-111.
- PÉCAUT, Daniel, *Orden y violencia. Evolución socio-política de Colombia entre 1930 y 1953*, Bogotá, Norma, 2001.
- PERELMAN, Chaïm, *L'empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin, 2002.

- PEYRE, Henri, *Literature and Sincerity*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1963.
- PIZARRO LEONGÓMEZ, Eduardo, *Una democracia asediada. Balance y perspectivas del conflicto armado en Colombia*, Bogotá, Norma, 2004.
- PRSTOJEVIC, Alexandre, « L'appel des cendres : la Shoah et le témoignage littéraire », dans Christiane KÉGLE (dir.), *Les récits de survivance. Modalités génériques et structures d'adaptation au réel*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 87-114.
- POSADA CARBÓ, Eduardo, *La nación soñada. Violencia, liberalismo y democracia en Colombia*, Bogotá, Norma, 2006.
- PUNDAY, Daniel, « A Corporeal Narratology? », *Style*, vol. 34, n° 2, 2000, p. 227-242.
- RANDALL, Stephen J., *Aliados y distantes. Historia de las relaciones entre Colombia y EE.UU. desde la independencia hasta la guerra contra las drogas*, Bogotá, Tercer Mundo Editores et Ediciones Uniandes, 1992.
- REMPE, Dennis, *The Past as Prologue? A History of U.S. Counterinsurgency in Colombia*, Carlisle, Strategic Studies Institute, 2002.
- RICŒUR, Paul, « L'identité narrative », *Revue des sciences humaines*, n° 221, 1991, p. 35-47.
- RICŒUR, Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.
- RINN, Michael, *Les récits du génocide. Sémiotique de l'indicible*, Paris, Delachaux et Niestlée, 1998.
- SÁNCHEZ, Gonzalo, *Guerra y política en la sociedad colombiana*, Bogotá, El Áncora, 1991.
- SÁNCHEZ, Gonzalo et Ricardo PEÑARANDA (dir.), *Pasado y presente de la violencia en Colombia*, Medellín, La Carreta Histórica, 2007.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?*, Paris, Seuil, 1989.
- SOBER, Elliott et David SLOAN WILSON, *Unto others, The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.
- TERESTCHENKO, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte, 2005.

- TODOROV, Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995.
- TODOROV, Tzvetan, *Littérature et signification*, Paris, Larousse, 1967.
- TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose* suivi de *Nouvelles recherches sur le récit*, Paris, Seuil, 1971.
- TODOROV, Tzvetan, *Théories du symbole*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- TODOROV, Tzvetan, *Les genres du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.
- TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.
- TODOROV, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.
- TOKATLIAN, Juan Gabriel, *Drogas, dilemas y dogmas. Estados Unidos y la narcocriminalidad organizada en Colombia*, Bogotá, Tercer Mundo Editores et Centro de Estudios Internacionales, 1995.
- TOKATLIAN, Juan Gabriel, *Colombia y Estados Unidos. Problemas y perspectivas*, Bogotá, Tercer Mundo Editores/IEPRI/Colciencias, 1998.
- WAINTRATER, Régine, *Sortir du génocide, témoigner pour réapprendre à vivre*, Paris, Payot, 2003.
- WEINE, Steven, *Testimony after Catastrophe, Narrating the Traumas of Political Violence*, Evanston, Northwestern University Press, 2002.
- WIEVIORKA, Annette, *Eichmann. De la traque au procès*, Paris, André Versaille, 2011.
- WIEVIORKA, Annette, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Plon, 1992.
- WELZER, Harald, *Les exécuteurs. Des hommes normaux aux meurtriers de masse*, Paris, Gallimard, 2007.
- ZADJE, Nathalie, *Enfants de survivants : la transmission du traumatisme chez les enfants des juifs survivants de l'extermination nazie*, Paris, Odile Jacob, 1995.